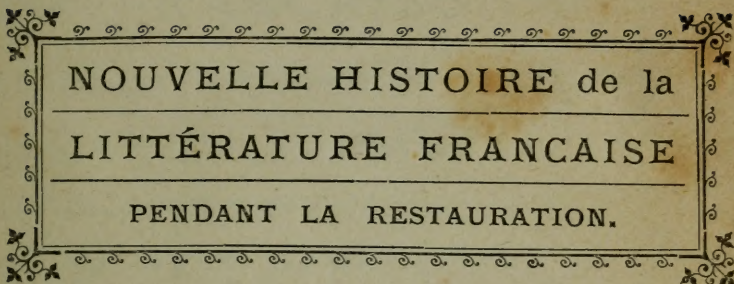


U d/of OTTAWA



39003002180684

Aug. Pearl
John



NOUVELLE HISTOIRE de la
LITTÉRATURE FRANCAISE
PENDANT LA RESTAURATION.



NOUVELLE HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PENDANT LA RESTAURATION

par Victor JEANROY-FÉLIX.

DEUXIÈME ÉDITION.

BLOUD ET BARRAL,
LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, Rue de Madame, et Rue de Rennes, 59,
PARIS.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et C^{ie}. — LILLE. 1888.

PQ
281
.J42
1886
n.2

AVANT-PROPOS.

Sous le règne de Napoléon, l'Europe avait été un vaste et sanglant polygone, et la littérature semblait tombée en léthargie; la Restauration ferme le temple de Janus, mais assiste à un duel à mort entre les idées nouvelles et les principes transmis par une longue tradition. Louis XVIII, dont une femme distinguée (1) disait qu'il était aimable comme un seigneur et comme un académicien, n'accorda pas aux manifestations de la pensée une de ces protections efficaces dont la conséquence immédiate est l'apparition d'un grand siècle littéraire. Le nouvel hôte des Tuileries était un prince dont un interminable exil, la pratique des hommes et le malheur, avaient aiguisé le sens naturel et développé les aptitudes politiques : on sait, du reste, que de cruelles infirmités l'avaient, dès sa jeunesse, confiné dans l'oïveté de la vie de salons. A la place de « l'impétueux Centaure » qui avait foulé le monde, on voyait un gros homme qui se faisait péniblement traîner en calèche découverte et disputait son cocher : « Va donc ! s'écriait-il. Je ne te donne pas six mille francs pour que tu me conduises comme un fiacre. » Épris de l'élégance dans le style, il ne se passait pas de jour sans qu'il n'écrivît, aux personnes de son intimité, qu'une circonstance fortuite éloignait de sa présence quelque billet élégamment tourné, spirituel et moqueur ; portant jusqu'à l'excès l'admiration pour la littérature frivole du XVIII^e siècle, il contait avec grâce un récit grivois ; parmi les écrivains français, ses auteurs préférés étaient Dorat, Gresset, Baculard, et cependant son instruction avait été des plus

(1) M^{me} la vicomtesse de Noailles.

classiques. Le moyen le plus sûr de plaire au royal épicurien, était de lui citer à propos une strophe, un vers, un mot de son poète favori, Horace. Si le protégé d'Auguste avait vécu de son temps, il l'eût certainement, au moins avec le titre de comte, fait assister aux délibérations du Luxembourg. Horace eût été un autre d'Avaray (1), un second Decazes (2); c'est à Horace qu'il eût emprunté sa formule politique. Lui, qui voulait bien faire aux principes nouveaux une part considérable dans le jeu des institutions, mais dont la raison perspicace n'eût jamais consenti à rouvrir, avec la Révolution, l'ère des procédés violents, il eût dit :

Est quadam prodire tenus, si non datur ultra (3).

Et comme, après tout, Louis XVIII avait été le contemporain du marquis de Bièvre, le dernier mot de ce vers latin fût devenu pour lui l'occasion d'un feu roulant de quiproquos et d'allusions à double sens. Ne dut-il pas, dans la voiture de poste qui, lorsqu'on apprit l'évasion de l'île d'Elbe, l'emmena précipitamment à la frontière belge, murmurer avec mélancolie : « Hélas ! que de flots de sueur inondent les chevaux et les guerriers ! Que de funérailles tu prépares à la race de Dardanus ! (4) » A Talleyrand et à Fouché, qui lui demandaient un programme de gouvernement, le frère du Roi-Martyr put répondre : « Qui que tu sois, mortel, toi qui veux mettre un terme à nos massacres impies, supprimer

(1) Le comte d'Avaray émigra avec le comte de Provence, auquel il rendit les plus grands services ; devenu roi, celui-ci le nomma capitaine des gardes et lui accorda une faveur particulière.

(2) Né dans la Gironde en 1780, ministre de la police en 1815, ministre de l'intérieur, ambassadeur en Angleterre. Louis XVIII l'appelait : « Mon enfant ! »

(3) « Il y a un point jusqu'où on peut aller ; on ne peut aller au-delà. »

(4) Eheu ! quantus equis, quantus adest viris
Sudor ! Quanta moves funera Dardanæ
Genti !

(Odes, I, 15.)

nos dissensions intestines, qui voudrais voir le titre de Père de la patrie gravé sur tes statues, ose mettre un frein à la corruption qui déborde (1). » Horace et Lydia qui se réconcilient aux dépens de Calais, n'était-ce pas la poétique image de Napoléon et de la France ? Ici le maître terrible, suivi d'abord, puis abandonné :

NAPOLÉON :

« Si notre ancienne passion se rallume, et si elle ramène sous un joug d'airain nos âmes désunies ? »

LA FRANCE :

« Bien qu'il soit plus beau qu'un astre... et que toi, tu sois plus emporté que la terrible Adriatique, c'est avec toi que je voudrais vivre, c'est avec toi que je voudrais mourir (2). »

Et, par le fait, il s'en fallut de peu qu'elle ne mourût avec lui à Waterloo ! Mais l'influence de Louis XVIII sur le mouvement des esprits devait être à peu près nulle. En littérature, il n'aura que ce que réclamait plus tard Charles X au théâtre : sa place au parterre.

Cette indifférence lui a été sévèrement reprochée ; on (3) a mis en regard de la maladroite apathie des derniers Bourbons, l'habileté avec laquelle, par la protection qu'ils accordèrent à la poésie, aux sciences et aux arts, les derniers Valois surent « féconder les fleurs de

(1) O quisquis volet impias
Cædes et rabiem tollere civicam,
Si quæret Pater Urbium
Subscribi statuis, indomitam audeat
Refrenare licentiam. (III, 24.)

(2) Quid si prisca redit venus,
Diductosque jugo cogit æneo ?
— Quanquam sidere pulchrior
Ille est... κ. τ. λ.

(3) Gervinus, *Histoire du XIX^e siècle*, IX, p. 1

lys. » *A quoi bon rayer de l'Institut Napoléon, Carnot, Monge? (1) Était-il nécessaire d'inscrire d'office le nom de M. de Talleyrand parmi ceux des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres? Du reste, le ministre de l'Intérieur, M. de Vaublanc (2), avait une façon à lui d'encourager les beaux-arts : il contraignait, vitæ conditione, le Théâtre Français à jouer son Soliman le Magnifique, une tragédie qui eût indigné Campistron (3). Comme compensation, le pouvoir ne montrait guère que de l'ingratitude envers Chateaubriand, dont le pamphlet, Bonaparte et les Bourbons, avait plus fait pour la cause royaliste qu'une armée de cent mille hommes (4) : on se souvient de l'impression profonde produite par cet éloquent réquisitoire contre le régime déchu. L'auteur présentait en quelque sorte les Bourbons au pays, qui les connaissait peu ou mal : « Le frère de notre roi, Louis XVIII, qui doit régner le premier sur nous, est un prince connu par ses lumières, inaccessible aux préjugés, étranger à la vengeance. De tous les souverains qui peuvent aujourd'hui gouverner la France, c'est peut-être celui qui convient le mieux à notre position et à l'esprit du siècle. M. le comte d'Artois, d'un caractère si franc, si loyal, si français, se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur, sa bonté, comme il se faisait remarquer dans sa jeunesse par son grand air et ses grâces royales. M. le duc d'Angoulême (5) a paru dans une autre province. Bordeaux s'est jeté dans ses bras, et la patrie de Henri IV a reconnu avec des transports de joie l'héritier des vertus du Béarnais. Et*

(1) Célèbre mathématicien (1746-1818), fondateur de l'École polytechnique.

(2) Ancien membre de la Législative, du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif, Conseiller d'État, etc.

(3) Né à Toulouse en 1656, mort en 1726 ; son théâtre prouve une certaine intelligence de l'art, mais le style en est extraordinairement faible.

(4) Mot de Louis XVIII lui-même.

(5) Fils aîné de Monsieur (Charles X).

cette jeune princesse, que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours, dans les palais étrangers, les prisons de la France (1)... Parlerai-je de M. le duc de Berry ? (2) Nos armées n'ont pas vu de chevalier plus brave. M. le duc d'Orléans prouve, par sa noble fidélité au sang de son roi, que son nom est toujours un des plus beaux de la France. J'ai déjà parlé des trois générations de héros : M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon. Je laisse à Bonaparte à nommer le troisième (3)... »

En septembre 1816, on lut dans le Moniteur l'ordonnance suivante : « Louis, etc. Le vicomte de Chateaubriand ayant, dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre, nous avons ordonné ce qui suit : Le vicomte de Chateaubriand cesse, dès ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'État. »

La Restauration semble parfois avoir pris à tâche d'accabler sous l'injuste sévérité de ses rigueurs les personnages mêmes qui avaient le plus contribué à faire réussir le mouvement monarchique de 1814. A cette date, il faut cependant le reconnaître, les Bourbons avaient montré une abnégation remarquable, et les mesures conciliatrices ne leur avaient pas coûté ; leurs dispositions ne se modifièrent qu'à la suite des honteuses défections des Cent Jours. Quelle différence entre le retour de Louis XVIII après Waterloo, et le jour où, pour la première fois après vingt-trois ans de proscription, ce prince avait revu le pays qui avait eu « ses amours — toujours ! »

Quelle était la situation en 1814 ? L'on était fatigué de guerre ; le vieux monarque apportait la paix. On ne

(1) Fille de Louis XVI, avec lui enfermée au Temple.

(2) Deuxième fils de Monsieur.

(3) Allusion à l'exécution du duc d'Enghien, dans les fossés de Vincennes.

voulait plus de conscription ; il promettait de supprimer l'impôt du sang. Toujours grand admirateur des représentations, du faste et du bruit extérieur, Jacques Bonhomme s'empressait sur la route de Compiègne, saluant de toutes ses forces, mais se grattant l'oreille à la pensée qu'il lui faudrait rendre aux émigrés ces beaux champs qui leur avaient jadis appartenu, et dont lui-même s'était emparé sans l'aveu de Dame Thémis. Quant au roi, il répondait avec un à-propos parfait aux compliments de bienvenue. L'ancien état-major de Napoléon était l'objet de ses prévenances : à Ney, il rappelait la grande redoute de Borodino, à Lefebvre, la prise de Dantzic, à Gouvion St-Cyr, la belle campagne de Catalogne, à Victor, Marengo, et il disait Parménion à Berthier. La foule put s'approcher de sa table, d'où tout cérémonial était exclu. Mais parfois, au milieu de cet enthousiasme, le caractère moqueur du Français reparaisait ; parfois, les spectateurs réprimaient avec peine un sourire en voyant la toilette quelque peu excentrique et les robes absolument démodées de la duchesse d'Angoulême : mais le succès était pour le duc de Berry, dont la taille trop carrée manquait de proportion ; et surtout pour l'arrière-petit-fils du vainqueur de Rocroi, dont les ailes de pigeon (1) ne laissaient pas d'étonner. Arme au bras, la vieille garde escortait le roi, silencieuse, pensive. Et pourtant, à Calais, Louis avait solennellement bu à la santé de l'armée française un verre de vermouth ! Mais la mauvaise humeur des grognards passait inaperçue, et la réconciliation paraissait définitivement scellée entre la nation et le roi.

La conduite du roi était tracée par les circonstances. Ne convenait-il pas de rallier, sans distinction d'origine et en jetant un voile sur les défaillances antérieures,

(1) Disposition des cheveux qui figure une aile de chaque côté de la tête.

toutes les bonnes volontés, tous les dévouements, les conversions, même les moins attendues et les plus inexplicables ? A quoi bon sévir contre ceux qui ont servi Napoléon depuis le retour de l'île d'Elbe, sous prétexte qu'ils se sont rendus coupables de trahison ? Où était la France quand Napoléon se jetait, à Grenoble, dans les bras de Labédoyère (1), et que, fuyant en hâte vers la frontière du Nord, Louis XVIII oubliait sa tabatière sur une table des Tuileries ? Pourquoi, par exemple, cette division arbitraire des officiers bonapartistes en quatorze catégories ? Pourquoi ces règlements haineux, ces mesures de défiance, ces outrages et ces persécutions contre « les glorieux débris de nos légions ? » Et le duc de Feltre (2), ce maréchal de France qui n'avait vu la guerre que du fond de ses bureaux, dont le nom ne rappelait aucune victoire, qui, dit-on, avait, lors du combat devant Paris, fait mettre de la cendre au lieu de poudre dans une partie des cartouches, de quel droit souffletait-il l'armée française en introduisant sous les drapeaux un contingent de douze mille Suisses ? Le programme de Louis XVIII devait être l'extinction des haines. Certes ce n'est pas à ce prince qu'il convient de faire remonter la responsabilité de tant de graves et malencontreuses mesures, dont quelques-unes, comme le licenciement de l'École polytechnique (13 mars 1816), dépassent toutes les limites de l'ineptie. On ne peut toutefois s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas repris, simplement, mais énergiquement, la politique adoptée par Henri IV après son entrée dans Paris. Comme Auguste, le Béarnais aurait pu dire à ses adversaires de la veille :

(1) Né à Paris en 1786, fut condamné à la chute de Napoléon, par une commission militaire, et fusillé le 19 août 1815, à l'âge de 29 ans.

(2) Clarke, né à Landrecies (Nord), ministre de la guerre en 1807 et en 1815, mort en 1818.

*De la façon enfin qu'avec vous j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.*

Mais en 1817, Henri IV est sur le Pont-Neuf, et l'on n'a cure de lui dans les conseils du roi. On congédie les serviteurs les plus éprouvés ; parmi les hommes politiques, de Pradt (1), Louis (2), d'Alberg (3), de Jaucourt (4), Dessolle (5), Talleyrand, tombent en disgrâce. Parmi les publicistes, les gens de lettres, Étienne, Arnault et de Jouy, qui avaient été des premiers à se rallier, et dont le dévouement était absolu, se voient néanmoins, par une invraisemblable maladresse, tenus à l'écart et surveillés avec défiance ; le doux Ballanche, lui aussi, est enveloppé dans la même soupçonneuse froideur, Ballanche, qui publiait alors son poème en prose, Antigone, transparente et délicate allusion à la duchesse d'Angoulême !

Ajoutons bien vite que l'ingratitude des Bourbons ne découragea point les neuf Sœurs. Dès la première rentrée de Louis XVIII, une redoutable phalange de poètes avait remué des montagnes d'alexandrins, de quatrains, d'élégies, où l'on célébrait le panache blanc d'Henri IV, la bannière des lys, le prince chevalier, l'orpheline du Temple, l'ange de bonté, l'auguste victime (6).

Après avoir montré les bons citoyens qui se pressent

(1) Né dans le Cantal en 1759, devint aumônier de Napoléon, qui le fit archevêque de Malines, et lui confia diverses missions diplomatiques. Homme d'esprit, mais sans convictions, il contribua à ramener les Bourbons.

(2) Le baron Louis, financier éminent, comblé de faveurs par Napoléon, qu'il comparait à Charlemagne (séance du Corps législatif du 11 mars 1813), et dont l disait en 1814 : « C'est un cadavre ; seulement il ne pue pas encore. »

(3) Duc d'Alberg, conseiller d'État en 1810, ministre en 1814, ambassadeur à Vienne en 1815.

(4) Comte de Jaucourt, né en 1757, était colonel de dragons en 1789, fut élu à la Constituante, fut un des membres du Tribunat, chambellan de Joseph, roi d'Espagne, vota la déchéance de Napoléon, suivit le roi à Gand.

(5) Chef d'état-major de Moreau, militaire très distingué, disgracié en 1811, se rallia à la légitimité avant 1814.

(6) Ces trois dernières appellations désignent la duchesse d'Angoulême.

autour du vrai roi de France, le chansonnier Antignac disait :

*Le cœur marque la cadence,
Je sais sur quel pied danser.*

Ce voyage nourrisson des Muses célébra le retour de l'île d'Elbe, le 30 mars 1815, dans une réunion d'officiers !

La joie de M. Bouvet, imprimeur et universitaire, fut telle que les langues modernes lui parurent insuffisantes pour l'exhaler, et qu'il se mit à vaticiner les futurs contingens dans la langue de Lucrèce :

*Lilia cum redeant, redeat pax aurea Gallis,
Henricusque Novo Ponte resurgat ovans ! (1)*

N'oublions pas qu'il avait, avec une conviction égale, dédié au roi de Rome une cantate dont voici le premier vers :

Exspectate, puer, Gallorum gaudia, salve ! (2)

M. Gentil, officier de la garde nationale, qui, dans ses alexandrins, avait acclamé le mariage de l'empereur, s'écrie ravi :

*Amour au trône légitime,
Respect aux lois, honneur aux arts !*

L'un des fournisseurs attitrés de l'Almanach des Muses, Dupuy des Islets, déjà connu par un chant lyrique adressé à l'impératrice Joséphine, composait tout exprès une romance où il exaltait la Vertu couronnée :

*Le nom si chéri d'Angoulême
Appelle mes accords touchants.*

Angoulême, Joséphine, ces deux noms se marient sur

(1) Puisque les lys reviennent, que la paix, l'inestimable paix, revienne, et que, sur le Pont-Neuf, Henri IV se redresse joyeux.

(2) Enfant désiré, joie des Français, salut !

sa lyre avec une aisance qui justifie la faveur particulière avec laquelle le Dictionnaire des Girouettes accueillit le nom de Dupuy dans ses colonnes.

Casimir Ménétrier, qui disait naguère à l'Homme des destins :

*Tonne encor, encor, encor,
Dans les champs de la gloire,
Foudre de la victoire,*

passait inopinément du ton pindarique au genre d'Anacréon, et disait, frappant sa lyre de son mélodieux plectre :

*Bon, bon, bon, c'est un Bourbon
Qui vient essuyer nos larmes ;
Bon, bon, car un Bourbon
Est toujours bon !*

Mais personne n'égala le savoir-faire poétique du journaliste Armand Séville. Quand les cent et un coups de canon annoncèrent la naissance de celui qui était « si grand et si petit », Armand déposa, sans délai, plusieurs stances aux pieds de l'Empereur :

*Napoléon, monarque auguste
Adoré de tous ses sujets,
Par son règne aussi doux que juste
Des méchants confond les projets.*

Quand le roi revint de Gand, l'empressé M. Séville lui dédia, avec amour, une émouvante cantate :

*Louis, toujours grand, toujours juste,
Adoré de tous ses sujets,
Par son règne paisible, auguste,
Des méchants confond les projets, etc.*

Cette muse, on le voit, était essentiellement pratique,

et ne laissait absolument rien perdre de ses petits travaux d'art : sans grande dépense d'originalité, elle eût fait servir la même strophe à célébrer le couronnement du négus d'Abyssinie ou l'avènement à sa majorité du duc de Mecklembourg-Schwerin !

Nouvelle Histoire de la
Littérature Française
pendant la Restauration.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE. — De Serre. — Lainé. — Foy. — Benjamin Constant. — Royer-Collard. — Camille Jordan. — Manuel. — Martignac. — De Villèle. — Ravez. — Chateaubriand. — Frayssinous.

DEPUIS vingt ans la tribune était muette. Comme le premier des empereurs romains, le moderne César avait, lui aussi, pacifié l'éloquence. Pendant les quinze années qui s'écoulaient entre le 18 Brumaire et Waterloo, c'est à peine si l'on perçoit quelques cris partis de l'âme, quelques protestations énergiques qui nous apprennent que la dignité humaine ne perd jamais ses droits. Quand le complice de Malet disait au soldat qui criait : Vive l'Empereur ! — « Ton Empereur ! si je l'avais dans le cœur, il y a longtemps que je me serais percé la poitrine, » il prononçait un de ces mots vibrants auxquels nous sommes habitués le sombre fanatisme des stoïciens. Il était éloquent, lui aussi, sous l'écrasant et morne silence de l'Empire, ce Lanjuinais (1) qui

(1) Fut d'abord député du Tiers-État de Rennes aux États généraux de 1789, puis membre du Conseil des Anciens, sénateur, pair de France. Il s'était courageusement élevé, à la Convention, contre l'atrocité du procès de Louis XVI.

s'opposait de toute son énergie à ce que, dans un discours officiel, on discernât à Napoléon le titre de *grand homme*, et demandait qu'on lui substituât l'épithète de *héros*, parce que, disait-il, pour être héros, il suffit de qualités militaires supérieures, tandis que l'on n'est pas un grand homme si l'on ne brille par les vertus morales. L'éloquence ne se retrouva jamais au Corps législatif, voué à une perpétuelle servilité, non plus qu'au Sénat, qui, malgré les catastrophes, les avertissements de toute nature, éloquents avant-coureurs de la chute de l'empire, s'effaçait, adulait, même après 1812, même après 1813, quand un million d'hommes avait été dévoré par les derniers champs de bataille, et que l'Europe en armes était à nos portes ! Tout au plus pourrait-on excepter Lainé, qui, en mainte circonstance, fit entendre la voix de la justice et brava le maître du monde ; accordons aussi une mention à son collègue Flauguergues, de la fameuse commission des Cinq (1). Comme le duc de Massa, Régnier (2), lui reprochait *l'inconstitutionnalité* d'une observation, Flauguergues lui lança cette audacieuse réplique : « Je ne connais rien ici de plus inconstitutionnel que vous-même, vous qui, au mépris de nos lois, venez présider les représentants du peuple, quand vous n'avez pas même le droit de siéger à leur côté ! »

Mais c'est à Napoléon lui-même qu'il faudrait s'adresser si l'on voulait entendre une de ces apostrophes enflammées, un de ces développements fougueux qui sont une manifestation de l'éloquence ; l'orateur en lui est souvent admirable, soit qu'il intervienne par une brusque saillie dans une discussion du

(1) Commission chargée de faire un rapport sur la situation de l'Empire en 1813.

(2) Né à Blâmont (Meurthe) en 1794, mort en 1814, Grand Juge sous l'Empire, fait duc de Massa, laissa la réputation d'un serviteur fidèle, mais d'un ministre peu habile.

Conseil d'État, soit qu'il adresse à ses troupes fatiguées, mais non assouvies de batailles, quelque une de ces proclamations où les droits de la vérité ne sont pas toujours reconnus, mais dont chaque mot provoquait l'enthousiasme et entretenait le feu sacré.

Ici donc un problème littéraire s'impose à l'examen : d'où provient cette étonnante frondaison de l'éloquence parlementaire qu'on signale dès les premiers jours de la Charte? Quoi! il y avait tantôt vingt ans que les grandes délibérations politiques étaient interrompues, long espace pendant lequel, ce semble, les dialecticiens les mieux doués, les esprits les plus diserts, devaient, par le manque d'exercice et d'emploi, avoir contracté une sorte de rouille et perdu leur primitive souplesse. Et cependant, aussitôt avant l'ouverture des Chambres, on vit sortir des collègues électoraux un nombre respectable de législateurs habiles à discuter les principes du gouvernement constitutionnel, et toute une pléiade d'orateurs bientôt investis, par la séduction de leur parole, d'un grand ascendant sur les deux assemblées.

La justification de cette apparente anomalie est des plus simples.

D'abord, tous ces hommes avaient fait de fortes études classiques d'après les vieux programmes de l'ancienne monarchie.

Puis, avant de s'essayer aux discussions contradictoires de la tribune parlementaire, ils avaient silencieusement réfléchi, médité sur les principales questions de la législation, de la morale, de l'histoire. Avant d'être des orateurs de haute envolée, les uns, comme de Serre, avaient été des magistrats érudits; les autres, comme Benjamin Constant, des publicistes sagaces; d'autres, comme Royer-Collard, des profes-

seurs graves et studieux. Tous, enfin, avaient écrit avant de parler. Ainsi la justesse du mot de Quintilien était démontrée : « Il faut surtout écrire quand on est exposé à parler d'abondance ; c'est ainsi qu'on donnera du poids à son langage, et qu'on ramènera dans la haute mer cette éloquence légère qui ne faisait que flotter à la surface. Voyez le campagnard : il coupe les racines supérieures de la vigne qui pourraient attacher celle-ci au sol, et afin de rendre les racines inférieures plus profondes et plus vigoureuses. Peut-être ces deux exercices, pratiqués avec soin et attention, se prêtent-ils un appui mutuel, de façon qu'à force d'écrire, on parle mieux, et qu'à force de parler, on écrit avec plus de facilité. Il faut donc écrire chaque fois qu'on le pourra ; si cela est impossible, il faut méditer (1). »

Désormais la France attendra les comptes-rendus du Parlement avec la même fébrile impatience qu'elle mettait autrefois à lire les *Bulletins de la Grande Armée*.

L'un des premiers parmi ces orateurs fut François-Hercule de Serre, né en 1776, dans le bourg de Pagny-sur-Moselle (2), ce Clos-Vougeot de la Lorraine. A l'âge de 15 ans, il fait partie de l'émigration, et porte au milieu des camps les *Odes* d'Horace et l'*Esprit des Lois*. Pressé par le besoin, il accepte les humbles fonctions de maître d'école dans un village de Souabe. Mais, comme, suivant un mot fameux, *on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses bottes*, il lui fut impossible d'attendre que les lois sur l'émigration fussent rapportées, et il rentra furtivement dans son village ; il y resta six mois, puis, après un nouvel exil, vit enfin s'ouvrir toutes grandes les portes de la France. Pour

(1) « Scribendum certe nunquam est magis, etc. » (*Institution oratoire*, X, 7.)

(2) Village à 41 kil. N.-O. de Nancy, célèbre par ses vins.

se préparer à la carrière du barreau, « il étudiait nuit et jour; il était à l'œuvre avant que les artisans ne fussent à leurs ateliers. La lampe qui éclairait, en hiver, la petite chambre d'un troisième étage où il s'était établi, donnait le signal du travail aux ouvriers du quartier. » En 1811, avocat général à la Cour de Metz, il fut nommé premier président à la Cour de Hambourg (département des Bouches-de-l'Elbe). Il y resta jusqu'en 1814. L'année suivante, promu à la présidence de la Cour de Colmar, il devint bientôt, dans la Haute-Alsace, l'un des chefs les plus autorisés du parti royaliste, qui l'envoya siéger à la Chambre des Députés. Il ne tarda pas à cultiver assidûment un homme qui ne prodiguait ni son affection, ni sa confiance, le *Justum et tenacem* de la Restauration, le grave et solennel Royer-Collard. Dès les premiers jours, tous deux sont les plus déterminés champions du libéralisme. En veut-on une preuve concluante? Quand fut soulevée la question de la restitution des biens dont le clergé avait été spolié, de Serre, en parfait accord avec son ami, s'écriait dans une apostrophe, du reste, éloquente : « Dans quelles circonstances présente-t-on de pareilles demandes? Lorsque, à la suite de tant de guerres étrangères et civiles, des ravages des deux invasions, les peuples écrasés ploient sous le faix des impôts; lorsque nous avons la douleur de reconnaître que ces impôts sont insuffisants, et d'annoncer qu'il faudra y ajouter encore; lorsque tous les services sont plus ou moins en souffrance, que la dette exigible est sans gage, la dette perpétuelle croissante; lorsque le budget de la guerre, chargé de la dette sacrée des retraites et des traitements provisoires, ne suffit pas; lorsqu'en regard avec les autres puissances, nous sommes sans armée, sans marine; lorsque les

clés de la France, son territoire, sont engagés à l'étranger, qu'il nous faut payer sa rançon et que, pour sauver l'État, ses domaines sont évidemment son unique ressource ! »

Dans une lettre à Brutus, Cicéron nous apprend que, pour lui, l'éloquence qui n'excite pas l'enthousiasme est indigne de ce nom (1). Certes, si l'on s'en tient à l'étude de la forme, le passage qu'on vient de lire mérite l'admiration par la largeur du mouvement, le rythme soutenu et la constante clarté d'un style qu'une certaine tendance à l'emphase, défaut bien compréhensible dans un ancien avocat général, voue fatalement à la mélodramatique exagération du réquisitoire. L'argument, en lui-même, est-il aussi inattaquable ? Et d'abord, qu'on ne s'y trompe pas : le procédé de de Serre, en cette circonstance, n'est pas celui des vraiment grands orateurs. Ni Mirabeau ni Démosthène n'eussent craint de traiter la question de fond, qui est la suivante : La confiscation des biens du clergé a-t-elle été légale ? Le brillant parlementaire côtoie cette difficulté, et n'a cure de se prononcer dans un sens ou dans un autre : il conteste seulement l'opportunité de la mesure. Ce n'est pas, suivant lui, le moment pour le clergé de réclamer ses anciennes propriétés. Dans sa pensée, il reconnaissait donc la légitimité de cette revendication, mais, par finasserie d'avocat, il n'osait la reconnaître solennellement.

Recommandé de son seul talent, sans aucune apparence de brigue, de Serre se vit appelé à faire partie du ministère : dans celui du 29 décembre 1818, il eut la direction des sceaux. Chargé de presque tout le poids de la discussion, il prit souvent la parole pour soutenir les projets de loi de ses collègues, moins brisés que lui

(1) *Eloquentiam que admirationem non habet, nullam judico.*

sur les innombrables manœuvres de la stratégie oratoire. Il remporta un de ses principaux triomphes en se substituant un jour au ministre des finances, le fameux baron Louis. S'élevant au-dessus des mesquines combinaisons de chiffres, il transforme la question des emprunts en une apologie superbe de la Charte :

« Croyez-le, Messieurs, c'est à des signes certains que l'on reconnaît les vrais amis de la Charte, les hommes vraiment constitutionnels. On ne les voit point, pharisiens nouveaux, se contenter d'un culte purement extérieur, et, la Charte sur les lèvres, élever des scrupules et de subtiles querelles sur des syllabes, des points et des virgules, tandis qu'au gré de leurs passions et de leurs intérêts, ils violent sans pudeur les préceptes les plus essentiels de la loi. Aimer et pratiquer la Charte, c'est défendre les droits, les intérêts, les libertés publiques que la Charte a reconnus et garantis ; c'est combattre tous ceux qui voudraient les inquiéter, les menacer ou les flétrir. Aimer la Charte, c'est chercher, non dans de vains simulacres, mais dans la franchise et la réalité de ses institutions, la pleine sécurité de nos droits, de nos intérêts et de nos libertés. Aimons ainsi la Charte, fondons sur elle le trône dont elle est descendue ; que la France entière, à notre exemple, se pénètre de son esprit, et nous ne craindrons ni les soldats impies, ni les insolentes paroles dont on nous a menacés. »

Ce langage, où la grâce le dispute à la souplesse, l'élévation à la simplicité, n'avait plus été parlé depuis Barnave et Maury. En écoutant des déductions savantes et passionnées, on se dit que si Platon, sur l'agora, eût reçu la mission de défendre la politique de la raison et du bon sens contre des démagogues exaltés ou des sophistes intransigeants, il l'eût fait avec autant

d'éclat dans les objurgations, mais non avec plus de plénitude dans l'évidence. Mieux que la traduction de V. Cousin, cette prose sans apprêt, où l'orateur ne se sert de la parole que comme d'un vêtement pour se couvrir, nous rappelle les plus magnifiques passages de la *République* (1).

Où nous admirons moins l'orateur, c'est quand il affirme qu'au sein de nos assemblées délibérantes, il y eut une « majorité presque toujours saine. » M. de la Bourdonnaye lui ayant crié : « Quoi ! même la Convention ? — Oui, Monsieur, oui, même la Convention ! Si la Convention n'eût pas voté sous les poignards, la France n'aurait pas eu à gémir du plus épouvantable des crimes ! » On s'explique difficilement par quelle grâce d'état une majorité assez lâche pour modifier son vote sous l'empire du plus vil des sentiments, la peur, mérite d'être appelée une majorité *saine*.

Du reste, âme généreuse, cœur pur, royaliste aux idées larges et conciliatrices, nul ne mit plus de force, d'accent et d'émotion à protester contre les lois qui suspendaient la liberté individuelle, contre l'institution des cours prévôtales, contre la confiscation des biens des bannis (2), et s'il s'opposa au rappel des régicides (3), nul, avec des arguments plus concluants et plus subtils, ne cessa de faire une guerre impitoyable à ce parti des ultras, atteint d'une exaspération chronique, et qui, par la bouche du fougueux marquis de la Bourdonnaye, accusait les ministres de « semer l'inquiétude dans la garde, la division dans l'armée, de

(1) *Traité de politique* regardé unanimement comme le chef-d'œuvre de Platon. Il contient plusieurs utopies dangereuses.

(2) Entre autres, le maréchal Soult, les généraux Excelmans, Vandamme, Allix, Lamarque, Lobau, Hullin, M.M. Boulay de la Meurthe, Carnot, Barrère, Merlin de Douai, Bory de Saint-Vincent, Thibaudeau, etc.

(3) Les anciens constitutionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI.

désorganiser l'administration, de jeter le désordre dans les finances. » Les orages parlementaires les plus tumultueux, les interruptions les plus outrageantes ne rencontraient en de Serre qu'indifférence et dédain : avec sa figure pensive, ses traits fins, son timbre grave, sa taille élancée, sa distinction parfaite, il exerçait sur la majorité de la Chambre une influence considérable, une irrésistible séduction. Orateur, il n'eut qu'un défaut : celui de ne pas savoir résister aux entraînements de la parole improvisée.

Mais quelle imagination heureuse, souvent même quelle poésie ! Les tours heureux les mots bien frappés abondent dans ses harangues.

« Notre trésor peut être pauvre, mais qu'il soit pur ! »

« Une société bien ordonnée est le plus beau temple qu'on puisse élever à l'Éternel. »

« Je ne sais pas et ne veux pas savoir si j'ai des ennemis ; ce que je sais bien, c'est que je n'ai donné à personne le droit de dire que je suis son ennemi. »

« L'injustice du passé vous révolte ? Ce sentiment est louable ; mais si les siècles pouvaient se rapprocher devant nous, si, dépouillée de la mousse du temps, la racine de tous les droits pouvait se découvrir à vos yeux, pensez-vous que les droits les plus respectés aujourd'hui nous apparaîtraient purs de toute violence, de toute usurpation, de toute injustice ? »

Ces belles métaphores si lumineuses dans leur naturelle simplicité, *dépouillée de la mousse du temps, la racine de tous les droits*, et cent autres figures du même genre, nous font souvenir que les ancêtres de l'orateur étaient originaires du Midi (Comtat Venaissin). Il est arrivé même à de Serre de s'élever sans effort jusqu'à la plus haute poésie et de lutter avec Virgile, qu'il imite à son insu :

« N'avons-nous pas vu combien le despotisme pouvait mener son char à l'aise, les rênes tendues et le fouet levé, sur l'aire aplanie et nivelée ? (1) »

A la suite de chaque session législative, de Serre allait passer quelques mois dans sa province natale, où il partageait son temps entre les deux séjours, également préférés, de Metz et de Nancy. Pour un Français, pour un Lorrain, quels noms que Nancy et Metz !

Nancy, Naples du Nord, Séville française, Nancy, aux places de marbre, aux rues fermées par des grilles d'or, salut ! On t'a reproché de n'avoir enfanté ni un poète, ni un écrivain fameux, ni un grand artiste. Injustice ou ironie ? Quoi ! l'on plaindrait ta pauvreté, toi qui, dans la brillante phalange de tes fils, comptes la plus glorieuse trinité, Callot (2), cet Aristophane du burin, Grandville (3), ce Labruyère du crayon, Jean Lamour (4), dont le nom est moins gracieux que le talent !

Qui mieux que toi, ô Nancy, peut rivaliser avec les plus orgueilleuses cités, avec Rennes, la noble bretonne, Dijon, la fille aînée du grand duc d'Occident, Toulouse, cette capitale fastueuse de la poésie, de l'éloquence, de la passion ?

Ton Iliade, ou pour mieux dire, ton Romancero (5), c'est l'histoire de tes ducs, chevaleresques ferrailleurs, aventuriers infatigables, audacieux aspirants à tous les

(1) *Ut quum carceribus sese effudere quadrigæ,
Addunt in spatia etc.*

(Géorg. I, 512.)

(2) Célèbre graveur, né en 1592, mort en 1638. Son œuvre est justement populaire.

(3) Dessinateur remarquable par l'originalité et la finesse de ses inspirations.

(4) Fameux serrurier à qui l'on doit, entre autres chefs-d'œuvre, les grilles de la place Stanislas, à Nancy.

(5) Poème où sont chantés les exploits des Espagnols contre les Maures envahisseurs.

cœurs, même les plus fiers, à tous les trônes, même les plus hauts !

Salut à René (1), le doux héros, à Charles IV (2), l'immortel condottière !

Salut aussi, vieilles rues où tant d'intrigues se dérouèrent dans le sang et la mort ! Salut, carrefours mystérieux où l'on pourrait encore entendre l'écho lointain des formidables coups d'épée que portaient ces hommes de fer, les François et les Henri de Guise, les de Ludre et les de Ligniville, les Bassompierre et les Beauveau, et tous ces gentilshommes lorrains plus valeureux et plus loyaux que des ducs, comme leurs ducs « étaient plus grands et plus nobles que des rois ! »

Et Metz, qui pourrait l'oublier ? Qui n'a pas, dans le plus profond du cœur, la chère et douloureuse image de la place forte invincible et invaincue, que la trahison vendit, mais qui ne capitula jamais, la ville de guerre dont le renom reste sans tache, la patrie de Lasalle, cet émule de Murat, de Fabert, cet émule de Turenne, la cité qui soutint ce siège presque unique dans les fastes de l'histoire, où une poignée d'hommes résista pendant soixante-cinq jours aux cent mille combattants du triomphant Charles-Quint ? Et vous, mères, épouses, jeunes filles de Metz, qui ne conserve pas le souvenir de votre incomparable dévouement pendant le blocus de 1870, femmes au cœur intrépide, à la patriotique charité, dédaigneuses des balles et de la contagion, saintes des ambulances, sublimes infirmières, rivales, et quel plus bel éloge ? des Sœurs de Saint Vincent-de-Paul ! O Metz, à jamais illustrée par le courage de tes enfants, de tes magistrats, de ton saint évêque (3),

(1) Duc de Lorraine, de 1473 à 1508, gagna la bataille de Nancy, en 1477, sur Charles-le-Téméraire.

(2) Duc de Lorraine, de 1624 à 1675. Sa vie n'est qu'un tissu d'actions héroïques et de malheurs.

(3) Mgr Dupont des Loges.

reviendras-tu au sein de la commune patrie ? O forts de Queuleu et de Saint-Julien, vos canons ne salueront-ils plus jamais le drapeau de la France ?

Mais revenons à de Serre.

En 1822, la poitrine brisée, le cœur rempli d'amertume, il sortit du ministère pour se rendre dans son ambassade de Naples, que lui offrait la persistante affection du roi. En juin 1824, les crises redoublèrent, et on le transporta à Castellamare, où il prenait plaisir à respirer l'air de la mer et à entendre les rossignols qui peuplaient les jardins (1). » Il s'éteignit le 21 juillet. Le lendemain, l'historien Niehbuhr (2), son ami, écrivait : « Notre siècle n'a pas vu de génie plus beau et plus vigoureux... Sa vie est l'histoire de la France depuis 1814. »

Lainé (3), « républicain de caractère et royaliste par loyauté (4) », fut, lui aussi, un des maîtres de la tribune politique sous la restauration, après avoir, sous l'Empire, fait partie du Corps législatif. On comprend que son génie oratoire lui ait été d'une médiocre utilité dans dans une assemblée où l'on ne parlait pas. En un jour, il passa de la pénombre où il était demeuré jusqu'alors, à la plus bruyante renommée. En 1813, il osa sortir de l'atmosphère de servilisme où l'on vivait autour de Napoléon, et donner de respectueux mais fermes avis à celui qui ne demandait que les moyens de repousser l'invasion étrangère : « Les désirs de l'humanité se dirigent vers une paix honorable et durable. Honorable, parce que, parmi les nations comme parmi les individus, l'honneur consiste à maintenir leurs prétentions légi-

(1) Cf. le bel ouvrage que M. Ch. de Mazade a consacré à de Serre.

(2) Né en 1776, mort en 1831, écrivit (en allemand) une très remarquable *Histoire romaine*.

(3) Joseph-Henri-Joachim Hostein, né à Bordeaux en 1767.

(4) Cf. Lamartine. *Histoire de la Restauration*, livre 35.

times et à respecter les droits des autres ; durable, parce que la meilleure garantie de la paix consiste dans la détermination des puissances contractantes à s'être fidèles à elles-mêmes. »

« Le sieur Lainé est un traître ! » s'écria Napoléon au comble de la fureur.

A la Chambre de 1814, dont il fut le président, Lainé révéla les plus rares qualités de l'homme d'État et de l'orateur. En 1815, il résista, de toutes ses forces, au courant qui emportait la majorité vers les mesures les plus regrettables. Sa conduite fut toujours empreinte de sagesse et de modération, et quand il fut chargé d'examiner les inculpations dirigées contre les ex-ministres des finances et du trésor, Gaudin (1) et Mollien (2), il prouva son impartialité et sa largeur d'esprit en rendant justice à la sage administration des deux accusés.

Appelé plusieurs fois à diriger les débats, il descendit du fauteuil aussi souvent que la question débattue parut lui offrir une importance exceptionnelle, et presque toujours il fit admirer la sagesse pratique de ses vues, en même temps que la noblesse de son éloquence. Lainé est, sans conteste, le plus sérieux rival de de Serre : il a cette distinction, cette aisance, cette facilité brillante qui distinguent le barreau girondin, et lui donnent une place à part parmi les barreaux de France. Dans l'orateur lorrain on trouve plus de force, une trame plus serrée, des vues plus profondes, ce qui n'étonne pas quand on se rappelle que de Serre avait longtemps vécu en plein cœur de l'Allemagne, dont la philosophie, la méthode savante, les habitudes de médi-

(1) Créé duc de Gaète par Napoléon, fut ministre des finances depuis le consulat jusqu'en 1814.

(2) Le comte Mollien fut conseiller d'État après le 18 Brumaire, puis ministre du trésor sous l'Empire.

tation subtile, lui étaient devenues familières. Les études classiques de celui-ci avaient été plus fortes, son bagage littéraire était plus considérable : il y a donc plus de substance dans de Serre. Celui-là nous apparaît plutôt comme le type de l'improvisateur, et rappelle cet Antoine (1) dont Cicéron fait un des interlocuteurs les plus autorisés de son *de Oratore*. Cependant, pour être juste, ajoutons que peut-être l'âme de Lainé était douée de plus de sensibilité, plus capable de pathétique et d'émotion que son émule ; de Serre n'aurait pas rencontré ces accents qui, aujourd'hui même, n'ont rien perdu de leur force première, alors qu'il s'éleva contre la proposition de retrancher aux réfugiés espagnols les secours que la France leur accordait :

« Ce n'est pas la première fois que de tels articles parent les budgets des rois de France : dans un compte mémorable, imprimé en 1788, on voit figurer des secours donnés à deux espèces de réfugiés, dont l'une, sous une monarchie, semblait ne pas mériter un égal intérêt. Un sentiment plus doux encore que la bienfaisance s'oppose à la radiation d'un article maintenu par l'humanité. Les rois, qu'on a justement comparés à des pères de famille, quelquefois irrités comme eux, ferment l'entrée de leur pays à des enfants égarés ; au fond du cœur ils ne sont pas fâchés que des parents ou des voisins recueillent ces fugitifs pour les leur rendre au jour de la miséricorde. »

Pourrait-on mieux défendre les droits sacrés de la justice, de l'humanité, de l'honneur national ? Jamais triomphe ne fut plus complet que celui de Lainé dans cette irrésistible défense du malheur.

(1) Aïeul du célèbre triumvir, naquit en 144 avant J.-C. Le barreau n'eut point, avant Cicéron, d'orateur plus habile qu'Antoine, dit Pierron ; il fut égorgé par les sicaires de Marius.

Quand l'exécrable Louvel (1) commet son attentat, avec quelle sûreté de coup d'œil le grand orateur met à nu la plaie qui envahit le corps social, avec quelle clairvoyante indignation il dénonce le péril que les théories révolutionnaires font courir à la monarchie !

« Tous les genres de fanatisme s'exaltent ; il y a des écrivains qui ont répété à Louvel que les Bourbons étaient des tyrans, qu'il était beau d'en délivrer son pays ; il y a des hommes qui professent les principes dont l'assassin a tiré les horribles conséquences. La profonde méditation du crime n'échappe à personne. Ce n'est pas un homme que Louvel a voulu assassiner, c'est une race qu'il a voulu éteindre. La haine et la fureur qui ont forgé le poignard de Louvel sont-elles apaisées ?.. En deux ans, nous avons vu s'écrouler parmi nous l'Empire et le Bas-Empire ; mais, si deux abdications ont eu lieu, la vengeance n'a point abdiqué sa colère, l'ambition ses projets, la politique ses systèmes. »

D'après un contemporain, Lainé était un homme grand, maigre, très brun, le front chauve, l'air préoccupé et presque toujours chagrin. Sa voix, sans être très forte, ne laissait pas d'être pénétrante ; son action débordait de chaleur, de vie, de conviction ; on a dit qu'il était l'orateur des yeux, que, muet, il aurait ému et persuadé même par son silence. Sa faculté maîtresse fut, ce semble, l'inflexibilité dans la ligne politique, l'indépendance dans le caractère ; sensible et nerveux à l'excès, mais sachant surmonter les impressions du moment, pour mettre sa conduite en harmonie avec des principes depuis longtemps arrêtés, il ne se laissait guider que par sa haute raison, et regardait comme la

(1) Né à Versailles en 1783, exécuté à Paris le 7 juin 1820 ; il frappa le duc de Berry d'un coup de poignard : le prince mourut le lendemain, après avoir demandé à Louis XVIII la grâce du meurtrier.

plus honteuse des faiblesse de compter avec les conséquences de ses votes, de ses actes ou de ses discours.

En deux circonstances graves, cependant, la rectitude habituelle de son jugement se trouve en défaut : on le voit faire acte de solennelle adhésion aux doctrines de l'assemblée de 1682 ; il félicite Frayssinous d'avoir « noblement rappelé les doctrines de l'Église de France, étroitement liées à l'autorité royale et à des institutions de tout temps chères aux Français. » La même année (1826), il se met à la remorque de l'épileptique Montlosier, et dénonce, avec une contenable générosité, la présence des Jésuites sur le territoire : « Pourquoi faut-il que la même sécurité n'existe pas au sujet d'une société fameuse ?... Les élèves de ses sept établissements sont plus nombreux que les pensionnaires des trente-huit collèges royaux, en exceptant ceux de Paris ; ils y trouvent des avantages refusés aux autres institutions et des facilités universitaires dont ne jouissait pas autrefois la Congrégation. Cependant les édits l'ont abolie ; ... la justice fait entendre contre elle tous ses oracles, de sorte qu'il y a autorité de la chose jugée... »

La haine ne semble pas avoir heureusement inspiré l'orateur ; rien de plus risible que le cri d'alarme poussé par lui à la pensée des périls que quelques religieux qui ont prononcé les vœux d'obéissance et de pauvreté peuvent faire courir à l'État ; rien de plus divertissant que cette comparaison entre le succès des collèges dirigés par les Jésuites et le marasme des établissements universitaires ; rien de plus stupéfiant enfin, dans la bouche d'un jurisconsulte, que cette proclamation de l'infailibilité de la justice à une époque où la justice rendait, a-t-on dit, autant de services que d'arrêts.

Sur le même rang que Lainé et de Serre, il convient

de placer le général Foy (Maximilien-Sébastien) (1). Après avoir, par sa bravoure intelligente, attiré sur lui la bienveillante attention de ses chefs dans la campagne d'Helvétie, le jeune artilleur servit successivement sous Lecourbe, Saint-Cyr, Moreau, se fit remarquer par son attitude pleine de dévouement à l'égard de ce dernier général, dont il ne voulut jamais admettre la culpabilité, vota contre l'établissement de l'empire ; colonel en 1808, il assista à nos défaites de la guerre d'Espagne, multiplia les prodiges de valeur à Vimeiro (2), à Torres Vedras (3), à Vittoria (4) où furent battus, comme on sait, Junot, Masséna et le roi Joseph. Il remporta un brillant succès aux Quatre-Bras, l'avant-veille de Waterloo ; à Waterloo même, il fut admirable d'héroïsme, et, malgré une grave blessure, ne se retira que parmi les derniers. Napoléon, qui ne l'aimait pas, mais qui rendait justice à ses mérites militaires, l'avait nommé général de division en 1811. Louis XVIII lui confia l'inspection générale d'un corps d'infanterie.

C'est en 1819 que Foy, depuis quatre ans rendu à la vie civile, fut élu député de l'Aisne.

Orateur, il eut les *mœurs* à un degré éminent. On entend par ce mot le don de se faire écouter même des indifférents, applaudir même de ses contradicteurs politiques. La plupart de ses discours, semés de traits vifs et naturels, révèlent un art savant et sévère, une force merveilleuse d'argumentation, une scrupuleuse exactitude dans le choix des preuves, une passion chevaleresque pour la justice et l'honneur. Plus que personne à cette époque, du reste, Foy prit l'habitude de parler pour le public du dehors : ses mouvements les plus

(1) Né à Ham en 1775, mort en 1825.

(2) 1808.

(3) 1811.

(4) 1813.

cités, ses plus célèbres apostrophes s'adressaient surtout à l'immense auditoire formé par les mécontents de tous les partis. Dans ce parfait gentilhomme, c'était, si l'on veut, un sûr et court moyen d'arriver à la popularité, défaillance morale, assurément, mais défaillance qui ne laisse pas d'honorer celui qui en est atteint, le dernier défaut, dit Tacite, qui subsiste encore dans le sage. Foy se cantonna, se barricada dans la Charte, et de cette position stratégique, s'élança à l'assaut de toutes les illégalités et de tous les abus. Clair, précis, abondant, son discours rendait parfois des sons belliqueux, et l'on croyait entendre comme un écho du clairon des batailles, et voir comme un reflet de cette épée si souvent teinte du sang ennemi. Foy parle comme écrit Montluc (1).

Sa principale gloire est peut-être d'avoir pris en main la défense des intérêts de tant de généraux et d'officiers de tout grade si durement frappés dans leur avenir et leurs ressources matérielles par une mise à la retraite anticipée ; la cause de ses frères d'armes réduits à une véritable misère lui inspire des accents chaleureux :

« Une mesure acerbe, injuste, impolitique, je dirai même subversive de l'honneur des armes, a été prise dernièrement dans le département de la guerre. On a annoncé à cent cinquante officiers généraux de notre armée, le 2 décembre, jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz, qu'ils avaient cessé de faire partie de l'armée française.

» La mesure est acerbe. En effet, quoi de plus déchirant, pour des hommes honorables, que d'être frappés du même coup dans leur considération sociale et dans leurs moyens d'existence ? J'ai été témoin de leur

(1) Vaillant capitaine (1502-1577), prit une part glorieuse aux guerres d'Italie. On a blâmé sa conduite à l'égard des protestants. Il a laissé des *Mémoires* extrêmement intéressants.

douleur et de leur désespoir. Je les ai vus, je les vois tous les jours retirant leurs enfants des maisons d'éducation où ils ne peuvent plus les entretenir, rompant leurs anciennes liaisons, défaisant leur vie, forcés de descendre brusquement dans les habitudes d'une vie inférieure. Et cette détresse n'est pas venue les assaillir le lendemain même du désastre de nos armées ; elle ne leur a pas été apportée par la vengeance d'un vainqueur impitoyable. C'est un coup de canon échappé de Waterloo, mais un coup de canon qui arrive au but dix ans après la proclamation auguste de l'*union* et de l'oubli. »

On peut, en toute confiance, admirer, étudier par le menu le style de l'orateur ; il n'a pas, à l'exemple de tant de ses plus illustres collègues, retouché, redressé, au *Moniteur*, les périodes claudicantes ou les métaphores hérétiques. Ses procédés de préparation, avant de prendre la parole, étaient de telle nature qu'il laissait une part excessivement minime aux hasards et aux bonnes comme aux mauvaises fortunes de l'improvisation ; il disposait, ornait, attifait ses phrases, puis les apprenait soigneusement par cœur ; une fois à la tribune, par un surcroît de raffinement et un suprême dilettantisme, dans le but de faire croire qu'il trouvait sur le champ même ses idées et ses mots, il feignait des incertitudes, du trouble, de l'hésitation ; enfin, cette petite comédie jouée, il lançait, avec un imperturbable aplomb, ses grands airs de bravoure.

Veut-on voir Foy dans une de ces discussions mouvementées si fréquentes à la Chambre des députés sous le règne de Charles X ? On venait de voter l'indemnité du milliard (1) (1825). Un amendement parut,

(1) Le duc de Choiseul reçut 1.100.000 francs ; M. de Liancourt, 1.400.000 fr. ; le célèbre Lafayette, 450.682 fr. ; M. de Thiars, 357.850 fr. ; Ch. de Lameth, 201.696, etc.

en vertu duquel on *dispenserait des droits d'enregistrement toute rétrocession qui pourrait être faite par les possesseurs actuels des biens des émigrés aux anciens propriétaires*. Aussitôt l'opposition se lève avec un ensemble qui faisait honneur à son esprit de discipline; toujours prêt aux combats d'avant-garde, tirailleur impénitent, Benjamin Constant s'écrie : « J'ai toujours cru que le véritable but de la loi était de faire rentrer les émigrés dans leurs véritables biens ; aujourd'hui cela est évident. » Le plus irritable et le plus bouillant des membres de l'extrême-droite, le marquis de La Bourdonnaye, riposte aussitôt : « C'est, en effet, ce que nous voulons, et c'est pourquoi nous soutenons la proposition, qui nous paraît avantageuse pour l'acquéreur aussi bien que pour l'ancien propriétaire. Les contribuables seuls y perdront, mais, en retour de ce sacrifice, ils verront la tranquillité assurée à jamais, et *toutes les classes de la société remises dans l'état où elles étaient avant la Révolution*. » On devine le tapage qui se fit dans l'assemblée ; ce fut une explosion de cris, d'exclamations, de trépignements, de murmures. « Ah! nous y voilà ! C'est l'ancien régime que l'on veut ! » dit Casimir Périer, le futur Richelieu de la monarchie de juillet. De leur côté, les ministres, comme abasourdis, demeureraient silencieux sur leur banc. Mis au pied du mur, Villèle affirma, sans trop s'avancer, car il comprenait la fausseté de sa situation, qu'il y aurait peut-être sagesse à repousser l'amendement.

Cependant l'heure s'avavançait. Comme jadis à Rome, la nuit n'interrompit nullement la délibération, qui resta, par le fait, ouverte entre la commission et le ministère. L'anxiété fut grande au Château. Le lendemain, la discussion fut reprise avec un acharnement nouveau ; dès le début, le comte de Berthier, qui

n'avait pas cependant les yeux de Rodrigue pour l'amendement, affirma que la Chambre ne pouvait pas se dispenser de le voter puisqu'il était présenté. L'argument était au moins bizarre.

A ce moment, on vit monter rapidement à la tribune un homme de quarante-cinq à cinquante ans, commençant à grisonner, le front balafgré de grandes rides, les lèvres minces et pincées comme pour laisser passer la parole plus sifflante et plus aiguë, la tournure empreinte de noblesse, la tenue remarquable par une mâle assurance, et ponctuant ses phrases d'un geste expressif et sobre. C'était Foy.

« Ainsi, s'écria-t-il, ce n'est pas assez d'avoir donné un milliard aux émigrés : il faut encore leur sacrifier l'honneur des acquéreurs des biens nationaux et le repos de la France ! Cette loi qui, d'après la volonté du roi, et discutée d'une autre manière, eût pu être une loi d'union et de paix, est devenue une déclaration de guerre ! (*Murmures à droite.*) Oui, Messieurs, vous avez fait de votre loi une déclaration de guerre, vous en avez fait un instrument de haine et de vengeance. (*Nouveaux murmures ; cris : A l'ordre !*) Mais les propriétaires des biens nationaux sont presque tous les fils de ceux qui les ont achetés. Qu'ils se souviennent que, dans cette discussion, leurs pères ont été appelés *voleurs* et *scélérats* sans que les ministres aient pris leur défense, et qu'ils sachent que, transiger avec les anciens propriétaires, ce serait outrager la mémoire de leurs pères et commettre une lâcheté. (*Violente interruption. A l'ordre !*)... Que si on essayait de leur arracher par la force les biens qu'ils possèdent légalement, qu'ils se souviennent qu'ils ont pour eux le roi et la Charte, et qu'ils sont vingt contre un. »

La gauche acclame l'orateur, la droite fulmine, et le

soir même le nom de Foy était sur toutes les lèvres.

Quand Foy mourut d'épuisement, comme de Serre, ses funérailles donnèrent lieu à une manifestation imposante ; le parti de l'émeute passa ses forces en revue. Par une pluie torrentielle, qu'attristaient plus encore les brumes de décembre, cent mille hommes, à travers les rues tendues de noir, escortèrent le cercueil porté par des étudiants en médecine et en droit, et la foule, arrivée au cimetière de l'Est, chanta lentement le *De Profundis*. « Veuve d'un de ses plus grands citoyens, la France se couvre de deuil, » s'écrièrent les journaux libéraux, et une souscription ouverte pour les enfants du mort, « qui n'avait rapporté des triomphes de la guerre que des couronnes de laurier, et des triomphes de la tribune que des couronnes civiques, » produisit un million. A la même époque, les enfants de Cathelineau, ce Foy du parti royaliste, ignoraient ce que c'est que du pain blanc !

Vers la fin du règne de Louis XVIII, l'élection de Foy, d'abord contestée avec fracas, avait été confirmée ; l'opposition de droite s'était ensuite ruée, avec un acharnement égal, sur celle de Benjamin Constant.

Un ancien ultra, parlant de celui-ci, s'écriait : « Il n'est ni Français, ni même d'origine française ! » Étudiant nom par nom les ancêtres du candidat ainsi placé sur la sellette, le même orateur constatait que, depuis la révocation de l'Édit de Nantes, tous ses parents avaient eu leur domicile à Genève. Une commission fut nommée pour vérifier les titres de Benjamin Constant, qui ne fut nullement en peine pour fournir tous les documents de nature à mettre hors de doute son éligibilité et sa naturalisation.

Constant (Benjamin, de Rebecque), né en 1767 à Lausanne, mourut en 1830 à Paris. Il fut un petit pro-

dige pour la précocité de l'intelligence et l'universalité prématurée de l'érudition ; il se teignit d'abord de philosophie allemande à Erlangen, puis vint à Paris prendre des leçons du bel air dans la compagnie de Marmontel, Morellet, Suard, et autres nébuleuses de l'Académie française. Il ne tarda pas à contracter, dans ce milieu pincé, des habitudes de légèreté maussade, d'égoïsme paradoxal, de mépris de l'homme, d'amour du plaisir, en même temps qu'une certaine disposition à la mélancolie, nullement surprenante chez ce libertin blasé avant l'âge ; ensuite il fut de l'intimité de M^{me} de Staël. On le vit après composer quelques brochures ingénieuses qui attirèrent sur lui l'attention de Bonaparte. Appelé au Tribunat, il fut congédié (1802), se vengea en faisant au pouvoir une opposition sourde, et se livra, avec la passion dont sa nature pouvait être capable, à la littérature et à la philosophie. Il reste de lui, ou, pour dire plus juste, on a de lui un ouvrage dont le titre, au moins, est fameux : *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*. N'oublions pas un roman dont la critique s'est fort occupée il y a quelque quarante ans : *Adolphe*, transparente autobiographie, ne vaut pas mieux, pour le fond, que *René* ou *Émile*, ses deux prototypes, et ne les vaut pas surtout pour la langue. C'est ce métaphysicien, moitié Suisse, moitié Brunswickois, qui rédigea, dans le jargon voulu, le fameux *Acte additionnel*. En 1819, il reçoit le mandat de député des électeurs de la Sarthe. Tout le temps qu'il n'employait pas à perdre ses derniers louis dans des tripots borgnes, ou à gémir sur sa gastrite invétérée, qu'il combattait en absorbant force soupes aux herbes, il l'employait à préparer, à aiguïser ses épigrammes contre la Restauration. Quand il s'éteignit, il eut la

vraie satisfaction de voir sur le trône le prince de ses rêves (1830, décembre), et la jeunesse libérale, qui continuait à s'entretenir la main en vue des complots, des émeutes et des barricades, profita de la mort du tribun pour faire quelque tapage à ses funérailles.

Il méritait bien cette turbulente apothéose par les basses flagorneries qu'il n'avait cessé d'adresser aux manifestants des Écoles ; quand ceux-ci, surexcités par la mort de leur camarade Lallemand (1), recommencèrent les troubles en juin 1820, Constant prit fiévreusement leur défense à la Chambre : « Tout ce que les journaux ont rapporté par ordre de la *censure* est d'une fausseté complète. Ainsi, dans le *Moniteur*, il est encore question d'une jeunesse abusée qui a commis des désordres, mais on ne nous dit rien de cette faction qui assassine les citoyens paisibles aux cris de *Vive le roi !* Il est bon que l'opinion publique impose silence à ces déclarations mensongères. Le ministre a gratuitement fait injure à cette admirable jeunesse qui aime l'ordre et la liberté, le roi et la Charte, qui prépare une génération qui vaudra mieux que nous ; et, en effet, où a-t-on vu une jeunesse plus digne d'éloges ? »

Certes l'impopularité de Villèle ou de Guizot est plus honorable que la popularité achetée au prix d'un tel aplatissement.

Un des meilleurs discours de Constant fut consacré à la liberté de la presse, en réponse à une pétition qui demandait qu'on protégeât les fonctionnaires publics contre la calomnie (2) : « Personne ne déteste plus que moi la calomnie ; mais je sais que, lorsque l'on met des entraves à la liberté de la presse, la calomnie de-

(1) Tué par un coup de feu, au moment où il se portait avec la foule sur les Tuileries.

(2) Cf. Duvergier de Hauranne, *Histoire du gouvernement parlementaire*, tome VIII, page 621.

vient le partage exclusif des dépositaires du pouvoir. »

On a bien abusé, depuis, des *personne plus que moi, des entraves à la liberté, dépositaires du pouvoir*, mais alors ces formules étaient moins usées qu'elles ne nous le paraissent après soixante ans de parlementarisme.

En général, l'orateur recourt à l'apophthegme, divise son sujet en deux ou trois points, procède par définitions tranchantes et antithétiques, emprunte ses prémisses aux faits les plus saillants de l'histoire, particulièrement de la Révolution, et, au moment où les auditeurs s'y attendent le moins, il décoche une plaisanterie qui met l'opposition en belle humeur et fait (trionphe rare !) rougir le ministère. Sa manière, mélange de dissertations graves et d'épigrammes acérées, pêche surtout par le manque de couleur. Constant, même à la tribune, est un publiciste que rien ne trouve en défaut, toujours expert à profiter des mille incidents du jour, plutôt qu'un orateur de grande allure, plutôt même qu'un orateur ordinaire, si l'on ne donne ce nom qu'à ceux qui improvisent réellement. Mais on ne peut lui dénier l'audace, la patience, la ténacité.

Dans la conjoncture présente, il se demanda quelles étaient les vraies causes de l'irritation qui régnait dans tout le pays : « Oui, il y a des inquiétudes, et elles sont de deux sortes ; il y a d'abord celles d'un parti qui trouve que le ministère ne va pas assez vite, et auquel le ministère résiste un jour pour lui céder le lendemain. Ce parti voudrait nous mener au gouvernement absolu, (*sous le gouvernement absolu, il n'y a pas de tribune, et les Constant deviennent inutiles,*) il ne cesse de crier au feu pour faire croire qu'il y a incendie, tandis que c'est lui qui porte les torches prêtes à mettre le feu. (*Ici l'orateur est vivement apostrophé.*) Les autres inquiétudes existent chez les citoyens paisibles. Heureu-

sement la magistrature, calme, impartiale, fidèle à ses devoirs, apaise les esprits en les rassurant. Je conjure donc les ministres, dans l'intérêt de la France, dans l'intérêt de la monarchie, de ne pas nous remettre sous le joug de la Censure. Leur intérêt même n'y gagnerait rien ; car, depuis quatre ans, on leur a dit tout ce qu'on pouvait leur dire. (*Rires nombreux.*) La Censure aujourd'hui serait d'autant plus oppressive qu'elle ne pourrait être confiée qu'aux hommes les plus vils, les plus méprisables, et je ne crois pas que l'on pût trouver un seul homme en France qui osât se montrer dans la rue en s'avouant censeur. »

Cette prose diaphane se colore quelquefois. C'est lorsque l'orateur incarne une grossièreté dans une image : « Lorsque le garde des sceaux (de Serre) monte à la tribune, c'est comme si on y voyait monter l'Injure et la Calomnie. »

On ne trouve pas dans Constant ces figures grandioses, tragiques, qui relèvent les proportions de la plupart des harangues de l'antiquité. Le recueil (bien délaissé aujourd'hui) de ses laborieuses improvisations écrites ne nous fournit rien qui rappelle, par exemple, ce beau mouvement où Eschine (1) ; s'indignant à la pensée, qu'on couronne Démosthène, réunit par la pensée, au milieu de l'agora, les hommes qui ont le plus illustré la patrie. Je traduis mot à mot :

« Lorsque, à la fin de son discours, il appellera comme défenseurs les complices de sa corruption, supposez voir sur cette tribune où maintenant debout je vous harangue, rangés en bataille pour repousser cette insolence, les bienfaiteurs de la cité. Ici Solon, qui a paré notre démocratie des plus belles lois, ce philosophe et ce législateur excellent, vous supplie, avec la

(1) Célèbre orateur athénien, né en 387, mort en 312, exilé. C'est l'Hortensius grec.

prudence qui lui convient, de ne pas accorder plus d'importance aux paroles de Démosthène qu'aux serments et aux lois ; là Aristide, qui a réglé les impôts des Grecs, et dont le peuple, après sa mort, établit les filles, proteste contre les outrages faits à la justice, et vous demande si vous.... ne rougissez pas, alors que Démosthène a, non pas apporté de l'or des Mèdes, mais accepté leurs présents, qu'il possède aujourd'hui encore, de vous disposer à le couronner d'une couronne d'or ; là encore Thémistocle, et ceux qui sont tombés soit à Salamine soit à Platées, et les tombes mêmes de nos ancêtres, poussent, croyez-le bien, de profonds soupirs à la pensée que celui qui reconnaît avoir, au profit des barbares, tramé contre les Hellènes, va recevoir une couronne ! »

Veut-on savoir pourquoi les hautes inspirations sont si rares dans B. Constant ? C'est qu'il ne fut qu'un sophiste, mendiant de popularité, un assembleur de mots sans conscience, un de ces corybantes de la liberté et de l'égalité, un de ces joueurs de cymbales soi-disant modérantistes dont parle Henri Heine.

On ne saurait dire que le cœur, le *pectus* des Latins, ait fait défaut à Royer-Collard (1).

Avec celui-ci on a le type du magister solennel et boutonné, pontifiant dans le langage et l'attitude, plus inflexible qu'un prédicant genevois, plus janséniste qu'un de ces *Messieurs* (2), incapable d'abandon, inaccessible aux sentiments naturels, aux épanchements, aux effusions. Il enseigne, il documente, il régente. En le lisant, on croit absorber la quintessence des rudiments grecs et latins, des quatrains de Pibrac (3) et

(1) Né à Sompuis (Marne) en 1763, mort en 1845.

(2) C'est ainsi qu'on appelait les Port-Royalistes.

(3) Né à Toulouse en 1529, mort en 1584 ; ses quatrains moraux ont eu un grand succès.

des traités de Duguet (1). Il semble dire au lecteur : Ah ! tu ne connais pas la règle *Deus Sanctus* ! eh bien, prends la règle *Cave ne cadas*. Cela n'est pas suffisant ? J'ajoute la règle de *quelque*, de *tout*, de *même*, avec mes *vues sur le gouvernement représentatif* et ma dissertation *sur la perception extérieure* ! De chef du parti doctrinaire, Royer-Collard, depuis une quarantaine d'années, est devenu une sorte de médecin consultant, à l'usage des malades politiques qui peuplent nos assemblées délibérantes. Au moyen-âge, on feuilletait Aristote quand on voulait savoir où était la vérité ; aujourd'hui, on exhume les discours de Royer-Collard pour y trouver des arguments, non, des oracles : *Ipse dixit*. Quand on a pour soi Royer-Collard, on peut se dispenser de preuves, et même de sens commun. *Locutus est, causa finita est* !

Cet étonnant Champenois débuta au barreau en 1787, fit partie de la Commune, et obtint, dit-on, la considération de Danton, cet autre Champenois. Renvoyé à ses réflexions par le 18 Brumaire, il tomba par hasard sur un volume de Reid, qui lui apprit une philosophie nouvelle, et, dès 1806, s'éleva contre le sensualisme du XVIII^e siècle, commença son cours en 1811, fut des premiers à saluer Louis XVIII, et attira sur lui la curieuse attention du gouvernement, qui voulut l'anoblir. On connaît sa réponse à cette ouverture : « J'ai assez de dévouement pour oublier cette impertinence. » A la suite de discussions sur le cens en 1821, il fut éliminé du Conseil d'État, passa à l'opinion libérale, et se fit remarquer dans les débats sur la loi du Sacrilège. Reçu à l'Académie en 1827, il présida la Chambre des députés jusqu'en 1830.

(1) Duguet fut un des tenants des Port-Royalistes ; on a de lui les *Principes de la foi*, etc.

En philosophie, bien qu'il n'ait professé que très peu de temps, il a établi que la sensation est distincte de la perception, les qualités premières distinctes des qualités secondes ; il s'est efforcé aussi de bien caractériser les idées de causalité, d'espace, de substance, dénaturées par l'école condillacienne.

Orateur, Royer-Collard lisait avec une adresse consommée, sans trop montrer ni accuser son manuscrit ; il parlait lentement, doctoralement, avec une passion contenue, mais surtout avec une foi extraordinaire dans son opinion. Personne ne fut plus autocrate dans ses idées, nous allions dire dans ses ukases. Son *moi* sonne haut. Il était tellement convaincu que souvent il convainquit. Incapable de se servir d'arguments empruntés à la polémique courante, relatifs, contingents, il s'appuie de préférence sur les principes de la morale et du droit, sur les vérités générales et absolues. Souvent il atteint un remarquable degré d'éloquence, de puissance et, malgré sa froideur de métaphysicien juré, de chaleur et d'émotion. Son discours contre la loi du Sacrilège marque l'apogée de son indiscutable talent ; en voici quelques extraits :

Après avoir dit que c'était le crime de lèse-majesté divine qu'on inscrivait dans la loi, « et, avec ce crime, le dogme de la présence réelle, dont il est l'expression pénale (1), » il ajoutait :

« Voilà le principe que la loi évoque des ténèbres du moyen-âge et des monuments barbares de la persécution religieuse. Principe absurde et impie, qui fait descendre la religion au rang des institutions humaines ! principe sanguinaire, qui arme l'ignorance et les passions du glaive terrible de l'autorité divine ! Messieurs, les sociétés humaines naissent, vivent et meu-

(1) Cf. Duvergier de Hauranne, *Histoire du Gouvernement parlementaire*, tom. VIII, page 271.

rent sur la terre ; là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à DIEU, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, recours inviolable contre la tyrannie d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux choses religieuses ; dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend ; au-delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. »

Voilà des idées plus ou moins probables, mais quelle élévation, quelle sérénité, quelle rigueur dans le raisonnement, quelle pureté de langue, et, par instants, quelle grâce et quelle poésie !

L'ironie ne lui est pas inconnue : au sujet de poursuites proposées contre un journal, il disait : « L'article incriminé fait allusion à deux faits, l'un, qu'il y a beaucoup d'émigrés dans la Chambre, l'autre, qu'il y a beaucoup de fonctionnaires. Ces deux faits sont de notoriété publique, et personne ne se défend de l'application. Les émigrés tiennent à honneur de l'avoir été, *et les fonctionnaires, ce me semble, consentent parfaitement à l'être.* »

Nous bornons ici nos fragments de Royer-Collard : à quoi bon multiplier à l'infini ces emprunts à des prêches parlementaires élaborés à tête reposée, espèces de discours de distribution de prix, avec la politique en plus et la musique en moins, sans aucun incident

imprévu, sans aucun de ces attraits piquants et variés, conséquence habituelle des hasards de la parole improvisée ?

La tribune politique, à cette époque, fut souvent le théâtre de plus d'une comédie que l'orateur n'avait pas prévue : tous ne parlaient pas avec la gravité académique de Royer-Collard. Un directeur des haras et de l'agriculture se perdit absolument dans l'esprit des députés pour avoir donné le sens d'*important* au mot *conséquent*. A ce propos, un critique (1) faisait cette remarque sensée : « Quelle confiance peuvent inspirer des hommes dont la diction entortillée ou insignifiante signale l'obscurité, l'embarras de leurs facultés intellectuelles ? » Et il prenait à partie M. Marcassus de Puy-maurin (2), coupable d'avoir prononcé un discours de ce style :

« Messieurs, je regrette, en montant à cette tribune, d'avoir un organe un peu désagréable (*éclats de rire*). Il est de ces voix tonnantes qui donnent de l'expression aux choses les plus simples. Je sais que le timbre de la mienne est un peu fêlé (*rires continus*). Cependant, MM., j'ai pris la parole parce que je crois ma proposition très utile. Vous savez que nous avons avancé 80 millions à l'Espagne, et qu'on peut regarder cette avance comme une créance illusoire ; l'Espagne, pour se dispenser de payer, porte en compte je ne sais quelle dette de l'Empire. Eh bien, Messieurs, si nous prêtions maintenant à quelque autre pays, par exemple aux Grecs, les Grecs pourraient, pour solder leur dette, réclamer les trésors que Brennus, avec les Gaulois et les Tectosages (3), enleva dans le temple de Delphes.

(1) Raynaud, *Manuel de style*.

(2) Le chevalier de Marcassus, né dans la Haute-Garonne, membre du Corps Législatif sous l'empire, député et directeur de la monnaie sous la Restauration.

(3) Nom d'un peuple gaulois qui faisait partie de la première Narbonnaise (Toulouse, Narbonne, Carcassonne, etc.)

(*Explosion d'hilarité.*) Déposés à Toulouse dans le *lac sacré*, auprès du temple d'Apollon, ils furent enlevés par Cépion, proconsul romain. C'est cet or que les auteurs désignent sous le nom d'*aurum tolosanum*. » (*Rives universels.*)

Quoi ! c'est au moment où M. de Villèle est accusé de concussion, de vol, de péculat, qu'une tempête gronde sur le ministère, qu'un immense scandale est à redouter ; c'est alors qu'un des *sous-ordres* du président du conseil vient nous entretenir de la fêlure de son timbre, du manque d'agrément de son organe et de l'or de Toulouse !

Dans une circonstance moins grave, un autre orateur, pénétré sans doute de la moelle des bons auteurs et qui savait la force irrésistible de l'apostrophe, s'écriait au milieu d'une discussion sur l'aliénation des bois de l'État : « Sombres forêts, chênes séculaires, retraites chères aux oracles de Dodone, etc. ! » et la Chambre, comme on devine, s'abandonnait à une douce allégresse, en écoutant ce scénario auquel ne manquait que la musique de Rossini.

Mais on remontait bientôt aux sommets de l'éloquence avec C. Périer, Manuel, Camille Jordan.

Ce dernier, qu'on a appelé « le saint Chrysostome des niais, » par allusion à une certaine exagération de naïveté, de candeur dans l'émotion et l'attendrissement, était né à Lyon en 1771 (1) ; il embrassa la cause des idées nouvelles avec réserve, excita ses concitoyens à protester contre la Convention, mais, forcé de s'enfuir pour échapper à l'échafaud, il passa en Angleterre, où il rencontra les anciens premiers rôles du côté droit de la Constituante, et, comme eux, s'amouracha des beautés du mécanisme constitutionnel. A une époque

(1) Il mourut en 1821.

où la religion était bafouée, persécutée, proscrite, il eut le courage de porter haut ses opinions cléricales, et ne craignit pas, avant l'apparition du *Génie du Christianisme*, de réclamer en faveur des cloches. Il vécut retiré pendant l'Empire et fut élu député en 1814.

Son éloquence, dit M. de Mazade, est sentimentale et pathétique ; il aurait pu ajouter larmoyante et plaintive ; on en jugera par cette péroraison du discours qu'il prononça contre la loi de censure : « Pour moi, j'aurai rempli mon devoir par cette expression publique de mon vote ; je n'aurai pas manqué aux principes de ma vie entière ; j'aurai donné à ma patrie et à mon prince ce dernier témoignage de fidélité. Et quel que soit le sacrifice qu'il puisse me coûter, il servira à répandre les consolations d'une conscience paisible sur les derniers restes d'une existence affaiblie. »

C. Jordan fut regretté de tous les partis à cause de son indiscutable honnêteté ; on lui fit de solennelles funérailles, et Royer-Collard lui-même sentit se fondre son rigide puritanisme en lui adressant les derniers adieux : « Adieu, mon cher Camille ! Nous sommes entrés, il y a vingt-quatre ans, dans la carrière publique, et pas un seul jour, dans une si longue route, nous n'avons été désunis. Même but, même pensée, même fortune... Adieu, ô le plus aimable de mes amis ! Adieu, noble esprit, cœur généreux, créature éminente, député fidèle à la religion, au Roi et au peuple ! Adieu, ta mémoire sera chère à la patrie ! »

Plus cassant et plus nerveux, véritable tacticien des assemblées, improvisateur toujours dispos, tel nous apparaît Manuel (1). D'abord capitaine dans l'immortelle campagne de 1796, l'état de sa santé le contraignit, l'année suivante, à échanger l'épée contre la

(1) Jacques Antoine, 1775-1827.

toque ; il se distingua au barreau d'Aix, fut élu député en 1814, et, à partir de 1818, prit une part active, quotidienne, aux délibérations, aux discussions de la Chambre, aux passions, aux complots de l'opinion libérale. Agent actif et militant de la Charbonnerie (1), membre de la Haute-Vente avec Lafayette, Kœchlin de Mulhouse (2), Mauguin (3), Cauchois-Lemaire (4), il fit au pouvoir une guerre terrible, non pas la guerre savante, à coups de discours-ministres, mais une guerre de perpétuelles embuscades, attaquant les ministres sur tous les points, le gouvernement dans tous ses actes, sans se rebuter des échecs, sans s'effrayer des menaces. Aussi, en peu de temps, sa vogue contrebalança celle de Royer-Collard et de Périer ; elle prit, en dehors de la Chambre, cela s'entend, des proportions énormes, à la suite de l'éclat qui amena son expulsion.

Manuel fut souvent violent, aigre, provocateur, mais MM. de Salaberry, de la Bourdonnaye, Clausel de Coussergues, Dudon (5) ?

On connaît les événements : Châteaubriand venait d'exalter l'opportunité, la nécessité d'une intervention en faveur de Ferdinand VII ; Royer-Collard avait répondu que cette guerre ne serait pas approuvée, parce que le pays sentait qu'elle se faisait « contre lui et sur son territoire. » Assez mal inspiré ce jour-là, Foy prédit que l'expédition ne réussirait pas mieux que celle de 1809. Le baron Bignon, enfin, déclarait

(1) Société secrète, née en Italie, introduite en France vers 1818, se proposait de renverser les Bourbons.

(2) Industriel très riche et républicain très avancé.

(3) Célèbre avocat et homme politique, né en 1785, mort en 1854.

(4) Pamphlétaire très acerbe, ennemi acharné de la Restauration, le membre le plus remuant, peut-être, de la Haute-Vente, qui était, on le sait, la Loge supérieure de la Charbonnerie. (Chaque Vente était composée de vingt membres.)

(5) Membres de la droite ou de l'extrême-droite, animés du plus absolu dévouement au roi et à la prérogative royale ; ils ne cessèrent jamais de poursuivre de leurs attaques les ministres libéraux

voter contre une guerre qui constituait « un opprobre pour la France par cela seul qu'elle était commandée par une influence étrangère. » C'est alors que Manuel s'écria : « Si vous voulez sauver les jours de Ferdinand, ne renouvelez pas les circonstances qui ont traîné à l'échafaud *ceux qui vous inspirent un si vif intérêt.* C'est parce que l'étranger est intervenu dans la révolution française que Louis XVI a été précipité. Ce qui a fait le malheur des Stuarts, c'est la protection de la France, qui les a mis en opposition avec l'opinion publique, qui les a empêchés de chercher un appui dans la nation. C'est quand les malheurs de la famille royale en France attirèrent l'attention de l'étranger, que la France révolutionnaire, sentant qu'elle devait se défendre par des forces nouvelles et une énergie nouvelle..» A ces mots, la droite protesta violemment, et les cris de : *A la porte le régicide ! Chassez-le !* retentirent de toutes parts. Manuel ne perdit point contenance et regarda tranquillement ses adversaires : « L'indécence de son maintien ajoute encore à l'horreur de ses paroles, » dit M. de Croix-Solre. L'expulsion fut prononcée le lendemain ; un sergent de la garde nationale, Mercier, « s'illustra » en refusant de faire sortir Manuel de la salle ; le député fut « empoigné » par les gendarmes. La gauche tout entière le suivit et s'abstint de paraître jusqu'à la fin de la session. Rentré dans la vie privée, Manuel mourut bientôt de la nostalgie de la tribune.

Le grand défaut de cet orateur est la prolixité ; on pourrait adresser le même reproche à M. de Martignac.

« Allons, viens ici, célèbre Odysseus, gloire immense des Achéens, arrête ton vaisseau, afin que tu entendes notre voix. Nul jamais n'a côtoyé ces bords avec un navire aux flancs sombres, qu'il n'eût entendu la voix

douce comme le miel qui sort de notre bouche ; joyeux, il s'en retourne sachant plus de choses. C'est que nous savons tout ce que, devant la vaste Troie, les Troyens et les Argiens ont souffert par la volonté des dieux ; nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre fertile en pâturages... » Ainsi elles dirent, faisant entendre leur voix suave... (1) (*Odyssee, XII, 184-191.*)

« J'ai entendu, un jour, Dupont de l'Eure lui (à M. de Martignac) crier doucement de sa place, en l'écoutant : « Tais-toi, Sirène (2) ! »

Le ministre de l'intérieur, dans le cabinet de janvier 1828, avait commencé par être, quoique avocat, le secrétaire de l'Harpocrate (3) de la Révolution. Procureur général en 1816, à Limoges, il représenta à la Chambre l'arrondissement de Marmande. Après avoir donné des gages au parti des ultras, il devint plus modéré. On sait qu'il remplaça de Villèle, mais ce qu'on sait beaucoup moins, c'est que son rôle fut des plus difficiles ; il n'avait pas l'oreille de Charles X, dont il était mal vu à cause des légèretés de sa vie privée ; il n'avait pas non plus les bonnes grâces de la presse, de jour en jour plus exigeante ; il avait moins encore l'appui d'une majorité stable, dans cette assemblée émietlée en une foule de coteries. S'il se soutint quelque temps, ce fut par des miracles de charme, de souplesse diplomatique, d'aménité, grâce aux infinies ressources de son talent délicat, insinuant, disert, parfois coquet, toujours clair. Un pamphlétaire fameux (4) l'a bien apprécié, : « Si, à tant de séductions, si, à la puissance gracieuse de sa parole, il eût joint les formes vives de l'apostrophe et la précision vigoureuse des

(1) Δεὸρ' ἀγ' ἰὼν, χ. τ. λ.

(2) Cf. Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

(3) Harpocrate était le dieu du silence. (On a compris qu'il s'agit de Sieyès.)

(4) M. de Cormenin. (Cf. le livre *Des Orateurs.*)

déductions logiques, c'eût été le premier de nos orateurs, c'eût été la perfection même... L'expositica des faits avait dans sa bouche une netteté admirable, et il analysait les moyens de ses adversaires avec une fidélité et un bonheur d'expression qui faisaient naître sur leurs lèvres le sourire de l'amour-propre satisfait.»

On pourra juger de son genre de style par cette page où il soutient que le gouvernement ne doit pas se désarmer volontairement, dans sa lutte contre les journaux hostiles, en renonçant au droit de Censure ; la tâche prêtait médiocrement au fracas des déclarations boursoufflées chères aux libéraux ; il ne s'agissait pas d'appuyer ; Martignac glissa avec une admirable aisance : « L'intérêt des journaux est dans l'agitation, dans la succession des événements, dans un état permanent d'inquiétude et d'attente. La curiosité ne peut vivre que d'événements et d'incertitude, et les journaux n'ont d'éléments de succès et de principes d'existence que dans la curiosité. La monotonie de l'ordre et de la paix est mortelle pour eux. Leur intérêt est donc contraire au vôtre. Il est bien permis de douter que ceux que l'agitation enrichit, consacrent tout ce que le Ciel leur a donné de talent et de force à ramener le calme dans les esprits.... Je ne prétends pas contester les avantages que l'on peut trouver en France dans la publication des journaux politiques. Dans un pays où tous les citoyens prennent part d'une façon directe ou indirecte aux affaires publiques, il est convenable et juste que les actes du gouvernement, les événements graves et toutes les vérités utiles, soient placés sous les yeux de tous.... Les journaux, sans pouvoir être considérés comme des organes nécessaires, sont des auxiliaires utiles qui sont devenus, par la force de l'habitude, une sorte de besoin qui doit être satisfait... Il est

aussi, je m'empresse de le reconnaître, des écrivains aussi honnêtes qu'habiles dont la conscience guide la plume. Mais combien d'autres poursuivent, dans une direction contraire, des succès coupables et d'odieux bénéfices ! Il est si facile et si séduisant de parler aux passions ! On est sûr d'être lu, avidement recherché, quand on les flatte et quand on les excite ! On a tant d'avantage sur cette froide et triste raison qui glace tout ce qu'elle touche, sur ces voix importunes et fâcheuses qui rappellent qu'il existe des devoirs et en indiquent les limites ! »

En faisant le portrait de Lysias, Denys d'Halicarnasse semble avoir pressenti Martignac : « Il est très serré dans son élocution, élégant, véridique, et plein des grâces de l'atticisme. Il n'est point porté à une continuelle exagération, et tâche seulement d'atteindre son but caché, en usant des grâces d'une langue agréablement tempérée (1). »

Tout autre fut de Villèle (2), dont le nom, dans le domaine de la politique, rappelle invinciblement celui de son rival et collaborateur, Châteaubriand. « M. de Châteaubriand, disait-on, ne peut pas plus se passer de M. de Villèle que le cardinal Richelieu ne pouvait se passer du P. Joseph. » Villèle, de son côté, affirmait en ces termes qu'il n'était point jaloux du brillant diplomate : « Il a bien plus d'esprit que moi, moi j'ai plus de jugement que lui, et ce n'est pas l'esprit qui emploie le jugement, mais le jugement qui emploie l'esprit. »

Après avoir été marin, il fut élu, en 1815, député de Toulouse, se signala parmi les plus exaltés, et devint ministre des finances dans le cabinet du 14 décembre 1821 ; il fit voter les crédits pour l'expédition

(1) *Ἄνυ δὲ οὗτος καὶ σπενδὸς κατὰ τὴν ἀπαγγελίαν, κ.τ.λ.*

(2) Jean-Baptiste Joseph, né à Toulouse en 1773, mort en 1854.

qui devait aboutir à la prise du Trocadéro, ainsi que le milliard des émigrés. Orateur, il n'avait pas un extérieur sympathique : sa taille était courte, ses formes grêles, l'aspect général vacillant et irrésolu, sa voix partait moins de la bouche que du nez et du gosier, mais il triomphait vite de la froideur et de l'antipathie de l'auditoire par sa lucidité, sa netteté d'exposition, sa science approfondie des questions administratives et financières. Peu d'hommes politiques ont été, au même point, l'objet des critiques, des pamphlets, de la calomnie ; Méry (1) lui a consacré un poème entier, la *Villéliade*, dont tous les vers ne sont pas oubliés :

La Chambre a, par mes soins, accordé sans scandale
Un large milliard à la faim féodale.
Rotschild a fait jaillir de mon cerveau pensant,
Sur les débris du cinq, l'illustre trois pour cent ;
L'État n'a plus besoin d'une armée aguerrie ;
Aussi n'ai-je songé qu'à ma gendarmerie.
Ces braves cavaliers, par nombreux régiments,
Inondent tout Paris et les départements.
J'ai donné sans regret à ces soutiens du trône
Le cheval andalous et la culotte jaune.
Sous le feu roi Louis comme sous Charles Dix,
J'ai peuplé mes bureaux de maigres cadédis ;
Vous avez vu placer, grâce à mes apostilles,
Les plus bas rejetons de vos nobles familles....

La critique littéraire n'a pas à intervenir dans l'examen des discours de Villèle, qui, nous l'avouons, n'a pas de style, à moins qu'on n'entende aussi sous ce nom la connaissance et la pratique de la langue des affaires, dont cet orateur s'est servi, disons mieux, s'est joué avec une extraordinaire aisance, une impeccable maestria. C'était un spectacle plein d'attrait pour le pu-

(1) Poète d'une extraordinaire facilité, romancier de beaucoup de verve ; pour ses satires en vers, il eut comme collaborateur Barthélemy, traducteur de Virgile.

blic des tribunes, de voir la rectitude de vues, la logique serrée qui ne l'abandonnèrent presque jamais lorsqu'il eut à répondre aux outranciers de l'opposition. Celui que le comte de Montgaillard appelle dédaigneusement le « Calonne de Toulouse, » le « Maupeou de l'île Bourbon (1), » rétorqua souvent, s'il ne pulvérisa pas toujours, les captieux arguments des plus habiles dialecticiens de la gauche, et souvent ses discours, simples, modérés, pleins de sens, interprètes des sentiments de la majorité, furent suivis d'un murmure général de satisfaction (2).

Quelques phrases, empruntées à un discours en faveur du système *protectionniste*, suffiront pour donner une idée de ce genre de discussion, où rien n'est donné à la recherche, à l'emphase : « Supposons le système de prohibition aboli. Odessa vous inonde de ses blés, car il les produit à bien meilleur marché que vous ne pouvez produire les vôtres. L'Angleterre vous inonde de ses fers, de ses tissus, de ses quincailleries, de presque tous les objets d'un usage habituel et de commodité, où elle a la même supériorité sur nous que nous avons sur elle dans les objets de luxe et dans les productions de notre sol que le sien lui refuse. Le Bengale et le Brésil vous envoient leur sucre à un prix bien inférieur à celui de nos colonies. Les Américains vous envoient leur tabac. Vous perdez ainsi votre agriculture, votre industrie, vos colonies. Je dis plus : vous perdez ainsi votre commerce, car, si vous tarissez la source de vos produits, il n'existe plus de moyens d'échange. Qu'on ne nous impute pas le système de protection ; ce n'est pas la France qui est entrée la première dans ce système, et si j'avais à dire ici toute ma pensée, je dirais qu'elle y est peut-être entrée beaucoup trop tard pour ses intérêts,

(1) Dans sa jeunesse, après son mariage, Villèle avait habité cette île. Quant à Maupeou, on n'ignore pas qu'il fut chancelier à la fin du règne de Louis XV, et Calonne, ministre des finances sous Louis XVI.

(2) Cf. Duvergier de Hauranne, libro citato, VIII, 18.

beaucoup trop tôt pour les intérêts de ses voisins..... La France, circonscrite dans la consommation de ses propres produits, serait privée de très peu de jouissances ; ce serait le contraire pour les autres pays, qui seraient privés de beaucoup de jouissances, s'ils usaient de réciprocité (1). »

Les petits journaux entreprirent contre M. de Villèle une campagne acharnée. Barthélemy et Méry le déchiquetèrent en prose et en vers. Ceux-ci ont été mille fois cités. Voici un portrait à la plume, en prose assez bénigne qui annonce le *Figaro* : « M. de Villèle est un être de cinq pieds deux pouces environ, attaché à une longue épée, botté à l'anglaise, étranglé par le cou d'un frac brodé en or, le cordon bleu brochant sur le tout. Son teint est d'un brun foncé, comme celui de tous les créoles ; sa tête est sillonnée de quelques cheveux plats, que les discours de M. C. Périer ont fait grisonner pendant la dernière session. Il entre à la Chambre à une heure et quart ; deux gros hommes lui font la plaisanterie d'ouvrir la porte à deux battants, et le ministre *levis exsilit* comme le rat d'Horace. »

Parmi les orateurs de la même époque, Ravez mérite une place qui n'est pas sans gloire. Fils d'un marchand de parapluies de Rive-de-Gier (Loire), il montra comme avocat un très grand courage en défendant, au péril de sa vie, les prêtres non assermentés ; mais, par une conséquence dont les raisons nous échappent, il refusa, aux jours de la Terreur blanche, de mettre son ardente et persuasive parole au service de deux braves généraux de l'Empire, célèbres par leur amour fraternel : on devine qu'il s'agit des frères Faucher, qui se donnèrent une preuve suprême d'affection en se défendant mutuellement avec autant de chaleur, du reste, que

(1) Cf. *Moniteur* de juillet 1822.

d'inutilité dans le succès final. Ravez avait oublié de se conformer, en cette circonstance, aux conditions qu'un savant du XIII^e siècle réclame de l'avocat : « L'avocat doit plaider pour le pupille et la veuve, pour le bien de l'État, la liberté de l'Église, ne réclamant rien, acceptant ce qui lui est spontanément offert, arrachant le faible des mains des plus puissants que lui (1). » Ayant au cœur l'exécration de Napoléon et de tout ce qui tenait à l'empire, on comprend qu'il ait été un des *introuvables* les mieux réussis. Quand il présida la chambre, il brilla, dans ces délicates fonctions, par l'esprit, le sang-froid, la soudaineté des reparties, un tact des plus sûrs pour arrêter au début les incidents fâcheux.

Que de noms il nous serait facile d'ajouter à ceux qui précèdent ! Le duc de Broglie, Casimir Périer jetèrent, eux aussi, un vif éclat sur la tribune; toutefois ils n'atteignent l'apogée de leurs facultés oratoires que sous la monarchie de juillet. Mais nous ne pouvons nous résoudre à ne pas nommer un membre de la Chambre des Pairs, dont on a dit qu'il n'était pas orateur, mais éloquent.

Châteaubriand apportait avec lui ses discours tout faits, polis avec le soin qui était une des qualités de sa nature littéraire, enrichis d'images, superbes de coloris, rayonnants de flamme, toutes qualités de premier ordre glacées bientôt par le mouvement de la main qui déroulait le manuscrit. Certes, les auditeurs y perdaient, mais tout le bénéfice était pour les lecteurs du lendemain qui savouraient, dans le journal, cette prose éclatante, ce style irréprochable. Si, par hasard, la discussion était close au moment où Châteaubriand se proposait de donner lecture de son mémoire, il le remettait philoso-

(1) « *Advocare pro pupillo et vidua, pro utilitate reipublicæ, pro Ecclesiæ libertate, nil exigens, sponte oblata suscipiens, eripiens inopem de manu fortiorum.* » (Pierre de Blois.)

phiquement dans sa poche, et le portait, le soir, aux *Débats* ou au *Conservateur*. Les sténographes, quand il parlait, pouvaient rester immobiles à l'écouter, la plume au vent. Les citations sont superflues : la langue des discours est la même que celle des œuvres ordinaires. Au bas de chaque page on pourrait mettre : élégant, académique, harmonieux !

La transition est tout indiquée pour passer de l'éloquence politique à l'éloquence de la chaire, de l'auteur du *Génie du Christianisme* à celui des *Conférences*, de Châteaubriand à Frayssinous.

Frayssinous est le premier en date des cinq grands orateurs qui ont le plus contribué à illustrer la chaire au XIX^e siècle, chaîne glorieuse dont il est le premier anneau, et qui se continue par le P. de Ravignan, le P. Lacordaire, le P. Félix et le P. Monsabré. Des cinq il est certainement le plus faible, et comme apologiste, et comme écrivain. S'il n'a pas les vibrants éclats du P. Monsabré, l'inepugnable logique du P. Félix, la chaleur et la fougue du directeur de l'École de Sorrèze, la puissance d'exposition du P. de Ravignan, il se recommande par des qualités solides, surtout par l'abondance et la correction.

Les expressions créées, le sublime heurté, les éclairs de génie, voilà ce que n'a pas connu le disert catéchiste. De son oraison funèbre du prince de Condé, pas une ligne n'a subsisté, et cependant c'était un beau sujet, riche en aperçus, en allusions, en mouvements, que l'éloge de cette immortelle famille des Bourbons. « Faut-il rappeler ici et ce Louis VI, nouveau fondateur de la monarchie ; et ce Philippe qui mérita et qui a gardé le titre d'Auguste ; et ce saint Louis, grand homme de guerre comme grand législateur, qui sut toujours être roi en chrétien, et chrétien en roi ; et ce

Charles dont le surnom atteste encore la haute sagesse ; et ce Louis XII, le Père du peuple ; et ce François I^{er}, le Père des lettres ; et ce bon, ce grand Henri, dont la mémoire sera éternellement populaire ; et ce Louis le Grand, qui a donné son nom au plus beau des siècles ; et cet immortel duc de Bourgogne, qui promettait à la France un règne si beau ; et ce Dauphin plus rapproché de nous, qui joignait tant de lumières à tant de vertus ; et ce monarque aussi bon qu'infortuné, dont je n'ose ici prononcer le nom, dont le souvenir nous accable, dont le cœur ne sut qu'aimer et pardonner, et qui, aujourd'hui, est un des anges tutélaires de la France, après avoir été victime de son amour pour elle ? Je crois voir ces longues générations de rois se lever de leurs sépulcres, nous apparaître dans ce temple, toutes rayonnantes de gloire et de majesté, et présenter elles-mêmes au peuple français l'héritier de leur trône et de leur puissance. »

On a remarqué la maladresse avec laquelle est lancée cette période : « Faut-il rappeler ici, etc. » essoufflée avant d'avoir marché, et la monotonie des conjonctifs qui commencent les incidentes, et la stérilité des termes, et le terre-à-terre navrant de l'ensemble.

Mais les grands orateurs allaient paraître. Quand M^{me} de Ravignan, informée de la résolution qu'avait prise son fils, alla trouver M. de Frayssinous pour le prier d'arrêter le jeune avocat dans sa vocation ecclésiastique, le pieux évêque lui répondit : « Madame, je commence à vieillir, et quelque chose me dit que votre fils me remplacera. » Avec le grand jésuite, en effet, la parole de DIEU ne doit pas périlcliter, et la cause de la religion est en bonnes mains !

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA POÉSIE. — Lamartine. — (Méditations.
Les nouvelles Méditations.)

LA nouvelle école, dont Lamartine et Victor Hugo sont les deux plus illustres maîtres, inscrivit en tête de ses revendications la mise à la retraite de tous les coryphées, chefs de chœurs et comparses de l'Hélicon. Aussi bien tout ce personnel était sur les dents, pour s'être vu horriblement surmené. Depuis deux siècles et demi ils étaient exposés à des réquisitions ininterrompues. La croupe, jadis fringante, du malheureux Pégase, s'était mouchetée de plaques glabres qui indiquaient les longs et loyaux services rendus à la cause sacrée du classicisme. Rien n'était plus lamentable que la démarche du vieux Jupin, voûté, cassé par mille aventures qui, du reste, lui faisaient peu d'honneur. Que dire de Mars ? Les vingt-cinq années de batailles qui venaient de bouleverser l'Europe, et qu'avaient célébrées MM. Luce de Lancival et Baour-Lormian, lui avaient apporté moins de lauriers que de rhumatismes. Trop souvent invoqué par les poètes, Apollon était devenu sourd; Mnémosyne avait perdu la mémoire; Cupidon se faisait très vieux, Pomone avait des rides, Hébé était anémique, Zéphyre cacochyme, et l'impassible Thémis elle-même avait dû jeter au rebut son traditionnel bandeau, lamentablement effiloché. La flûte de Pan n'avait plus qu'un seul trou, qui allait de l'embouchure à l'autre extrémité.

C'est à ce moment, quand la liquidation de l'école de Boileau était imminente, que Lamartine comprit la nécessité de rompre l'ancien marché conclu par les

versificateurs avec les divinités du paganisme, et trouva l'idée-mère de sa poétique nouvelle dans un hémistiche de ce même Boileau, qu'il détestait :

J'appelle un chat un chat...

Dès lors le style naturel fut mis à la mode, et la périphrase proscrite.

« Ce qui avait aussi complètement déraciné la poésie classique en France, c'était son incapacité radicale de satisfaire les exigences silencieuses et les besoins hautement proclamés d'une époque remplie et envahie d'expériences, de sensations et d'idées nouvelles (1). »

En effet, que d'événements s'étaient passés, dont le vers incolore de Dorat, de Saint-Lambert (2) ou de Marmontel n'eût jamais pu rendre la grandeur fatidique ! Partout s'étaient amoncelées les ruines. La Révolution avait fait table rase. Bonaparte avait essayé de construire une société nouvelle sur ce sol tremblant encore des secousses de la veille, et deux mondes hostiles se trouvaient en présence. Haines, ambitions, secrets espoirs, regrets du passé, vagues aspirations, mécontentement et dégoût du présent, telle était la disposition des esprits à la rentrée des Bourbons.

Entre mille autres ruines, le vieux moule littéraire était à jamais brisé ! On connaît les deux novateurs qui attachèrent leur nom à cette restauration de la versification, de la poésie, de la pensée : Lamartine et Victor Hugo.

Lamartine (Alphonse-Marie-Louis) naquit en 1791. Son grand-père était un de ces héros gentilshommes qui avaient fait reculer à Fontenoy les solides masses

(1) Cf. G. Gervinus, *Hist. du XIX^e siècle*, tome XIX, page 153, traduct. Minssen.

(2) Poète du XVIII^e siècle, né à Nancy en 1717, mort en 1805, a composé les *Saisons*, poème en 4 chants, dont la versification est faible, bien que les belles descriptions ne manquent pas.

du duc de Cumberland, et dont la bravoure avait été récompensée par la croix de Saint-Louis. De ses six enfants, le dernier, qu'on appelait le chevalier de Prat, du nom d'une terre, devint capitaine de cavalerie, et épousa M^{elle} des Roys, fille d'un intendant du futur Philippe-Égalité. Quand éclata la Révolution, et que commencèrent les persécutions contre les nobles, le fier Bourguignon refusa de quitter sa province, et, l'exaltation de ses sentiments monarchiques l'ayant désigné aux fureurs de la populace, il fut incarcéré à la suite du 10 août. Sa jeune femme, qui portait sur ses bras celui qui sera notre poète, alla réclamer la grâce du prisonnier. Un des geôliers lui dit : « Tu as là, citoyenne, un enfant bien *beau* pour un fils d'aristocrate ! »

A propos de cette exclamation, qu'on nous permette, pour un instant, de franchir trois quarts de siècle.

En 1868, par un soir d'été, une jeune fille de dix-huit ans se promenait aux Champs Élysées, écoutant, d'une oreille distraite, la folle musique d'Offenbach. Rêveuse, elle se serrait affectueusement contre son père, auquel elle récitait à mi-voix les plus beaux passages de nos poètes modernes. Le *Lac* surtout l'enchantait, lui paraissait le plus admirable des chefs-d'œuvre. Soudain une sorte de frémissement convulsif agita ses traits, et bientôt, à bout de forces, elle éclata d'un rire sonore, et, pour justifier cette incartade, elle montra à son père la cause de cette gaité inattendue. Devant eux se dressait, dans sa raideur immobile, un grand vieillard qui n'avait que la peau et les os, à la figure en lame de rasoir, au nez en bec d'aigle, au cou sillonné de grosses rides noueuses, aux jambes héronnières, le tout surplombé par un énorme chapeau à poils blancs rebroussés. — « Veux-tu savoir le nom de cet homme dont la raideur te semble si ridicule ? »

demanda le père. C'est M. de Lamartine. » Touchée de remords, la jeune fille ne put réprimer un flot de larmes. Cette caricature c'était le chantre d'Elvire !

La beauté, telle est la qualité dont Lamartine se targuera le plus. Ce sera sa manie, sa prétention. Dans *Raphaël*, dans les *Confidences*, il se représente comme suivi en tous lieux par l'œil complaisant des femmes, que fascine sa beauté. Il admet que l'on discute ses vers, à condition qu'on les proclame beaux. Ce qui le séduit dans la vertu, ce n'est pas sa sainteté, c'est sa beauté. Rien n'égale cette fatuité, et l'on comprend l'exclamation de Châteaubriand (1), qui s'écriait un jour, dans le salon de M^{me} Récamier, en voyant sortir Lamartine : « Le grand dadais ! »

Les heures cruelles de la Terreur une fois écoulées, le père de Lamartine se confina dans sa petite terre de Milly, après avoir généreusement abandonné à ses frères le reste des biens qui appartenaient à la famille, et dont il aurait pu réclamer sa part, en vertu de la nouvelle législation. Le petit Alphonse, « qui était un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes (2), » fut élevé par sa mère, femme très douce, très pieuse, et d'une charité infatigable : « Elle faisait de nous les ministres de ses aumônes ; nous étions sans cesse occupés, moi surtout, comme le plus grand, à porter au loin, dans les maisons isolées, tantôt un peu de pain blanc pour les femmes en couches, tantôt une bouteille de vin vieux et des morceaux de sucre, tantôt un peu de bouillon fortifiant pour les vieillards épuisés faute de nourriture. Ces petits messages étaient même pour nous des plaisirs et des récompenses. Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde. Ils ne nous voyaient

(1) Cf. Sainte-Beuve, *Châteaubriand et son groupe littéraire*.

(2) Cf. *Confidences*.

jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant, qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions, pour tout le canton, les fils de *la dame*, les envoyés de bonnes nouvelles, les anges de secours pour toutes les misères abandonnées des gens de la campagne. » Le jeune Alphonse suivit les classes du collège de Belley. Là il s'attacha à la lecture des écrivains les plus pathétiques et les plus tendres, à Bernardin de Saint-Pierre, dont il « dévora » la gracieuse idylle, au Tasse, dont il apprit par cœur les strophes sonores, à Ossian même, dont les brumeux pastiches le ravissaient en extase ; il admira même, ce qui prouve une forte dose de bonne volonté, la *Méropé* de Voltaire, et fut « ravi » par la *Henriade*. En revanche, il n'éprouva que de la répulsion pour Lafontaine ; le passage est curieux : « Ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avarés, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de Lafontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard, que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant ; c'est du fiel, ce n'est pas du lait pour les lèvres et pour les cœurs de cet âge. »

En veine de critique, le jeune écolier se plaint de ces exercices de traduction qu'on impose aux adolescents, et il dit qu'il y a là de quoi dégoûter le genre humain de tout sentiment poétique. Or, quels plus grands humanistes que Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille ? N'est-ce pas à eux cependant que l'on doit ces merveilles poétiques, les *Élévations sur les Mystères*,

l'épisode de Philoctète, Andromaque, Polyeucte ? Au XIX^e siècle même, on ne voit pas que le rival de Lamartine, que Musset, ait plus mal tourné l'alexandrin parce qu'il fut, au Concours général, un des lauréats de la version latine.

Quelque temps après sa sortie du collège, il voyage en Italie, visite Florence, Ferrare, Rome, et trouve à Naples l'aventure qui fut une des époques de sa vie. Qui ne connaît le nom de Graziella, cette jolie pêcheuse de Procida, qui mourut du chagrin de se voir abandonnée par le jeune Français ? Qui n'a redit souvent ces beaux vers d'une vibration toute musicale, d'un accent si passionné, d'une harmonie qui évoque devant nos regards les lumineux horizons de cet ilot de verdure aux fins contours dentelés :

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
 Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
 Il est près du sentier, sous la haie odorante,
 Une pierre petite, étroite, indifférente
 Aux pas distraits de l'étranger.
 La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
 Un nom que nul écho n'a jamais répété ;
 Quelquefois seulement le passant arrêté,
 Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
 Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
 Dit : Elle avait seize ans ! C'est bien tôt pour mourir.

Lamartine donne de sa personne à cette époque la description suivante: « J'avais dix-neuf ans, des cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague. » Un de ses biographes (1) ajoute qu'il portait un habit d'été gris bleu, un pantalon de nankin et un gilet de même étoffe brodé de soie.

(1) Cf. M. de Mazade, *Revue des Deux-Mondes*, 1870, page 570.

Ce portrait est peut-être exact, mais le roman est imaginaire.

Pendant longtemps, pour toutes les âmes romanesques, le nom de Lamartine restait enveloppé de ce souvenir comme d'une auréole : cette idylle qui finit par un drame, ce long cri de passion qui aboutit à un dernier sanglot, précurseur de la mort, nous avait inspiré pour la jeune victime une pitié profonde, pour le poète, involontaire meurtrier, une douloureuse admiration. Or cette Napolitaine avec sa couronne de corail au front, n'a jamais existé. Graziella était, ne vous déplaît, une employée de la manufacture des tabacs (1), une vulgaire cigarière ! O désenchantement cruel ! Graziella métamorphosée en une Béatrix de la nicotine, une Ophélie du trabucos, une Laure de Noves de la régie !

Revenu à Paris, il est introduit dans une société royaliste, fait la connaissance du duc de Rohan, alors officier des mousquetaires rouges, plus tard cardinal-archevêque de Besançon, de la duchesse de Broglie, fille de M^{me} de Staël, de la duchesse de La Trémoille, enfin de tout l'armorial de la vieille France. Après quelques heures, bien vite envolées, de plaisirs mondains, d'éblouissements, d'irradiation poétique et de succès de salon, il est, par un décret de Louis XVIII, nouvel Auguste de ce nouveau Virgile, nommé secrétaire d'ambassade, puis chargé d'affaires à Florence. Qu'il soit en Italie, en Suisse, près du lac du Bourget, il nous berce de ses rêveries touchantes, nous attendrit par ses mélopées enchanteresses, nous emporte à sa suite dans son élan vers l'infini, nous inonde du rayonnement de ses vers, qui jaillissent d'une source intarissable autant que mystérieuse.

(1) Le fait est historique.

Au moment où il publia son premier volume, il n'y avait, dit-il, qu'une voix sur l'irréremédiable décadence de la poésie, « sur la mort accomplie et déjà froide de cette insaisissable faculté de l'esprit humain. » On avait, sous l'Empire, assisté au triomphe du chiffre. L'*x* mathématique avait fait prime. Napoléon est membre de l'Institut, section de mécanique. Monge est l'hiérophante du règne.

En dépit du courant, Lamartine fit des vers, et commença par imiter Parny, Bertin, les poètes érotiques surtout, avec une prédilection inquiétante, puis, un beau jour, pris de dégoût, il revient aux enseignements de sa mère : « Quand les longs loisirs et le vide des attachements perdus me rendirent cette espèce de chant intérieur qu'on appelle poésie, ma voix était changée, et ce chant était triste comme la vie réelle. Toutes mes fibres attendries de larmes pleuraient ou priaient, au lieu de chanter. Je n'imitais plus personne, je m'exprimais moi-même. Ce n'était pas un art, c'était un soulagement de mon propre cœur, qui se berçait de ses propres sanglots. Je ne pensais à personne en écrivant çà et là ces vers, si ce n'est à une ombre et à DIEU (1). »

En 1820, il publia, les *Méditations poétiques* ; désormais le nom de Lamartine appartenait à l'histoire. Cet ouvrage, dont il se vendit 45000 exemplaires en quatre ans, chiffre énorme pour une époque où la réclame commençait à naître, exerça sur l'opinion publique une influence presque incompréhensible. Les classiques reprochèrent au poète l'abus du « bleu », et les voltairiens se consolèrent en achetant quelques exemplaires de plus de la *Henriade*.

Parmi les plus belles de ces symphonies lyriques on

(1) Cf. Préface des *Méditations*.

range *l'Isolement*, pièce que la musique n'a pas peu contribué à rendre populaire :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
 Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
 Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
 Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

On connaît la dernière strophe :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
 Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
 Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie,
 Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Dans l'hymne à Byron, il exalte la résignation à la volonté divine, s'efforce d'arracher le grand railleur à ses négations impies, et célèbre en vers inimitables la toute-puissance de Celui auquel un insecte et un monde ont autant coûté. Qu'est-ce que cette raison dont les lueurs tremblotantes faisaient vaciller la marche de Pascal ? N'est-ce pas s'exposer à une chute aussi certaine que terrible, que de vouloir sonder ce mystère, triompher de cette contradiction ? L'homme est doué d'une double nature :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Notre destinée, ici-bas, est de voir DIEU partout sans jamais comprendre sa nature ; partout sévit le mal, quand on pouvait espérer le bien, partout des motifs de rébellion contre cette toute-puissance qui cèle sa nature à nos investigations indiscretes ; mais le dernier mot de la science est de croire, de rendre justice à Celui

Qui fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir.

Le cri suprême du débutant était adressé au scep-

tique endurci dont il cherchait à relever le courage abattu :

Courage, enfant déchu d'une race divine !

Quand il dédia cette sublime exhortation à une grande infortune morale, Lamartine n'avait jamais parlé à lord Byron : *Virgilium vidi tantum* (1) « Je ne fis qu'entrevoir son visage pâle et fantastique à travers la brume du crépuscule. J'étais alors bien inconnu, bien pauvre, bien errant, bien découragé de la vie. Ce poète misanthrope, jeune, riche, élégant de figure, illustre de nom, déjà célèbre de génie, voyageait à son gré ou se fixait à son caprice dans les plus ravissantes contrées du globe, ayant des barques à lui sur les vagues, des chevaux sur les grèves, passait l'été sous les ombrages des Alpes, l'hiver sous les orangers de Nice, et me paraissait le plus favorisé des mortels. »

Nous voudrions pouvoir reproduire du premier mot au dernier la troisième Méditation : jamais la langue française n'avait atteint cette mélodie fascinatrice. Qu'on trouve les jolis riens de Delille et de son école au-dessous du pire, quand on lit cette description, où la grâce de Virgile s'allie à la force de Thompson :

Vois-tu comme tout change et meurt dans la nature ?
 La terre perd ses fruits, les forêts leur parure,
 Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers ;
 Par un souffle des vents la prairie est fanée,
 Et le char de l'Automne, au penchant de l'année,
 Roule, déjà poussé par la main des hivers.
 Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
 Atteignant au hasard tous les êtres divers,
 Le temps avec la mort, d'un vol infatigable,
 Renouvelle, en fuyant, ce mobile univers.
 Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne ;
 Tel un rapide été voit tomber sa couronne

(1) « J'ai seulement vu Virgile », mot d'Ovide.

Dans la corbeille des glaneurs ;
 Tel un pampre jauni voit la féconde Automne
 Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
 Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie,
 Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté ;
 Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
 Ainsi vous tomberez si la main du génie
 Ne vous rend l'immortalité.

On applaudit malgré soi à cet orgueilleux dithyrambe ; on aime à voir ainsi opposer à l'anéantissement inévitable de tout ce qui a vécu, fleuri ici-bas, le don précieux, la faveur unique dont jouit le poète qui, par une strophe, par un vers, arrache à la Mort ce qu'elle croyait tributaire de sa faux impitoyable.

Plus loin (*le Vallon*). Lamartine met dans une saisissante antithèse l'inaltérable immutabilité de la nature et la variété perpétuelle de notre être. On reconnaît comme un souvenir de la tristesse du vieil Héraclite disant que nous ne passons pas deux fois le même fleuve. Qu'importent à la grande Productrice (1) nos joies, nos espérances, nos douleurs ? Toujours elle parcourt le cercle de ses périodiques évolutions, chantant par les millions de voix des oiseaux quand notre âme est abattue, lançant dans les airs ses émanations parfumées quand une blessure nouvelle vient de faire saigner notre cœur, se renouvelant avec une majesté superbe quand l'amitié nous trahit et que la pitié nous abandonne.

Non moins célèbre est la pièce intitulée *le Désespoir*, longue adjuration haineuse au Créateur, réquisitoire éloquent mais injuste contre l'œuvre divine, splendide développement du mot de Brutus : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! »

Ah ! poète, tout vous invite dans la vie, vous avez la santé, la beauté corporelle, un cœur capable de vibrer

(1) Η' φύσις.

à l'unisson de tous les nobles sentiments ; vous n'avez pas encore été trahi, les déceptions n'existent pour vous que dans les traités de ces sceptiques que vous aimez, l'ambition se prépare à vous accueillir, vous apercevez les premiers rayons de la gloire, plus lumineux que la clarté du jour ; vous avez vingt ans, et votre muse se couvre d'un voile funèbre, et votre cœur, au lieu de remercier DIEU, maudit

La fortune toujours du parti des grands crimes !

Creuses déclamations ! admirables vers !

Nous aimons moins encore, comme pensée, la douzième Méditation sur *l'Enthousiasme*. Elle offre une étroite parenté avec les insipides et banales amplifications de J.-B. Rousseau : c'est du bon Lebrun-Pindare, pas plus.

Faut-il nous arrêter au *Lac*, au suave soupir d'amour exhalé dans ces strophes divines que les lèvres humaines ne désapprendront jamais ? Ici le blâme nous semble un crime de lèse-poésie, mais pourquoi le chrétien s'est-il effacé devant le disciple d'Épicure ? Pourquoi prétendre arrêter la course du temps par cela seul qu'on est heureux ? N'est-ce pas aussi demander que l'heure s'immobilise pour ceux que frappe l'infortune ? L'homme n'est-il fait que pour la jouissance physique, et ne trouve-t-il pas, au contraire, le point de départ de son développement intellectuel et moral dans la souffrance et dans l'épreuve ?

Les sentiments royalistes du poète se font jour dans *l'Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* : la vie et le sentiment, la verve et l'amour illuminent ces exclamations passionnées :

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,

Il est né d'un dernier soupir !
 Aux accents du bronze qui tonne,
 La France s'éveille et s'étonne
 Du fruit que la mort a porté.
 Jeux du sort ! merveilles divines !
 Ainsi fleurit sur des ruines
 Ton lys que l'orage a planté !

Puis le doute a disparu, la haine n'assombrit plus le cœur du poète; l'adoration, la prière s'épandent en nappes murmurantes ; la langue elle-même se purifie, s'éthérise ; on chercherait en vain, comme dans les plus belles pièces, des inutilités de développement, des souvenirs de l'école impériale, des comparaisons fades, de la verbosité, du vague, de l'inconsistance :

Voilà le sacrifice, immense, universel !
 L'univers est le temple et la terre est l'autel ;
 Les cieus en sont le dôme et les astres sans nombre,
 Ces feux demi voilés, pâle ornement de l'ombre,
 Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés ;
 Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
 Jusqu'au trône du DIEU que la nature adore.

Il ne faudrait pas croire néanmoins que Lamartine se maintienne toujours à la même hauteur ; ce n'est pas impunément qu'on se meut dans une atmosphère viciée ; parfois nous sentons que nous sommes bien près encore des pièces composées pour les prix décennaux institués par Napoléon : les grâces ridées, les circonlocutions chenues de la littérature pseudo-classique aux abois reparaissent çà et là : dans ses heures de marasme poétique, Lamartine en est encore au soleil « plongé dans le sein de Téthys », il croit « à la pâle

reine des nuits », mais ces taches sont légères et clairsemées.

Elles disparaissent dans les flots irradiants de lumière projetés par les invocations voisines, surtout par la pièce qui est adressée à Lamennais. Ajoutons que ce Père de l'Église avorté n'a pas partout également inspiré le poète. De quel droit Lamartine ose-t-il sommer DIEU de sortir « de son long repos », de tirer du chaos un autre univers, de faire de nouveaux miracles ? Et quel miracle plus irréfutable que l'histoire des trente années qui précédèrent la publication de ces vers ?

La pièce elle-même est encadrée dans un commentaire charmant : « J'écrivis ces vers en retournant seul de Paris à Chambéry, par de belles et longues journées du mois de mai. Je n'avais ni papier, ni crayon, ni plume... La solitude et le silence des grandes routes à une certaine distance de Paris, l'aspect de la nature et du ciel, la splendeur de la saison... enfin le pas cadencé de mon cheval qui berçait ma pensée comme mon corps, tout cela m'aidait à rêver, à contempler, à penser, à chanter. En arrivant le soir au cabaret de village où je m'arrêtais ordinairement pour passer la nuit, et après avoir donné l'avoine, le seau du puits, et étendu la paille de sa litière à mon cheval, que j'aimais mieux encore que mes vers, je demandais une plume et du papier à mon hôtesse, et j'écrivais ce que j'avais composé dans la journée. »

Lamartine, dans une préface où parfois se glisse l'amertume de l'auteur blessé, a soin de nous apprendre que les *Nouvelles Méditations* ne provoquèrent pas des acclamations aussi unanimes que leurs sœurs aînées ; il s'étonne de cette différence d'accueil, et l'explique par des considérations ingénieuses : « J'étais le même

homme, j'avais le même âge, ou un an de plus ; je n'avais ni gagné ni perdu une fibre de mon cœur ; ces fibres avaient les mêmes palpitations ; la plupart même des Méditations qui composent ce second recueil avaient été écrites aux mêmes dates et sous le feu ou sous les larmes des mêmes impressions que les premières. C'étaient des feuilles du même arbre, de la même sève, de la même tige, de la même saison ; et cependant le public n'y trouva pas au premier moment la même fraîcheur, la même couleur, la même saveur : « Ce n'est plus cela, s'écriait-on de toutes parts, ce n'est plus le même homme, ce ne sont plus les mêmes vers. » C'est que si mes vers étaient encore aussi neufs pour le public, ce public n'était plus aussi neuf pour mes vers.»

Les pièces de choix ne sont pas moins nombreuses dans le second volume, et donnent ainsi un démenti éclatant à cette croyance universellement répandue, qu'un chef-d'œuvre n'a jamais de suite. Le souffle poétique n'est pas moins continu, le coloris moins suave, la passion moins émouvante et moins émue, le tissu moins resplendissant, le reflet de ces marbres de Paros moins doux pour le regard. Horace aurait reconnu dans *le Passé* le relief sculptural qui rehausse les *Olympiques* ou les *Néméennes* (1), et il eût avoué que la plus complètement belle de ses compositions lyriques n'a ni les contours celliniens (2), ni la grâce corrégiennne (3), ni l'aristocratique nonchalance de ces vers où le poète jette un coup d'œil attendri sur les jours de bonheur qui ne sont plus. C'est ici surtout qu'on apprécie toute la différence qui sépare Lamartine des lyriques antérieurs ; ceux-ci attendent que la rime, empruntée à Richelet, leur fournisse une idée, toujours

(1) Poèmes lyriques de Pindare.

(2) Benvenuto Cellini, célèbre ciseleur de la Renaissance (1500-1570).

(3) Corrège, peintre renommé pour sa grâce (1494-1534).

la même d'ailleurs, éloignée de mille lieues, par ses origines archaïques, de nos préoccupations et de nos goûts modernes. L'ami d'Aymon de Virieu réserve ses chants aux voluptés qu'il a savourées, aux émotions qu'il a ressenties, aux poignantes considérations que lui suggèrent la vanité de nos joies et l'incertitude d'une vie éphémère.

Sapho est moins intéressante comme imitation de l'antique (pastiche indigne d'un écrivain sérieux, comme tous les pastiches) que parce qu'elle a été le « baptême poétique » de l'auteur. En 1816, c'est lui qui le raconte, revenant d'une excursion dans les environs de Paris, il lut le morceau éloquent attribué à la fameuse Lesbienne ; surexcité par cette fièvre des sens qu'il exhale de chacun de ses vers, il passa trois jours entiers livré à une obsession absorbante, dont le résultat fut la composition de cette élégie, bientôt admirée, fêtée, colportée partout, grâce à la complicité bienveillante de quelques amis du même âge. A vrai dire, le style n'est pas formé, il accuse le débutant qui, incertain de sa voie, a les yeux fixés sur le modèle en vogue ; or, cet exemplaire, dont il ne se détache pas, c'est, le dirons-nous, Parny lui-même, le chantre d'Éléonore. Seulement Lamartine a plus d'ampleur, sa période est moins étriquée, et l'on n'étouffe pas, par manque d'air, comme dans les étroits compartiments où l'ardent créole encadre sa grêle et maigre inspiration.

On a dit de Sénèque qu'il est très agréable de lire de lui deux ou trois pages, mais qu'on ressent une fatigue extrême à lire un de ses ouvrages en entier. La remarque s'appliquerait, en partie au moins, à notre poète ; il ennuie, il accable quelquefois par l'uniformité de la cadence, par le retour incessant des mêmes idées,

des mêmes métaphores, des mêmes allusions. Reprenez le morceau intitulé *le Poète mourant*, et niez, si vous le pouvez, que ce soit là une gageure faite par un plaisantin de mauvais goût ; tous les clichés de la vieille école s'y pressent, s'y entassent ; dans la première moitié, au moins, il n'y est parlé que de *la coupe des jours, de l'aile de la mort, de l'airain qui pleure, de la lyre qui se brise, de la lampe qui s'éteint, du poète semblable aux oiseaux de passage, du marteau sacré qui fait retentir l'air, ou de la harpe éolienne*, etc. ; c'est à supposer que Lamartine a voulu se donner le malin plaisir de voir jusqu'à quel point on peut, lorsqu'on est le poète à la mode, abuser de la candeur de son public. La seconde moitié contient des passages remarquables ; j'en détache cette belle strophe :

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
 Au gré des vents du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
 En serai-je plus grand ? Pourquoi ? Ce n'est qu'un nom.
 Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
 Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
 Flotte encor sur un vil gazon ?

Le grand événement qui rend à jamais fameuse la date du 5 mai 1821, inspira au barde royaliste le thrène mémorable connu sous le titre de *Bonaparte*. Les circonstances dans lesquelles le poète fut informé de la mort du grand capitaine sont intéressantes à connaître. Il était à Aix, en Savoie, à la table de M^{me} de St-Fargeau, fille de Lepelletier de St-Fargeau, assassiné par le garde Pâris ; le maréchal Marmont était des convives, ainsi que le duc d'Alberg, qui, au milieu du dîner, apprit par son courrier le fait et les détails. « J'étais en face du maréchal Marmont. Je surpris la nature avant qu'elle eût le temps de s'arranger ou de se voiler. Je vis, dans la pâleur subite de la physionomie,

dans le pli involontaire des lèvres, dans l'accent brisé de la voix, et bientôt dans les larmes montant du cœur aux yeux sous les larges sourcils noirs du soldat, la douleur non simulée, mais profonde et déchirante. Tous ceux qui étaient là détestaient Bonaparte... Le maréchal n'avait donc aucun intérêt à feindre. D'ailleurs il n'avait pas eu le temps de composer son visage. Il fut atterré. Il se leva de table et marcha longtemps dans la salle, les yeux levés au ciel, et les lèvres balbutiant des mots que nous n'entendions pas. »

Lamartine supporte aisément la comparaison avec les vers de V. Hugo, de Manzoni (1), de lord Byron, sur le même sujet. Il fallait plus que du talent, il fallait du génie pour écrire ces vers d'une simplicité sublime :

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser ;
Comme l'aigle régna dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour embrasser la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de la foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve ! Et ce fut ton destin !

Les Préludes, que l'auteur appelle « une sonate de poésie, » sont adressés à son rival de gloire, V. Hugo ; ils sont dignes de l'un et de l'autre poète. Les mètres y sont variés sans effort ni disparate, et se prêtent, par leur brièveté ou leur allongement, aux multiples et soudaines transformations de la pensée. Il y règne un grand apaisement moral ; à ce moment

(1) Né à Châtillon-sur-Seine, 1774, se distingua à Wagram, à Montmirail, etc., et eut le tort de reconnaître le gouvernement provisoire ; il se rallia à Louis XVIII, qu'il suivit à Gand.

Lamartine (il a soin de nous l'apprendre) était marié et heureux. Après des accords doux et touchants, qu'il tire du spectacle que lui offre le calme même de son foyer, il s'élève jusqu'aux majestés de la poésie épique, et décrit la bataille dans un morceau devenu justement populaire :

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent;
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent, etc.

Aux sons tumultueux de la trompette succèdent les gazouillements du pipeau rustique, et l'on entend une suave cantilène où sont célébrés les vallons paternels, les « gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages. » Cette pièce dénote une étonnante flexibilité, et doit être opposée aux censeurs trop rigoureux qui insistent, avec un acharnement injuste, sur ce qu'ils appellent l'énergique monotonie des *Méditations*. Pour compléter la démonstration, on pourrait ajouter *l'Ange*, fragment d'une épopée sur Clovis, et *l'Apparition de l'ombre de Samuel*, extrait d'un drame sur Saül, deux morceaux de la facture la plus sévère. Avec *le Crucifix* le lecteur rentre dans le cadre des inspirations chères au poète ; ces strophes, moins chrétiennes qu'on ne le croit, rappellent parfois les *Adieux* de Gilbert :

Ah ! puisse, puisse alors, sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Quelques vers annoncent une des plus pathétiques inspirations de Musset. S'adressant au CHRIST, Lamartine dit :

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
 Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
 De l'olivier sacré baignèrent les racines
 Du soir jusqu'au matin.

L'opinion générale commet sur un point la plus incompréhensible des erreurs : c'est lorsqu'elle affecte de refuser au poète des *Méditations* l'énergie du sentiment et la sobriété du langage. Comme preuve du contraire, entre dix morceaux d'égale valeur, on citera cette apostrophe indignée qui pourrait bien aussi avoir donné à Musset l'idée de la fameuse tirade de *la Coupe et les Lèvres* :

Telles par l'ouragan les neiges flagellées
 Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées, etc.

Voici les vers de Lamartine :

Liberté ! nom sacré profané par cet âge,
 J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
 Telle qu'aux jours d'Émile et de Léonidas,
 T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas,
 Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,
 Tu teignais leur drapeau du sang de Virginie,
 Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
 Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir ;
 Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,
 Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
 Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
 Volant avec la mort sur la flèche de Tell,
 Tu rassembles tes fils errant sur les montagnes,
 Tu purges à jamais d'un peuple d'opresseurs
 Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs.
 Alors... mais aujourd'hui pardonne à mon silence... (1)

Avec Lamartine nous avons le type du poète élégant, homme du monde, du véritable dandy. Jusqu'à lui, sauf de rares exceptions, les écrivains avaient été gens

(1) Cf. 20^e Méditation : *Une nuit à Rome*.

de métier, des trouvères, c'est-à-dire des espèces de rôdeurs, tribu de bohêmes ambulants, chanteurs de rues, Orphées de carrefour et de grand chemin, pauvres diables dépenaillés, sans sou ni maille, comme ce contemporain de St Louis, Guiot de Provins, qui se plaint dans ses rimes de ne connaître que l'eau de la Seine. Par ci par là, leur bonne fortune leur offre quelque faveur inespérée, le respectueux baiser platonique déposé par Marguerite d'Écosse sur les lèvres du très consciencieux mais très laid Alain Chartier. Un peu plus tard, ils sont quelque chose comme des domestiques, doublures de valets de chambre, des Laporte (1), j'allais dire des Lebel, comme Marot ou St-Gelais ; ils ont leurs petites entrées au Louvre, et jouissent auprès du prince d'une familiarité dédaigneuse que leur envient âprement les courtisans en titre ; mais, à la moindre incartade, la main tutélaire qui les couvre se retire, et les malheureux sont réduits à se percer d'un tronçon d'épée, comme Bonaventure des Périers (2), ou rôtis en place de Grève comme Et. Dolet (3). Quelques-uns cependant, à force de courbettes, comme Desportes, ou de dignité dans la vie comme Ronsard, ou de brusquerie morose comme Malherbe, obtiennent une ombre de considération ; mais, de temps en temps, on leur fait durement sentir qu'ils ne sont rien, on leur rappelle la distance qui les sépare de la noblesse, on les crible de brocards, comme ce Voiture à qui on ne cesse de jeter à la tête les robinets du marchand de vins, son père. Bientôt le poète sera considéré comme une chose de l'hôtel, un meuble de l'antichambre des grands seigneurs. C'est Chapelain qui se fait gloire

(1) Domestique de Louis XIV.

(2) Poète, valet de chambre de Marguerite de Navarre, mort en 1544.

(3) Érudit, poète, libraire, condamné à être brûlé, comme partisan des nouvelles idées religieuses.

d'appartenir à la maison de Longueville, ou Santeuil qui reçoit comme honoraires, en monnaie sonnante et trébuchante, un soufflet ducal de la blanche main de la fille du grand Condé. Faisons une exception pour Racine, qui, cependant, meurt de chagrin, pour La-fontaine, qui s'éteint dans l'abandon, pour Boileau, qui, sans un démenti ni une infidélité, soutient fièrement le beau nom d'homme de lettres. Nous ne parlons pas de J.-B. Rousseau, qui a la lâcheté de rougir du tranchet que maniait « l'auteur de ses jours, » de Voltaire, qui n'échappe pas à la bastonnade des laquais du chevalier de Rohan. Quant à Marmontel, La Harpe, Ducis, M.-J. Chénier, Arnault, Raynouart, Baour-Lormian, ce sont des poètes embourgeoisés, tranquilles, tenant tout ce qui concerne leur profession, ayant pignon sur le Parnasse, sinon sur la rue ; tous, grands ou petits, rivaux d'Homère ou descendants de Chérile, ils multiplient les efforts pour se guinder à la hauteur des classes privilégiées ; quelques-uns (*rari nantes*) y parviennent, mais la persistance de toutes ces tentatives démontre que la ligne de démarcation n'est pas effacée. Les poètes sont classés à part !

A partir de Lamartine, disparaît la race de ces poètes confinés dans un grenier, ayant pour tout meuble un grabat, quelques chaises boiteuses, un broc rougi, à de rares intervalles, par la piquette des coteaux de Montreuil, humant, pour leur dîner, la fumée odorante qui sort des caves princières, soupant des festins savoureux qu'ils lisent dans un vieil exemplaire dépareillé de l'Iliade, ne possédant qu'un misérable balandran pour toutes les saisons, et changeant de linge aux années bissextiles ou à chaque tremblement de terre !

Combien différente est la condition de fortune de notre poète ! Quelle plus enviable existence que celle

qu'il va mener dans sa propriété de St-Point ! A la place du banal garni, il a un château, bâti non pas dans la chimérique Espagne, mais dans l'opulente Bourgogne, avec des tourelles enguirlandées d'un riant manteau de lierre, des clochetons aux lisses ardoises bleues, de vastes salles aux voûtes sculptées, des escaliers monumentaux éclairés par des verres multicolores, des fenêtres à ogives; sous les yeux, un beau parc semé d'étangs qui verdissent sous leur bordure de nénufars, et plus loin, dans une sombre et gracieuse perspective, des bois silencieux favorables à l'inspiration, qu'il parcourt dès les premières fraîcheurs de l'aube, sur son cheval préféré, au milieu des joyeux aboiements que renvoient aux échos ses deux grands lévriers danois. Dans la salle commune du rez-de-chaussée, pétille un feu clair que les servantes attisent par d'incessantes brassées de sarments ; il est sept heures du matin : le poète, après avoir, le front moite du travail de la composition, jeté sur le papier quelques centaines de vers mélodieux, où il exhale sa gratitude envers le Créateur de tant de biens, descend des hauteurs de son empyrée, et, les mains familièrement enfoncées dans son veston de chasse aux boutons d'or bruni, redevient un simple mortel, donne audience à ses fermiers, à ses vigneron, aux pauvres du village voisin, qu'il renvoie avec une bonne parole, des recommandations, de l'argent.

Ces rustiques visiteurs à peine disparus, voici que le facteur apporte le courrier ; tout en égrenant quelques grappes de raisin, en mangeant un morceau de ce pain blanc que donnent les blés drus et vivaces du Mâconnais, le maître de la maison parcourt les dernières dépêches des journaux, et lit fiévreusement le compte rendu des discours prononcés dans les Chambres ; hélas ! inconstant comme tous les hommes esclaves de

leur imagination, le poète rêve de jouer un rôle en politique. Mais quoi ! ses yeux brillent d'un plus vif éclat, un rayon de joie orgueilleuse illumine son front d'adolescent ; c'est que la troisième page du journal lui a réservé une de ces surprises qui réussissent toujours à chatouiller le cœur d'un assembleur de rimes : dans un long article, un des « princes de la critique, » réputé pour sa sévérité hargneuse, a ce jour-là, par exception, délaissé le fouet de la satire, et prodigué les encouragements et les éloges à l'auteur de ces chefs-d'œuvre qui donnent à la France un Pétrarque et un Byron !

Quel effet eussent produit, au XVIII^e siècle, ces vers au tissu magnifique où se révèle, avec tant d'éloquence, la sincérité de la foi qui embrasait l'âme du poète ! Le vieux condottiere de lettres qui habitait Ferney, le plat versificateur au cœur desséché et flétri, n'eût pas eu la consolation de pouvoir railler les espérances éternelles dont témoignent tant de généreuses élégies en leur attribuant, comme il l'avait fait pour les *Poésies sacrées* du pauvre Pompignan, la froideur du vers, l'incohérence du rythme, la pétrification de la langue. Ce que chantait le nouveau lévite, ce qu'il osait, à la face des voltairiens stupéfaits, exalter dans ses strophes harmonieuses, c'était l'Infini. Ce qu'il adorait, ce n'était pas le dieu Espace ou Étendue, mais la Croix ou le Tabernacle ; ce n'était pas un dieu d'un spiritualisme indéterminé, l'insuffisant « rémunérateur et vengeur » de Voltaire, mais le DIEU révélé, l'Homme-DIEU ; ce que ses lèvres, avec une avidité irrassasiable, baisaient dans un transport d'amour, c'était le Crucifix, image de ce DIEU que le XVIII^e siècle avait odieusement bafoué ! Qu'aurait dit le grand entrepreneur de cette bâtisse incohérente, l'Encyclopédie ? Plus franc que son maître, moins emmailloté dans les liens du mensonge, Diderot

eût été, dans un moment d'oubli, capable de s'écrier avec son geste familier : « Les beaux vers ! » Mais on eût souri de dédaigneuse compassion dans les salons de Mme du Deffand, et les habitués du salon de Mme Necker eussent accueilli le *Désespoir* et les *Préludes* par des bâillements significatifs. Au milieu du *Lac*, M. de Buffon eût tiré sa montre !

Mais tous eussent été, si sévères qu'il pussent être pour ces inspirations chrétiennes, contraints de s'incliner devant la séduction irrésistible de la forme.

Plus d'un lecteur sera surpris d'apprendre que la langue des *Méditations* n'offre pas des différences aussi tranchées qu'on le croit d'ordinaire avec celle que venaient d'employer les Corneilles à prix réduit de l'âge précédent. Les néologismes sont d'une extraordinaire rareté, et si nous examinons les rimes, elles ne nous semblent ni plus nouvelles ni plus riches que celles de Fontanes ou d'Esménard, de Guimond de la Touche ou de Lemierre, de Lagrange-Chancel ou de Lafosse. En ce point, Lamartine n'est nullement révolutionnaire : il suit, sans prétention, la voie battue ; *airs* rime avec *déserts*, *colore* avec *aurore*, *séjour* avec *jour*, *étoiles* avec *voiles*, *sens* substantif avec *sens* verbe, etc. Le matériel poétique n'a donc, sous sa main, reçu aucun accroissement ; le poète se contente de celui que lui ont légué ses devanciers. Là est la grande distinction entre lui et son bruyant rival des *Odes et Ballades*.

Mais, et que ce soit le résultat d'un merveilleux instinct ou d'une patiente étude de la langue, ce qui lui donne sur ses devanciers immédiats une incalculable supériorité, c'est la souplesse aristocratique de sa phrase, qu'on voit, le plus souvent, se dérouler avec une ductilité gracieuse dont le secret était oublié ou perdu depuis *Iphigénie* et *Phèdre*. On feuilleterait en vain les

œuvres complètes des pseudo-classiques sans y rencontrer une seule période aussi savamment construite, disposée avec autant d'art que la suivante :

Là quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
 Entr'ouvre l'horizon, qu'un jour naissant colore,
 Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
 Pour moi, c'est son regard qui, du divin séjour,
 S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
 Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
 M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
 Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
 Seigneur, c'est ta vertu, son souffle que je sens ;
 Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
 Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
 Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
 Méditant de la nuit la sombre majesté,
 Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
 Mon âme, de plus près, adore ta présence,
 D'un jour intérieur je me sens éclairer,
 Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

La conjonction *quand*, trois fois répétée, imprime à l'idée le mouvement initial ; les deux premières incipientes sont d'une très satisfaisante correction, malgré leur longueur relative (cinq vers pour la première, et quatre pour la deuxième) ; la dernière (huit vers) offre un intérêt particulier ; il n'était pas indifférent de placer au hasard cet adjectif *seul* et ces deux participes *méditant*, *enveloppé* ; pour observer une sorte de gradation ascendante, il fallait mettre d'abord l'adjectif, plus effacé par sa nature et sa signification ; lourd et sans élégance quand il est abandonné à lui-même, le participe présent est enchâssé entre *seul* et *enveloppé*, plus alertes, qui le soutiennent. On remarquera aussi la hardiesse de cette anacoluthie : « Seul... mon âme, » et la sobriété de ce style, qui n'est déparé ni alourdi par aucune épithète oiseuse ou aucune redite.

Que si, laissant de côté les humbles questions de philologie grammaticale, nous retournons à la critique pure, il nous reste à examiner quel don supérieur valut à Lamartine cette universelle acclamation ; chacun a rappelé cet art incomparable dont il exprima le sentiment qui s'agitait au fond de presque toutes les âmes : la *mélancolie*.

On a singulièrement abusé de ce mot, même avant la venue de Lamartine. Le moindre savant de chef-lieu de canton a présents à la mémoire les noms de Salomon et de Job, dans l'Ancien Testament, de Ménandre chez les Grecs, de Lucrèce et de Virgile, de Tibulle même, chez les Romains ; il faut ajouter à cette liste cet Hégésias, appelé l'*Entraîneur à la mort* (1), professeur de suicide, dont on ferma l'école à cause du grand nombre de victimes que fit son enseignement, et ce Sénèque, de beaucoup le plus *moderne* des philosophes anciens. Un passage de l'auteur des *Lettres à Lucilius* mérite d'être cité (2) : « Le mal qui m'avait laissé une trêve assez longue, m'a repris tout à coup. Quelle sorte de mal, dites-vous ? Certes vous faites bien de me le demander, car il n'en est pas un que je n'aie senti. Cependant je suis presque entièrement voué à un seul ; je ne sais si je dois lui donner le nom que lui donnent les Grecs. A leur exemple, je puis l'appeler *soupir*. L'attaque est de peu de durée, mais, pareille à un orage, elle disparaît presque dans une heure. Car qui donc met longtemps à rendre le dernier souffle ? Toutes les incommodités et tous les maux du corps sont passés sur moi, mais je n'en connais aucun de plus accablant. Pourquoi ? C'est que, dans tout autre mal, ce n'est après tout qu'être

(1) Peisithanatos. (Philosophe de l'école cyrénaïque, florissait à Alexandrie vers 300 avant J.-C.)

(2) Longum mihi commeatum dederat mala valetudo ; repente me invasit. Quo genere, inquis ? Prorsus merito me interrogas. (Cf. 54^e lettre.)

malade, mais que, dans celui-ci, c'est *rendre l'âme*. Aussi les médecins l'appellent-ils *méditation de la mort*. »

Ne sont-ce pas là les symptômes de cette maladie nerveuse qui travaille les générations modernes, accablement moral, prostration indéfinissable, allanguissement intime, dégoût spasmodique de la vie, schaupenhauérisme ?

Le philosophe indien n'est pas moins embarrassé quand il s'agit d'expliquer la nature de son mal : « Il doit y avoir quelque science suprême où nous pourrions trouver le repos... Malheur à la jeunesse, que la vieillesse doit détruire ! Malheur à la santé, que détruisent tant de maladies ! Malheur à la vie, où l'homme reste si peu de jours ! S'il n'y avait ni vieillesse, ni maladie, ni mort !... *Le mal, c'est l'existence...* »

Avec ses brouillards et sa fumée de charbon, l'Angleterre est la vraie patrie de la mélancolie ; c'est de l'Angleterre que viennent Young, Hervey (2), Gray (3), et autres nécrophores de la poésie, hôtes des cimetières, chauves-souris rôdant autour des mausolées en ruines. Mais c'est la Suisse, pourtant si raisonnable et d'ordinaire si bien équilibrée, qui nous a envoyé le parrain et la marraine de la mélancolie, Jean-Jacques et Mme de Staël, le premier qui composa les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, et la seconde qui mit à la mode, dans son livre de *l'Allemagne*, les sombres monologues du Charles Moore des *Brigands* (4), les excentriques évocations funèbres de Hamlet, les nuageuses et mortellement sublimes rêvasseries d'Ossian. Sauf quelques exceptions, Shelley, par exemple, tous ils ont été

(1) Max Muller, *Essai sur les religions*.

(2) Écrivain anglais (1714-1758), cultiva le genre sentimental de Young, l'auteur des *Nuits*.

(3) Poète né à Londres, en 1716, mort en 1771. Son *Cimetière de campagne* est célèbre.

(4) Pièce de Schiller.

des sangloteurs sans conviction, hypocondriaques de ruelles, qui pleurent le matin dans leurs strophes en deuil, le soir fêtent et chantent les vins de France, disent pis que pendre de la vie, et font, du reste, mille cérémonies quand il s'agit de la quitter.

Dans son *Manfred*, Byron avait mis à la mode l'homme fatal, sinistre, au passé mystérieux, implacable contre une destinée marâtre, le désabusé aux inguérissables désenchantements, aux remords voulus, le nouveau Caïn en proie à l'anathème, Titan foudroyé, déclamateur sonore. Avec le *Werther* de Goëthe, on avait l'incompris, l'exalté à froid, ergoteur voué à la perpétuelle ratiocination, comme tous ceux de sa race, moitié bourgeois, moitié philistin, partagé entre son admiration pour la poussière d'or semée dans le firmament, et la divine extase qu'il éprouve en voyant sa Charlotte faire pour des marmots mal lavés de belles tartines de confiture, bref l'inutile qui s'ennuie, et l'imbécile qui finit par le coup de pistolet. *René* était le type de l'homme dont la vanité est le seul sentiment, dont le moi est le seul dieu, dont le cœur n'est ouvert qu'aux affections coupables, aux désirs monstrueux, seuls conciliables, à ses yeux, avec cette supériorité qui fait de lui, heureusement, un être à part.

Ces fanfarons de vices, travaillés par le prurit du scandale, ont des impatiences désordonnées vers des horizons inconnus ; ils saluent des aurores extraterrestres, et, pleins de mépris pour la religion, « cette sœur jumelle de l'intérêt (1), » ressentent, à en mourir, les tressaillements de l'insaisissable ! Total : l'aberration dans le mysticisme athée !

Lamartine compte assurément parmi ses ancêtres ces trois grands noms, Châteaubriand, Byron, Goëthe,

(1) Cf. Shelley.

mais il relève surtout de sa propre inspiration. Il est un poète essentiellement original, individuel. Quand régnait le factice dans la pensée, la pompe dans l'expression, quand la littérature, les arts, étaient pétrifiés dans leur raideur classique, quand partout on n'entendait que de vieux airs rebattus où le cœur n'avait aucune part, à ce moment retentit une voix jeune et fraîche, cristalline et pure, qui chantait le printemps, la passion, la nature, DIEU enfin, surtout DIEU. Le rossignol qui sortait des charmilles de Milly éclipsa, du premier coup de gosier, tous les chantres déplumés de la volière académique. Dès lors un poète nous est né. Versificateurs, retirez-vous ! Avec les *Méditations*, une langue nouvelle, « des accents inconnus à la terre, » frappaient les oreilles émerveillées. La veille encore, on devait croire à une faillite générale, à une banqueroute frauduleuse de la poésie ; désormais, grâce au chantre d'Elvire, la poésie, comme ce vaillant monarque, mais avec plus de bonheur que lui, pouvait dire au public, en lui présentant ce volume : « Ouvrez, c'est la fortune de la France ! » Dans ces chefs-d'œuvre, aucune trace des sentiments frelatés, du maniérisme creux, de la sécheresse alambiquée, de l'impatientant rabâchage, des redites séniles, du poncif, du factice, qui avaient condamné au plus douloureux avortement les productions de l'âge antérieur ; à la place des rimes pauvres, des strophes asthmatiques, des périodes péniblement agencées, le lecteur savourait une langue audacieuse, limpide, naturellement chantante, bercée d'un incomparable mouvement rythmique, émouvante, expressive, d'une féérique opulence, d'une exquise pureté, d'une correction toute « toscane », d'une noblesse continue, d'un pieux et brûlant enthousiasme.

Bref, le poète est admirable, mais, à un point de

vue différent, il importe de savoir quoi répondre à cette question : son dogmatisme intermittent est-il orthodoxe ? La lecture des plus belles *Méditations* nous a révélé l'existence d'un doute persistant à côté des prières les plus convaincues adressées au vrai DIEU. Le scepticisme et bientôt le panthéisme, telles sont les deux misérables erreurs où viendra échouer la foi chancelante du jeune poète. Le Dieu qu'il proclama n'a pas conscience de lui-même ; être impersonnel, il semble exister avec la matière, qui ne fait qu'un avec lui. Est-ce un souvenir de Spinoza, que Lamartine n'avait guère étudié, ou faut-il voir, dans ces théories que rien n'annonce encore dans la philosophie française, un legs, un reflet ou une divination du panthéisme d'Outre-Rhin ? Certes, chaque fois que le sentiment exprimé par le grand lyrique est sincère, son langage est irréprochable. Quand il est vraiment poète, on peut dire qu'il est aussi vraiment chrétien. Il ne semble pas, en effet, que la critique doive réserver sa sévérité pour des pièces comme *l'Infini dans les cieux*, *le Crucifix*, *l'Immortalité*, *le Temple* (1). Mais que dire de tel passage où l'on trouve, développé avec complaisance, le syncrétisme absurde de tous les panthéismes connus, sans oublier le panthéisme indien. La lecture de ce passage enlèvera tous les doutes et nous renseignera sur le véritable *Credo* du poète :

... Ce grand Tout, qui soi-même s'adore ;
 Il est, tout est en lui ; l'éternité, le temps
 De son être infini sont les purs éléments ;
 L'espace est son séjour, l'éternité son âge...
 L'être, à flots éternels, découle de son sein,
 Comme un fleuve nourri par cette source immense,
 S'en échappe, et revient finir où tout commence..

(1) Cf. Un article très judicieux de M. Mazure. (*Revue du Monde catholique* 10 août 1862, page 717 et seq.)

Pourquoi Lamartine n'a-t-il pas été plus souvent invité par le spectacle de la nature à l'adoration du DIEU vivant ? Pourquoi « ce dieu tombé » s'est-il si rarement souvenu des cieux ? Pourquoi n'a-t-il pas remplacé ses élans vers un infini vague par des appels à cette *Stella matutina* qui l'a si bien inspiré ?

Levons les yeux vers la colline,
Où luit l'étoile du matin. . .

Hélas ! l'heure est proche où nous le verrons descendre à je ne sais quel déisme honteux.

Ainsi parfois, dans les fossés qui baignent les remparts d'une place forte, on voit un de ces beaux cygnes dont la blancheur rivalise avec les neiges des cimes alpestres ; que la tempête vienne à gronder, si le feu du ciel s'abat sur le roi des eaux, l'aile fracassée, il chancelle ; bientôt l'hermine de son plumage s'envole au caprice des vents contraires, et lui-même, après avoir un instant tournoyé, s'abîme, inerte, dans sa tombe de vase et d'écume !

CHAPITRE TROISIÈME.

LA POÉSIE (suite). — Victor Hugo. — (Les Odes et Ballades.)

QU'importe que Victor Hugo ait eu parmi ses ancêtres un conseiller du duc de Lorraine, un évêque de l'tolémaïde, des savants, et un officier supérieur tué à Denain? Ce que l'on sait pertinemment, c'est que son grand-père était menuisier dans la rue des Maréchaux à Nancy, à quelques pas de la maison habitée jadis par le fameux Gringoire, l'un des héros de *Notre-Dame de Paris* (1). Malgré son affectation de républicanisme et de libéralisme, le poète n'eut pas moins la faiblesse d'affirmer que son véritable nom était *de Hugo*. Conçoit-on *de Dante*, *de Milton*, *de Juvénal*, à ne citer ici que les auteurs préférés du grand écrivain?

Pour remplacer l'illusoire illustration de ses aïeux, la gloire militaire de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, son père, pouvait lui suffire. Celui-ci fut un des bons sous-ordres de Moreau. Il s'était marié avec une Nantaise (et non une *Vendéenne*), et les sacrements de l'Église ne consacrèrent pas cette union. « Les deux jeunes gens se marièrent civilement à l'Hôtel de Ville même. Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises

(1) Réfugié à la Cour de Lorraine, Gringoire avait pris le surnom de Vaudémont, et avait été nommé héraut d'armes du prince régnant. Il assista, en cette qualité, au siège de Saverne, où il fit, du reste, très bonne figure, et montra un véritable courage, qu'on ne supposait guère à l'ancien hôte de la Cour des Miracles. Il fut, dans la suite, comblé de faveurs par le duc Antoine, qui augmenta sa pension jusqu'au chiffre de cent cinquante francs, et lui donna, en 1525, un cheval de guerre. Chaque année, son généreux protecteur lui faisait délivrer le blé qui était nécessaire « pour l'entretien de son ménage. » Marié en 1518 à Catherine Roger, notre poète mourut en 1540 (?), laissant une *Paraphrase et dévote exposition sur les sept très précieux et notables psaumes du royal prophète David*, qui i.e parut qu'en 1541. Il fut enterré à l'église Notre-Dame, de Nancy.

étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés. Les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout (1). »

Beaux sentiments exprimés en beau style !

Le marié civil s'illustra plus tard en dirigeant une guerre de contre-guerillas en Italie, où il mit la main sur le fameux brigand patriote, Fra Diavolo (2). A Madrid, Léopold Hugo accompagna le roi Joseph, qui lui confia le soin de s'emparer de l'Empecinado (l'Empoissé), le Fra Diavolo espagnol, chef de volontaires, d'une audace et d'un courage inouïs. Il fut même question, pour le récompenser de ses services, de lui donner un titre nobiliaire : « Voulez-vous être marquis ? lui dit Joseph. — Sire, répondit le Turenne des broussailles, depuis Molière il n'y a plus de marquis. » Enfin le roi proposa de lui conférer le titre de comte de Cifuentès. Quant à Victor Hugo, il tenait beaucoup à ces vétilles ; aussi a-t-il fait de savantes recherches sur son nom : « Hugo, mon nom saxon, vient-il du mot *hugu, hugi*, qui signifie, en vieux langage, intelligence, esprit, et correspond au latin *ingenium* ? *Hugr* en scandinave, et en gothique *hugs*, qui a fait le verbe *hugian*, penser, ne vient-il pas du vocable germanique *hoh, hough*, qui veut dire grand ? Les étymologistes décideront (3). »

Pendant il dut venir à Madrid, où il fut mis au collège des Nobles, avec son frère Eugène, pendant que leur aîné, Abel, entra dans les pages du roi. Quand le supérieur, Dom Bazile, voulut s'assurer de

(1) Cf. *Victor Hugo raconté, etc.*

(2) Son vrai nom était Michel Pezza ; il avait été fait colonel et duc de Cassano par le roi Ferdinand VII. Son but était de chasser les Français du royaume de Naples. Malgré la noble intervention de son vainqueur, il fut exécuté.

(3) Cf. Préface de l'*Ode à la Colonne*.

son intelligence et de sa force, il lui fit expliquer tous les auteurs latins depuis l'*Építome* jusqu'à *Lucrèce*, et le jeune prodige expliqua tout couramment, et répondit avec crânerie (Victor Hugo était-il bien sûr de ne pas exagérer?) qu'à huit ans il traduisait Tacite. Madame Hugo ne voulut pas que ses enfants servissent la messe : « Elle aimait mieux les confier à la conscience qu'au catéchisme, » et, pour couper court aux réclamations du bon supérieur, elle déclara, avec une loyauté charmante, que ses fils étaient protestants ! Détail plus grave encore. Comme elle avait une grande passion pour la lecture, elle fit essayer par ses fils les livres qu'elle voulait lire elle-même, et comme le libraire objectait l'immoralité de certains romans, elle passa outre, disant cette énormité que « les livres n'avaient jamais fait de mal. » Et les deux enfants purent, à leur aise, avec l'autorisation de celle qui était chargée de veiller sur leur âme, s'abreuver d'infamies dont il nous répugnerait de transcrire même le titre !

Victor composait des vers dès sa plus tendre enfance, traduisant les *Églogues* de Virgile, décrivant le Déluge (500 vers), et faisait (c'est lui-même qui s'accuse de ce crime de lèse-prosodie) rimer *safran* avec *paissant*. A quatorze ans, il accoucha d'une tragédie intitulée *Zobéir*. Le titre, à lui seul, était tout une révélation ! Il écrivait, à la même époque, sur son cahier de notes : « Je veux être Châteaubriand ou rien. » A quinze ans, il concourut pour le prix de l'Académie : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*, et n'obtint que l'accessit, parce que les juges crurent à une mystification de la part de l'auteur. Le jeune élève de la pension Cordier avait dit dans son manuscrit :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Quand le duc de Berry fut assassiné, Victor Hugo composa une ode dont le vieux Louis XVIII lut tout haut plusieurs strophes à son entourage, et qui fit dire à Châteaubriand que l'auteur était *un enfant sublime*. Pour comble de succès, M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, invita à dîner *M. Hugot* (sic), *de l'académie des Jeux Floraux*.

Au début de sa carrière, l'auteur touche à tous les genres, drame, roman, articles de journaux, poésies fugitives, satire ; il cherche sa voie. Les fragments qui en ont été conservés présentent quelques passages remarquables. Entre temps, il cherchait à faire fortune pour pouvoir obtenir la main de M^{elle} Adèle Foucher : le Pactole ne coulait guère. Anachorète malgré lui, Victor vécut avec 700 francs, pendant une année entière, dans sa chambrette de la rue du Dragon, où il recevait la visite des littérateurs en vue, Alexandre Guiraud, Pichat, Soumet, Émile Deschamps, et d'un jeune capitaine de la garde, M. le comte Alfred de Vigny. En 1818, il fondait le *Conservateur littéraire*, qui dura deux ans. Le *Conservateur politique*, organe de Châteaubriand, disait de Victor Hugo : « Cet écrivain est déjà connu... par une satire sur le télégraphe *trempee à l'école du grand maître, de Boileau.* » Rodrigue, qui l'eût cru ? Hugo disciple de l'auteur du *Lutrin* ! Le critique (M. Agier) ajoutait ces lignes, qui sont tout à l'honneur de Victor Hugo et de son frère : « L'éducation de ces intéressants jeunes gens a été dirigée par une mère distinguée, qui a pensé de bonne heure que de bons principes et des talents formaient la seule fortune qui pût être à l'abri des révolutions, la seule arme avec laquelle on pût, non pas se défendre de l'envie, de la calomnie, mais les braver. Maintenant, fils reconnaissants, ils essaient d'acquitter une dette aussi

sacrée que douce. Ils doivent à leur mère une seconde vie ; ils veulent soutenir, embellir la sienne ; et, pour y parvenir, ils unissent la fraternité du talent à la fraternité du sang. Heureux jeunes gens, d'avoir une mère qui ait senti le prix de l'éducation ! Heureuse mère, de voir ainsi couronner ses soins ! »

A ce moment, (ses lettres en font foi,) Victor Hugo n'était, certes, ni républicain ni athée ; il écrivait à Adolphe Trébuchet, son cousin : « Si nous avons pu en douter, ta lettre nous aurait montré que tu es *royaliste comme nous*. Nous t'en félicitons et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi, car nous sommes tous ici *Vendéens par le cœur*. »

Au mois de mai de la même année, il écrit à son cousin, qui vient de perdre sa mère : « Il est impossible que l'on se sépare ainsi pour toujours. *Tu es pieux, et la piété te donnera du courage*. »

Victor Hugo, d'ailleurs, avait pour parrains, dans le monde de la politique et des lettres, Châteaubriand et Lamennais, les deux gloires de cette époque. Le premier s'était constitué d'office son protecteur : « Il paraît qu'au moment de sa rupture avec le ministère, M. de Châteaubriand s'occupait de faire avoir à Victor quelque-une de ces places honorables que l'on donne aux gens de lettres, où l'on n'a rien à faire et où l'on touche des appointements (1). » L'auteur de l'*Indifférence* fut son confesseur, et lui donna d'excellents conseils : « Vous êtes époux, vous serez père ; songez, songez souvent à tout ce que ces deux titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle nécessaire de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt, et celle même d'être heureux.

(1) Lettre d'Eugène Hugo (10 août 1821) citée par M. Macé de Challes : *La jeunesse de Victor Hugo*.

La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de DIEU... mais entendez aussi que c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme (1). »

C'est aussi en 1823 que parut un volume intitulé *Odes et Poésies diverses*, dont le libraire vendit quinze cents exemplaires en quatre mois, et qui lui valut une pension de mille écus de Louis XVIII.

Au début de sa préface, l'auteur nous déclare qu'il y a deux intentions dans la publication de ce livre : l'intention littéraire et l'intention politique. Et, avec une merveilleuse clairvoyance, il ajoute que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. » Se demandant la cause de la froideur qu'on était en droit de reprocher à l'ode classique des Malherbe et des Jean-Baptiste, il lui semble qu'elle consiste surtout dans « l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes. »

Remarque très forte, qui ne lui profite guère ! Qu'on lise les *Odes* avec attention, et l'on découvrira autant d'exclamations et d'apostrophes que dans l'œuvre des devanciers qu'il malmène si rudement.

Quel rôle doit jouer le poète aux heures de crise sociale ? Les sentiments que le jeune admirateur d'André Chénier (il lui emprunte quelques vers (2) dont il fait son épigraphe) exprime dans une langue vibrante de juvénile ardeur, ne sont pas d'un égoïste qui contemple d'un œil indifférent les maux de l'humana-

(1) Cité par M. Eug. Veuillot, *Revue du Monde catholique*, 25 juillet 1863, page 639.

(2)

Mourir sans vider mon carquois !
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans la fange
 Ces bourreaux, barbouilleurs de lois !

nité. Quand le ciel se voile, il doit sonder l'abîme en faisant le sacrifice de sa vie.

Cette pièce (1) révèle un maître. Comme dans tout vrai chef-d'œuvre, il y a une idée maîtresse qui se subdivise en idées secondaires, qui la mettent mieux en relief.

Très heureux aussi est le mélange du récitatif et du lyrisme, nous voulons dire l'alternance d'un style relativement simple et d'une inspiration élevée.

Mais on ne peut taire un reproche d'autant plus grave et plus inquiétant qu'il porte sur un défaut qui, au fur et à mesure des productions de l'auteur, se manifestera dans des proportions de plus en plus colossales, et avec des intentions de plus en plus systématiques : on a reconnu l'usage, l'abus de l'antithèse. Chaque strophe, à peu d'exceptions près, se termine par une opposition à effet. Employé avec discrétion, le procédé frappe ; par l'incessante répétition, il devient exaspérant. Cette ritournelle obligatoire donne à l'inspiration je ne sais quoi de factice, de pénible, de mesquin.

Les exemples empruntés à cette pièce suffiront à faire juger des autres :

- 1^{re} STROPHE : Gardons.....
Nos remords pour nos propres crimes,
Nos pleurs pour nos propres douleurs.
- 2^e *L'orage déchire la voile,*
La voile sauve le nocher.
- 4^e *Jeune homme, n'as-tu pas de mère ?*
Poète, n'as-tu pas d'amour ?
- 5^e Il a, jaloux de leur martyre,
Pour les victimes une lyre,
Une tête pour les bourreaux.

(1) La 1^{re} du 1^{er} livre (il y a 5 livres).

7^e

*La prison est son sanctuaire,
Et l'échafaud est son trépied.*

Et le morceau se compose de dix strophes seulement !

Qu'on nous permette ici une comparaison qui paraîtra bizarre, mais qui, peut-être, est juste. Ces vers rappellent, à ce point de vue unique, il est vrai, la prose des *Éloges académiques* de d'Alembert. Écrits pour être prononcés en séance solennelle, ils procédaient par manière de couplets jetés avec une régularité monotone, et terminés invariablement par une épigramme, une pensée subtile, une pointe, une allusion à peine déguisée, une antithèse à fracas, qui devait forcer les applaudissements du public.

Il en est de même, ce semble, pour ces strophes, destinées à être lues dans un athénée littéraire avant d'être livrées à l'impression. Il est indispensable, à ce propos, de rappeler que les premiers encouragements prodigués à l'auteur lui vinrent de l'auditoire, très distingué du reste, auquel il donna les prémices de sa muse adolescente : *la Société des Bonnes Lettres*.

« A la tête de cette société étaient des hommes considérables : M. de Châteaubriand à côté de son ami le duc de Montmorency ; M. Michaud y lisait des fragments des *Croisades* ; M. V. Hugo, des vers ; M. Rio y faisait de l'histoire ; M. Véron, de la physiologie ; M. Ancelot, des tragédies. La société était choisie, élégante. On s'y pâmaît aux scènes révolutionnaires de M. de Lacretelle, on exagérait l'enthousiasme du temps passé pour vouer le temps présent à la haine... Comme affiliées aux *Bonnes Lettres*, on comptait également les *Bonnes Études*, école préparatoire, pour ainsi dire, afin d'arriver à la société supérieure, qui enseignait les bonnes lettres. Le plan primitif des *Bonnes Études* n'avait rien que de très parfait ; dans l'origine, c'était un présen-

vatif que des hommes pieux et sages voulaient donner contre les passions de Paris. Cette foule de jeunes gens qui venaient étudier dans les écoles, pouvaient facilement être entraînés dans la dissolution ; on essayait de leur donner un centre, un moyen pour échapper à un triste contact. Au lieu de les laisser vaguer dans les émeutes ou dans les plaisirs d'une dissipation honteuse, on les réunissait, le soir, dans de vastes et riches salons. Là, ils se formaient aux manières d'une société d'élite ; M. le duc Mathieu (1), M. le duc de Rivière (2), le duc de Doudeauville, y assistaient assidûment. Une bibliothèque nombreuse, des cours d'éloquence oratoire faits par MM. Berryer (3) et Hennequin (4), ou de médecine sous les brillants professeurs MM. Pelletan et Récamier, venaient ajouter à la science des étudiants. Tout cela était un bien, on y apprenait l'esprit d'ordre, et jamais la société ne pourrait s'en trouver mal (5). »

En somme, par son coup d'essai, Hugo apprenait à la France littéraire que Lamartine, désormais, avait un émule : à côté des *Méditations*, les *Odes* tenaient une place honorable. Certes l'allure est moins grandiose, l'harmonie moins vaste, la phrase moins ample, la démarche moins facile, mais le coloris est plus fort, le dessin plus accentué, la musculature plus nerveuse,

(1) Montmorency.

(2) Né à la Ferté en 1765, officier aux gardes avant la Révolution, s'attacha à la fortune de Monsieur, comte d'Artois, conspira contre Bonaparte avec Pichegru et Georges, fut comblé d'honneurs après 1815.

(3) Le plus grand avocat de ce siècle.

(4) Avocat d'un grand talent : il semble avoir été le Lachaud de la Restauration. On connaît ces vers :

Maître Hennequin, vous avez la réplique ;
 Vous parlez d'or, maître Hennequin ;
 Si jamais je me fais coquin,
 Maître Hennequin, vous aurez ma pratique.

(5) Cf. Capefigue, *Hist. de la Restauration*, IV, 334 et 335.

et l'instrument est manié avec une dextérité superbe.
Que dire de cette strophe :

Qu'un autre au céleste martyr
Préfère un repos sans honneur !
La gloire est le but où j'aspire !
On n'y va point par le bonheur.
L'alcyon, quand l'Océan gronde,
Craint que les vents ne troublent l'onde
Où se berce son doux sommeil,
Mais pour l'aiglon, fils des nuages,
Ce n'est qu'à travers les orages
Qu'il prend son vol vers le soleil.

Les *Odes* rapportèrent à Hugo sept cents francs, qu'il employa à acheter un magnifique cachemire, ornement de la corbeille de noces de Mlle Foucher.

Le succès de ces vers devait aller grandissant ; l'auteur chantait à l'unisson des sentiments qui dominaient dans le pays, au moins dans les hautes classes. Il donnait une voix à l'émigration. Il se faisait le rhapsode de Coblenz. Quels sont ses sujets préférés, sinon les exploits des géants de la Vendée, les téméraires et héroïques victimes de Quiberon, les vierges de Verdun, le malheureux et innocent Louis XVII ? Dans cette période de son talent, celui qui l'a le mieux inspiré, c'est assurément Henri IV.

Hâtons-nous de le dire : son Henri n'est pas celui de l'histoire, mais celui de la légende. L'auteur laisse de côté le converti, non « par persuasion, » mais par le désir d'échapper à la St-Barthélemy, le courtisan sans scrupules qui assiste avec désinvolture au supplice de deux de ses coreligionnaires, le compagnon de débauches du futur Henri III, l'inventeur guilleret du « saut périlleux, » l'égoïste ingratisime envers ceux qui se sont ruinés pour lui donner le trône, le pitoyable époux de la reine Margot, l'homme privé scandaleux, le fourbe

et le faux bonhomme, le prince qui mettait sa signature au bas d'une ordonnance édictant les galères contre le paysan maraudeur de lapins. Il s'attache à nous retracer le brillant et sémillant Béarnais, le brave compagnon qui a le pourpoint troué au coude, le héros de Coutras, le bon Français qui laisse entrer du pain dans Paris assiégé, le monarque débonnaire qui promet la poule au pot, le capitaine qui a écrit le *Pends-toi, brave Crillon*, le roi qui dit à son ministre : « Relevez-vous, Sully, on croirait que je vous pardonne, » le père de famille qui marche à quatre pattes avec un de ses fils sur le dos, bref, celui qui, dans une heure d'immortelle renommée, parla du chemin de l'honneur et du panache blanc !

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule ;
 Ah ! volons, joignons-nous à ces efforts pieux !
 Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule ?

Henri me voit du haut des Cieux.

Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,
 Roi chevalier, rival en gloire
 Des Bayard et des Du Guesclin !

De l'amour des Français, reçois la noble preuve ;
 Nous devons ta statue au denier de la veuve,
 A l'obole de l'orphelin.

Il s'attendrit sur la fin prématurée du duc de Berry, et, dans un émouvant parallèle, rapproche la douleur du comte d'Artois de celle du prince de Condé, père de ce duc d'Enghien qui périt dans les fossés de Vincennes. Aux cris de deuil, il mêle bientôt des chants de triomphe pour fêter la naissance et le baptême du duc de Bordeaux, l'expédition d'Espagne (1823), qui lui rappelle Roland, évocation un peu hyperbolique peut-être, le duc d'Angoulême étant un médiocre héros de roman, et Hohenlohe un paladin des plus ternes.

Il a des larmes aussi pour Louis XVIII entrant, après

tant d'aventures et d'épreuves, dans l'éternel repos des caveaux de St-Denis. Il se fait le héraut de Charles X, et il exalte l'oriflamme de France « retrouvée aux murs de Cadix. » Il souhaite enfin au roi-chevalier une longue carrière de gloire et de bonheur ;

O DIEU, garde à jamais ce roi qu'un peuple adore !

Cinq ans plus tard, l'émeute grondait, et le vœu du poète rencontrait un triste démenti :

Qu'ici-bas des élus il ait l'habit de fête !

Après avoir célébré les deux Bourbons, il se tourna vers celui qui avait habité avant eux les Tuileries. L'histoire des variations de V. Hugo, dans ses jugements sur Napoléon, ne manque point d'intérêt. Il débute, et c'était le devoir d'un bon royaliste, par le maudire :

Ces envoyés du Ciel sont apparus au monde
Comme s'ils venaient de l'enfer.

Puis, dans sa belle pièce les *Deux Iles*, et dans l'*Ode à la Colonne*, il fait amende honorable, et se découvre devant la nouvelle idole. Il trouvait un public.

Lorsque, en 1823, les fidèles de l'Empire, dont le regard était toujours fixé sur les cyprès de Ste-Hélène, lurent pour la première fois l'hymne du poète, une poignante émotion secoua le cœur de ces braves, qui avaient été trahis, mais non vaincus. Qu'on se représente quelqu'un de ces centurions ou de ces tribuns militaires, héros dont la carrière avait été brisée par le licenciement de l'armée : dans le marasme d'une paix stérile à leurs yeux et sans gloire, avec quel frémissement d'orgueil ils se rappelaient l'épopée sans rivale !

« Où êtes-vous, disait-il, journées enivrantes, con-

quêtes rapides, fanfares orgueilleuses, triomphantes entrées dans Vienne, Madrid et Berlin ? Chants de victoire, vous vous taisez. Vous vous êtes obscurcis, soleils d'Austerlitz ! Inoubliables trophées, vous vous êtes pavoisés de deuil ! Grenadiers d'Oudinot, voltigeurs de Macdonald, hussards de Nansouty, dragons de Bessières, cuirassiers de Latour-Maubourg, artilleurs de Drouot, vous, les morts comme les vivants, ne rêvez-vous jamais de ces charges immortelles où, quand la mitraille ennemie éclaircissait vos rangs, vous vous jetiez, sublimes, sur les redoutes hérissées de batteries ? Hélas ! le lion, six ans muselé, n'est plus ! Il est mort pour avoir, de sa prison lointaine, assisté, impuissant, aux funérailles de la Grande Armée ! Le dieu des batailles ne nous conduira plus au pas de charge dans la fournaise d'airain, au rendez-vous d'honneur ! Les serres de l'aigle se sont refermées ! Jamais plus, au milieu des hurrahs, Napoléon ne promènera dans l'Europe cette redingote grise plus glorieuse même que le manteau semé d'abeilles d'or ! Ah ! sur le champ de bataille, les cicatrices séchaient vite ; mais la blessure que nous a faite ton agonie, ô Napoléon, n'est pas près de se guérir ! »

Les *Deux Iles* sont la Corse et Ste-Hélène, le berceau et la tombe. La carrière extraordinaire du moderne Alexandre est retracée en vers sonores qui font souvent penser au « torva Mimalloneis » de Perse, avec une splendeur d'images qui serait véritablement fascinatrice, si elle n'était d'une grande uniformité. On ne peut dire que ce soient des strophes : on a devant soi un chapelet d'épigrammes. On voudrait lire tranquillement, posément, chaque sixain, sans recevoir sur la tête, à chaque instant, à chaque finale, un coup de maillet, — maillet d'or, si l'on veut, mais dont les coups périodiques ne se communiquent pas moins jusqu'au cerveau,

qu'ils fatiguent outre mesure. Encore une fois, l'effet produit est surprenant, mais il conviendrait de le varier. Prenons comme exemple la troisième partie de l'ode intitulée *Acclamation*. Elle se compose de cinq strophes.

La première se termine par une antithèse :

Et dans Rome il ne voit d'espace
Que pour le trône d'un enfant !

La deuxième, par une image à effet et une antithèse :

Il mêle à ses drapeaux de sang toujours humides,
Des croissants pris aux Pyramides
Et la croix d'or du grand Ivan.

La troisième, par une antithèse compliquée d'une tentative de *callida junctura* :

On voit marcher dans son armée
Tout un peuple de nations.

La quatrième, par une comparaison et une antithèse (entre empereur et pêcheur):

Dormir en paix dans ses conquêtes
Comme un pêcheur dans ses filets.

La cinquième, par une hyperbole à la Brébeuf, avec un soupçon d'antithèse :

Il faudrait, pour frapper sa tête,
Que la foudre pût remonter.

En voilà assez, en voilà trop pour mettre à nu le mécanisme du procédé. La note du musicien est enivrante, mais cette note ne change guère, et Morphée domine le tout.

Au lieu de nous perpétuer dans ce rôle parfois gro-

tesque et toujours ingrat de grammairien pointilleux, et de rechercher, dans l'œuvre du grand poète, si un *qui* ne heurte pas une diphthongue, admirons plutôt la science consommée, l'art impeccable avec lequel ce débutant sait trouver le mot propre, l'expression juste, l'image grandiose, la comparaison épique, les rapprochements intenses, le sublime irrésistible :

Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes !
 Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
 Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
 Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
 Heurtant confusément des os noircis de poudre,
Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil !

Il sait même, quand il daigne se servir de la périphrase, lui donner un regain de magnificence par l'heureux emploi des allusions historiques :

S'il perdit un empire, il aura deux patries,
 De son seul souvenir illustres et flétries,
L'une aux mers d'Annibal, l'autre aux mers de Vasco.

L'*Ode à la Colonne* est aussi connue ; on n'a pas oublié l'incident qui suggéra au poète cette protestation menaçante, fier défi jeté à l'Europe.

Un soir de réception à l'ambassade d'Autriche, quand le duc de Reggio se présenta, l'huissier de service annonça : Le maréchal Oudinot ! Quand vint le duc de Trévisé, il dit : Le maréchal Mortier ; pour le duc de Tarente : Macdonald ; pour le duc de Dalmatie : Le maréchal Soult ! L'émotion fut immense dans le monde diplomatique. En substituant de nouvelles désignations aux titres consacrés par un invariable usage, l'ambassadeur manifestait clairement sa volonté de ne point reconnaître la légitimité de titres empruntés à des provinces ou à des villes de l'empire d'Autriche.

Le public lui-même ressentit une vive indignation en présence de ce qu'il regardait comme une injure pour d'illustres soldats, un outrage pour la France. V. Hugo se fit le porte-voix de ce sentiment.

Quel soulagement pour la fierté nationale que de se dire, avec le courageux interprète de la fierté nationale froissée :

O monument vengeur ! trophée indélébile !
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant,
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul es resté debout, ruine triomphale
De l'édifice du géant ;

Débris du grand empire et de la grande armée,
Colonne, d'où si haut parle la renommée,
Je t'aime ! L'étranger t'admire avec effroi.
J'aime tes vieux héros sculptés par la victoire,
Et tous ces fantômes de gloire
Qui se pressent autour de toi !

Quel cœur ne palpait pas, quels yeux restaient sans larmes, en lisant cette apostrophe :

Jamais, ô monument, même ivres de leur nombre,
Les étrangers, sans peur n'ont passé sous ton ombre.

Et ces autres vers, de saison en 1827, plus de saison encore, nous l'espérons de toutes les puissances de notre âme, soixante plus tard, à l'heure où nous écrivons cet humble commentaire :

Nous, subir de son joug (*l'Europe*) l'indigne talion !
Non ! au champ du combat nous pouvons reparaître
On nous a mutilés, mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du lion !

Rien dans Kœrner, dans Kleist, dans Zedlitz, de plus patriotique, de plus grandiose que ces strophes, qu'on

ne peut relire sans une sorte de transport et d'ivresse :

L'histoire, qui des temps ouvre le Panthéon,
 Montre, empreints aux deux fronts du vautour d'Allemagne,
 La sandale de Charlemagne,
 L'éperon de Napoléon.
 Allez ! vous n'avez plus l'aigle qui, de son aire,
 Sur tous les fronts trop hauts portait votre tonnerre,
 Mais il vous reste encor l'oriflamme et les lys ;
 Mais c'est le coq gaulois qui réveille le monde,
 Et son cri peut promettre à votre nuit profonde
 L'aube du soleil d'Austerlitz.

La même voix de cristal qui a exalté Napoléon, célèbre, dans *la Lyre et la Harpe*, le monde chrétien et le monde païen, qu'il met en présence, et dont il compare l'influence poétique. L'un, par la voix de ses aèdes et de ses sages, nous invite aux grossières satisfactions des sens ; l'autre, par ses martyrs et ses docteurs, nous rappelle éloquemment la véritable fin de l'homme. Le poète chante l'âme ; il lui demande la révélation des secrets du passé, des mystères de l'avenir ; contemporaine des temps, a-t-elle vu, fragment par fragment, l'œuvre de la création se produire sous la main toute-puissante du Très-Haut ? Emporté par un mystique élan, il lui souhaite de retourner bientôt dans sa céleste patrie ; il lui souhaite surtout de ne pas assister au règne éphémère mais terrible de cet Antechrist « qui séduira les nations placées aux quatre coins du globe ! » Ah ! puisse-t-elle, cette âme craintive et chaste, ne pas voir ces scènes affreuses, ces monstruosité sans nom :

De l'enfer aux mortels apportant les messages,
 Sa main, semant l'erreur au champ de la raison,
 Mêlera dans sa coupe, où boiront les faux sages,
 Les venins aux parfums et le miel au poison.
 Comme un funèbre mur entre le ciel et l'homme,
 Il osera placer un effroyable adieu ;
 Les forfaits n'auront pas de langue qui les nomme,
 Et l'athée effrayé dira : Voilà mon dieu !

Inspiré par une piété sincère, exhalant cet amour qui déborde de son cœur, le barde chrétien revient bientôt à DIEU, à celui qui sème les volcans sur l'océan qui gronde, à celui que rien n'arrête, soit qu'il

Pousse de sphère en sphère une comète ardente,
Ou dans un coin du monde éteigne un vieux soleil.

Comme attiré par une inéluctable fascination, il dit de nouveau la gloire militaire, et nous apprend que, s'il n'eût été poète, il eût été soldat. Avec ses conquêtes, ses prodiges, l'Empire l'éblouit, l'émeut, et le souvenir de ces grandeurs éteintes lui arrache des sanglots : son enfance ne s'est-elle point passée dans les camps ?

Ne vous étonnez point que j'aime les guerriers :
Souvent, pleurant sur eux dans ma douleur muette,
J'ai trouvé leur cyprès plus beau que nos lauriers ;
Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée ;
Dans un casque, pour moi, l'eau sainte fut puisée ;
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau,
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée
Fit les langes de mon berceau.

.
Mon envie admirait et le hussard rapide
Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
Et le panache blanc des agiles lanciers,
Et les dragons mêlant sur leur casque gépide
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

La nature joue un rôle assez restreint dans l'œuvre initiale du jeune lyrique : c'est sans doute qu'il l'a peu vue et qu'il la connaît mal. La précision laisse à désirer dans ces paysages où court la brise des nuits, sur ces champs où se courbe le moissonneur. On devine que le poète, au lieu de s'enfoncer pédestrement au sein des prairies et des bois, a sous les yeux quelques volumes techniques où il est parlé du moyen-âge, de l'architec-

ture de cette époque de foi, et qui lui servent de points de repère dans ses descriptions. Ce sont des perspectives tout exceptionnelles, c'est un panorama surprenant, où l'on rencontre des tours « octogones, » de noirs donjons, des églises gothiques entourées de forêts celtiques, des créneaux, des ogives, des écussons, et, pour la grande joie de Boileau, toute une collection « d'astragales » oubliée depuis Scudéry.

Sur la versification, il y aurait force restrictions à faire, et la rime, à laquelle l'école de V. Hugo attache un si grand prix, est parfois plus naïve qu'on ne le supposerait. De même que l'ancienne école avait ses rimes forcées, *alarmes* et *armes*, et cent autres que l'on connaît, de même, au moins dans les plus faibles odes, on rencontrerait *châtelain* et *lin*, *dragon* et *Aragon*, *carrou-sels* et *damoisels*, *talismans* et *nécromants*, *sacriléges* et *sortilèges*, *éperons* et *barons*, *bourreau* et *fourreau*, rimes riches, mais tellement indiquées, tellement inévitables, qu'elles étaient banales avant même d'avoir été employées pour la première fois. L'inexpérience se trahit dans maint passage dont la lourdeur est vraiment écrasante par l'abus des tautologies, et l'on est tout étonné de trouver dans V. Hugo un frère d'armes de Viennet !

Un jour sur les murs *funestes*
De son infâme *château*,
On voit pendre ses *vils* restes
Aux bras d'un *sanglant* poteau.

On nous croira sans peine quand nous aurons dit que, dans les odes, le nombre des mots est plus considérable que celui des idées. Mais plus d'une pièce est déjà parfaite de facture : qui ne sait le *Chant de fête de Néron*, *Moïse sur le Nil*, *Pluie d'été* ? Celle-ci est une merveille littéraire ; c'est du Remy Belleau concentré, du meilleur Ronsard des *Élégies*. Il y règne, par

exception, un sentiment très vif de la nature, et l'on avouera que les lackistes n'ont rien fait de plus pénétrant !

Que la soirée est fraîche et douce !
 Oh ! viens, il a plu ce matin ;
 Les humides tapis de mousse
 Verdissent tes pieds de satin ;
 L'oiseau vole sous les feuillées,
 Secouant ses ailes mouillées :
 Pauvre oiseau, que le ciel bénit !
 Il écoute le vent bruire,
 Chante, et voit des gouttes d'eau luire
 Comme des perles dans son nid.

En somme, après avoir parcouru les *Odes*, un cri nous échappe : « Mais nous avons déjà lu cela dans Châteaubriand ! » En effet, V. Hugo, sinon par le choix des sujets, du moins par l'inspiration d'ensemble, relève du *Génie du Christianisme*. Certes, il ne l'a pas traduit, calqué, en ouvrier uniquement apte à faire valoir les inventions d'autrui ! Il a tenu les yeux continuellement fixés sur son grand devancier. Il a voulu, ce jeune page émancipé de la veille, à peine promu écuyer, monter le destrier des batailles et, sous les auspices d'un chevalier renommé, attacher à son nom le souvenir d'une noble entreprise d'armes !

On remarquera que, si brillants que soient les vers du disciple, la narration originale est de force à soutenir la comparaison. Les couleurs du poète attirent davantage les yeux : on est plus ému par la prose de Châteaubriand. Où trouver, dans les *Odes*, une page aussi ravissante, aussi fraîche et aussi simple que celle où celui-ci nous décrit les *Rogations* ?

« Le vieux curé sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée

aux frontières de la vie. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent son héritage. Revêtu d'un simple surplis, il assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église, et leur adresse quelques paroles. Après cette exhortation, la procession se met en marche. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on s'avance le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. »

Quant aux poètes qui lui ont frayé les voies, V. Hugo les rejette dans une ombre épaisse ; le vieux Malherbe n'a pas cette variété, Jean-Baptiste, cette puissance, Pompignan, cette richesse, Lebrun, cette souplesse de facture, ce fourmillement d'idées, cette sincérité de sentiment ; aucun surtout n'a cette science du mètre, de la rime, ces reflets céruléens dans l'image, cette verve spontanée dans le déploiement de la strophe. Grâce à V. Hugo non moins qu'à Lamartine, la poésie subjective est créée parmi nous, et la littérature française marche dorénavant l'égale de ses deux aînées voisines, qui se vantaient de la supériorité de leurs lyriques.

Les *Ballades* ne contribuèrent pas médiocrement à populariser le nom du hardi novateur.

Dès le XV^{me} siècle, ce genre de composition avait été illustré par Villon et Charles d'Orléans ; on a lu celle où se trouvent ces deux vers :

Le temps a quitté son manteau
De vent, de froidure et de pluie, etc.,

et l'homme le moins lettré possède dans la mémoire la ballade des *Dames du temps jadis*. On doit à Marot la ballade de *Frère Lubin*, qui serait un modèle, n'était

le cynisme. Au XVII^{me} siècle, la ballade conserve encore un petit nombre de fervents adorateurs ; pourtant elle commence déjà, au jugement de quelques frondeurs sceptiques, à sentir *son vieux temps*. Bientôt Trissotin sera seul à la cultiver. Après Molière, qui la fustige d'importance, elle tombe irrévocablement. En 1685, un jésuite, le P. Morgues, constate ainsi le discrédit de ce procédé de composition essentiellement national, qui, dans les deux siècles qui vont suivre, à part les ballades de V. Hugo, n'inspirera qu'une gaminerie spirituelle à l'auteur de *Rolla* : « La ballade était autrefois fort estimée, et aujourd'hui le nom même en est devenu ridicule (1). »

Chacun sait qu'il ne faut pas donner à ce mot le sens où il est ordinairement employé dans certaines littératures étrangères. Chez nous c'est un legs des trouvères. Chez les Allemands, les Saxons, les Arabes, les Bretons, elle est une variété de l'épopée. C'est une épopée fort amoindrie, il est vrai, dans le ton général, dans les proportions du cadre, dans la portée de l'ensemble. En Italie, en France, c'est un chant populaire, de moyenne longueur, asservi à certaines règles minutieuses, terminé par un ou plusieurs refrains, et se prêtant, avec une flexibilité rare, aux tons les plus opposés, à la satire la plus mordante comme à la plus chaste mélancolie.

Chez nos vieux auteurs, elle se composait de quatre strophes, dont la dernière, plus courte de moitié, portait le nom d'*Envoi*. Il n'y avait que trois rimes différentes dans toute la pièce. Les vers de dix et de huit syllabes étaient, de préférence, employés. Mais ce n'est là qu'une question de métrique médiocrement intéressante. Il y a plus de profit à se demander pourquoi la ballade présente des caractères constitutifs si peu semblables chez les Arabes ou chez les peuples qui appartiennent à la

1. Cf. *Traité de la poésie française*, 172.

race teutonique, et chez ceux qui relèvent de la race latine. En d'autres termes, pourquoi n'avons-nous eu longtemps, en France, qu'une ombre effacée de la ballade en vogue au-delà du Rhin ou dans les montagnes d'Écosse ?

Montesquieu et, depuis, M. Taine ont prouvé que les conditions matérielles au sein desquelles vit et meurt un peuple, exercent une très notable influence sur la formation d'une œuvre littéraire. Cette théorie, qui n'est vraie que lorsqu'on a soin de faire entrer en ligne de compte ce facteur prédominant, *la liberté humaine*, s'appliquerait, dans une certaine mesure, à la ballade.

Quelle est la propriété caractéristique de ce poème, sinon le refrain, le retour, à des intervalles à peu près égaux, de cette note triste et plaintive, pénétrante et vague, qui domine toute la pièce, en y assurant l'unité d'émotion ? Considérez les contrées où se développent les nations qui ont vu fleurir la vraie ballade. Ce qui frappe votre regard, c'est une accablante monotonie dans les horizons. Vous y trouvez les scènes de la nature les plus grandioses, mais, si elles y sont susceptibles d'une certaine variété, cette variété n'est que passagère. Bientôt le tableau primitif, essentiel, capital, se déroulera de nouveau sous vos yeux, avec son aspect inflexiblement identique, semblable en tout à lui-même, et faisant disparaître jusqu'à la trace des impressions produites par les objets qui l'avaient, pour un moment, relégué dans l'ombre. Pour l'Arabe, c'est un désert illimité, c'est un océan de sable sans rivage. Voilà ce qui occupe victorieusement son âme. Sans doute, son cheval favori, dont la vitesse dépasse celle du simoun, les caravanes silencieuses et fantastiques, les péripéties des combats, réussissent à captiver son intelligence et à solliciter son attention. Mais ce sont la

des accidents, des infidélités d'une heure ou d'un jour. Le désert, toujours présent, avec ses mirages mortels, l'attire sans cesse par une inéluctable séduction. Ce que les vertigineuses solitudes du Sahara sont pour l'Arabe, l'océan et ses grondements monotones pour le Breton ou l'Irlandais, les sommets assombrés de l'Engaddine et les pics vaporeux du Baierwald le sont pour la race germanique. C'est de ces grandioses perspectives que leur vue se berce ordinairement : elle est parfois distraite par d'autres spectacles, qui disparaissent comme le plus fugitif des éclairs.

Ne reconnaissez-vous pas ici la ballade réelle, où quelques idées, au plus, se suivent et semblent se jouer, pour se relier et se subordonner à une idée principale qui s'impose à elles, et donne à la pièce même son vrai sens et sa définitive explication ?

Au contraire, en ce qui concerne l'Italie et la France, quand on se rappelle le caractère capricieux, les mobiles instincts, les mœurs inconstantes de leurs habitants, les scènes variées, les tableaux fuyants et sans cesse renouvelés du plus grand nombre de leurs provinces, on comprend que ce poème ne devait jamais y éclore, et qu'il pouvait moins encore y prospérer. Notre ballade nationale n'est qu'un simulacre des ballades teutonique et anglo-saxonne. Elle ne tient pas, comme elles, aux racines du sol. Elle n'est pas autochtone ; c'est une plante artificielle, un fruit de serre chaude. Elle n'a qu'une médiocre signification historique, et ne vaut que ce que vaut le poète. Chacun d'eux lui a donné son tour particulier. Réunissez toutes les ballades germaniques, armoricaines, arabes, vous avez une histoire intéressante et pittoresque de ces nations. D'autre part, réunissez toutes les ballades italiennes et françaises, vous n'aurez qu'une anthologie charmante qui ne sera d'aucune utilité pour qui veut approfon-

dir certains problèmes d'érudition et d'archéologie.

Celles de V. Hugo n'appartiennent pas à la tradition française : elles ont le vague des formes qui caractérise la ballade étrangère. Plus que jamais, la pensée du jeune poète cède à ses caprices vagabonds, se reportant, avec une prédilection marquée, vers ces légendes du bon vieux temps qui étaient, dans les châteaux moroses, la récréation des longues veillées d'automne. C'est ici le sylphe, fils du rêve, frère de la rose, qui demande, dans une larmoyante complainte, protection et asile pour la nuit ; là c'est la grand'mère aux infinies tendresses, aux inépuisables provisions de bonté, qui, pour la première fois, reste insensible et sourde aux agaceries de ses chers petits-enfants : hélas ! elle courbe le front « plus bas que de coutume ! » Elle ne leur fera plus admirer, dans sa Bible à images, « le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux. » Elle est morte doucement, la sainte femme ; elle est morte en silence, sans une plainte, pour ne pas effrayer ce qu'elle aime plus que tout. Mais quel est ce jouvenceau étourdi, au regard mutin, aux sauts fantastiques ? C'est Trilby, avec son cortège de follets, de fées, d'ondines, de nains, de gnômes, de spectres, de chauves-souris. Voici le géant dont la tête dépasse les nuages, le vainqueur naïf et vantard des requins, des ours, des loups-cerviers, armé de son seul poing, « qui martelle les armures, » couvert d'un casque que traîneraient à peine dix taureaux accouplés au joug, qui lutte corps à corps avec les remparts crénelés, les tours superbes, et demande pour tombeau une montagne. Puis c'est la *Fiancée du Timbalier*, prototype d'Ésméralda, crédule enfant du peuple qui se voit abandonnée par un Mars de pâcotille, et qui meurt de chagrin. Avec *les Deux Archers* nous avons l'édifiante histoire de deux soudards qui sont punis de leurs blasphèmes, et que Lucifer,

accourant « de son pied large et fourchu, » vient, pendant une nuit épaisse, saisir pour les jeter dans les flammes de l'enfer.

Le poète regrette qu'en ce siècle de lumière, de progrès, de raison, on ne livre plus son cœur à ces douces croyances, lot béni de nos aïeux :

Nul, dans notre âge aveugle et vain de ses sciences,
Ne sait plier les deux genoux.

C'était une étrange entreprise que de vouloir faire accepter ces récits enfantins et ces traditions naïves par un public tel que celui de la Restauration ! Jamais l'indifférence n'avait été plus universelle. Voltaire avait rencontré un renouveau de popularité ; Béranger se moquait un peu de tout ; Courrier vilipendait le clergé, raillait la confession ; les Guizot, les Thierry, enseignaient le rationalisme en histoire ; la parole de Cabanis était l'*Ipse dixit* des étudiants en médecine, qui fouillaient les crânes mis à la mode par Gall ; l'école de droit applaudissait un professeur en révolte contre les autorités et les programmes, M. Bavoux ; à la Sorbonne brillait le vieux Lacretelle, spirituel propagateur de la petite science du XVIII^e siècle ; Daunou, au collège de France, donnait à l'érudition les couleurs du philosophisme et sapaît la révélation ; Andrieux réservait sa plus ingénieuse acrimonie contre le moyen âge ; le savant latiniste Tissot tonnait, en chaire, à propos des *Georgiques*, contre les rois absolus et les superstitions caduques. Entrez à l'École normale, et vous y entendrez souffler ce vent de doute qui renverse les convictions religieuses de Jouffroy, inspire au maître de celui-ci, Cousin, son syncrétisme panthéistique, et déjà soulève les pages de la *Symbolique* de Creutzer, que traduit un futur haut titulaire de l'université, Guignault. L'Église elle-même sembla, un instant, comme

stupéfaite à la vue de ce débordement d'impiété, et le gouvernement, pris de peur, chassait les Jésuites pour complaire aux lecteurs du *Constitutionnel* !

V. Hugo, il est vrai, n'allait pas tarder à être lui-même emporté par le courant : aussi doit-on constater d'abord que les *Ballades* ne présentent aucune unité d'inspiration. Si, dans quelques-unes, le poète se prête aux jeux de sa fantaisie, parfois il se joue de la naïveté du lecteur, mais, du moins, les convenances sont observées. Dans les dernières, celles qui datent de 1828, par exemple *la Nonne*, il est manifeste que les convictions religieuses de l'auteur ont déjà bien faibli, et qu'il a glissé de la croyance catholique dans l'indifférence, si triomphalement attaquée par son ancien confesseur. Le temps n'est plus où l'Éliacin de la poésie lyrique trouvait une sorte d'enchantement à bien rendre la force des Psaumes, à nettement caractériser la préparation du Saint-Chrême, la consécration d'un roi, la bénédiction des gants et de l'épée (1). Plus de rayons divins, plus de larmes du cœur en face de la Croix !

Si la foi du croyant s'obscurcissait d'un nuage qui ne devait pas cesser de s'épaissir, la dextérité du versificateur s'affirmait chaque jour par de nouveaux prodiges. Quel aspect féérique, quel prestigieux fouillis, qui fait songer aux dentelures si opulemment entrecroisées des vieilles cathédrales, nous offrent ses innombrables combinaisons de strophes et de rimes ! Par leur scintillement et leur éclat, celles-ci rivalisent avec les plus délicates et les plus savantes productions de la nature physique et de l'industrie humaine : rayon de soleil, fil de la Vierge, diadème de saphirs, triomphal manteau de pourpre, blocs de granit, armure d'airain, symboliques broderies qui se dessinent en arabesques démoniaques sur le marbre d'un blanc rosé ou d'un noir sépul-

(1) Cf. *Sacre de Charles X* (*Odes*).

cral, guirlandes coquettes, soie, velours et brocard, tout l'arsenal des similitudes a été mis à contribution par les fanatiques admirateurs du poète, sans qu'on puisse les accuser d'hyperbole ou de mensonge.

Examinons le rythme ; tantôt c'est une strophe de cinq vers de huit syllabes sur deux rimes : une rime féminine, une masculine, deux féminines, une masculine.

C'est elle aux choses qu'on révère
 Qui m'ordonne de m'allier,
 Et qui veut que ma main sévère
 Joigne la harpe du trouvère
 Au gantelet du chevalier.

Tantôt une strophe de huit vers de sept syllabes, sur trois rimes disposées ainsi :

C'est toi, lutin ? Qui t'amène ?
 Sur ce rayon du couchant
 Es-tu venu ? Ton haleine
 Me caresse en me touchant ;
 A mes yeux tu te révèles,
 Tu m'inondes d'étincelles,
 Et tes frémissantes ailes
 Ont un bruit doux comme un chant.

Ces combinaisons et ces entrelacements réclament, de la part de l'ouvrier, la plus surprenante habileté, de la part de l'écrivain, la possession complète du vocabulaire poétique : nous croyons que cette variété de strophes appartient en propre à V. Hugo ; ni Ronsard, ni la Pléiade n'en fournissent le modèle. Ajoutons que ces rimes féminines accumulées conviennent bien, par leur légèreté même, au genre de la ballade, cette expression par excellence de ce qui fuit, du diaphane, de l'éphémère.

Dans le *Pas d'armes du roi Jean* nous assistons au triomphe du vers de 3 syllabes :

Un maroufle
 Mis à neuf
 Joue et souffle
 Comme un bœuf
 Une marche
 De Luzarche
 Sur chaque arche
 Du Pont-Neuf.

Dans ses *Cantates*, Jean-Baptiste avait employé de même, sans aucun mélange, le vers de cinq syllabes :

Triomphe ! Victoire !
 Honneur à Bacchus ! etc.

On remarquera que, dans cette strophe de vers de trois syllabes, le rythme est le même que dans la strophe : *C'est toi, lutin ?* Le nombre, la disposition, l'alternance des vers y sont identiques : la seule différence est dans la longueur des vers.

Parfois on a la strophe de huit vers où les rimes alternent tout uniment ; ce rythme convient aux récits d'un genre plus soutenu, plus posé, alors que les événements semblent se suivre avec une sorte de logique, au lieu d'être emportés dans une sarabande épileptique :

La pluie alors, à larges gouttes,
 Bat les vitraux frêles et froids ;
 Le vent siffle aux brèches des voûtes ;
 Une plainte sort des beffrois ;
 On entend des soupirs qui glacent,
 Des rires d'esprits familiers.
 Enfants, voici des bœufs qui passent :
 Cachez vos rouges tabliers.

Dans la *Ronde du Sabbat* l'auteur a multiplié ses redoublements de rimes les plus sonores : d'abord un large récitatif de quarante-deux majestueux alexandrins, dont les deux derniers reparaîtront régulièrement après

chaque strophe de neuf vers de cinq syllabes, le tout disposé avec une admirable industrie :

Venez, boucs méchants,
 Psylles (1) aux corps grêles,
 Aspioles (2) frêles,
 Comme un flot de grêles,
 Fondre dans les champs !
 Plus de discordance !
 Venez en cadence
 Élargir la danse,
 Répéter les chants !

En somme, deux rimes féminines *êles, dance* ; l'unique rime masculine, *chants*, après avoir fermé le premier vers, se montre au cinquième et clôt la strophe.

Tous les critiques sont d'accord pour voir, dans V. Hugo, le plus stupéfiant des assembleurs de rimes ; on sait aussi que nombre de ses studieuses combinaisons lui ont été fournies ou inspirées par le chef de la Pléiade. Ce que l'on semble moins savoir, et ce qui réclamerait une étude spéciale, c'est que la plupart de ces combinaisons se retrouvent, sinon complètement en fait, au moins *en puissance*, dans Marot et Gringoire, les deux derniers représentants de cette école poétique gauloise tant de fois et si injustement accusée de stérilité et de sécheresse (3). Octavien de St-Gelais lui-même semble avoir soupçonné la beauté et la puissance des rimes accumulées et disposées suivant certaines lois d'harmonie intime. Parlant de l'attentat de Jean Sans-Peur sur le duc d'Orléans :

.... Le duc Jehan de Bourgogne
 Mal congnoissant le roy, son souverain,

(1) Variétés de pucerons.

(2) Sylphes ou génies.

(3) On verra, quelques pages plus bas, que la poésie latine mystique des XII^e et XIII^e siècles a connu la plupart de ces rythmes.

Trop entreprit cette sotte besogne,
 Quant à Paris, à sa grande vergogne,
 Il fit tuer, un soir, sur le serain,
 Le duc Loys d'Orléans, très prochain.

Marot, surtout, offre une mine opulente, peu connue, de rimes et de mètres : lui aussi, il avait, dans ses *Étrennes*, employé le vers de trois syllabes marié au vers de sept ; il s'adresse à la comtesse de Vertuz :

Veu cette belle jeunesse
 Et noblesse,
 Dont vos esprits sont vertus,
 Deux fois serez de Vertuz
 La comtesse.

Dans sa traduction du *Confitebor tibi*, il emploie une strophe de six vers : un vers de huit, deux vers de quatre, un vers de huit, deux vers de quatre. L'effet de l'ensemble est plutôt bizarre que réussi :

Il faut que, de tous mes esprits,
 Ton loz et prix
 J'exalte et prise ;
 Devant les grands me présenter
 Pour te chanter
 J'ay faict emprise, etc.

Notre conclusion serait que, trois cents ans avant V. Hugo, on s'était occupé de diversifier les expressions de la pensée notée et rimée. Le lecteur vient d'en voir la preuve. Si, du XVI^e siècle, nous passons brusquement au XIX^e, entre vingt poètes, Chênedollé nous présente plus d'une pièce lyrique où la phrase se déroule suivant certaines spirales moelleuses et hardies. C'est presque la strophe des *Odes* ou des *Orientales*, toutefois avec cette restriction d'une importance capitale, que V. Hugo eut une inspiration de génie en ajoutant *un troisième vers* aux deux vers à rimes féminines

qui se succédaient. Tous ses devanciers, Malherbe, Jean-Baptiste, Pompignan, Lebrun-Pindare, n'osent jamais mettre de suite plus de deux rimes semblables. Aussi leur strophe manque d'air, et la perspective en est maigre.

C'est dans les *Orientales* (1829) que l'art du versificateur devait se révéler avec sa plus grande puissance.

L'Orient avait été rappelé à l'attention publique par la campagne d'Égypte ; il avait communiqué une partie de son prestige au jeune vainqueur d'Aboukir, dont la gloire militaire avait bientôt rejailli sur ce lointain théâtre de ses exploits. V. Hugo, qui, au fond du cœur, rêvait de jouer le rôle de Napoléon en littérature, voulut avoir, lui aussi, sa journée des Pyramides. A la même époque, la Grèce, cet avant-poste de l'Orient, s'imposait aux préoccupations de l'Europe par sa courageuse résistance à la domination turque. Toutes les têtes étaient tournées vers ce brave petit peuple qui voulait être *lui-même*. Dès 1820, il n'était fils de bonne mère qui ne tint à honneur de rompre une lance en faveur des descendants de Périclès ; la presse, la tribune des deux Chambres, la littérature en général, retentissaient de déclamations fulgurantes contre la tyrannie du Croissant. On sait qu'il se forma des sociétés de Philhellènes, et le nom du duc de Choiseul-Gouffier, leur président, n'est pas encore tout à fait oublié aujourd'hui. Des jeunes gens s'enrôlèrent à Paris pour aller au secours des nouveaux Léonidas. L'imagination des plus pacifiques s'enflammait à la pensée des Klephtes, ces Corses des maquis de l'Épire, et les plus légitimes renommées pâlirent devant l'illustration des Palikares, ces vaillants soldats qui, pourtant, n'étaient que de simples gardes nationaux. Dans tous les cafés, on installe un tronc pour les révoltés.

L'aventure de Missolonghi et les boucheries de Chio accrurent les sympathies de l'Europe occidentale. Pour le coup, les Neuf Muses elles-mêmes prirent du service. Pierre Lebrun boucla ses guêtres pour aller rassembler en Grèce les matériaux de son meilleur ouvrage (1). Châteaubriand prononça d'harmonieuses philippiques devant les Pairs attendris. Lacretelle oublia un instant son éternel Voltaire, et composa, de sa meilleure encre, des consultations motivées en faveur de ses nobles et infortunés clients. Villemain fut spirituel comme toujours et chaleureux comme jamais. Delavigne sema au vent ses incendiaires *Messéniennes*, et V. Hugo, dans son petit jardin de Vanves, composa ses *Orientales*.

Qu'est-ce que ce livre ? Est-ce un musée où brillent des tableaux uniques pour la perfection de la couleur, mais vides de signification, ou bien une école de patriotisme en même temps qu'une suite de chefs-d'œuvre de style ? Les deux jugements ont été portés, et nous serions plutôt de l'avis de Planche, qui loue absolument la forme, mais constate la nullité de l'idée. Nombre de pièces sont une suite de vers sonores, mais d'où rien ne se dégage. Voici, par exemple, l'une des *Orientales* les plus populaires : la *Douleur du Pacha*. Allah est triste. Est-ce parce que ses soldats se sont révoltés ? A-t-il vu l'ange Azraël debout sur le pont de l'enfer ? A-t-il perdu les parfums qui le font rajeunir ? Est-ce que son bain a été mal préparé ? Aucune de ces explications n'est la vraie. S'il est

Assis comme un guerrier qui dévore un affront,

s'il pleure comme une femme, c'est parce que son tigre de Nubie est mort !

L'ouvrage est si peu destiné à célébrer l'indépen-

(1) Voyage en Grèce.

dance, que, dans la *Captive*, sujet qui, certes, devait faire jaillir quelques cris du cœur, le lecteur, on peut dire le spectateur, ne rencontre qu'une série de descriptions. La jeune fille regrette à peine sa patrie ; son cœur ne palpite pas au souvenir de la maison paternelle ; son âme reste indifférente à la pensée de la liberté perdue pour toujours. Elle se contente de regarder autour d'elle, et détaille avec un luxe de minuties parfois enfantin, « la mer plaintive, » les champs de maïs, les « astres sans nombre, » qui riment avec le « mur sombre » et avec le « sabre dans l'ombre. » Savez-vous ce qu'elle aime ? Elle aime une rive où, en été, « la pluie est chaude, » elle aime Smyrne, qui est une princesse « avec son beau chapel, » elle aime « la cigogne blanche sur les minarets blancs, » mais ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est d'être assise devant la mer pendant que

La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Le berger de Théocrite, lui aussi, désire contempler la mer, mais, dans le poète grec, outre l'image, il y a un sentiment ; dans V. Hugo, il n'y a qu'une sensation.

On aurait beau tordre dans tous les sens *Sarah la baigneuse* pour en exprimer l'idée maîtresse, ou même un soupçon d'idée. Cette très gracieuse fleurette n'a aucune prétention et n'apporte aucun enseignement. Que dire de *Lazzara* ? C'est le roman d'une jeune fille qui méprise les plus beaux partis pour suivre un Klephte. Il est vrai que ce Klephte a l'œil noir. Ici, plus que partout ailleurs, on lit en plein dans le procédé de l'auteur. C'est l'énumération infatigable, imperturbable, mais aussi troublante et fatigante à l'excès. M. Nisard a comparé V. Hugo à Lucain, à Stace, à Claudien, etc. ; c'est Ovide qu'il fallait dire. Voulant rendre cette idée

que le pacha de Négrepont eût tout donné pour obtenir cette jeune fille, il nous montre un à un tous les objets que « le vieux Omer » eût sacrifiés : ses vaisseaux à triple pont, son artillerie, les harnais de ses chevaux, les toisons de ses brebis, son turban, ses habits, ses pistolets, ses « tromblons (1) évasés », ses pommeaux d'argent, ses espingoles, son damas (2), une peau de tigre, ses flèches mogoles, sa housse, son étrier, son trésor, et, bien entendu, le trésorier, son harem, ses chiens de chasse, ses Albanais, les Francs, les Juifs, rabbin compris, son kiosque, sa salle de bain, sa citadelle, sa ville, son cheval, le frein du cheval et une Espagnole. On le voit, tout y est : le poète n'a oublié que la brosse à dents et le faux-col du vieux pacha.

Autre part il assimile le génie déchiré par la douleur au serpent coupé en morceaux : ni l'un ni l'autre ne peuvent reformer l'unité de leur être, ni réunir leurs tronçons mutilés. Cette pensée assez vulgaire s'autorise d'un mot du Persan Sadi (3) : « Il ne faut point s'attacher aux choses passagères. » Héraclite l'avait dit depuis longtemps. *Nourmahal la Rousse* est une description à la Saint-Amand terminée par une antithèse. La pièce les *Djinnns* est le récit d'un vacarme nocturne fait par les démons, et l'on est tenté de suivre le conseil du poète :

Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.

La *Romance mauresque* est l'histoire d'un neveu qui tue son oncle ; le neveu est

(1) Grosse espingole qui porte une balle d'une livre, et qu'on emploie sur les vaisseaux.

(2) Lame de sabre dure et tranchante, dont le plat présente des dessins moirés très variés.

(3) Poète et philosophe persan né à Chiraz, vécut aux XIIe et XIIIe siècle.

Le fils de la renégate
Qui commande une frégate,

et l'oncle est

Don Rodrigue de Hara :
Dona Sanche est sa sœur même.

Dans *Grenade*, l'auteur pense moins que jamais ; en revanche il y est peintre incomparable. On trouverait des choses ingénieuses dans *les Bleuets*, du sentiment dans *les Fantômes*, des traits sublimes dans *Mazeppa*. Mazeppa est l'histoire réelle de l'hetman des Cosaques, en même temps que l'histoire allégorique du poète sur la terre ; tous deux sont poursuivis, l'un par les bêtes sauvages, l'autre par les visions idéales, non moins implacables que les premières ; chacun des deux semble, dans sa course, s'avancer vers sa tombe :

Enfin le terme arrive ; il court, il vole, il tombe...
Et se relève roi.

La pièce correspondante de Byron est plus humoristique, sans être parsemée de moins de traits vigoureux.

Extase nous donne la preuve de l'existence de DIEU par le spectacle que présentent les légions d'étoiles dans un ciel pur. *Le Feu du ciel* est une page splendide, dont l'inspiration est empruntée à l'Écriture sainte. La nuée passe, tantôt rouge, tantôt pâle, morne comme un été stérile ; quand elle plane au-dessus de la mer, elle demande à DIEU s'il faut la sécher. — Non, répond l'Éternel. La même voix lui ordonne aussi d'épargner et la tribu qui campe sur le bord du grand Fleuve, et l'Égypte

Aux sphinx de granit rose, aux dieux de marbre vert,

et les mornes solitudes du désert, et les informes débris de la prodigieuse Babel ; mais, quand, à la nuée tou-

jours en marche, apparaissent deux cités coupables qui dorment dans la brume des nuits, la voix vengeresse s'écrie : C'est ici ! Et l'ouragan commence son œuvre de destruction. Rarement V. Hugo s'est élevé à une semblable hauteur : nous ne parlons que de l'artiste. La facture est magistrale, la netteté du dessin irréprochable. Que dire de cette richesse de couleur, de ces images colossales, de cette puissance de divination qui ressuscite les civilisations disparues ? Du *Bartas*, tant admiré de Goëthe, n'eût pas fait mieux, si, au lieu de se servir d'une langue en voie d'élaboration, il eût disposé d'un idiome arrivé à sa maturité absolue.

Plusieurs pièces sont consacrées à chanter les héros de l'indépendance hellénique. *Enthousiasme* est une mâle et pressante adjuration aux jeunes gens de partir pour la Crète, ou, si l'on aime mieux, pour la Grèce. Le poète s'interrompt soudain, et s'étonne, non sans un sourire, de l'ardeur qui l'enflamme, lui pauvre écrivain, modeste écho, simple voix, aussi inhabile aux armes qu'un enfant ou un vieillard. Les événements protestaient contre cette théorie qui tendrait à faire du poète une sorte de créature inachevée, infirme, innocente, incapable de remplir ses devoirs envers la loi, la société, la patrie. Le fier Santa-Rosa avait sacrifié à la défense de la Grèce les restes de sa frêle santé, et lord Byron, que son pied-bot condamnait au repos, avait voulu combattre et su mourir pour la patrie de Sophocle.

Navarin est un long cri de triomphe : rien n'égale la joie du poète à la pensée que la Grèce est délivrée de ses bourreaux. Le mouvement est moins dans les sentiments que dans les mots : la chaleur semble venir de la tête plutôt que du cœur. Certes, les vers sont des plus resplendissants, travaillés avec une vigilance jalouse par un ouvrier qui tient à honneur de se surpas-

ser dans un sujet de prédilection. Mais l'on n'est pas saisi au plus profond des entrailles, aucune larme ne jaillit, on n'a pas la vision du beau éternel, il manque l'étincelle sacrée. La Grèce n'a pas retrouvé son Homère!

Où le fier aiglon retrouve son habituelle envergure, c'est dans ses évocations de la féerie impériale. D'un coup d'aile, il remonte vers le soleil. Le fils du général Hugo nous représente Bounaberdi (comme les fellahs appellent Bonaparte) planant sur le désert qui le fête, et regardant passer le simoun. Ces nuages, cette poussière, ne sont-ce point des armées qui s'apprêtent à combattre sous ses ordres? C'est là le sujet fameux traité par Zedlitz (1). C'est la *Revue nocturne* où le poète allemand représente les ombres des morts sacrifiés dans les sanglants holocaustes de ce début de siècle, se relevant de leur linceul glacé et venant, avec leur passive obéissance, se ranger devant le cheval blanc de l'empereur : « Et ceux que le limon du Nil recouvre, — et le sable arabe, — ils sortent de leurs tombeaux, — ils prennent l'arme à la main. — Et, à la douzième heure, — le trompette abandonne son tombeau, — il sonne, — et chevauche çà et là. — Ils ricanent, les crânes blafards, — bien sous le casque. — Et les mains de squelette tiennent — les longues épées haut. » On reconnaît l'inspiration qui a fourni à H. Heine sa ballade des *Deux Grenadiers*. Lui ! « Toujours lui ! Lui partout ! »

A la vue de ces strophes irréprochables, pareilles aux blanches théories des vierges athéniennes, on voudrait applaudir, mais, à chaque moment, on est arrêté par des mots incompréhensibles, que l'auteur, désireux de prouver son érudition, multiplie avec une profusion trop orientale. Pour entendre son livre, il faut avoir à côté de soi le *Voyage de Pouqueville*, le *Résumé de l'histoire*

(1) Né à Johannisberg (Silésie autrichienne) en 1790, mort en 1862. Il fut secrétaire de Metternich.

de la Grèce par Armand Carrel, un dictionnaire spécial ; il faut avoir fait ses trois ans à l'école d'Athènes, ou, tout au moins, posséder la confiance du professeur de grec moderne au collège de France. Passe encore pour chébec ! Tout bon Marseillais sait que c'est un bâtiment à trois mâts terminé en pointe ; mais icoglan (page du Grand Seigneur), dogre (bâtiment spécialement en usage pour la pêche du maquereau), galéace (galère vénitienne), mahonne (galère turque), prame (vaisseau à fond plat), polacre (petit bâtiment espagnol), lanche (embarcation des côtes), caraque (immense navire que les Portugais employaient à la navigation des Indes orientales), timariot (soldat turc qui jouit d'un bénéfice militaire), guivre (?) et vingt autres !

La variété des rythmes, voilà, en définitive, la grande originalité de V. Hugo. C'est lui qui, le premier, dit-on, a conçu et réalisé l'idée de combiner les différentes espèces de vers, juxtaposant, par une association ingénieuse et hardie, les vers les plus dissemblables, l'humble monosyllabique au majestueux alexandrin. Mais là encore est-il bien le premier qui ait frayé la voie ? A-t-il, comme jadis Horace, le droit de faire entendre son

Libera per vacuum posui vestigia princeps ? (1)

On sera sans doute surpris d'apprendre que de telles audaces remontent au siècle correct entre tous : le XVII^e siècle avait eu son novateur en ce genre dans le P. Louis, auteur du poème de la *Magdelaine*. Celui-ci nous montre son héroïne interrogeant l'écho :

Que craignent les oiseaux volants dans ces bocages ?

Cages !

Que deviendra l'épine, enfin, si je l'arrose ?

Rose !

(1) Le premier j'ai porté mes pas sur le terrain vierge.

Les poètes de l'âge de Richelieu avaient eu un faible pour ces acrobatismes de la versification ; l'école de Ronsard et même celle de Marot (on l'a vu) avaient tenté force combinaisons destinées à charmer l'oreille la plus exigeante, par un savant mélange de vers de toute grandeur. Mais ce n'est peut-être, en définitive, à aucune de ces époques littéraires qu'il faut attribuer l'honneur de cette évolution rythmique ; il semble juste de le rapporter tout entier aux poètes symboliques chrétiens du moyen-âge, particulièrement à Adam de Saint-Victor.

Dans une strophe où le célèbre mystique chante la *Lumière des âmes*, il nous offre quatre vers tétrasyllabiques sur une même rime, suivis d'un vers de sept syllabes :

Quando venis,	Nam magistros
Corde lenis ;	Et ministros
Quando subis,	Decet doctos
Atræ nubis	Et excoctos
Effugit obscuritas (1).	Ignem Sancti Spiritus (2).

Cette petite strophe a, peut-être, servi de modèle au poète des *Djinns* :

La voix plus haute
Semble un grelot, etc.

Adam a même eu comme l'intuition de la fameuse strophe de huit vers, chère à V. Hugo : d'abord trois vers monorimes, un vers différent (le quatrième), puis trois autres vers monorimes, suivis du vers qui correspond au quatrième :

(1) Quand tu viens, tu adoucis les cœurs ; quand tu entres, l'obscurité profonde de la nuée s'enfuit.

(2) Car il convient que les maîtres, les ministres soient instruits et purifiés par le feu de l'Esprit Saint.

Suggestor sceleris,
 Pulsus a superis,
 Per hujus aeris
 Oberrat spatia.
 Dolis invigilat,
 Virus insibilat,
 Sed hunc adnihilat
 Præsens custodia (1).

Une dernière citation démontrera jusqu'à l'évidence que le moyen-âge, admirable par la richesse de ses conceptions poétiques, a su employer toutes les combinaisons de la prosodie. Parlant de la Vierge, Adam de Saint-Victor la compare au lys immaculé :

Nec pudorem læsit conceptio,
 Nec virorem floris emissio ;
 Concipiens
 Et pariens,
 Comparatur lilio (2);

soit deux vers de dix syllabes, deux de quatre, ceux-ci à rimes plates, puis un vers de sept, rimant avec les deux premiers.

Mais surtout qu'on ne nous objecte pas la présence, dans la poésie latine classique, de tentatives analogues : ce sont les poètes chrétiens les premiers, quoi qu'on ait voulu prouver par l'exemple des vers léonins, qui ont apprécié l'infinie puissance de la rime, et compris le rôle considérable qu'elle doit jouer dans la versification moderne.

Il nous reste à demander pardon au splendide écrivain de nos chicanes indiscrètes ; cependant nous voudrions encore insister sur le caractère exclusivement descriptif de quelques pièces où, suivant le mot d'un

(1) L'instigateur du crime, chassé des cieux, erre à travers les espaces du ciel; il médite la ruse ; vipère, il siffle, mais une surveillance attentive le déjoue.

(2) L'enfantement n'a point nui à sa pudeur, la production d'une fleur à son éclat ; qu'elle conçoive ou qu'elle enfante, elle ressemble au lys.

critique, « il oublie de sentir et de penser », et où il semble se croire quitte envers le lecteur parce qu'il a remplacé l'idée et la passion par une métaphore ou une image. On éprouve une cruelle déception en constatant que la verve chez lui n'est jamais continue, que les plus belles strophes sont suivies de déclamations incohérentes, que le matérialisme, en attendant le naturalisme, s'infiltré goutte à goutte dans les plus suaves rêveries, que le sacrifice, le patriotisme, la liberté, ne trouvent pas toujours en lui un admirateur éloquent, sincère et convaincu, que souvent son expression brille d'une pompe déplacée, et que, plus souvent encore, en cherchant le mot expressif, frappant, original, il aboutit à la recherche, à la préciosité, au gongorisme.

Quand il le veut, V. Hugo est classique par la pureté irréprochable de la forme :

L'Enfant.

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
 Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
 Chio qu'ombrageaient les charmillés,
 Chio qui dans les flots reflétait ses grands bois,
 Ses côteaux, ses palais, et le soir quelquefois
 Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul, près des murs noircis
 Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
 Courbait sa tête humiliée.
 Il avait pour asile, il avait pour appui
 Une blanche aubépine, une fleur comme lui
 Dans le grand ravage oublié.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
 Hélas ! pour essayer les pleurs de tes yeux bleus
 Comme le ciel et comme l'onde,
 Pour que dans leur azur de larmes orageux,
 Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
 Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner,
Pour rattacher gaïment et gaïment ramener
 En boucles sur ta blanche épaule,
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
 Comme les feuilles sur le saule ?

.

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
 Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu, fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
 Je veux de la poudre et des balles.

Veut-on notre conclusion sur les *Orientales* ? Elles ont été, sont et resteront le livre de chevet des collégiens, et le manuel par excellence des apprentis versificateurs. C'est une gloire comme une autre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA POÉSIE (suite). — Casimir Delavigne.
(Les Messéniennes.)

VOICI le type de l'homme de lettres rangé, laborieux, correct, soucieux de sa dignité, méritant la considération et l'estime, et obtenant par surcroît la popularité et même la gloire, fleur d'athénée, prédestiné aux couronnes académiques, heureux dans sa vie, dans ses amitiés, dans ses ouvrages. La politique ne le séduisit jamais ; il résista à l'irrésistible tentation de lancer quelque pompeuse profession de foi, à prononcer des harangues longtemps improvisées, à combler de sa prose les complaisantes colonnes du *Moniteur*, ce Père-Lachaise des élucubrations de nos Pères Conscrits. En dépit des offres, des sollicitations, il reste fidèle à la vie privée, fidèle aux chastes filles de Mnémosyne. *Domum mansit, versus fecit* : c'est presque l'épithaphe de l'antique matrone.

Il est du nombre de ces littérateurs privilégiés qui, d'abord, dînent régulièrement, couchent autre part et mieux que sous les ponts, et qui, à un autre point de vue, grâce à la plus heureuse flexibilité d'aptitudes, s'attaquent avec un succès égal aux genres les plus opposés ; partout, dans l'ode, l'épigramme, la chanson, la romance, l'hymne guerrier, la comédie, le drame, il réussit, et s'il n'écrase pas ses rivaux, il ne laisse pas d'atteindre une sorte de supériorité relative qui fait illusion à ses nombreux et fidèles admirateurs. Les circonstances, du reste, l'aident, et, de son côté, il n'oublia jamais, tout en restant honnête et même fier, de tourner l'aile de son moulin du côté d'où venait le vent. Il y a du Delille dans ce poète un peu effacé, mais si

sympathique ; l'un et l'autre sont de fort habiles rhétoriciens sans originalité, qui ont fait leur trouée dans la littérature grâce à la protection combinée des Tropes, des Lieux Communs et des Chries.

Le 4 avril 1793 (le jour où Dumouriez livrait aux Autrichiens les commissaires de la Convention, et passait lui-même la frontière) naquit au Hâvre, d'honorables commerçants entourés de l'estime universelle, celui qui devait illustrer le nom de Casimir Delavigne. Son enfance n'a pas d'histoire. Il n'y eut, dans sa carrière d'écolier, rien de surnaturel, de fulgurant, rien qui annonçât l'homme de génie, le futur grand homme. Il ne fut atteint d'aucune anémie cérébrale, résultat de veilles trop prolongées ; il travaillait avec une sage modération. *Sapere ad sobrietatem* semble avoir été sa devise de collégien. Il fit ses études supérieures à Paris, au lycée Napoléon, où il retrouva son frère Germain, qui, dans les intervalles des heures de classe, tarabustait les Muses avec plus de persévérance que de réussite. L'émulation aidant, Casimir voulut, lui aussi, leur « dire avec goût deux mots. » Dès ses premiers essais, il supplanta son modèle. Germain ne fut pas jaloux, et, avec ce dévouement paternel si fréquent chez les frères aînés, il se fit le héraut, l'admirateur bruyant des alexandrins de Casimir. Ici, c'était le cadet qui s'appelait Pierre et l'aîné qui était Thomas. Les deux rimeurs firent, à cette époque, la connaissance et devinrent les amis intimes du jeune Scribe, le même qui devait, avec un brodequin assez bas de talon, jouer les Molière sous la monarchie de juillet. Pendant la semaine, ils faisaient des économies sur le petit budget qui leur était alloué par leurs familles pour leurs dépenses scolaires, et, le dimanche, jour de sortie, ils se rendaient dans un petit restaurant proche du Palais-Royal, ou dans le fameux café Procope, où jadis avaient péroré

les Duclos, les Piron, les Marmontel, les Voltaire. Là, ils se partageaient d'avance, nouveaux généraux d'Alexandre, les dépouilles de la république des lettres. La gloire trente fois séculaire de l'aveugle de Smyrne était gravement menacée; en effet, Casimir se proposait de composer un poème épique; de son côté, Scribe aspirait à remplacer les Dupin et les Berryer; Germain se contentait modestement de donner des lois à l'empire de Melpomène.

Un oncle des deux frères les présenta au vieil Andrieux, dont le premier mouvement fut d'engager Casimir à faire son droit. Mais le seul nom de Gaius fit trembler le jeune poète. L'année qui suivit, ce dernier, étant sur les bancs de la classe de rhétorique, célébra, dans un dithyrambe, la naissance du roi de Rome. Napoléon, qui lut la pièce et la trouva remarquable, alla visiter son lycée favori. On lui présenta Casimir : « Que désirez-vous ? » lui demanda-t-il. — « Sire, d'être réformé. » Il faut savoir qu'à cette époque, en dépit des légendes contraires, la perspective de la conscription exerçait, sur nombre d'adolescents, une véritable terreur. En 1811, plus de dix mille réfractaires erraient dans les bois, avec la complicité bienveillante des parents, qui leur portaient des vivres, et des autorités, qui feignaient de ne rien savoir. A la réponse qui lui fut faite, Napoléon réprima avec peine un geste de surprise et un mouvement de colère. « Accordé ! » fit-il, d'une voix brève.

L'anecdote, comme il fallait s'y attendre, a été démentie par Germain Delavigne; elle est pourtant bien vraisemblable. Après tout, Casimir n'était pas aussi coupable qu'on pourrait le croire si on n'écoutait que les inspirations du chauvinisme. Il se rendait parfaitement compte de son peu de goût pour l'état militaire, et comprenait qu'il ne serait jamais qu'un fort médio-

cre héros. Le rôle de Tyrtée n'est pas de combattre, mais d'animer les combattants. Puis, il était atteint d'une ophthalmie qui menaçait de le rendre complètement aveugle — commencement de ressemblance avec Homère ! L'année suivante, les conscrits de sa classe signèrent une pétition pour demander qu'il fût exempté, et cependant aucun d'eux n'ignorait que si elle était favorablement accueillie, l'un d'eux serait tenu de le remplacer.

Alors présidait aux destinées d'une administration dont les agissements n'ont jamais provoqué, de la part des populations, un enthousiasme qui aille jusqu'aux trépignements du délire, nous voulons dire celle des Contributions indirectes, un directeur général qui fut, en ces quinze premières années du siècle, la providence des rimeurs. Il leur donnait la pâture sous forme de sinécures dans ses bureaux, et sa bonté s'étendait sur les nourrissons de la littérature qui lui semblaient mériter des encouragements. Cet homme était Français de Nantes. Les Mécènes se font trop rares pour que nous refusions à celui-ci quelques lignes de biographie.

Né à Valence en Dauphiné, il était officier municipal à Nantes, lorsqu'il fut nommé, en 1791, député de la Loire-Inférieure à l'Assemblée législative. Là il se fit remarquer par son caractère bouillant et l'emphase de ses discours. On a souvent cité cette phrase d'un inepte discours contre le Pape : « Ce prince, burlesquement menaçant, cherche à prendre l'attitude du Jupiter Tonnant de Phidias, mais ses traits impuissants viennent s'éteindre contre le bouclier de la liberté placé sur le sommet des Alpes. » Il fut, du reste, comte de l'Empire, député sous Louis XVIII, pair de France sous Louis-Philippe. Sa carrière, comme on voit, brille surtout par l'unité des convictions !

Cet excellent homme n'exigeait aucune assiduité de

ceux qui composaient sa volière poétique. Lorsqu'il rencontrait Delavigne, il le grondait avec bonté, et lui disait : « Mon cher enfant, *ne perdez pas ici votre temps*, allez travailler. Si je vous ai donné une place, c'est pour que vous ayez bientôt le moyen de vous en passer. *Ne venez ici que le dernier jour de chaque mois pour toucher vos appointements.* »

Le jeune poète présenta aux suffrages de l'Académie une pièce intitulée : *Charles XII à Narva*, qui obtint une mention, puis la *Découverte de la Vaccine*, qui mérita un accessit. On remarquait de beaux vers dans cette dernière pièce, dont les détails techniques furent communiqués au poète par le savant secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, Pariset (1) :

Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort longtemps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne :
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne ;
Plus mûre, elle est dorée ; elle s'ouvre, et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisse le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours, etc.

1815 amena l'effondrement de l'Empire ; nul plus que C. Delavigne ne fut frappé au cœur par les épreuves et les souffrances de la patrie. Les rigueurs intem-

1. On lit encore avec plaisir ses *Éloges* des médecins fameux, bien que le style soit parfois tendu et déclamatoire.

pestives, les proscriptions, les exécutions, les représailles de toute nature provoquèrent son indignation : il se sentit vraiment poète. De là ses *Messéniennes*.

On sait que le titre est une allusion à la lutte des Messéniens contre les Lacédémoniens ; à la suite de longues discussions avec leurs voisins, ceux-ci, poussés par la jalousie et la colère, passèrent au fil de l'épée les habitants d'Amphéia, et, par un serment solennel, s'engagèrent à ne point revoir la fumée des maisons de Sparte avant d'avoir triomphé de leurs adversaires. Abattus, réduits à l'impuissance, les malheureux Messéniens gémissaient pendant trente-neuf ans sous un joug de fer ; mais, en 685, guidés par un jeune homme qu'enflammaient l'opprobre de sa patrie et le désir de lui rendre son antique liberté, ils réussirent à chasser les oppresseurs. La fortune cependant devait encore les trahir : les survivants de cette lutte épique firent voile pour la Sicile et fondèrent Messine. Deux cents ans plus tard une suprême révolte des Messéniens leur rendit cette autonomie pour laquelle leurs ancêtres avaient combattu avec une persévérance si héroïque.

La première *Messénienne*, *La bataille de Waterloo*, parut en 1815. A lui seul, le premier vers donnait satisfaction au sentiment éprouvé par un certain nombre de Français : le dégoût en face des outrages dont on abreuvait les héros du 18 juin, et des calomnies qu'on prodiguait à la mémoire des victimes.

Ils ne sont plus ! Laissez en paix leur cendre.

Plus loin, le poète gémissait sur les dissensions qui partageaient la France en deux camps :

Pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.

Il ne peut s'habituer à la pensée que les hordes de

Blücher aient dressé leurs tentes sur les promenades de la capitale, et que les soudards de Wellington se soient installés dans les salles du Louvre. Jamais situation plus lamentable depuis les jours terribles de la guerre de Cent Ans ! Est-ce que la dernière heure de la France va sonner ? Quel est donc le devoir du bon citoyen, sinon, pour éviter la guerre civile, ce fléau des fléaux, de reconnaître, de saluer l'oriflamme adoptée par les Bourbons ?

Soldats ! le Ciel prononce, il relève les lys :
 Adoptez les couleurs du héros de Bouvines,
 En donnant une larme au drapeau d'Austerlitz.

Devant l'étendue de ses malheurs, la France doit se souvenir de son passé, se recueillir, panser les blessures que lui ont faites des revers immérités, songer que l'union seule peut lui apporter le salut, avoir foi dans sa mission providentielle, se montrer enfin digne de son passé. L'Europe est victorieuse, mais elle ne nous verra point fléchir le genou :

Présentons-lui la paix, les armes à la main !

La péroraison surtout fit battre bien des cœurs :

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
 Vous, les témoins de notre deuil,
 Ne croyez pas, dans votre orgueil,
 Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
 Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
 Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
 Seconderait notre courage,
 Et qu'un autre Germanicus
 Trait demander compte aux Germains d'un autre âge
 De la défaite de Varus !

Puis le poète, s'armant de la satire, flagellait les Mummius modernes qui chargeaient sur leurs fourgons

les chefs-d'œuvre signés Poussin, Lesueur, Prudhon, David, Girodet, Raphaël ou Corrège. Il revenait bientôt à des tons plus doux, et signalait à ses compatriotes *le besoin de s'unir* et de se rallier autour d'un gouvernement constitutionnel. Boileau, si fier d'avoir traduit le mot perruque par une élégante périphrase, eût été satisfait du rébus auquel son élève avait recours pour nous faire comprendre les beautés de la Charte :

Opposons une digue aux tempêtes civiles.
 Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
 L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
 Libres et dépendants, offrent au rang suprême
 Un rempart contre nous, un frein contre lui-même.

Ce qui domine dans ces élégies, d'inspiration si diverse, c'est la haine de l'étranger : ce sentiment n'est jamais si vivement exprimé que lorsque, dans sa deuxième *Messénienne*, le nouvel Archiloque flétrit chez les coalisés l'odieux abus de la victoire, qu'il lance contre leur morgue insolente de pathétiques imprécations, qu'il leur rappelle avec une sanglante ironie que, s'ils peuvent emporter les bas-reliefs de nos monuments et mettre au pillage nos collections savantes, ils ne réussiront jamais à faire disparaître nos trophées et nos titres de gloire.

La quatrième et la cinquième *Messéniennes* ont pour sujet la vie et la mort de Jeanne d'Arc.

Pauvre paysanne, grandie près d'une chesnaie qui domine la Meuse, toi dont la naissance fut, dit la légende, accompagnée des chants de joie de ton village (1), que ta mère enfanta « croyant donner le jour à la foudre, » mélancolique protégée de St Michel et de Ste

« Dans une nuit de l'Épiphanie, tous les habitants de Domrémy, saisis d'un inconcevable transport de joie, se mirent à courir çà et là, se demandant l'un à l'autre quelle chose était donc advenue !... Les coqs éclatèrent en tels chants que jamais semblables n'avaient été ouïs. »

Catherine, qui honoras avec tant de simplicité les confesseurs de la foi et les anges, qui aimas tant « le Roy du ciel, » qui arboras la devise « Jhesus Maria ! » qui écoutas les *voix* et crus à ta mission, fille de la Lorraine, libératrice de la France, reçois les hommages d'un peuple en proie au vertige et qui, plus que jamais, a besoin de se reconforter à tes exemples et d'être sauvé par ton intercession !

Et pourtant, qui le croirait ? cette figure héroïque semble avoir porté malheur aux poètes.

Dans un de ses drames les plus incohérents, *Henri VI*, Shakspeare parodie odieusement le caractère de Jeanne, dont il fait une bohémienne, une bouffonne, une sorte de virago sans pudeur et de sorcière corrompue et blasphématrice. Un autre poète anglais, de grand talent, Southey, ne trouve rien de plus original que de la faire *naître d'une côte de notre mère Ève* ! Chapelain avait élucubré, on le sait, vingt-quatre chants de douze cents vers chacun, soit un respectable total de vingt-huit mille huit cents alexandrins rocailleux et aigres, dont quatorze mille quatre cents seuls ont eu les honneurs de l'impression et qui, d'après le mot de Th. Gautier, « ont mis en sang les lèvres et râpé la langue » de ceux qui ont commis l'imprudance de les lire à haute voix.

En 1718, un poète, nommé P. Duménil, consacra à Jeanne une épopée où l'on voit la brave jeune fille triompher des Anglais parce que, comme jadis Énée, elle a reçu un bouclier où sont retracés les grands événements de l'histoire de France, et annoncées l'usurpation, les victoires et la chute du premier des Napoléons !

En 1819, d'Avrigny donnait à la Comédie Française une tragédie de *Jeanne d'Arc*, où l'on rencontre d'assez beaux vers et un passage vraiment remarquable, celui où la vaillante guerrière raconte les occupations de

son enfance : l'œuvre était médiocre bien qu'honorable.

Au siècle dernier, Voltaire, qui congratulait Frédéric pour ses victoires sur les Français, était digne d'outrager la « bonne Lorraine, » et il l'outragea avec un abominable cynisme.

Schiller, un Allemand, hélas ! est le seul qui ait été à la hauteur de son rôle, et encore a-t-il maladroitement jeté sur cette histoire, si poétique par elle-même, les fictions les plus inadmissibles, sans compter qu'il prête à son héroïne des sentiments qu'elle n'a jamais éprouvés, lorsqu'il la montre ou livrée aux angoisses d'une passion terrestre, ou, sur le champ de bataille, tuant, avec une cruauté atroce, le jeune Montgomery, qui l'implore vainement. Or, ni le cœur de Jeanne ne faiblit, ni sa main ne fut tachée de sang. Les adieux de la pauvre bergère au pays qu'elle ne reverra plus sont classiques : « Adieu, montagnes, adieu, chers et paisibles vallons ! Jeanne ne parcourra plus votre sol. Jeanne vous dit un éternel adieu ! Gazons que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, continuez de verdier gaiement ! Adieu, grottes, et vous, fraîches fontaines ! Écho aimable, voix de cette vallée qui souvent as répondu à mes chansons, Jeanne s'en va pour ne plus revenir !

» Vous tous, témoins de mes joies paisibles, je vous laisse derrière moi pour toujours ! Dispersez-vous, mes agneaux, sur la bruyère ; vous êtes maintenant une bergerie sans pasteur, car il faut que je paisse un autre troupeau, là-bas, sur le champ sanglant du péril. Ainsi me l'ordonne la voix de l'Esprit ; ce n'est pas un désir vain ou terrestre qui me pousse (1). »

Heureusement inspiré par les malheurs de la patrie, Delavigne a su atteindre l'éloquence dans un sujet qui réveillait de si amers et si touchants souvenirs :

(1) Cf. *Hist. de la Littérat. allemande*, par Heinrich, III, 50 et seq.

Ah ! pleure, fille infortunée !
 Ta jeunesse va se flétrir
 Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
 Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Ainsi qu'une source affaiblie,
 Près du lieu même où naît son cours,
 Meurt en prodiguant ses secours
 Au berger qui passe et l'oublie ;

Ainsi.....
 Finit ta chaste destinée,
 Et tu péris abandonnée
 Par ceux dont tu sauvas les jours.

Les autres *Messéniennes* ne semblent pas avoir été écrites sous la dictée d'un sentiment bien profond ; stimulé par l'accueil du public et la générosité du libraire, l'auteur a exploité une veine heureuse, qui lui promettait de nouvelles richesses poétiques. Plus que jamais on découvre, dans ces productions incohérentes faites de pièces et de morceaux, les défauts habituels de l'écrivain : le factice, le superficiel, l'absence d'un style vigoureux, d'une empreinte personnelle, de l'inattendu. Tantôt, comme dans le *Jeune Diacre*, Delavigne se contente de rimer une anecdote du *Voyage en Grèce* de Pouqueville ; tantôt, comme dans le *Départ*, d'aligner des lieux communs sonores sur la liberté. Il y aurait néanmoins une iniquité criante à tout condamner en bloc. Certes Delavigne est rarement l'émule des grands poètes, mais il est presque toujours un versificateur brillant. A défaut de génie, il sait son métier d'écrivain ; il a surtout cette facture délurée qui distingue les lauréats des concours généraux universitaires ; il connaît son histoire ancienne, ses auteurs, sa mythologie, et il sait, à l'occasion, présenter sous une forme habilement dramatisée des épisodes ou gracieux ou sublimes. En voyant ces alexandrins si bien parés, si corrects dans

leur symétrie, si irréprochables dans leurs nœuds de cravate académiques, si spirituellement tournés, on se dit : Les magnifiques hexamètres qu'on tirerait de là ! Poètes latins modernes, Commire, Rapin, Vannièrre, un émule vous est né, mais il écrit ses vers latins en français :

Des champs de Sunium, des bois du Cithéron,
 Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
 Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards !
 Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
 Là fut l'autel de la Fortune.
 Autour de ce rocher, rassemblez-vous, vieillards ;
 Ce rocher portait la tribune ;
 Sa base encor debout parle encore aux héros
 Qui peuplent la nouvelle Athènes ;
 Prêtez l'oreille ; il a retenu quelques mots
 Des harangues de Démosthènes.
 Guerre aux tyrans ! Soldats ! le voilà, ce clairon
 Qui, des Perses jadis, a glacé le courage
 Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
 Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon.
 C'est là que de son père on suspendit l'image !
 Partez, marchez, courez ! vous courez au carnage,
 C'est le chemin de Marathon !
 O sommet du Taygète, ô débris du Pirée,
 O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
 La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
 La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

A quoi bon poursuivre, vers par vers, cette fastidieuse analyse, dont la conclusion, une fois encore, met hors de doute l'exceptionnel savoir-faire de l'auteur, et nous démontre qu'il avait étudié sa langue maternelle comme on étudie une langue morte, confondant la poésie avec les tropes de Beauzée (1), remplaçant, partout, ou peu s'en faut, la vérité du sentiment par le

(1) Né à Verdun (1717), fut professeur de grammaire à l'École militaire ; il collabora à l'Encyclopédie, où il remplaça Dumarsais. Ses ouvrages sont remarquables par la méthode.

désordre exubérant d'un lyrisme de commande, préférant la forme et les contours à la nature et à l'idéal, prenant l'insignifiance pour la netteté, le factice pour la délicatesse, l'agitation pour l'énergie ! Dans ce style spécieux où l'on cherche vainement le mot propre, quelle fatigue de constater à la fin de chaque développement un trait, une épigramme, une mignardise ! Si Delavigne veut dire que les voyageurs cherchent la liberté sur le sol de la Sicile, il ajoute bien vite que la flamme sacrée de la liberté y est éteinte comme la flamme de l'Etna ; qu'à Venise, les habitants ont perdu leur bravoure plus vite que les gondoliers n'ont oublié les vers du Tasse ; qu'en Autriche, les vainqueurs de la tyrannie se sont métamorphosés en tyrans ; qu'à Paris, on voit la Liberté sur un autel, mais qu'elle est en marbre ! Rien de plus répugnant que ces grâces qui semblent autant de grimaces, que ces ornements bons à jeter aux *vieux habits, vieux galons*.

Dans les récits ordinaires, où il faut un certain talent d'exposition, l'auteur, qui se résigne alors à être naturel, a souvent réussi. Comme exemple citons le fragment pathétique intitulé : *Les trois jours de Colomb*. Mais, toujours esclave de ses procédés habituels, il a gâté ce petit drame, devenu à juste titre classique et populaire, par des considérations glaciales sur la guerre de l'Indépendance des États-Unis, sur Washington, qui est un Cincinnatus et, pour la rime, un Caton, sur Bolivar (1), Ferdinand VII et l'inévitable La Fayette, célébré dans une phraséologie amphigourique. Il faut reproduire ce dernier passage pour montrer ce que devient le talent de C. Delavigne quand il se fourvoie :

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs ?
 Quel monarque ou quel dieu sur ces bords va descendre ?

(1) Né en 1785 à Caraccas, affranchit son pays du joug des Espagnols, devint président de la république de Colombie, et mourut en 1830, abreuvé d'amertumes.

Un guerrier citoyen foule en versant des pleurs
 Le sol républicain que, jeune, il vint défendre.
 De respect et d'amour il marche environné ;
 Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné ;
 Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
 Pour la liberté sainte a toujours combattu,
 Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage
 Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Dans les dernières *Messéniennes*, le poète est littéralement dompté par la fatigue. Les mots ne lui viennent plus, les tournures lui refusent service. A chaque moment son Pégase asthmatique, dont les côtes saillissent sur ses flancs évidés, s'arrête, l'oreille basse, pour souffler et renifler ; bref, jamais ne fut rendue plus manifeste la nécessité, qui s'impose à l'écrivain, de ne prendre la plume que s'il a quelque chose à dire.

La popularité de ces élégies multicolores fut incroyable ; l'engouement dont leur auteur se vit l'objet atteignit des proportions extravagantes ; le nom de Delavigne fut répété avec transport sur tous les points du territoire. Le parti constitutionnel adopta le poète comme l'écho de ses sentiments, l'interprète de ses aspirations. Dès lors, suivant un contemporain, il ne fut pas plus permis de toucher à ses vers qu'à la Charte ; on eût dit que chacun de ses alexandrins faisait partie du pacte fondamental. Sous peine de passer pour mauvais Français, il fallut bon gré mal gré acquitter un tribut d'admiration. Le parti libéral chercha, lui aussi, à s'emparer de ce nom et à confisquer cette gloire ; le journal la *Minerve*, qui était son organe, répéta chaque jour, avec un pieux empressement, les louanges d'un poète qui n'était pas emmaillotté dans les langes de convictions surannées et défraîchies. Quant aux classes moyennes, elles se reconnaissaient dans ce talent rassis et distingué. Les bonapartistes pouvaient-ils repousser celui qui avait prôné leur courage et leur résignation, qui, malgré

ses sévérités pour « le vainqueur du Thabor, » l'avait dépeint, dans son île solitaire,

Grand comme son malheur, détrôné, mais debout,

et

Laisant l'Europe vide et la victoire en deuil ?

A distance, cet enthousiasme nous paraît le résultat d'une véritable aberration. Quoi ! une telle idolâtrie pour un écrivain de troisième ordre, sans vigueur, au style diaphane, d'une monotonie étourdissante ! Mais qu'on veuille bien y songer : il y a quelques années à peine que Delille est mort ; son école est triomphante en dépit et de l'auteur des *Méditations*, qu'on a pu, après tout, prendre pour l'alter ego, le continuateur du chantre de la *Pitié*, en dépit aussi de l'auteur des *Odes et Ballades*, qui, jusqu'ici, est resté dans le rang, et n'a pas encore poussé son cri de révolte. MM. Jouy, Jay, Auger représentent la tradition et sont préposés à l'arche sainte du goût ; ils ont repris la suite des affaires de la maison Laharpe, Marmontel, M.-J. Chénier et Cie, et sont respectés comme d'infailibles oracles. M. Brifaut est quelqu'un, et M. Baour-Lormian quelque chose ! Les classiques sont les divinités du jour, trônent à l'Académie, disposent des réputations, distribuent les palmes, et se formeraient en légion thébaine si quelque audacieux menaçait le Pinde. Or quel poète, au moins dans les *Messéniennes*, est plus classique (pseudo-classique) que C. Delavigne ?

S'il n'a pas la grande allure des classiques, il en a les formules. Vouloir compter les figures de langage des *Messéniennes*, c'est vouloir compter les étoiles, c'est vouloir se rendre un compte exact du chiffre auquel est arrivée la postérité de Jacob. Pas un trope n'est oublié. Signalons surtout le rôle prépondérant que joue une figure hybride, mélange d'apostrophe et d'interro-

gation : c'est une contrefaçon naïve du *Où vais-je ? Où suis-je ?* cher aux poètes tragiques encore au biberon. En voici la liste complète pour la seule pièce, la *Dévastation du Musée* :

Où vont ces chars pesants ? — Viennent-ils lui ravir ? — Muses, penchez vos têtes. — Vont-ils anéantir ? — Porteront-ils le fer ? — Dieu du jour, dieu des vers, ils brisent ton image ! — Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille ! — Non, tu n'es point le dieu qui vengea les Neuf Sœurs ! — Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie ! — Adieu, Corrège, Albane, immortel Phidias ! — Noble France, pardonne ! — Laissons-la s'élever, cette école nouvelle ! — D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne ? — Qui dois-je couronner, du peintre ou des guerriers ? — Croit-il anéantir tous nos titres de gloire ? — Comment disparaîtront, ô superbes monarques ? — Allez, détruisez ! — Comblez ces fleuves ! — Aplaissez ces monts ! — Qui les effacera ?

Soit un total de vingt apostrophes pour une pièce de 114 vers, c'est-à-dire, en moyenne, une apostrophe tous les cinq vers et demi. La plume vous en tombe. Comment les critiques du temps n'ont-ils pas sévèrement jugé ce débordement de rhétorique ? Oh ! nous le savons, certains représentants de l'esthétique contemporaine répondront, sans doute, qu'il faut être atteint d'une affreuse myopie intellectuelle pour aller, à grand renfort de besicles, supputer laborieusement le nombre de tropes que renferme une pièce de vers ; ils ajouteront qu'il faut laisser ce rôle infime aux d'Aubignac attardés, Aristarques de pacotille, qui croient encore que la perfection d'une œuvre se mesure à l'observation des préceptes du goût et des règles du beau. Quoi qu'il en soit, le style de C. Delavigne restera comme un modèle de froideur et de monotonie.

Encore une fois, on croirait qu'il fait des vers à l'aide

d'un *Gradus*. L'Angleterre s'appelle *Albion*, les Espagnols, *enfants de Pélage*, le deuil est aux *bosquets de Guide*, les lauriers sont des *rejetons qui enfantent un bois sacré*, Némésis porte un *flambeau vengeur*, Venise est la *fillette de Neptune*, Florence, *la veuve de Médicis*, Naples s'appelle déceimment *Parthénope*, et, sur sa carte, Apollon a remis son titre bien connu : « *vainqueur de Python*. » Veut-on savoir comment le poète use et abuse de l'antithèse ? Les sept premiers vers de l'*Ode à Napoléon* en renferment cinq !

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté ;
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité...

Concluons. Delavigne a été un collégien modèle, un bachelier exemplaire ; toute sa vie, il est resté l'honneur de la pension Gourju (nourriture saine et abondante) ; on peut dire de lui qu'il a été une *bête à concours* hors ligne. Quand la postérité essaie de se le représenter, elle le voit avec des dictionnaires sous le bras, tenant, d'une main, un filet exhalant des senteurs de charcuterie, et, par une matinée de juillet, se rendant, pour *composer*, à la salle de la rue Gerson. De l'autre main il porte une fiole remplie d'*abondance*, l'*abondance*, emblème de son style !

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA POÉSIE (suite). — Béranger. (Chansons.)

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
C'est là ma gloire. Adressez-vous ailleurs !
Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poètes meilleurs ! (1)

A ce que disent certaines personnes bien informées, les Bérangers seraient descendus des *Berangeri* de Florence. Un arbre généalogique fabriqué par un des membres de cette famille en fait foi. Ce qui est au-dessus de toutes les incertitudes de l'érudition, c'est que le grand-père de Béranger était marchand de vins. Triste décadence ! mais le XIX^e siècle n'a-t-il pas vu le fils d'un empereur authentique s'installer résolument au comptoir d'un estaminet ouvert en son nom ? Le père de Béranger, espèce de Gil Blas picaresque, s'éleva des fonctions de clerk d'huissier à celles de courtier en marchandises, se maria avec la fille d'un tailleur de la rue Montorgueil, nommé Champy, se ruina en peu de temps, prit la direction de la seconde patrie de ceux qui ont eu des malheurs financiers, la Belgique, revint en France et, faute de mieux, ouvrit une étude de notaire. Entre temps, il avait eu un fils, nommé Pierre-Jean (2).

Par sa naissance, celui-ci était un pur Parisien. On le mit dans une modeste pension du faubourg Saint-Antoine, où il put, tout à son aise, voir Thiriot et le major Delaunay, pérorer, gesticuler, et finalement se

1. Chanson d'Arsène Houssaye.

2. 1780.

menacer de se jeter l'un l'autre du haut de la Bastille. Puis on l'envoya à Péronne, chez une tante qui tenait un cabaret. Pierre avait de 12 à 13 ans quand un membre de la Législative, retiré dans la petite ville chère à Louis XI, s'avisa, par une inspiration mémorable, de fonder un club d'enfants, ou, sous un autre nom, une *école primaire gratuite*. Là, d'après un rêve où l'on retrouverait le souvenir des utopies de Platon et de Jean-Jacques, tout était disposé, modelé sur la Commune et sur l'État. Les marmots élistaient, avec la solennité la plus comique, des juges, des membres du district, un maire, des officiers municipaux, un juge de paix. Deux fois par semaine, les élèves se constituaient en un club dont les séances étaient publiques, et les habitants de Péronne, pour s'instruire sans doute et s'édifier sur les principes du civisme, assistaient ponctuellement à ces mascarades. Pierre fut président de son club, et, en cette qualité, chargé de recevoir officiellement les représentants en mission qui traversaient Péronne, d'affirmer, par des harangues enflammées, le patriotisme qui animait son cœur et celui des bambins, ses frères et amis, de rédiger même, aux grands jours, des adresses motivées à la toute-puissante Convention nationale.

Ce début promettait.

Sous le Directoire, Béranger s'occupa de finances ; on se le représente malaisément additionnant des reports et combinant des emprunts ; c'est pourtant la stricte vérité. A 17 ans, il est chef de la maison de banque créée par son infatigable père, et, nouveau Law, il jongle avec le papier-monnaie, les assignats, les mandats territoriaux ; il emprunte à 3 pour cent par mois, ce qui représente l'intérêt de 36 pour cent ! Par les opinions, Béranger fils était un banquier jacobin ; Béranger père était le banquier des royalistes,

particulièrement de ceux qui complotaient depuis Londres, et, entre autres, du fameux M. de Bourmont. On se doute si les deux tripoteurs d'affaires furent vite réduits aux expédients ! L'année de la Conspiration de la rue Saint-Nicaise, ils tenaient un cabinet de lecture qui, plus d'une fois, se transforma en une table d'hôte où venaient se ravitailler gratis de pauvres émigrés exténués par la longue promenade de dix ans qu'ils venaient de faire à travers l'Europe indifférente, et qui n'avaient pas où trouver un dîner. Les derniers écus de la *Maison Béranger et fils* y passèrent. Quand la machine infernale éclata, le futur poète venait de rentrer chez lui ; quelques instants plus tard il était en miettes ! En 1801, il fallut partir, obéir à la conscription. Pierre, qui n'avait rien de belliqueux, résista aux gracieuses avances que lui faisait la loi sur le recrutement. Grave existence que celle du *réfractaire*, toujours porté à voir, dans le lointain, se dresser le tricorne vengeur du gendarme ! C'est à cette époque, où Béranger avait vingt ans, qu'il fit la connaissance de ces greniers chantés par lui plus tard, et où, vraiment, on n'est guère bien à quelque âge que ce soit ! Sa misère était grande ; aussi, suivant l'invariable usage, rimait-il avec une ardeur sans pareille. Il trouva un protecteur dans Lucien Bonaparte, qui était lui-même un poète, et qui lui abandonna généreusement sa modeste allocation d'académicien. Fontanes lui donna une place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université. Dès lors il était sauvé du conseil de guerre. Du reste, d'après la remarque d'un de ses biographes, il était, à cette époque, tellement maladif, il avait le crâne tellement dénudé, l'apparence si vieillotte, qu'il lui suffisait de saluer les argousins de la police pour que ceux-ci renonçassent à soupçonner en lui un conscrit criminel. En 1810, à propos du mariage de Napoléon avec

Marie-Louise, il fut compris dans l'amnistie, et put marcher la tête haute. En 1813, il publia la chanson du *roi d'Yvetot*, qui, dit-on, fit sourire le vainqueur de Lutzen, bien que dirigée contre les conquérants :

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra,
Pleura.

En dépit de cette spirituelle boutade, Béranger, conquis par l'éclat de la gloire impériale, allait prendre parti contre la Restauration, se faire le héraut du bonapartisme. Sa vocation était tracée ; il allait composer des chansons, mais en modifiant les conditions de ce genre poétique :

« Mes chers enfants, disait-il vers 1855, devant Taxile Delord et Edmond Arnould, que mes vers soient des chefs-d'œuvre et que l'immortalité les attende, vous me permettrez d'en douter un peu. Au début de ma carrière, la chanson française n'avait d'autre prétention que d'égayer un dessert ; je me demandai s'il ne serait pas possible d'élever un peu son ton, de la prendre pour interprète des idées et des sentiments qui remplissent le cœur d'une nation généreuse. L'entreprise me paraissait difficile, impossible peut-être. Je résolus de la tenter. A un dîner chez Laffite, où Benjamin Constant se trouvait invité, je chantai une de mes premières chansons. Benjamin Constant comprit ma pensée. Il voulut bien déclarer qu'un horizon nouveau s'ouvrait pour la chanson. Rassuré par ses éloges, je continuai mon œuvre, sûr désormais d'atteindre le but que je m'étais proposé, but d'actualité, de circons-

tance, placé au grand soleil de l'heure présente, et non point dans les nuages de l'avenir. »

Le *Sénateur* et le *Petit homme gris*, suite de gaudrioles cyniques, étendirent sa réputation, et il fut jugé digne d'entrer au Caveau, d'où il ne tarda pas à sortir parce qu'il s'y trouvait mal à l'aise. Il se recueillait, du reste, et se préparait à faire aux Bourbons une guerre acharnée, une guerre au couteau.

La publication de son second recueil fut suivie d'une amende de cinq cents francs et d'une condamnation à trois mois d'emprisonnement : le voilà donc passé martyr ! « J'avais, dit-il, à Sainte-Pélagie, une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dégarni de meubles, exposé à tous les inconvénients du froid et du dégel. Certes, je me trouvais bien mieux à Sainte-Pélagie ; aussi je m'écriais quelquefois : La prison va me gêner ! (1) »

Dans le *Marquis de Carabas* il poursuit de ses allusions enfiellées le retour de l'ancien régime, la morgue des émigrés ; ajoutons que quelques-unes des prétentions de ceux-ci expliquent la protestation du poète sans justifier en rien, du reste, les écarts de sa plume ; dans le *Bon Français*, il donnait à la légèreté nationale une leçon dont elle peut profiter aujourd'hui :

Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.

Dans la ronde des *Gueux*, il flatte ce bas et vil penchant qui pousse le peuple à combattre toute supériorité morale, intellectuelle ou sociale :

Des Gueux chantons la louange ;
Que de Gueux hommes de bien ?
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

1. Cf. *Ma biographie*, p. 204.

L'idée n'est pas nouvelle ; *Figaro* l'a déjà exprimée dans son fameux monologue. Pour être vieille, elle n'en est pas plus juste. On se demande si le flatteur de la démagogie avait le droit d'accaparer le privilège des vertus pour en faire honneur à sa répugnante idole ; on ne voit pas davantage comment le manque d'éducation et de fortune peut être un sûr garant des bonnes mœurs et de l'honnêteté ! Avant 89, le plus riche propriétaire de France était le duc de Penthièvre, et le duc de Penthièvre est resté le type de l'homme irréprochable et bienfaisant.

Béranger incarne son Gueux dans le personnage de Roger Bontemps :

Du chapeau de ton père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre,
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Ici le poète est bien dans la tradition de l'école gauloise ; les malins conteurs du moyen-âge avaient déjà réservé toutes leurs câlineries, toutes leurs préférences les moins déguisées pour le pauvre diable sceptique, le Diogène insouciant ; comme l'imagination des lecteurs s'est plu souvent à identifier Roger Bontemps et Béranger, il convient de s'arrêter devant cette silhouette populaire entre toutes.

Quel roman comique que l'histoire de Roger de Collerye (1), plus connu sous le sobriquet de Roger Bontemps ! A travers la foule pittoresque et le flot si trouble des rimeurs, des baladins, des musiciens de toute origine qui, dans l'espoir d'être touchés d'un rayon

1. Roger de Collerye naquit dans les dernières années du XV^e siècle.

même affaibli de la faveur royale, d'obtenir une abbaye, une pension, ou seulement une audience, venaient chaque matin assiéger, vers 1528, les guichets du château de Fontainebleau, pour y laisser tomber une complainte larmoyante ou quelque rondeau adulateur, destiné à provoquer les libéralités de François I^{er} ; au milieu de cette cohue en haillons, de ces suprêmes survivants de la Cour des Miracles ; parmi ces truands espiègles, ces étranges donneurs d'aubades, ces effrontés faiseurs de tours merveilleux, Roger de Collerye, ce Béranger avant la lettre, mérite d'attirer le regard, et réussit à le fixer par ses poésies tantôt satiriques jusqu'à la grossière injure, tantôt sentimentales jusqu'à la plus repoussante banalité, mais d'une inspiration souvent heureuse et d'un style toujours clair et rapide. De cette bande d'aventuriers venus des quatre coins de l'Europe, véritable bohème artistique et littéraire de l'époque qui précède la Renaissance, il est assurément le plus sympathique.

Sa naissance est entourée d'ombres épaisses, sa nationalité est un problème ; on le croit originaire de la Bourgogne, bien que, dans un de ses ouvrages, il se dise venu d'Angleterre. Toujours est-il qu'il passa à Auxerre, ou dans les environs de cette ville, sa jeunesse et une partie de son âge mûr, en compagnie de joyeux bourgeois et de doctes magistrats, grands amateurs de gauloiseries, devanciers obscurs mais non méprisables des Bouhier (1) et des La Monnoye (2). Tour à tour secrétaire de deux évêques, vagabond sans pain et sans gîte, ne cessant de rimer que pour boire ou chanter « très noble damoyseille Gilberte de Beau-

1. 1673-1746, né à Dijon, jurisconsulte, érudit très remarquable, mais écrivain lourd.

2. 1641-1728, bibliographe fameux, poète latin ; on connaît ses *Noëls bourguignons*.

repaire », soudain il se laisse enivrer par les fumées de l'ambition, et dit adieu aux opulents vignobles que traverse l'Yonne. La sacoche bien légère, mais le cœur empli de beaux rêves, il arrive, comme bien d'autres depuis, et avec le même succès, dans la ville, objet des vœux de tous les poètes. Le Louvre alors regorgeait de savants, de rimeurs, dont quelques-uns, pour ne citer que Bonaventure des Périers et Saint-Gelais, vivaient dans les bonnes grâces du prince, et même, à certains jours, étaient admis à la table des officiers subalternes, mais dont le plus grand nombre se voyaient éconduits et négligés. Que de fois, sans doute, dans sa triste et noire chambrette de la Cité, il se rappela ces journées joyeuses, ces bombances sans fin qui avaient marqué son séjour à Auxerre, lors de ces fameuses Assemblées pour l'élection de l'*abbé des fous*, en présence de la ville entière se pâmant d'aise à ses incomparables lazzis ! Qu'il aurait encore voulu retrouver ces heures charmantes, ces après-dînées si gaîment écoulées sous quelque tonnelle ombreuse des faubourgs :

...En ung beau jardinet,
 Tout au plus près d'un joly cabinet,
 Où bons buveurs ont planté maint rosier !

Hélas ! maintenant, il fallait songer à vivre. Fatigué de mettre en gage son unique pourpoint afin de payer son maigre écot, de boire l'eau saumâtre de la Bièvre, d'errer oisif le long des bords inhospitaliers de la Seine, ou, comme il nous l'apprend, de se promener dans les funèbres sentiers du cimetière des Innocents, où jadis il s'était plu à choisir sa place future, il se décida à quitter Paris.

Qu'y avait-il trouvé ? D'abord Marot c'est-à-dire une intelligence capable d'applaudir à son talent et un cœur disposé à compatir à son chagrin, bref un ami

qui lui avait dédié une de ses plus excellentes pièces, l'*Épître au Roy pour avoir été volé* ; mais néanmoins, quelle désillusion ! Dans l'éloignement de la province, il l'avait regardé comme le tout-puissant distributeur des grasses prébendes, et maintenant il voyait sa position à la cour ou menacée par ses ennemis ou contestée par ses envieux. Il avait rencontré aussi bien des envieux et des détracteurs ! Il retourne donc à Auxerre, plus pauvre qu'à son départ. Les protecteurs, les amis avaient disparu. Alors il végète, livré à deux passions auxquelles il demande l'oubli : l'ivrognerie et la débauche. C'est alors qu'il s'écrie lamentablement :

Au pied du mur je me veois sans eschelle ;
Plus je ne sçay de quel bois faire flesche ;
Durant ce temps, mon corps d'ennuy chancelle,
Mes joues sont pâles, maigres et sèches.

Enfin, il s'amende, et, en style moitié burlesque, moitié touchant, réclame son pardon aux puissances du ciel et de la terre, à celles de la terre surtout, pour obtenir une bonne cure qui le fasse vivre. Une cure à Roger Bontemps ! O Béranger ! Cependant il chantait toujours, et ses dernières poésies, inspirées par un sentiment sincère, remarquables de sensibilité et d'émotion, méritaient de lui procurer cette renommée qui l'avait fui !

Nous ne savons que trop quelle avait été sa théologie. Celle de son Ménechme du XIX^e siècle n'a pas précisément la profondeur de celle de saint Thomas ; elle se plaît à se contredire et à se dédire d'un couplet à un autre couplet. Tantôt chrétien sincère, tantôt insolent voltairien, l'ami de Lamennais annonce au DIEU du ciel qu'il se « fie à sa bonté ; » le rival en gloire de P.-L. Courier déclare fièrement au Très-Haut qu'il se passera de ses bienfaits (1). A quoi bon alors s'être écrié :

1.

Pauvre et content, sans lui demander rien.

Il est un DIEU ; devant lui je m'incline.

D'où vient cette arrogance de la créature qui dit au Créateur : Je ne te demanderai rien ? La prière à DIEU serait-elle une diminution de la personnalité humaine, une humiliation, une faiblesse ? La belle page de Lamennais n'était pas encore composée :

« Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis ? Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie... Il en est qui disent : A quoi bon prier ? DIEU ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? DIEU sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car DIEU est lui-même votre premier besoin, et prier DIEU, c'est commencer à posséder DIEU. »

Un pâle et inconsistant déisme, voilà donc le dernier mot des réflexions de Béranger ! C'était une profession de foi louche et timorée, qui ne devait pas lui aliéner les sympathies des souscripteurs à la collection Touquet. Pour lui, la Révélation est une superfétation, une quantité négligeable. Il ne sait même pas respecter la Sœur de Charité, et, dans une assimilation infâme, il la met sur le même rang que la femme corrompue. Il parodie le *Requiescat in pace* ; il assimile les Missionnaires, ces vaillants soldats de la foi, à des être abominables qui éteignent les lumières pour allumer le feu ; il persifle les chantres de paroisse, insulte les Capucins, et réserve toutes ses ignominieuses insinuations pour les Jésuites. Ses principes sont à l'avenant ; il déverse à flots le ridicule sur la famille ; la pièce intitulée *Ma grand'mère* se compose d'une série de goguenardises polissonnes.

Si l'on considère à un autre point de vue la chanson telle que l'a faite Béranger, on admirera les formes infinies qu'il a su lui prêter : elle est tour à tour bachique,

historique, guerrière, satirique, poissarde, gaillarde, libertine, spirituelle, sublime, philosophique, épicurienne, sceptique, mélancolique ou follement joyeuse, grivoise, relativement réservée, bonapartiste, antibourbonienne, taquine, espiègle, sentimentale, âpre, morose; il en est même quelques-unes d'honnêtes! Mais ce qui l'inspire surtout, c'est le souvenir des gloires de l'Empire. Nul n'a plus fait pour entretenir dans les esprits et grandir la popularité du nom de Napoléon; on doit aussi ajouter que les plus parfaites de ses œuvres sont celles où il a mis directement ou indirectement en scène le héros de tant de fabuleuses chevauchées d'armes, par exemple le *Vieux Sergent, le 5 Mai, les Souvenirs du peuple*. L'antiquité, les temps modernes n'ont rien de plus achevé, de plus irréprochable que cette dernière :

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps ;
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille :
 « Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez-nous la veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère.
 Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
 Suivi des rois, il passa ;
 Voilà bien longtemps de ça :
 Je venais d'entrer en ménage.
 A pied grim pant le coteau,
 Où, pour voir, je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise,

Près de lui je me troublai.
 Il me dit : « Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère. »
 — Il vous a parlé, grand'mère !
 Il vous a parlé !

« J'ai faim, » dit-il, et bien vite
 Je sers piquette et pain bis.
 Puis il sèche ses habits ;
 Même à dormir le feu l'invite.
 Au réveil, voyant mes pleurs,
 Il me dit : « Bonne espérance !
 Je cours de tous ses malheurs
 Sous Paris venger la France. »
 Il part, et, comme un trésor,
 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 — Vous l'avez encor, grand'mère,
 Vous l'avez encor ?

On ne voit pas que Béranger ait eu, même à un degré bien inférieur à Lafontaine, le sentiment intense des beautés du monde physique. Plutôt citadine que rustique, sa muse ne s'attarde presque jamais à travers les forêts et les humbles bruyères ; comme celle des auteurs de la *Villéliade*, elle est armée en guerre, et ne se hasarde pas plus loin que les terrains vagues qui mènent à Sainte-Pélagie ; la nature lui a certes inspiré de bons vers :

Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs sous de frais lilas..

Mais elle a été sacrifiée à la politique. Tout au plus, à l'exemple du romancier populaire et populacier qui a immortalisé le petit bleu de Romainville et les fritures d'Asnières, s'il a célébré les tonnelles embroussaillées de vigne vierge, les touffes de lierre du vieux mur, le muguet et la violette ! Mais ces thèmes étaient déjà des lieux communs fatigués, épuisés par ses prédéces-

seurs, les de Piis (1) et les Desaugiers (2). Dans sa manière de rendre l'aspect des tableaux champêtres, il reste fatalement voué aux teintes monotones ; quant au style lui-même, sa précision devient sécheresse :

Quand l'été vers un sol *fertile*
 Conduit des moissonneurs *nombreux*,
 Quand, près d'eux, la glaneuse *agile*
 Cherche l'épi du *malheureux*...

Est-ce Béranger ou Voltaire qui rime ainsi avec les épithètes aqueuses, et devenues, à la suite d'un long usage, les moins poétiques de la langue ? *Nombreux, fertile, malheureux* !

Aux historiens des choses littéraires, et ils s'appellent légion, qui ont signalé avec une emphase naïve cette veine antique, attique, qui circule à travers l'œuvre multiple de ce poète, on peut recommander certain nombre de passages où le prétendu continuateur d'André Chénier se révèle comme un médiocre disciple de la médiocre poésie du XVIII^e siècle. Plus souvent qu'on ne le croit, il emploie dans les vers la langue dont se servaient dans la prose Jay et de Jouy, langue correcte mais fade, saturée de métaphores séculaires, enrichie de chevilles outrageusement fendillées :

Quand des corbeilles de l'automne
 S'épanche à flots un doux nectar,
 Près de la cuve qui bouillonne,
 On voit s'égayer le vieillard.

Corbeilles de l'automne ! s'épancher à flots ! Doux nectar ! Que dire aussi de cette répugnante image où l'on voit identifier les cheveux blancs et l'ivrognerie ?

(1) Vaudevilliste et chansonnier né à Paris, en 1755, mort en 1832 ; il fonda le Vaudeville en 1793.

(2) Notre plus grand chansonnier après Béranger, naquit à Fréjus, en 1772 ; remarquable par le naturel et la gaité.

Constatons que nous nageons en plein Parny, en plein courant de sensualisme épicurien. Et quelle poésie immaculée !

Mais l'auteur de tant de refrains graveleux, de tant d'érotiques flons-flons, trouve quand il faut le style grandiose, la note suave :

J'ai vu la paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.

Virgile avait dit heureusement en parlant de la grêle :

Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando (1).

Béranger ne lui est pas inférieur lorsque, parlant des giboulées de mars, il dit qu'il voudrait entendre

Tinter sur la vitre sonore
Le gril léger qui rebondit !

N'oublions pas tant de strophes patriotiques, dont l'expression est vibrante, où les larmes se cachent sous le rire, où l'émotion, pour être contenue, n'en acquiert que plus de force :

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès ;
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi.

Avant de prendre congé du « Coupletier, » comme il s'appelait, il ne nous déplairait pas de le voir, dans un sujet qui ressort du sentiment, aux prises avec un de ses plus directs devanciers, un de ses ancêtres littéraires,

(1) « Tant la grêle affreuse crépite et rebondit sur les toits ! »

bourgeois comme lui, trouvère d'instinct comme lui, comme lui sceptique et frondeur. On connaît l'ode fameuse : la *Bonne Vieille*, et l'on n'a pas oublié la pompeuse analyse qu'en a faite Châteaubriand (1). Le poète ne veut pas qu'on l'oublie quand il ne sera plus ; il espère que sa légère compagne conservera de sa tendresse un ineffaçable souvenir :

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs,
A mon portrait quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux...
On vous dira : Savait-il être aimable ?

Le seul défaut qu'on soit en droit de reprocher à cette élégie, c'est, par moments, une intempestive solennité. Autrement elle vaut n'importe quelle ode d'Horace :

Voici de quelle manière Clément Marot a exprimé un sentiment analogue :

Reçois-le donc en gré, je te supply,
Et, l'ayant leu, ne le perd, mais le ply
Pour le garder. Au moins, quand ce viendra
Que serai mort, de moi te soubviendra,
Et si d'ici à grant temps et long aage
Du tien Clément se tient aucun langage,
Là où seras, par manière de rire,
Aux assistants pourras conter et dire
(Qui ne sera pour moi un petit heur)
Comment jadis feut bien ton serviteur ;
Et pour tesmoinz de ce que leur diras,
Ce mien escript sur l'heure produiras,
En leur disant : Quand Marot m'escrivoit
Ces vers ici, à Ferrare il vivoit
Là où j'estoi, et lors à grande oultrance
Le povre gars estoit banny de France...

(1) *Essai sur la Littérature anglaise.*

On a sous les yeux deux poètes de grande valeur, de la même famille intellectuelle, pétillants de malice et de gaieté, nullement incapables, à un moment donné, d'exprimer, sous une forme définitive, la passion et même la douleur. L'ode du chansonnier est d'une grande beauté : c'est une vigueur de pensée, une science d'expression au-dessus de tout éloge. Dans la petite toile de Marot, le regard signale des lignes capricieuses, des contours incorrects. Et cependant il semble qu'il y ait une plus considérable valeur dans l'œuvre du vieux poète. En effet, l'expression finale est plus forte, et, si l'on peut employer ce mot, la résultante en est de beaucoup supérieure. *La Bonne Vieille* est un cri d'orgueil, un hymne triomphal ; on y voit l'auteur flatté, adulé, qui sait que tous ses actes sont épiés, toutes ses paroles recueillies, et qui marche à l'immortalité d'un pas tranquille et sûr. Il se drape, en quelque sorte, prend aux yeux des générations à venir l'attitude qui fait le mieux ressortir ses avantages ; on sent l'homme qui s'aime et qui veut qu'on l'admire :

D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais !

Tant de morgue déplaît, indispose contre l'homme. Marot est humble, s'efface ; il n'ose pas croire qu'on puisse se souvenir de lui autrement que pour plaisanter, « par manière de rire. » Il est reconnaissant de la peine qu'on prend de citer son nom, « ce qui n'est pas pour lui un petit heur ! » Encore si on ne l'oublie pas complètement, c'est qu'il a été zélé pour son emploi et n'a rien omis pour se rendre utile ; penser à lui de temps en temps n'est donc que stricte justice : « Jadis (il) feut bien ton serviteur. » Puis, ne mérite-t-il pas une récompense, « ce povre gars ? » On a pitié de cet abattement, on se laisse toucher, on s'éprend d'intérêt

pour ce poète si maltraité du sort qu'il n'a plus foi dans sa gloire.

Quand Béranger mourut, le *Moniteur*, dans un accès de lyrisme, s'écria que « l'âme de son chant faisait partie de l'âme même de la France. » En 1857, soit, et encore ! Mais en 1887 ? On ne lit plus Béranger, on ne le chante plus.

L'impiété n'a jamais porté bonheur à la poésie : or, dit un historien éminent, « la religion de Béranger a pour divinité le *Dieu des bonnes gens*, pour autel la table du cabaret, pour missionnaires les commis-voyageurs, pour culte l'orgie, pour terme le paradis musulman ; quant à la religion véritable, à ses croyances, à ses ministres, à ses cérémonies, il la poursuit avec une rage mal déguisée sous le comique de ses fredons (1). »

Qui le croirait ? la fin de Béranger fut exemplaire ; il mourut comme Lafontaine, sinon avec le cilice, au moins avec le regret d'avoir contribué à pervertir l'esprit public. On ne lira pas sans intérêt cette page signée d'un nom illustre :

« M. Béranger tomba malade, et il ne se fit point d'illusion sur la gravité de son état. Le curé se présenta, parla de DIEU et fut bien reçu. Plusieurs visites suivirent. Le malade lui-même les désirait. Il y en eut une qui se passa sans témoins. Après un *entretien confidentiel* (nous employons le terme dont on s'est servi), le malade voulut recevoir le *pardon* (c'est son mot) en présence des amis qui l'entouraient habituellement. Il fit avec respect le signe de la croix, récita une profession de foi et l'acte de la contrition, et reçut, avec la bénédiction du prêtre, le pardon qu'il demandait. Le lendemain, il fit appeler le curé, et lui dit devant toutes les personnes qui étaient là : « Encore le pardon ! » M. le curé pensa qu'il sollicitait ainsi l'absolution sacramen-

(1) Ulysse Maynard, *Bibliographie catholique*, XVIII, 504.

telle, et la lui donna. M. Béranger montra dans ces circonstances, et particulièrement les derniers jours, des sentiments chrétiens ; il invoquait les saints et les martyrs, et disait : Mon DIEU, vous si grand et moi si petit, ayez pitié de moi ! (1) »

(1) L. Veillot (*Univers*, 20 juillet 1857).

CHAPITRE SIXIÈME.

LA POÉSIE (suite). — Alfred de Vigny.

(Éloa, le Déluge, Moïse, etc.)

ALFRED de Vigny naquit à Loches (Indre-et-Loire) en 1799. Issu d'une antique famille militaire, son père avait fait, non sans honneur, cette désastreuse campagne qui aboutit aux humiliations du traité de Paris en passant par les humiliations de Crevelt et de Rosbach. Alfred fut élevé par le vieux chevalier de St-Louis, qui lui apprit à aimer la guerre, et eut pour professeur de dessin le fameux Girodet, qui ne trouva pas en lui un émule redoutable. Sa première enfance s'écoula au milieu des vastes plaines monotones de la Beauce. A l'âge de 12 ans, il fut mis dans un lycée de la capitale, où il se vit en butte aux mauvais traitements de ses condisciples, jaloux de son beau nom sonore, de sa particule, de sa distinction, de sa fierté. On ne voit pas qu'il ait remporté des succès hors ligne dans ses classes. Lui-même a dit : « Je fus un *lycéen distrait*. » Était-ce déjà la mélancolie qui commençait à poindre ?

En 1814, sa mère écrivait au ministre de la guerre en demandant pour lui un grade dans la garde : « Nous l'avons élevé pour le service de S. M. le Roi. » Il entra comme simple soldat dans une compagnie de mousquetaires rouges, ce qui équivalait au grade de lieutenant dans l'armée.

Se figure-t-on cet adolescent, cet enfant à la figure d'une pureté de lignes toute raphaélique, aux traits délicats, à l'apparence aristocratique et frêle, revêtant pour la première fois le splendide uniforme de sa compagnie ?

J'en appelle, quoique profane, à vous tous qui avez servi : vous vous souvenez de cette heure délicieuse où, fièrement campés devant une glace, vous avez, vous aussi, pour la première fois, endossé l'uniforme flam-bant neuf, bouclé votre ceinturon, tiré à demi du fourreau l'épée que vous enveloppiez d'un regard humide :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître.

N'est-ce pas le cri qui s'est échappé de votre poitrine ? Oh ! comme vous vous êtes sentis maîtres de l'avenir, pleins d'espérance, ivres de fierté patriotique, capables des plus grandes choses !

Pour Alfred, il n'en fut pas ainsi : quand il eut revêtu l'habillement de drap écarlate, la veste et les vêtements de même couleur, aux boutons et boutonnières d'or, aux quatre croix blanches sur la casaque et la sou-breveste miroitantes, qu'il se vit incorporé dans cette troupe héroïque aux traditions chevaleresques, parmi ces mousquetaires dont les glorieux ancêtres avaient immortalisé leur bravoure au siège de Valenciennes et à Fontenoy, sceptique et désabusé, il laissa échapper cette navrante exclamation : *Ce n'est que cela !*

Et il était jeune, beau, comblé de tous les dons qui font trouver la vie douce et bonne. Il avait seize ans, des épauettes, des éperons, une épée au côté, et déjà le doute avait envahi son cœur, et le dégoût était sur ses lèvres !

Quel mystère est-ce donc que la vie ?

Il accompagna Louis XVIII jusqu'à la frontière en 1815, et cette même année, à la suite d'une chute de cheval, il entra dans un régiment d'infanterie avec le grade de capitaine. Son avancement devait être nul, parce qu'il ne sut pas recourir à la brigade, et ne voulut jamais connaître l'antichambre des ministres. La caserne lui pesait : il n'aimait ni à boire, ni à fumer, ni à jouer ;

il vivait de régime et ne jurait qu'à ses heures. Bref ce n'était pas un pilier d'estaminet ni un héros de corps de garde. Son grand chagrin fut de n'être point compris dans une des divisions qui prirent part à la campagne de 1823. Il alla, cependant, jusqu'à la frontière. Comme ce Moïse qu'il allait chanter, il devait voir la terre promise, mais sans pouvoir y entrer. En 1826, il donna sa démission, et, après douze ans de services, il ne renonçait à l'épaulette, on le comprend, qu'avec un déchirement de cœur. Pour mieux accentuer sa mélancolie, il avait choisi comme épouse une jeune Anglaise.

Du reste, il se consola de sa mésaventure en se plongeant dans l'étude des lettres. Depuis longtemps il avait négligé les *Rêveries* du maréchal de Saxe et les *Commentaires* de Follard pour les idylles de Théocrite et les drames du vieux soldat de Marathon. Sans se lasser, il composait romans, tragédies, histoires, élégies, imitations diverses. Les manuscrits débordent sur son pupitre. Dans une lettre datée de cette époque, il nous dit qu'il en a une malle pleine. Il étudie avec passion les saintes Écritures, qui semblent avoir, au plus haut degré, frappé sa vive et gracieuse imagination : « Je savais la Bible par cœur. Ce livre et moi étions tellement inséparables que, dans les plus longues marches, il me suivait toujours. » Il lisait et relisait les anciens, et goûtait par-dessus tout ce jeune ancien dont les chefs-d'œuvre, l'*Aveugle*, le *Jeune Malade*, venaient d'être révélés au public par de Latouche (1).

Les premières pièces sont la *Dryade* et *Symetha*, qui datent de 1815, le *Bain d'une dame romaine* (1818), la *Fille de Jephthé* (1820), *Moïse* (1822), *Dolorida* (1823), la *Prison*, où il célèbre les malheurs du problématique Masque de Fer, le *Cor* (1825), où il nous offre

(1) Le fondateur du journal *Le Figaro*.

un épisode de la vie du fameux Roland. *Moïse* ainsi qu'*Éloa* remontent à 1822.

On connaît la donnée de ce dernier poème :

Lazare vient de mourir. En présence de celui qu'il aimait et qu'il voit inanimé, JÉSUS, ému de compassion, laisse tomber une larme que les anges recueillent et transportent devant le Très-Haut :

On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante.

Éloa (c'est le nom de la nouvelle habitante des cieux) est destinée à consoler les infortunés et sera l'ange de l'amour divin, la messagère du pardon. Prévoyant sa chute prochaine, ses compagnes lui prodiguent les conseils :

« Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous !
Un ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
N'est plus ici. Pourtant, dans sa vertu première,
On le nommait *celui qui porte la lumière*,
Car il portait l'amour et la vie en tout lieu.
Aux astres il portait tous les ordres de Dieu.
La terre consacrait sa beauté sans égale,
Appelant Lucifer l'étoile matinale,
Diamant radieux que, sur son front vermeil,
Parmi ses cheveux d'or a posé le soleil.
Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
Qu'il ne sait plus parler le langage des cieux.
La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche.
Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits,
Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
Le ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire ;
Nul ange n'oserait vous conter son histoire,
Nul ange n'oserait dire une fois son nom. »

Il nous vient un scrupule : on parle toujours de la pureté irréprochable, de la forme idéale, de la correc-

tion infaillible du style de Vigny ; c'est pour lui que Th. Gautier a jugé nécessaire d'inventer le qualificatif *impeccable*. Ne convient-il pas d'apporter quelques restrictions à cet enthousiasme qui peut sembler factice, à ces éloges qu'on répète aujourd'hui par habitude peut-être autant que par conviction ? Eh quoi ! les œuvres du divin Racine sont surchargées, encombrées de commentaires, de notes, de rectifications, de critiques de toute nature, que les grammairiens ont multipliés avec une prodigalité rare, et ce débutant, à peine arrivé à la moitié de son cinquième lustre, cet inconnu d'hier dont les études classiques ont été médiocres, serait, dès ses premiers essais, arrivé à la perfection ? A priori, cette thèse n'est pas soutenable.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que, si l'on mettait Laharpe en présence de cette tirade, l'aigre pédant aurait vite fait de souligner, biffer, raturer :

« Le *oh!* du premier vers est manifestement une cheville. Cette idée : *le plus beau de nous tous* est invraisemblable. Dans *nous tous*, *tous* est inutile. Quelle lourdeur dans *n'est plus ici*, rejet qu'à aucun prix on ne pourra faire passer pour une beauté. Dans *sa vertu première* est amphibologique. On le nommait (*quand il était*) dans sa... : l'ellipse trop forte est contraire au génie de notre langue. On le nommait *porte-lumière* parce qu'il *portait l'amour* ? Voulu ou non, la répétition de *portait* manque d'élégance. *La terre consacrait sa beauté sans égale* est un vers échappé des tiroirs de Chapelain ; j'avoue qu'il est amplement racheté par ces deux vers *Diamant radieux*, etc. ; et encore ceux-ci ne sont-ils beaux que par la facture, et sont-ils dits par le poète et non par le personnage. *Mais on dit qu'à présent* est prosaïque. *Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime* est un roucoulement pastoral, sentimental, qu'il faut laisser à Berquin. Je ne comprends

pas une *noirceur qui appesantit*. En outre, où est l'unité de ce style, où l'on voit des vers lâchés suivis immédiatement de vers prétentieux ? L'ange qui invente cette métaphore : *La mort est dans les mots que prononce sa bouche*, a passé par la chambre bleue d'Arthénice. Mais voici qui est plus grave encore : l'auteur commet un véritable contre-sens dans ce vers : *Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits*. Comment un ange resté pur, bon, charitable, peut-il deviner ce raffinement de volupté sauvage, byronienne, que *l'esprit des ténèbres* éprouve à faire le mal ? C'est là un sentiment maladif, raffiné, où, comme plus haut, on retrouve la substitution du poète au personnage mis en scène. Un tel manque de vraisemblance est choquant, et le vers en devient des plus froids. *A sa mémoire* n'est pas français. La tirade se termine par une plaisanterie de mauvais goût : *Nul ange n'oserait conter*, et que vient-il de faire sinon de *conter* ? *Nul ange n'oserait dire*, et n'a-t-il pas *dit* lui-même ? »

Mais voici une belle apostrophe :

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô mystère,
 Qu'au temps de son enfance a vu fleurir la terre,
 Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
 Rose du Paradis, Pudeur, d'où venez-vous ?
 Vous pouvez seule encor remplacer l'innocence,
 Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
 Au charme des vertus votre charme est égal,
 Mais vous êtes aussi le premier pas du mal !

On devine la suite du récit : quand Éloa apprend la situation lamentable du grand foudroyé, elle s'élance à sa recherche. Portée sur ses ailes immaculées, elle franchit les espaces, et rencontre enfin celui qu'elle voudrait racheter. Croyant sauver l'âme du damné, elle perd la sienne. Lucifer ressent une joie cruelle à la faire tomber avec lui dans l'abîme sans fin ; malgré la

perspective de calamités qui s'offre à elle, désormais Éloa retient ses gémissements, et, tout entière à l'âpre bonheur d'avoir donné quelques moments d'oubli à l'ange déchu, elle ne songe qu'à lui, insouciant de sa propre destinée :

La fin du poème est émouvante :

- Où me conduisez-vous, bel ange ? — Viens toujours.
 — Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
 N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
 J'ai cru t'avoir sauvé — Non, c'est moi qui t'entraîne.
 — Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu.
 Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton dieu !
 — J'enlève mon esclave, et je tiens ma victime.
 — Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.
 — Seras-tu plus heureux ? Du moins, es-tu content ?
 — Plus triste que jamais ? — Qui donc es-tu ? — Satan.

Ce poème est une exacte et subtile étude psychologique du cœur féminin, dont il nous montre, avec un charme pénétrant, la vertu par excellence, ce désir insouvi de se consacrer au soulagement de ceux qui pleurent. Se dévouer, se sacrifier quand même, telle semble être la devise de cette frêle et inexplicable créature que rien n'effraie, pas même la nécessité de recourir à une mauvaise action pour faire le bien !

Tel qu'il est tracé dans ce poème coquet, le caractère de Satan ne rappelle pas celui du *Paradis Perdu* ; il n'a pas la grandeur sombre de son aîné, véritable personnification de ces chefs des Côtes de Fer jaloux de toute supériorité sociale, incarnation splendide de Cromwell lui-même, ce gigantesque factieux en révolte contre l'autorité monarchique. On serait plutôt tenté de le comparer au type célèbre du don Juan de *Namouna*. C'est un séducteur blasé qui cherche des émotions nouvelles dans l'abaissement et la dépravation d'une âme pure, et qui, d'un geste de dégoût, repous-

sera sa victime aussitôt qu'il l'aura perdue et déshonorée !

Mais quelles que soient les défaillances de style, les temps d'arrêt dans la verve, l'uniformité de la couleur, on doit convenir que cette œuvre fait grand honneur à l'élegie française, et l'on approuvera Victor Hugo disant à de Vigny :

Je vous répète ici combien j'aime Éloa,
Et fratres Eloæ, lucida sidera.

Le *Moïse* de Vigny n'a pas, non plus, les proportions surhumaines du *Moïse* de Michel-Ange, pas plus qu'on ne doit lui demander la grandeur sereine du Moïse des Livres Saints. Mais quelle saisissante image de l'isolement dans lequel se débat parfois le génie ! Quiconque domine les autres par son intelligence, doit s'attendre, par cela seul qu'il atteint les cimes, ou à marcher seul, ou à ne rencontrer que l'indifférence hostile. Là, du reste, n'est pas l'expiation la plus affreuse de cette supériorité. Il n'a pas un ami dont le sein puisse recevoir son secret, dont l'âme comprenne la sienne, dont les lèvres, à l'heure de la défaillance et du découragement, lui prodiguent quelques-unes de ces paroles qui réconfortent et soulagent. A quoi bon être grand, si l'on marche à l'écart des autres créatures humaines ? Douces et enviables assurément sont les satisfactions de l'amour-propre, mais que sont-elles en comparaison des joies et des épanchements du cœur ? Combien misérable est la vie de cet homme qui se dit, partout où il va :

Je vois l'amour s'éteindre et l'amitié tarir !

Après *Moïse*, cette scène pathétique, le *Déluge*, cette scène affreuse, a tenté le pinceau de Vigny.

Trois grands peintres avaient traité ce sujet : Poussin, Michel-Ange, Raphaël.

Sur la toile de Raphaël, c'est l'élément pittoresque qui attire surtout le regard : ici, un cavalier, au manteau gonflé par la bourrasque, s'efforce de bondir hors du gouffre mouvant ; là, un mari qui cherche à sauver sa femme, dont la seule préoccupation est de sauver son jeune fils ; dans le lointain, les condamnés semblent implorer le secours de Noé, et jettent un regard d'une horrible éloquence sur l'arche qui passe devant eux.

Avec Michel-Ange, on voit quelques infortunés que le désespoir vient de pousser à demander un dernier asile à la partie supérieure d'un édifice ; la note comique elle-même ne manque pas ; à côté des actes de dévouement, l'avarice conserve ses droits, et l'on voit des femmes âgées essayer d'arracher au fléau qui les menace, quelques instruments d'une prosaïque utilité et dont l'ensemble forme une batterie de cuisine !

Dans Poussin c'est un ciel bas, lugubre, sillonné de nuages de plomb. Le tableau est d'autant plus frappant que les personnages sont plus clairsemés ; dans une scène se concentre tout l'intérêt. A côté d'une barque dont le nautonier cherche vainement à diriger la marche, une mère s'épuise en un suprême effort pour tendre son enfant au père, qui tente d'escalader une roche. Au loin la foudre, partout la mort.

La versification du poème de Vigny est plus soignée encore, et l'inspiration plus soutenue que dans *Éloa*. C'est une mélodie égale à celle des plus beaux vers de Lamartine, mais une harmonie moins naturelle, plus savante, aussi idéale. Qu'on écoute ces adieux d'un pasteur à la terre :

Adieu, monde sans borne, ô terre maternelle !
 Formes de l'horizon, ombrages des forêts,
 Antres de la montagne embaumés et secrets ;
 Gazons verts, belles fleurs de l'oasis chérie,
 Arbres, rochers connus, aspects de la patrie !

Adieu ! tout va finir, tout doit être effacé ;
 Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé.
 Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
 Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
 Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur ;
 Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
 La terre va mourir sous des eaux éternelles,
 Et l'ange, en la cherchant, fatiguera ses ailes.
 Toujours succédera, dans l'univers sans bruits,
 Au silence des jours le silence des nuits.
 L'inutile soleil, si le matin l'amène,
 N'entendra plus la voix et la parole humaine...

Le *Cor*, ou récit de la mort de Roland, montre que le grand souffle épique n'a point fait défaut au poète. La généreuse fierté du héros, qui aime mieux mourir dans sa lutte inégale que d'implorer un secours qu'il juge indigne de lui, nous intéresse à ses derniers moments, et de Vigny ne reste nullement inférieur à l'aède inconnu qui a chanté l'amant de la belle Aude. Encadrée dans les strophes douloureuses où l'on croit entendre l'écho mélancolique de l'instrument d'ivoire qui doit avertir Charlemagne, la scène suprême revêt un aspect particulièrement émouvant. Les vers sont ciselés avec un art infini, et l'unité de la pièce est absolue. Ces quatre-vingt-six vers sont l'éclatante glorification non seulement de cet autre Achille, mais de l'âme même de la France. C'est la France qui lutte ici, avec un désespoir qui ne désespère jamais, contre l'Afrique entière, contre des forces supérieures. Les braves chevaliers qui accompagnent Roland avaient, jusqu'à la dernière heure, eu confiance dans la cause qu'ils défendaient, et pas un moment de défaillance morale n'avait déshonoré leur attitude :

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui !

Héros de Reischoffen et de Sedan, de Bapaume et

de Patay, n'est-ce point votre histoire que raconte le poète ?

Citons aussi *Dolorida*, inspiration éclore aux pieds des Pyrénées, le *Bain*, épisode d'un poème sur *Suzanne*, et la *Somnambule*.

Peu d'écrivains ont été d'aussi près et aussi souvent imités que de Vigny. Musset, Leconte de l'Isle, Coppée, Hugo portent l'empreinte d'une étude soutenue et minutieuse de cet initiateur qui fut un maître : ils ont reproduit ses procédés de composition, calqué ses vers, démarqué ses effets de style.

Deux exemples suffiront :

De Vigny termine *Dolorida* par ces vers :

... Mais quel est ce blanchâtre breuvage
Que tu bois à longs traits, et d'un air insensé ?
— Le reste du poison qu'hier je t'ai versé.

Voici la fin d'une des pièces qui ont le plus contribué à la popularité de Musset : l'idée est la même, l'analogie flagrante :

... — Je suis la fiancée
De Petruccio Balbi, qui s'est noyé pour toi.

La *Bénédiction* de Coppée a dû, en partie, son succès à ce dernier vers :

Amen ! dit le sergent en éclatant de rire.

On lit dans le *Trappiste* de Vigny (1822) :

Demain, nous chercherons, à la pointe des armes,
Pour le roi la couronne, et des tombeaux pour nous.
— *Amen !* dit l'assemblée en tombant à genoux.

C'est de Vigny (on en a vu plus haut un exemple dans les vers sur la Pudeur) qui, le premier, a intercalé dans ses poèmes, si courts du reste, ces apostrophes splendides, éblouissants hors-d'œuvre dont ses successeurs, l'auteur de *Rolla* surtout, ont fait un si heureux et si persistant usage !

CHAPITRE SEPTIÈME.

LA POÉSIE (suite). — Le Cénacle. — Sainte-Beuve. (Vie, pensées et poésies de Joseph Delorme.) — Émile et Antony Deschamps. — M^{me} Desbordes-Valmore. — M^{me} Tastu. — M^{me} Sophie Gay. — M^{me} É. de Girardin. — Dovalle. — A. Bertrand. — Loyson. — Res-séguier. — U. Guttinguer. — Fontaney.

ALFRED de Vigny devait presque toujours vivre dans l'isolement ; ses drames joués, suivant le mot de Sainte-Beuve, il rentrera *dans sa tour d'ivoire*, alors que les poètes ses contemporains se groupent afin d'opposer une plus énergique résistance aux attaques de leurs adversaires.

On a souvent parlé du *Cénacle* comme de l'association primitive où se rencontrèrent, munis du mot de passe, les adeptes du romantisme naissant. Rien de plus vrai, à condition qu'on reconnaisse l'existence de deux cénacles, et même de trois ; le premier fleurit vers 1824, le second en 1828, et le dernier aux environs de 1830.

Celui-ci était plutôt artistique que littéraire, bien que V. Hugo en eût la présidence d'honneur. Mais le véritable chef de cette jeune bande indomptée fut incontestablement Gérard de Nerval, « cette hirondelle apode (1), » Ahasvérus de la poésie, sans cesse en mouvement, toujours en route sur les grands chemins de la fantaisie et de l'imagination.

Ses contemporains, auxquels, sans exception, il inspira la sympathie la plus profonde, nous racontent, qu'il

(1) Cf. Th. Gautier, *Hist. du Romantisme*. Beaucoup de traits qui suivent sont empruntés à ce livre, qui n'est qu'un recueil d'articles de journaux, d'une couleur extraordinaire, mais sans plan, ni suite, ni dates.

fut le type de l'*irrégulier*, du *réfractaire* : extatique et distrait, un fil de la Vierge nageant, blanchâtre et perlé, dans l'air pur du matin, un brin d'herbe égaré qui flottait le long du ruisseau de la place Maubert, un épervier aux ailes étendues planant au-dessus des tours Notre-Dame, les petits poissons rouges glissant silencieusement dans un bocal devant une épicerie vulgaire, le cerf-volant aux bonds capricieux tenu par la main d'un espiègle écolier, une rose épanouie, le mot *printemps* s'étalant en grosses lettres criardes sur la devanture d'un magasin de modes, un nom poétique, celui, par exemple, de Diane de Poitiers ou d'Agnès Sorel ou de Valentine Visconti, tout était pour lui une occasion de visions sans fin et de rêves sans but. On raconte qu'il traduisit à dix-huit ans le *Faust* de Goethe, et que le patriarche de Weimar, admirant fort ce tour de force, prédit que ce jeune homme serait un des écrivains les plus purs de la France. A peine émancipé, celui qui avait été « la gloire du collège Charlemagne » jette à tous les vents la fortune paternelle, dont il ne sait que faire : nouveau Lafontaine, il mange le fonds avec le revenu, et il se voit bientôt plus pauvre que le dernier des truands de la Cité. Parfois des amis, dont la plupart étaient eux-mêmes aux prises avec les difficultés de la vie matérielle, lui prêtent quelque argent, ce qui lui permet de demander asile aux cabarets les plus dégouillés ; là, sur une table crasseuse, il étalait ses manuscrits, reprenait la plume, et, s'abandonnant à cette sécurité d'une heure, il écrivait avec un soin minutieux deux ou trois pages ciselées et irréprochables, comme s'il eût tenu à cœur de justifier la prédiction de Goethe.

A ses débuts, la plus grande originalité de Gérard avait été de se vêtir comme tout le monde, lorsque les éphèbes qui voulaient se distinguer « des Philistins

et des gabelous de l'art, » revêtaient, à peu de différence près, l'uniforme suivant : manteau à pan de velours jeté sur l'épaule, pourpoint à la Van Dyck, polonaise à Brandebourgs, redingote hongroise avec soutaches, le tout surmonté d'un chapeau de feutre mou à la Rubens. Le visage devait être couronné d'une chevelure clodionnesque, encadrée d'une barbe de grande envergure, renvoyant, si cela était possible, des reflets d'un noir de jais phosphorescent. Avec cela l'air mécontent, menaçant, truculent. C'est à ces dehors qu'on reconnaissait un grand homme de l'avenir.

Les principaux affiliés de cette société, qui aurait bien voulu se donner la peu vulgaire satisfaction de s'intituler société secrète, et de se voir menacée dans son existence par les sbires de la police, mais qui n'inspira ni haine ni soucis au pouvoir, étaient Petrus Borel, G. de Nerval, Jehan du Seigneur (Jehan était pur moyen-âge), Augustus Mac Keat, (Augustus sentait son docteur de Bonn ou de Wittemberg, et du reste Augustus Mac Keat n'était autre que Auguste Maquet), Philothée O'Neddy, Joseph Bouchardy, Célestin Nanteuil, et le futur historien de cette hétérie littéraire, Th. Gautier.

Le personnage le plus en vue, celui, du reste, qui fascina tout l'entourage, était P. Borel, jeune homme qui parlait communément un langage étrange, pittoresque, anormal :

« Il était un peu plus âgé que nous, de trois ou quatre ans peut-être, de taille moyenne, bien pris, d'un galbe plein d'élégance, et fait pour porter le manteau couleur de muraille par les rues de Séville ; non qu'il eût un air d'Almaviva ou de Lindor ; il était, au contraire, d'une gravité toute castillane, et paraissait toujours sortir d'un cadre de Velasquez, comme s'il y eût habité. S'il mettait son chapeau, il semblait se couvrir devant le roi comme un grand d'Espagne... Il avait une

de ces figures qu'on n'oublie plus, ne les eût-on aperçues qu'une fois. Ce jeune et sérieux visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau, doré de légers tons d'ambre comme une peinture de maître qui s'agatise, était illuminé de grands yeux brillants et tristes, des yeux d'Abencerrage pensant à Grenade (1). »

Ses compagnons émerveillés voyaient en lui le « héros de la Sierra » qui se débat avec la fatalité ; ils le regardaient comme « l'épervier » de la montagne ; signalement particulier : il traînait derrière lui « une ombre sur laquelle il n'aurait pas fallu marcher ! »

A côté de lui brillait, dans des teintes plus douces, J. Bouchardy, le futur Calderon des scènes du boulevard. Celui-ci semblait né dans les jungles de l'Inde, tant les tons de sa peau semblaient d'or ! « On eût dit un disciple de Calidaça, » ajoute Th. Gautier, ce qui ne constitue pas un renseignement d'une clarté aveuglante.

La tête de Jehan du Seigneur était ornée d'un toupet comme plus tard celle du premier roi des Français ; il avait le front blanc « satiné de lumière, la mâchoire inférieure proéminente. Il portait un pourpoint de velours noir taillé en pointe, emboîtant exactement la poitrine, et se laçant par derrière. » C'est vraiment grand dommage que ces modes soient perdues !

Jules Vabre, à jamais illustre pour avoir composé son *Essai*, d'une philosophie transcendante, sur *l'incommodité des commodes*, égal, du reste, à cet autre traité qui ne mourra point : *De l'influence des queues de poissons sur les ondulations de la mer*, Vabre, donc, avait les cheveux blonds, des yeux gris, riait en dedans. Il logeait dans les décombres. Un jour Gautier le trouva en compagnie de Borel : les deux amis, sans redouter le sort de Balthasar, faisaient pour leur repas cuire des pommes de terre : « Le dimanche, lui dit Vabre, en

(1) Cf. Th. Gautier, loco cit. 20.

se pourléchant les lèvres avec sybaritisme, nous y mettons du sel ! »

Célestin Nanteuil, qui était « d'un blond de lin » avait une taille « spiritualiste », portait une longue redingote bleue « ayant une coupe de soutane. » Sa chevelure était « crespelée et annelée. »

N'oublions pas Philothée O' Neddy et son galbe africain, qui lui avait valu le nom d'Othello. Philothée ne quittait jamais son lorgnon, même pendant la nuit, sans doute pour mieux voir clair dans ses rêves.

Tous ces jeunes gens, qui poussaient jusqu'à l'horreur l'exécration du « bourgeois », se rassemblaient quelquefois pour chanter, discuter, tonitruer, au cabaret du *Petit Moulin Rouge*; là, en mangeant du macaroni, on buvait de l'eau de Seltz, boisson peu révolutionnaire, aliment peu satanique. Aux heures d'entraînement, on buvait à la ronde dans le crâne d'un tambour-major tué à la bataille de la Moscowa, et, certain jour, un des assistants se fit servir dans ce belliqueux récipient une portion « d'eau des mers, » qui lui sembla affreusement saumâtre. Aux époques ordinaires, on se réunissait dans une chambre modestement garnie, et dont le plafond était si bas, qu'on s'y brisait régulièrement les poings quand on se livrait à une mimique par trop exagérée.

Telle était la phalange qui combattit le bon combat, s'attaqua « aux larves du passé et de la routine, » divisa le monde en « flamboyants et en grisâtres », décida que la couleur « rouge » était la reine des couleurs, fut « ruisselante d'inouïsme », lança l'interdit sur « le col de chemise triangulaire et les lunettes d'or de M. Prud'homme », mit en vogue « les escaliers en spirale, les cachettes dans l'épaisseur des murs, les caveaux mortuaires et les chapelles cryptiques, » essaya de pour-
endre « l'hydre du *perruquinisme* », et répondit

« momies » aux classiques qui l'appelaient « sauvage ! »

Veut-on savoir la destinée ultérieure de ce Cénacle ? Gérard de Nerval, après une vie accidentée, fut trouvé, par une froide matinée de janvier 1855, pendu dans une rue lépreuse de Paris, la rue de la Vieille Lanterne. A côté du cadavre sautillait, croassant lugubrement, un corbeau privé. Le malheureux suicidé laissait un chef-d'œuvre : *Sylvie*.

Bouchardy mourut en 1870, du chagrin d'avoir perdu sa fille, et aussi de se voir démodé ; il avait composé le *Sonneur de Saint-Paul*, qui eut 320 représentations et fut traduit dans toutes les langues.

Vabre voulut, sur le tard, fonder un *Institut international* où il se proposait d'expliquer *Hernani* aux Anglais et *Macbeth* aux Français; il avait rêvé aussi de donner de Shakspeare une traduction littérale.

Philothée O' Neddy s'arrêta à mi-chemin, lassé, désespérant de la gloire. On a de lui, ou plutôt on n'a pas, car le volume est introuvable, une suite de pièces en vers d'une facture savante : *Feu et Flamme*.

C. Nanteuil devint directeur de l'École de dessin à Dijon ; Borel rendit célèbre l'épithète de *lycanthrope* qui est inséparable de son nom, et Jehan du Seigneur, après avoir modelé des *Esméralda donnant à boire à Quasimodo* et des *Roland furieux essayant de rompre les liens qui les enchaînent*, mourut sans avoir pu détrôner Michel-Ange.

Ce premier Cénacle, on le voit, a peu produit, peu suscité d'œuvres ; changez les noms, et vous avez la *Vie de Bohême* de Murger.

Les deux autres ont eu V. Hugo pour président, pour initiateur ; leur influence, dont les deux manifestations présentent de si grandes analogies, coïncide avec la publication du fameux recueil périodique la *Muse française* ; là figuraient, à côté de Hugo, Alfred

de Vigny, les deux Deschamps, des femmes destinées à conquérir un nom, MM^{mes} Desbordes-Valmore, Tastu et Sophie Gay enfin, que tenait par la robe une jeune fille bientôt célèbre, Delphine Gay, plus connue depuis sous le nom de M^{me} de Girardin. Là, Soumet expliquait le rôle de la poésie en disant qu'il consistait à « fortifier le souffle divin, à ranimer la flamme céleste ; » programme séduisant, mais trop vague ! Le maître que l'on saluait, et dont on arborait les couleurs, était l'auteur du *Génie du Christianisme* ; bref la lutte s'engageait par des escarmouches ; cette confiante jeunesse allait *ad augusta per angusta*.

Du reste, on affectait déjà certaines allures de conspirateurs, et l'on se réunissait dans certains salons dont l'aspect, l'ameublement, nous ont été conservés et dépeints par la moquerie inquiète des coryphées du vieux parti classique dont la défiance était mise en éveil par tous ces mouvements accomplis dans l'ombre, et dont elle commençait enfin à comprendre la portée :

« L'escalier était garni des deux côtés de cyprès et d'épicéas en caisses et en pots, surmontés, à la dernière marche, de deux saules pleureurs, sous l'ombrage desquels nous fûmes obligés de passer. Un domestique en livrée rouge et noire nous introduisit dans un grand salon nommé le *Salon de la Mélancolie* ; la porte est en forme ogive. Sur la cheminée de marbre blanc, s'élève une cathédrale gothique en bronze ; l'ouvrier a pratiqué dans l'intérieur une horloge dont la sonnerie imite le bruit du bourdon de Notre-Dame. Deux chapelles, dans le même goût d'architecture, sont placées de chaque côté de la cathédrale, et, comme elles contiennent plusieurs bougies, elles servent de candélabres. L'ameublement est somptueux ; le divan, le fauteuil, les chaises sont garnis de velours noir, avec des franges écarlates. Les draperies des croisées en étoffe de soie

rouge à bandes noires, un tapis de pied de la Savonnerie, un lustre magnifique et de belles glaces attirent aussi l'attention. Ce salon est orné de quelques tableaux de la nouvelle école, parmi lesquels on distingue le *Cauchemar*, une *Expédition de vampires*, le *Massacre de Scio*, l'*Apparition d'un revenant*, une *Volée de chauves-souris* et la *Ronde du Sabbat*. »

Plus loin, le malicieux critique (Jay) se fait présenter à quelques-unes des *illustrations* de ce salon : « Quel est, dit-il, le nom de ce personnage ?

— Le chevalier Charles Bookworn, d'origine écossaise. Il est encore inédit ; on m'a assuré qu'il a en portefeuille une tragédie historique intitulée *Alexandre le Grand*. Toute la vie de ce conquérant y est passée en revue. Les spectateurs le suivront depuis son départ de la Macédoine jusqu'aux bords de l'Indus, et reviendront avec lui à Babylone ; on m'a beaucoup vanté le quatrième acte, où la ville de Persépolis est incendiée sur le théâtre.

— La scène sera brûlante.

— Voulez-vous savoir quel est cet homme à la face réjouie, qui cause à une dame dont le front est ceint d'une guirlande de scabieuses ? — C'est Jérôme, surnommé *le mélancolique* ; sa spécialité comme poète est de décrire les agonies, de se promener dans les ruines et les tombeaux, de chanter les vers du cercueil, la décomposition des cadavres, les exécutions à mort, les tortures des suppliciés, enfin les phénomènes de la putréfaction !

— Et cet autre, d'une mine sérieuse, avec une cravate où se perd son menton glabre ? — C'est le plus redoutable des critiques, celui qui est chargé d'anéantir ce qui reste de la littérature d'antan, de démontrer l'inanité, la vanité des œuvres de Racine et de Boileau ; il a prouvé, de façon à n'y plus revenir, que les œuvres

du grand siècle ont fait leur temps, et que « le moule du style en usage depuis Balzac jusqu'à J.-J. Rousseau a sauté en éclats, aussi bien que le moule du vers (1). »

« *Un moule qui saute en éclats !* Voilà qui est parlé, voilà qui est une expression de génie ! répétaient les invités. C'est immense ! quelle vigoureuse végétation ! »

Ne nous le dissimulons pas : l'écrivain qui est ainsi raillé pour les éclats de son moule, c'est Sainte-Beuve lui-même.

Il était né en 1804 à Boulogne-sur-Mer, qui avait déjà donné naissance à Daunou. Sa mère était anglaise d'origine, du reste femme intelligente et cultivée, ne perdant pas de vue le côté positif des choses ; elle disait avec un soupir, à M^{me} Desbordes-Valmore, que son fils perdait tout, égarait tout, qu'il *n'avait jamais de chaussettes !* L'affection du poète pour cette excellente ménagère ne paraît pas avoir atteint les sommets du lyrisme, et, suivant la remarque de son ingénieux biographe (2), Sainte-Beuve présenterait plutôt des affinités intellectuelles avec son père, bibliophile passionné, muni d'une érudition de bon aloi. Il commença par être un brillant élève du collège Bourbon ; ses vers latins et ses discours, qui pullulent dans le recueil de P. Deseilligny sous la signature S. B., sont restés des modèles de phrases épigrammatiques, bourrées de traits et d'antithèses, où l'on retrouve l'imitation de Sénèque et de Pline le Jeune, plutôt que celle de Virgile et de Cicéron.

Celui qui fut plus tard l'un des chefs de la libre-pensée, le métropolitain de ce « diocèse » des esprits indépendants et dégagés de toute croyance au dogme

(1) Cf. *Tableau historique et critique de la Poésie française au XVI^e siècle*, page 369, édition principale.

(2) Cf. d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, page 122.

chrétien, avait commencé par avoir des opinions assez orthodoxes. Vers l'âge de quinze ans, il écrivait à son ami Barbe, qui sera l'abbé Barbe : « La religion est ce qui contribue aussi beaucoup à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse les confier. Alors je prie intérieurement le bon Dieu, et par là je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. »

Comme beaucoup d'autres, c'est dans la classe de philosophie, où il avait pour professeur l'honnête et consciencieux Damiron, qu'il ressentit une première atteinte à ses convictions religieuses ; quand il eut fréquenté les amphithéâtres de l'École de Médecine, sa foi s'en alla tout à fait.

Cependant il avait laissé à ses maîtres les meilleurs souvenirs. Aussi quand l'un d'eux, Dubois, fonda *le Globe* en 1824, il choisit pour collaborateur Sainte-Beuve, qui se trouvait ainsi mêlé aux chefs du parti doctrinaire, Guizot, de Broglie, de Barante. L'ancien disciple de Dupuytren devait, sans trop tarder, tourner le dos à ses premiers amis, et ce ne sera pas la moins intéressante des ondulations, évolutions, tergiversations, conversions de ce souple et mobile esprit.

En 1827, il publia deux articles (2 et 9 janvier) sur les *Odes et Ballades*, et, après un échange de visites, le critique et le poète se lièrent d'une affection intime : Sainte-Beuve devenait par là même le P. Joseph du Richelieu de l'école romantique. Auparavant il avait rencontré, dans les mille sentiers de la vie littéraire, fréquenté et séduit Émile Deschamps, le peintre Boulanger, les deux glorieux Alfred, David d'Angers : tous le reconnaissent comme le Joachim du Bellay de la nouvelle pléiade, surtout à partir du moment où parut le *Tableau de la Poésie au XVI^e siècle*. Ce sujet avait

été proposé par l'Académie française, et Sainte-Beuve, qui d'abord avait voulu concourir, laissa passer la limite ; le prix fut décerné *ex æquo* à Philarète Chasles, l'acérbe et humoristique polygraphe, et à Saint-Marc Girardin, le spirituel et judicieux moraliste.

Dans son livre, Sainte-Beuve entreprenait de collationner les pièces du grand et injuste procès que Boileau avait intenté à Ronsard. L'avocat ne gagna pas sa cause sur tous les points, et ne réhabilita pas son client sur tous les chefs d'accusation ; mais il réussit à démontrer le mérite durable et hors de pair de l'auteur des *Élégies* et des *Sonnets*.

La vie, pensées et poésies de Joseph Delorme, publiée en 1829, date, pour une bonne partie des pièces, des années immédiatement antérieures. On sait que, dans la préface, l'auteur avait essayé, comme jadis Goëthe avec Verther, Byron avec Manfred, Châteaubriand avec René, de s'identifier avec Joseph Delorme ; mais quelle ressemblance entre ce pâle et maladif saule pleureur des *poésies*, et l'aspect puissamment vigoureux de ce « garçon à la grosse tête rousse ? » L'ouvrage fit l'effet d'un coup de pistolet tiré dans un carrefour ; les grands et graves protecteurs, collaborateurs du poète, jetèrent les hauts cris, s'indignèrent ; M. de Broglie parla d'outrage aux mœurs, Guizot traita Sainte-Beuve de *jacobin carabin*. Au contraire, le très réservé Jouffroy lui donna l'accolade, l'arma chevalier : « Votre style étincelle de beautés vives et naturelles qui relèvent les choses les plus communes et rajeunissent les plus fanées. » Ce héros du livre eut un grand succès, et sur la rive gauche, dans les garnis du quartier latin, on compta par centaines les Joseph Delorme étiques, souffreteux et poitrinaires à l'image du prototype : « Joseph ne vivait plus que de chaleur et de soleil, d'effets de lumière au soir, sur les nuages groupés au

couchant, et des mille aspects d'un vert feuillage clairsemé dans un horizon bleu. Plusieurs amis que le ciel lui envoya vers cette époque, amis simples et bons, cultivant les arts avec honneur, et quelques-uns avec gloire, l'arrachèrent souvent à une solitude qui lui était mauvaise ; et, par un admirable instinct, familier aux nobles âmes, le consolèrent sans presque savoir qu'il souffrait. Joseph ne mourait pas moins à chaque instant, atteint d'une plaie incurable ; mais il mourait plus doucement, et il y avait des chants aux abords de la tombe ; la raison morte rôdait autour de lui comme un fantôme, et l'accompagnait à l'abîme, qu'elle éclairait de lueurs sombres (1). »

Plus d'un, parmi les critiques assermentés, grinça des dents à la lecture de vers comme ceux-ci :

Rime, écho qui prends la voix,
 Du hautbois,
 Ou l'éclat de la trompette,
 Dernier adieu d'un ami,
 Qu'à demi
 L'autre ami de loin répète.

Jay s'écriait : « La rime qui est à la fois un *écho*, une *trompette*, un *dernier adieu* ! voilà, si je ne me trompe, des beautés neuves ! »

Ce qu'il y avait de plus grave, c'étaient les incorrections grammaticales, qui sont innombrables, et parfois rendent la pensée incompréhensible. Les images sont insolites, incohérentes, et la recherche du naturel et de la simplicité a fait plus d'une fois tomber l'auteur dans le gongorisme, le marinisme, l'euphuisme. Cet écrivain qui, dans la dernière partie de sa carrière de prosateur, parlera la langue savoureuse, précise et nette des La Bruyère et des Sévigné, se disloque en mille contorsions, se livre à toutes sortes de déhanche

(1) Cf. *Vie de Joseph Delorme*.

ments pour dire : *Il pleut, ou Il fait beau, ou Il est midi !*

Un critique de trop d'esprit (1) a comparé la muse de Sainte-Beuve à « une pauvre jeune fille rêveuse au bord d'une mare verdâtre, accroupie sur le talon de ses sabots. » Il ajoute : « Il est impossible d'oublier cette petite, maigre, laide, rechignée et souffrante que l'auteur, bravant le dégoût, a donnée dans sa réalité, comme jamais réalité ne l'a fait et ne le fera. »

Nous croyons cette appréciation empreinte d'optimisme sous sa forme paradoxale. Puisqu'il s'agit de jeune fille, et que l'appréciation précédente ne semble pas très sérieuse, nous dirons, nous aussi, sur un ton aussi grave, que la muse de Sainte-Beuve, un peu prétentieuse dans son indigente simplicité, nous fait l'effet d'une pauvre jeune institutrice pourvue du brevet simple. Ses grandes sœurs, les muses de Lamartine et de Hugo, plus opulentes et plus étoffées, auraient le brevet supérieur !

La voici, du reste, comme Sainte-Beuve nous la présente :

Quand seule, au bois, votre douleur chemine,
Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine
Sous l'arbre mort ? Au près un ravin est creusé.
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
Peut-être à votre vue elle a baissé la tête,
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête ;
Elle eût pu comme une autre, en de plus heureux jours,
S'épanouir au monde...
Mais le ciel dès l'abord s'est obscurci sur elle,
Et l'arbuste en naissant fut atteint de la grêle ;
Elle file, elle coud et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.
Si, pour chasser de lui la terreur délirante,
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les graviers de son poumon meurtri.

(1) M. Barbey d'Aurevilly.

Une pensée encor la soutient ; elle espère
 Qu'avant elle, bientôt, s'en ira son vieux père.
 C'est là ma Muse, à moi !

Disons, pour ne rien exagérer, que l'on a parfois injustement reproché aux vers de Sainte-Beuve l'obscurité et l'entortillage, alors qu'un peu d'attention suffisait pour en constater la vérité et la finesse significatives. Au premier rang de ces alexandrins incriminés, sont les suivants, dans lesquels le poète fait parler J. Delorme, devenu père, et adouci par la vie de famille :

A cette heure si grave, en ce calme profond,
 Qui sait, hors vous, l'abîme où votre cœur se fond,
 Ami ? Qui sait vos pleurs, vos muettes caresses ;
 Les trésors du génie épanchés en tendresses ;
 L'aigle plus gémissant que la colombe au nid ;
 Les torrents ruisselants du rocher de granit ;
 Et, comme sous les feux d'un été de Norwège,
 Au penchant des glaciers mille fontes de neige ?

Il semble que l'auteur se perde en d'insaisissables nuances, et aboutisse à un triple phébus ; il n'en est rien. M. Taine, voulant faire comprendre certain passage de Maine de Biran, original mais trop nébuleux, l'a traduit en français. Peut-être serons-nous forcé d'user ici d'un procédé identique. Que veut dire Sainte-Beuve, sinon que les joies de la famille ont détendu le cœur de Joseph Delorme, naturellement enclin à la tristesse ; qu'il caresse son fils en pensée (*caresses muettes*) ; que ce génie éminent devient un père affectueux (*épanchés en tendresses*) ; que ce mortel supérieur (*aigle*) se fait, pour son fils, plus doux qu'une colombe ; que de ce cœur de granit coulent des larmes (*torrents ruisselants*), enfin, que cette âme, plus glacée que les climats hyperboréens (*Norwège*), se fond à la douce chaleur du foyer domestique (*fontes de neige*) ?

J'avoue de bonne foi que, s'il fallait un commentaire

perpétuel de ce genre destiné à élucider toute l'œuvre de Sainte-Beuve, la besogne serait un peu rude, et pour le lecteur, qui perdrait vite patience, et pour le Saumaise de bonne volonté qui s'y mettrait l'esprit à la torture.

En somme, l'originalité du poète s'explique par le soin inouï avec lequel il fouille et contourne le détail. On ne peut pas dire de lui qu'il procède par grandes lignes comme l'auteur des *Méditations*, ou par de larges coups de brosse comme le peintre des *Ballades* ; ce qui le préoccupe, ce n'est pas la couleur, c'est la nuance, non la nuance qui se révèle par une savante dégradation raisonnée de la couleur, mais celle qui reproduit le momentané, le fugitif, l'illogique, l'exception. Il a en horreur l'emphase, le lieu commun, la vérité reconnue et permanente. De son stylet aiguisé, il grave certaines particularités menues qu'il emprunte à la vie familière, et qu'il fait sortir de la plus secrète intimité des choses. Il se souvient toujours de son ancien métier, et, sous le poète, on retrouve le micrographe ; il se sert de la loupe et se complait dans la description des infiniment petits. Ce que les autres dédaignent, il le recherche avec passion. Ne comparons point Sainte-Beuve, lyrique-moraliste, à La Bruyère ; il n'a pas connu les grandes routes du cœur humain : comparons-le tout au plus à Marivaux : son livre devrait être intitulé *les Fausses Confidences de Joseph Delorme*.

Le Baïf de ce Du Bellay fut Émile Deschamps, né en 1791 à Bourges, où son père exerçait d'importantes fonctions dans l'administration des finances. Très jeune, il fréquenta un cercle d'hommes célèbres alors, quelques-uns même considérés comme des grands hommes : c'étaient Ducis, Fontanes, Lebrun, Parny. En 1812, il composait une *Ode sur la Paix* qui fit, sans doute, hausser les épaules à celui qui sortait des ruines fumantes du Kremlin, et préparait la campagne d'Allemagne. Il

se distingua au siège du fort de Vincennes, sous les ordres du légendaire Daumesnil, et, pour récompense, il fut surveillé par la police.

La Restauration amenait cette paix chantée par le poète. A côté des salons politiques, et leur disputant l'influence, s'ouvrirent les salons littéraires. Celui de M. Deschamps père recevait les jeunes dieux de l'école poétique, révolutionnaire : de Vigny, Soumet, Hugo, Nodier, Lamartine, Sainte-Beuve. Émile avec Hugo fonda la *Muse française* en 1824, revue qui soutenait les idées opposées au classicisme.

De 1828 datent les *Études françaises et étrangères*, divisées en trois parties : traductions, imitations, poésies originales. Elles obtinrent un grand succès de librairie. V. Hugo s'est montré assez sévère pour son ancien collaborateur :

« M. É. Deschamps ajoutait au groupe son souple et bienveillant esprit. Très intelligent et très enthousiaste, il allait répandre de salon en salon la foi aux talents nouveaux. Ses propres vers, d'une originalité modérée et conciliante, contribuaient à convertir la portion timorée du public. Son malheur est justement d'avoir été trop accepté : les soirées et les albums ont couru après lui, et, par entraînement plus que par impuissance, il a réduit trop souvent sa poésie à leur mesure. Il y avait en lui un penseur qui s'est monnayé en homme du monde (1). »

L'histoire de la *Muse française* est assez curieuse. V. Hugo se plaint amèrement de la froideur, des molles allures, de l'indécision de ses collaborateurs Soumet, Guiraud, Deschamps, qui, au lieu d'attaquer le taureau classique par les cornes, se contentaient de tourner, de coqueter, voleter autour de lui. En outre l'Académie se serait offusquée, inquiétée même des tendances accu-

(1) Cf. *V. Hugo raconté par un témoin*, etc., II, 138.

sées par ce factum périodique, et l'on aurait fait comprendre à Soumet, candidat à un fauteuil, qu'il devait cesser sa collaboration, injonction à laquelle il obéit ; on alla plus loin, on lui déclara que tant que la Revue subsisterait, il serait évincé. Soumet confia ses douleurs à V. Hugo, qui décida la mort de la pauvre *Muse*. Du reste, la noble assemblée fit honneur à son engagement : bientôt l'auteur de *la Pauvre Fille* put enfin entendre résonner à ses oreilles le : Macbeth, tu seras... un des Quarante !

S'il n'avait fallu que de beaux vers bien frappés pour être de l'Académie, É. Deschamps eût pu présenter sa traduction de la *Cloche* de Schiller.

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule ;
 La cloche enfin va naître aux regards de la foule ;
 C'est le jour si longtemps appelé par nos vœux ;
 Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux ;
 L'honneur égalera la peine et le courage,
 Des joyeux ouvriers si DIEU bénit l'ouvrage.
 Il faut associer, comme un puissant secours,
 Au travail sérieux de sérieux discours.

.
 La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
 L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux ;
 Qu'il repose ! Pour lui, tristes ou fortunées,
 Dans l'avenir aussi dorment les destinées.
 Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
 Veille amoureusement sur son matin doré.
 Hélas ! le temps s'envole et les ans se succèdent :
 Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
 Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
 S'élançe impatient vers un monde orageux.
 Pèlerin engagé dans ses trompeuses voies,
 Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies !

.
 Nous confions au sein de la terre profonde
 L'ouvrage de nos mains : dans son ombre féconde,
 Le prudent laboureur laisse tomber encor
 L'humble grain, en espoir, riche et flottant trésor ;

Vêtus de deuil, hélas ! nous venons à la terre
 D'un germe plus sacré déposer le mystère,
 Pleins de l'espoir qu'un jour du cercueil redouté
 Ce dépôt fleurira pour l'immortalité.
 Des hauts sommets du dôme aux épaisses ténèbres,
 La cloche a du tombeau tinté les chants funèbres.
 Écoutez ! ses concerts d'un accent inhumain
 Suivent un voyageur sur son dernier chemin.
 C'est la mère chérie, hélas ! la tendre épouse,
 Que vient du Roi des morts l'avidité jalouse
 Séparer des enfants, de l'époux expirant.
 L'époux les reçut d'elle ; et tous, l'un déjà grand,
 L'autre dans ses bras, l'autre encore à la mamelle,
 Ils souriaient !.. Alors rien n'était beau comme elle !
 C'en est fait ! elle dort sous le triste gazon,
 Celle qui fut longtemps l'âme de la maison !

• • • • •
 Que le chœur de la danse à pas joyeux approche !
 Venez tous, et donnons le baptême à la cloche.
 Trouvons-lui quelque nom propice et gracieux ;
 Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux !
 Balancée au-dessus de la verte campagne,
 Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
 Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants.
 Qu'elle soit dans les airs comme une voix du Temps !
 Que le Temps, mesuré de sa haute demeure,
 De son aile, en fuyant, la touche heure par heure ;
 Aux voluptés du crime apportant le remords,
 Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la mort,
 Et que tout, ici-bas, s'évanouit et passe
 Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace.

Antony (1), le frère d'Émile, fut une sorte d'Hamlet, mais un Hamlet à intermittences lucides, situation effroyable entre toutes ! Se savoir en dehors de l'humanité, entrevoir la lumière, puis retomber dans d'épaisses ténèbres, mourir et se dire qu'on meurt ! Cette mélancolie malade, cette folie entremêlée de raison, rappellent étrangement la lamentable misère de Lucrèce, l'auteur de la *Nature des Choses* ! Détail étrange et

(1) Né en 1800, mort en 1869.

qui fait frémir : c'est lui-même, au retour d'un voyage, qui, comprenant l'impossibilité où il était désormais de s'occuper de ses affaires personnelles, demanda qu'on le confiât aux soins d'une tutelle, et réclama un conseil judiciaire ! Voit-on ce malheureux qui, dans le discours qu'il prononce, réagit avec colère contre les trahisons de sa mémoire et cherche à combler les lacunes de sa raison défaillante ? et cela, par crainte, s'il s'exprime mal, de ne point parvenir à démontrer son indigence intellectuelle ! L'infortuné éprouva une affection sincère pour une jeune fille à qui il souhaitait d'unir sa destinée : par une sublime abnégation, il renonça de lui-même à ce projet, qui aurait cependant comblé ses vœux les plus chers ; il se résigna à souffrir plutôt que d'enchaîner à sa misère celle dont il devait conserver au cœur le poignant souvenir. D'après la légende, il se serait passé, dans la jeunesse d'Antony, un fait qui rappellerait celui de ce personnage de la Bible que poursuit la malédiction de ses parents. Jeune homme, il aurait, à l'insistance de sa mère, qui lui adressait une observation méritée, répondu par des paroles outrageantes, même par un geste brusque. Lorsque, le soir, il rentra à la maison, il trouva sa mère alitée, près de mourir. On juge de son désespoir. Il ne se consola jamais.

Tout homme dans le ciel a son ange gardien,
Et moi je suis maudit, car je n'ai pas le mien.

La devise d'Antony pourrait être ce mot qu'il écrivit un jour : *Je dis ce que je pense, et ne sais pas flatter.* Au point de vue politique, son libéralisme était illimité. Pour l'Empire il n'a eu que des exécérations ; il a essayé de stigmatiser la corruption, la vénalité, l'abaissement des âmes à cette époque. S'il y a du vrai dans cette philippique intitulée *Napoléon seul*, il convient d'ajou-

ter que le poète se montre bien optimiste quand il nous montre enfin venue et rayonnante l'ère de la liberté universelle :

Elle était jeune alors, cette Vierge divine.
 Sous sa toge prétexte et sa faible poitrine
 Murmurait par instants une plaintive voix
 Pour flétrir les bourreaux qui la mettaient en croix ;
 Elle est femme aujourd'hui, mère d'un peuple immense...

En 1829, il publia une traduction en vers de la *Divine Comédie*, remarquable par une fidélité sévère qui se concilie souvent avec l'élégance. Plus tard, il composa des *Études sur l'Italie*, des élégies, *Dernières paroles* et *Résignation*.

Que restera-t-il, en définitive, de ces deux frères amis, dont le plus bel éloge est la continuité même de leur affection réciproque ? Un souvenir sympathique, et c'est tout. Pourtant il y a de beaux commencements de poète dans Antony, si doux envers la destinée, si éloquent parfois dans ses plaintes. De son côté, Émile avait joué un rôle des plus importants, et son nom reste attaché à l'histoire de ces dix dernières années de la Restauration. Il a été, plus que personne, en butte aux sarcasmes de ceux qu'il accusait d'appartenir à « la faction des continueurs. » V. Hugo a parlé quelque part de « la souplesse puissante de son talent. » Le bibliophile Jacob termine la notice qu'il lui a consacrée par ces mots : « On peut dire de M. É. Deschamps qu'il est le poète de l'esprit. » Avant de prendre congé de cet aimable et très estimable littérateur, empruntons deux pensées à ses *Études françaises et étrangères* : « Hélas ! dans ce temps-ci que trouvez-vous souvent pour vous juger ? Des ânes. » — « Cet abbé (Delille), avec tout son esprit et tout son talent, a singulièrement appauvri la langue poétique en croyant l'enrichir, parce qu'il donne toujours la périphrase à la place

du mot propre. *Il a changé nos louis d'or en gros sous.* » Disons, pour terminer, que si les deux frères cultivèrent le sonnet, il n'en est malheureusement aucun, dans le nombre, qui vaille « un long poème. »

A ces noms, on l'a vu plus haut, il convient d'ajouter ceux de quelques femmes dont les qualités diverses apportèrent au Cénacle une sorte de décoration et de parure : MM^{es} Sophie Gay, Desbordes-Valmore, Tastu, Delphine Gay ; mais elles appartiennent plutôt, au moins MM^{es} Valmore et Tastu, au second Cénacle, à celui de 1827, où prime Sainte-Beuve. Elles ne sont pas du premier, de celui dont ce critique a dit plus tard, avec ses restrictions félines et ses sous-entendus moqueurs : « Si l'on consent à voir dans cette année 1823, qu'on pourrait à meilleur droit appeler néfaste, le moment éblouissant, pindarique de la Restauration, comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé, on comprendra alors que des jeunes hommes, la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient eu le temps propice pour se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli. Le public, la foule n'y avait que faire, comme bien on pense... Il s'agissait de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette Chartreuse, de nourrir quelques absents qui la regrettaient, et la *Muse française* servait en partie à cela. C'était, au premier abord, dans ces retraites mondaines quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur ;... on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique, et dès lors choyé, fêté, applaudi à en mourir. »

Comme l'a remarqué un critique fort ingénieux (1),

(1) Paul Albert. Cf. *La Littérat. française au XIX^e siècle*, page 42.

la première phase du romantisme est presque purement politique, et ce qui lui donne une sorte d'unité, c'est moins la communauté de doctrines que l'inspiration religieuse et monarchique.

M^{me} Valmore a chanté la passion, les troubles de l'âme ; elle a souffert comme Sapho, mais elle n'a pas la flamme, l'éloquence délirante de la fille de Lesbos. Après une enfance des plus mouvementées et des plus malheureuses, et qui, par bien des côtés, l'honnêteté comprise, rappelle celle de la jeune d'Aubigné, future Maintenon, elle se fit comédienne et sut plaire au public ; une affection contrariée, compliquée d'une maladie nerveuse, lui rendit impossible cette existence toute factice et d'apparat, où, si l'on a quelque sincérité dans l'âme, on meurt sûrement et vite. Comme dérivation aux sentiments tumultueux qui bouillonnaient en elle, l'artiste fêtée se livra à la poésie, touchant à tout, composant des élégies, des idylles, des fables, des romances, qui témoignent d'une extraordinaire sensibilité ; quelques pièces prouvent de la finesse, de l'abandon et de la grâce. Un critique ordinairement sévère dit de cette femme charmante : « Qui a lu une fois Madame Desbordes-Valmore la relira souvent. Il ne nous appartient pas de lui assigner une place parmi les talents de cet âge. On aime mieux d'abord la goûter en elle-même que la comparer. Son rôle dans la création lui a été donné cruel et simple : toujours souffrir, chanter toujours. » Comme écrivain, elle a le défaut d'exagérer la note sentimentale de son œuvre, qui devient parfois recherchée et pénible. On peut néanmoins lui attribuer, sans trop de restrictions, le mérite que reconnaît à Érinne l'épigrammatiste Antipater de Sidon (1) : « Érinne a traité peu de sujets, écrit peu de vers. Mais cette œuvre modeste révèle les Muses. Elle n'a pas manqué

(1) Cf. *παιροεπής Εριννα, και ου πολύμυθος αοιδαίς...*

le souvenir des hommes, et elle n'est pas ensevelie sous l'aile ombrageuse d'une nuit noire. Or, étranger, voici que nous, poètes nouveaux, par innombrables myriades entassées, nous nous fanons dans l'oubli. C'est que le faible cri du cygne est préférable au croassement des geais, qui se dissipe dans la nuée printanière. »

M^{me} Valmore n'a pas toujours échoué dans la science si compliquée de diversifier le cadre de ses compositions, mais elle ne s'est pas non plus révélée comme possédant à fond l'art de relever le sentiment par l'originalité de la forme. Je vois là, dans son panier à ouvrage, bien des colifichets surannés, des rubans, autrefois bleus ou roses, maintenant fanés et déteints, des franges et des pompons exhalant une odeur sure : l'excellente dame, comme nos vénérables grand'mères, porte des papillottes ; n'aperçois-je pas une paire de besicles, et n'ai-je pas entrevu comme un soupçon de tabatière ? Mais il ne faudrait pas croire que M^{me} Valmore soit si douairière que cela ! Elle est énergique, parfois jusqu'à la violence. Malheureusement, quand il s'agit de produire l'idée, elle reste en deçà. Sa phraséologie est proprette, correcte, maigrelette : son chef-d'œuvre (un chef-d'œuvre relatif) est *le Rêve d'une femme* :

Veux-tu recommencer la vie,
Femme dont le front va pâlir ?
Veux-tu l'enfance encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir,
Échauffant tes jours au berceau ?
— Quoi ! mon doux Éden éphémère !
Oh ! oui, mon Dieu ; c'était si beau !

Sous la paternelle puissance,
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et, dans des parfums d'innocence,
Laisser épanouir ton sort ?
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent, comme un jeune oiseau ?

— Pourvu qu'il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu ; c'était si beau !

Veux-tu rapprendre l'ignorance
Dans ton livre à peine entr'ouvert ?
Veux-tu la plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes,
Les veux-tu jeunes comme toi ?
— Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu, rendez-les-moi !

Reprends donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs,
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs :
Va retrouver l'amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
— Retourner au monde où l'on aime !
O mon Sauveur, éteignez-moi !

Je ne sais pourquoi, en lisant les *Élégies et Romances*, les *Fleurs*, les *Pauvres Fleurs*, ces lignes de Montaigne me revenaient sans cesse à la mémoire : « Que leur faut-il (aux femmes) que vivre aymées et honorées ? Elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Il me fasche quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin. Baste ! qu'elles peuvent sans cela ranger la grâce de leurs yeulx à la gayeté, à la sévérité, à la douleur... Avecques cette science elles commandent à la baguette et régentent les régents. »

Aussitôt après le moraliste s'humanise : « Si toutefois il leur fasche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent, par curiosité, avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin ; c'est un art follastre et subtil, déguisé, parler, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. »

Quand le caustique époux de « M^{elle} de Montaigne » écrivait ces lignes, la poésie française ne ressemblait

guère à ce qu'elle est devenue au XIX^e siècle. Alors on croyait avoir de plein pied escaladé les plus inaccessible sommets du Pinde, pour peu que l'on eût disposé avec patience un assortiment de strophes et de rimes. De la pensée il n'était pas question ; un poète pouvait ne pas penser. C'eût été savoir écrire, lot de vilain, et il eût dérogé. Bon pour le prosateur, ce Jacques Bonhomme de la littérature ! Aux yeux des contemporains de Montaigne, faire des vers, ou enfile des perles, ou jouer de la viole, c'est tout un ! Simple question de doigté ! Le cœur n'a pas à intervenir. Le cœur ? Hein ! que dites-vous ? Voyez plutôt Malherbe : voilà un poète qui vous rabote proprement un ouvrage ! Aussi a-t-il sous la main tout l'attirail nécessaire : varlopes, guillaumes, scies à chantourner, gouges, bédânes, râpes et vilebrequins. Outillé de la sorte, on fait les *Stances à Louis XIII* partant pour le siège de La Rochelle :

Prends ta *foudre*, Louis, et va comme un *lion*.....

Aujourd'hui la tâche n'est plus aussi facile, ou, si l'on aime mieux, aussi difficile. Il faut avoir souffert, usé sa vie, brisé son âme, ressenti, jusqu'à en être torturé, les épreuves de la passion, passé par tous les désespoirs, bu à toutes les amertumes, savouré tous les dégoûts. Il faut savoir jouir et s'inspirer de la véritable nature après avoir renoncé à la nature fictive des décors de théâtre, qui en était la caricature, voir le monde extérieur tel qu'il est dans ses plus imposants tableaux comme dans les plus humbles scènes, admirer également l'océan et la goutte d'eau, l'Himalaya et la graminée des champs, l'azur du ciel et l'orage qui mugit, ne plus ressembler, enfin, à ceux dont parle le Psalmiste, « qui ont des yeux et ne voient pas. » Il faut se reconnaître dans l'effrayant dédale des sentiments, pensées, ins-

tincts, affections du cœur humain, connaître la logique, non pas celle qu'enseigne le maître du Bourgeois gentilhomme, mais celle de nos contradictions et de nos mensonges les plus intimes ; à cette logique, joindre la pénétrante et translucide psychologie d'un professeur d'Édimbourg ou de Jouffroy. Il faut enfin, car la vieille gaité gauloise a fait place au sérieux, se résoudre à doubler sa poésie de philosophie et même de théologie, aborder hardiment antinomies et catégories, indifférentisme et panthéisme, Kant et Hegel, Kœnigsberg et Tubingue, choisir entre ces deux états, athée ou chrétien, s'effondrer dans la négation creuse ou, ce qui est la seule solution, adorer la Croix.

Voilà pour ce qui concerne le fond sur lequel doit s'exercer le poète.

Pour la forme elle-même, la critique ne doit pas se lasser de répéter que l'on ne peut devenir un grand poète qu'après avoir approfondi la connaissance des langues parlées dans Athènes et dans Rome : la connaissance du français, si complète qu'elle soit, ne suffit pas ; il n'y a pas d'exemple qu'elle ait suffi. Si Jean-Jacques est le prosateur que l'on sait, c'est parce que, outre son génie naturel, il s'était acharné aux *Bucoliques* et aux *Annales*. Même observation pour la seule femme vraiment supérieure de notre littérature, Mme de Sévigné, qui avait fait, grâce à Chapelain et à Ménage, d'excellentes études grecques et latines. Mme Sand est l'exception, l'exception indispensable pour la démonstration de la règle.

Avec M^{me} Tastu, nous rentrons dans la moyenne honorable, ce qu'on est convenu d'appeler un « talent distingué. » Louis Racine, lui aussi, et Thomas Corneille sont des poètes distingués ! Triste et pâle épithète, synonyme d'honorable médiocrité !

Il n'est point de degré.....

M^{lle} Amable Voiart, née à Metz en 1798, était la nièce du fameux Bouchotte, ministre de la guerre sous la Révolution (1), dont un Girondin compétent disait « que c'était un imbécile, fort au-dessous de Pache, et que, dans ses bureaux, on l'appelait la Statue de pierre. » Elle avait onze ans lorsque, au lieu de jouer avec sa poupée, elle s'essaya, de ses petits doigts tachés d'encre, à scander de prétendus alexandrins dont l'ensemble parut avec ce titre : le *Réséda* ; la pièce lui valut, platonique récompense, les félicitations empressées de cette séduisante et folle tête appelée Joséphine Beauharnais. A l'âge de dix-huit ans, elle se maria avec l'imprimeur-homme de lettres Tastu, et devint la terreur des Jeux Floraux, où elle récoltait, chaque année, des gerbes de soucis, de lys et d'amarantes. Elle fut décidément mise en évidence par ses strophes sur le *Sacre* de Charles X. Si les vers en étaient d'une facture habile, l'inspiration dut sembler extravagante. Faisant allusion à la mise en liberté de quelques centaines de pigeons, elle montrait, par antithèse, tous les personnages qui assistaient à la cérémonie comme des esclaves envahis par un ennui insurmontable. Ce qu'elle voit, au couronnement du roi-chevalier, ce sont les soldats captifs (!) sous leurs armes, les chefs, tout caparaçonnés d'or et d'acier, pliant les premiers aux ordres qu'ils donnent, les fonctionnaires de toute nuance en proie à la contrainte, les prélats aux mitres de diamants, rongés par « un blême ennui, » les douze pairs enfin, dont les épaules s'inclinent « sous le bandeau de comte ou le manteau ducal, » et qui, tout à l'heure, vont faire retentir la vaste nef de leurs sonores ronflements ! Si c'est la poésie qui inspire ces calembredaines sans esprit, la poésie est une belle chose ! Mais non : à

(1) Fils du portier du maréchal de Castries, fut appelé au ministère de la guerre le 3 octobre 1792.

ce moment l'opposition était à la mode, et, pour obtenir les suffrages des coryphées de la gauche, il fallait représenter le sacre comme une féerie manquée, comme une représentation de l'autre monde, ou tout au moins comme une résurrection de l'ancien temps. Et les journaux libéraux applaudirent M^{me} Tastu ! O poésie, que de crimes on commet en ton nom !

Les vers suivants donneront une idée exacte de son genre de style. La pièce est intitulée le *Dernier jour de l'année*. Assise près de sa pendule dans la nuit de la Saint-Sylvestre, M^{me} Tastu interroge, anxieuse, l'année qui se présente :

Près du foyer, seule, inactive,
 Livrée aux souvenirs puissants,
 Ma pensée erre, fugitive,
 Des jours passés aux jours présents.
 Ma vue, au hasard arrêtée,
 Longtemps de la flamme agitée
 Suit les caprices éclatants,
 Ou s'attache à l'acier mobile
 Qui compte, sur l'émail fragile,
 Les pas silencieux du temps.
 Du temps qui vient de s'écouler,
 Si quelques jours pouvaient renaître,
 Il n'en est pas un seul, peut-être,
 Que ma voix daignât rappeler.
 Mais des ans la fuite m'étonne,
 Leurs adieux oppressent mon cœur ;
 Je dis : C'est encore une fleur
 Que l'âge enlève à ma couronne
 Et livre au torrent destructeur ;
 C'est une ombre ajoutée à l'ombre
 Qui déjà s'étend sur mes jours ;
 Un printemps retranché du nombre
 De ceux dont je verrai le cours !
 ... Salut, sa sœur nouvelle,
 Salut ! quels dons chargent ta main ?
 Quels biens nous apporte ton aile ?
 Quels beaux jours dorment dans ton sein ?

Que dis-je ? A mon âme tremblante
 Ne révèle point tes secrets :
 D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
 Aujourd'hui tu parais brillante ;
 Et ta course insensible et lente
 Peut-être amène les regrets !
 Ainsi chaque soleil se lève
 Témoin de nos vœux insensés !
 Ainsi toujours son cours s'achève
 En entraînant, comme un vain rêve,
 Nos vœux déçus et dispersés.

En voyant cet *acier mobile qui compte sur l'émail fragile les pas silencieux du temps*, les mainteneurs de « l'Académie française du Midi » n'y tinrent plus, et leur suffrage récompensa surabondamment cette muse élégante qui faisait un si brillant emploi de la périphrase classique.

Quant à la critique officielle, savante, elle rognait ses ongles et se fit accueillante. Le spirituel abbé de Feletz souhaitait ainsi la bienvenue à l'auteur de *l'Épître à l'enfant de Canaris* et du *Siège de Lyon* : « Au mérite des vers, du style, de l'harmonie, de la variété des tons, Mme Tastu joint celui de l'art dans la composition. A un petit nombre de débuts près, qui ont un peu de vague et même d'obscurité, les pièces sont bien ordonnées, les diverses parties en sont heureusement distribuées ; elle entre hardiment en matière, se jette au milieu de son sujet, omet ou diffère ce qui doit être omis ou différé, et suit ainsi les préceptes donnés par l'ami de Mécène, dont je rapporterais les vers si je ne craignais que M^{me} Tastu, qui parle si bien français et fait de si bons vers français, n'entende pas le latin ; et je suis bien aise qu'elle m'entende lorsque je vante son talent et que j'applaudis à ses vers. »

Le même Horace a dit aussi : *O matre pulchra filia*

pulchrior ! apostrophe qui peut s'appliquer à Madame Delphine Gay (1) et à sa fille Sophie. La première, née Michaut de Lavalette, femme du receveur général du département de la Roer, sous l'Empire, jouit d'une grande réputation d'esprit, de vivacité, de grâce. Quelques médisants ont prétendu qu'elle se souvint trop fidèlement, pendant sa longue carrière, des allures de la Régence et du sans-gêne du Directoire. Sa spécialité était de composer des romances, et, comme elle était artiste distinguée, elle composait aussi la musique. Faut-il la caractériser d'un mot ? Mme S. Gay fut une autre du Deffand, avec moins de sécheresse au cœur et de causticité, avec plus de distinction et d'agrément. De ses vers, il ne restera rien, pas même sa romance de *Mœris*, qui n'est qu'un plagiat du *Pauvre Jacques*.

Sophie avait eu des succès de beauté ; Delphine fut la beauté même. Écoutons le témoignage d'une rivale : « Quand je l'ai vue pour la première fois, belle, imposante comme la Rachel de la Bible, elle était couverte de cheveux blonds retombant sur toutes ses roses, et semblait en être formée. Jamais rien de si éclatant n'est apparu dans une ville. Sa mère la conduisait alors en Italie, et s'arrêtait quelques jours à Lyon. Mon mari, qui l'avait entrevue au balcon de l'hôtel, vint me chercher vite, vite, pour me faire voir, disait-il, ce que je ne verrais plus de ma vie. Il y avait une foule qui passait et repassait émerveillée. Comme il faisait affreusement chaud, la jeune fille fut obligée de s'étouffer en fermant ses fenêtres très basses, et les curieux la regardaient encore au travers des vitres. J'appris, dans le jour même, que c'était M^{lle} Delphine Gay, et je sus bientôt par moi-même qu'elle était bonne, vraie comme sa beauté. En l'examinant avec attention, on ne tom-

(1) 1776-1852.

baît que sur des perfections, dont l'une suffit à rendre aimable celle qui la possède. » Gautier n'est pas moins enthousiaste que M^{me} Valinore : « Elle prenait naturellement la pose et le costume que lui donne le portrait si connu d'Hersent, robe blanche, écharpe bleue, longues spirales de cheveux d'or, bras replié et bout du doigt appuyé sur la joue dans l'attitude de l'attention admirative ; cette Muse avait toujours l'air d'écouter un Apollon. »

Poète, M^{me} de Girardin a souvent de l'esprit et parfois du sentiment ; mais le trait exclut la poésie, et la passion, pour émouvoir, doit être sincère. Ainsi s'explique l'oubli auquel sont condamnées les *Élégies* de cette autre Corinne qui, elle au moins, s'exprimait en vers, comme son homonyme antique. Composées pour des solennités éphémères et des fêtes de circonstance, ses pièces obtinrent un succès qui ne se prolongea guère après les diverses occasions qui les avaient vues naître. Qui donc aujourd'hui s'intéresse aux strophes bourrées de lieux communs et de banalités qu'elle prononça devant le cercueil du général Foy, ou bien à ces stances qu'elle lut au Panthéon devant les fresques du baron Gros ? Accordons à cette gracieuse femme tous les mérites que peut réunir le talent sans génie : harmonie, netteté, correction, élégance ; mais ce ne sont là que des qualités de second ordre, et qui tiennent au métier. Dans ses vers, pas un de ces cris d'angoisse qui traversent les siècles, comme la fameuse *Ode* de Sapho ; pas une de ces plaintes qui remuent le cœur ; pas un de ces gémissements douloureux qui vous communiquent une sorte de fièvre. Quand on lit la *Nuit* (1), on se dit qu'on préfère le même sujet traité par Desportes ; quand on lit *Je n'aime plus* (2), on se dit que

(1) Voici l'heure où tombe le voile, etc.

(2) O vanité du cœur, faiblesse misérable,
N'est-il donc ici-bas nul sentiment durable ? etc.

M^{me} Deshoulières a laissé des disciples ; quand on lit *Pêcheur d'Islande* (1), on reprend un vieil exemplaire de J.-B. Rousseau, et l'on dit que les *Cantates* attestent plus de souplesse, que le vocabulaire n'en est pas plus restreint, et que la science du rythme s'y trouve au moins égalée.

M^{me} de Girardin mourut au seuil de l'âge mûr ; Dovalle (2), au seuil même de la jeunesse. Celui-ci, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), cultiva la poésie dès son enfance. On a de lui l'*Oratoire du jardin*, la *Chanson sur la liberté*, le *Curé de Meudon*, la *Campagne après une pluie d'été*, et nombre d'autres pièces publiées après sa mort sous le titre de *Sylphe* (1830). Ami de la nature, avec une pointe de Lafontaine et d'André Chénier, amoureux jusqu'à l'exaltation de la poésie et du beau, trop porté aux plaisirs matériels, remarquable par le coloris et la chaleur du style, tel fut cet infortuné jeune homme, qui tomba sous la balle d'un acteur nommé Mira. Le comédien s'était fâché et avait envoyé ses témoins à Dovalle, qui, dans un compte rendu théâtral, avait dit qu'il ne serait jamais Mira-beau.

Une balle tua Dovalle. C'est la misère qui tua Aloysius Bertrand.

Le hasard des garnisons, que traversait son père, capitaine de cavalerie, fit naître Louis (Aloysius) Bertrand dans le département de Montenotte, à Céva (3). Il termina ses études à Dijon, et, dès sa rhétorique, il envoyait de jolies bluettes au journal le *Provincial*, dont la rédaction en chef était confiée à Th. Foisset, littérateur de mérite. Suivant l'exemple général à cette époque, il composa des ballades, dont l'une est

(1) Islande, noir rivage
Dans l'océan perdu, etc.

(2) 1807.

(3) En 1807.

Hist. litt. Rest.

intitulée : *La Chanson du pèlerin qui heurte, pendant une nuit sombre et pluvieuse, à l'huis d'un châtel*. C'est l'idée du *Sylphe* de V. Hugo. Le rythme est le suivant :

J'entends un vieux garde,
 Qui de loin regarde
 Fuir l'éclair,
 Qui chante et s'abrite,
 Seul en sa guérite,
 Contre l'air.

Mais ses vers, bien tournés du reste, n'ont pas plus de valeur que ceux de vingt autres écrivains de la même époque. Sa prose est vive, teintée des couleurs du riche et plantureux pays où il écrivait, et cette prose est bien plus poétique que ses vers : témoin cette piécette d'une ciselure savante : *Le Maçon*.

« Le maçon Abraham Knupper chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelte de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants et la ville aux trente églises.

» Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet (1).

» Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline (2) dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

» Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abra-

(1) Nom donné aux mâles des oiseaux de proie, parce qu'ils sont d'un tiers environ moins grands que la femelle.

(2) Poule.

ham Knupper distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

» Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

» Et, le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit les bras couchés en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur. »

Veut-on avoir le portrait d'Aloysius ? Il s'est dépeint lui-même, avec un peu d'exagération dans la moquerie : « C'était un pauvre diable dont l'extérieur n'annonçait que misères et souffrances. J'avais déjà remarqué... sa redingote rapée qui se boutonnait jusqu'au menton, son feutre déformé que jamais brosse n'avait brossé, ses cheveux longs comme un saule et peignés comme des broussailles, ses mains décharnées, pareilles à des osuaires, sa physionomie narquoise, chafouine et malade, qu'effilait une barbe nazaréenne ; et mes conjectures l'avaient charitablement rangé parmi ces artistes au petit pied, joueurs de violon et peintres de portrait, qu'une faim irrassasiable et une soif inextinguible condamnent à courir le monde sur la trace du Juif-Errant. »

Il nous faut pourtant mentionner une maladie qui de 1820 à 1830, - et plus tard, s'acharna sur tous les poètes romantiques, successeurs et disciples, à leur insu, de Millevoye, le légendaire pleurard. Tous composèrent une pièce sur ce sujet : *la jeune fille* ; c'était celle que vous voudrez, la jeune fille malade, la jeune fille poitrinaire, la jeune fille abandonnée, la jeune fille orpheline, la jeune fille riche, la jeune fille pauvre, la jeune fille citadine. De tout ce pensionnat ou de tout

ce gracieux hôpital, il ne reste que la *Jeune Fille abandonnée* de Soumet. La *Jeune Fille* de Bertrand a peut-être droit à un souvenir :

Rêveuse, et dont la main balance
Un vert et flexible rameau,
D'où vient qu'elle pleure en silence,
La jeune fille du hameau ?

Autour de son front je m'étonne
De ne plus voir ses myrtes frais ;
Sont-ils tombés aux jours d'automne
Avec les feuilles des forêts ?

Tes compagnes, sur la colline,
T'ont vue hier seule à genoux,
O toi, qui n'es point orpheline
Et qui ne priais pas pour nous !

Archange, ô sainte messagère,
Pourquoi tes pleurs silencieux ?
Est-ce que la brise légère
Ne veut pas t'enlever aux cieux ?

Ils coulent avec tant de grâce,
Qu'on ne sait, malgré ta pâleur,
S'ils laissent une amère trace,
Si c'est la joie ou la douleur.

Quand tu reprendras solitaire
Ton doux vol, sœur d'Alacier,
Dis-moi, la clef de ce mystère
L'emporteras-tu dans le ciel ?

Dans ce genre de poésie, qui exhale un vague fumet de vésicatoire, le plus coupable est certainement Loyson (1) (Charles). Condisciple de Cousin, il le suit à l'École normale, où il devint maître de conférences.

En 1817, il publia un recueil de vers : *Le Bonheur de l'étude*, et après avoir, sous le pavillon ministériel, pris part aux polémiques de la presse, il revint, un peu

(1) 1791-1820.

forcément, « à ses chères études, » et, en 1819, publia un nouveau volume : *Épîtres et Élégies*, dont les inspirations sont passablement macabres, et relèvent moins de l'Hélicon que du Père-Lachaise. Atteint d'une maladie de cœur, il présentait sa fin prématurée, et cette perspective était l'habituel sujet de ses chants. On citera le *Malade de langueur* et le *Lit de mort*. Sainte-Beuve, qui l'avait connu et aimé, lui a donné, entre Millevoye et Lamartine, une place que la postérité semble peu disposée à lui maintenir. Loyson a, par surcroît, le discutable honneur d'avoir pour neveu l'ex-Père Hyacinthe. Il existe encore de nos jours, sous le nom d'Eugène Manuel, l'auteur des *Pages Intimes*. C'est le même genre de poésie universitaire légèrement gourmée, pincée et ratisée.

La poésie de J. de Rességuier (1) a les allures négligées, mais ne laisse pas d'être élégante. Ses imitations de Shakspeare font regretter qu'il n'ait pas essayé de traduire en entier quelques-uns des chefs-d'œuvre du grand dramaturge. Il fut l'un des collaborateurs les plus assidus de la *Muse française*. C'est lui, dit-on, qui choisit l'épigraphe de cette Revue :

Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto (2).

C'est lui aussi qui fournit l'idée de l'emblème : un chevalier du moyen-âge représentait le dieu des vers. Le blond Phébus, salade en tête, cuirasse au dos, devait se trouver singulièrement dépaysé !

Il ne faut pas oublier Ulrich Guttinguer (3), qui fut le Pylade de tous les Orestes poétiques de la Restauration. D'après A. Karr, dans un couple d'amis, il y en

(1) 1789-1862.

(2) « Déjà reviennent la Vierge et le règne de Saturne ; déjà une nouvelle génération est envoyée du haut du ciel. »

(3) 1785-1866.

a toujours un qui est supérieur à l'autre, et qui lui dit *tu*. Celui-ci répond par un *vous* respectueux. Au Cénacle, c'étaient Hugo, Sainte-Beuve, Musset qui se servaient du tutoiement vis-à-vis de Guttinguer, dont le nom, du reste, devra de vivre moins à ses *Mélanges poétiques* qu'aux vers de Musset :

Ulrich, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
 Ni les hérons plongeurs ni les vieux matelots.
 Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
 Comme un soldat vaincu jette ses javelots.
 Ainsi, nul œil, Ulrich, n'a pénétré les ondes
 De tes douleurs sans borne ; ange du ciel tombé,
 Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
 Quand, le soir, près de moi, tu viens triste et courbé.
 Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
 Comme un enfant craintif se penche sur les eaux,
 Toi, si plein, front pâli...
 Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux !

De Fontaney, on sait qu'il a composé des *Ballades, Mélodies et Poésies diverses* ; on sait même qu'il mourut en 1829. Depuis cette époque il est définitivement enterré. Il avait aussi écrit en prose, et l'on peut lire, dans les revues du temps, des *Nouvelles*, signées de son nom, qui ne sont destituées ni d'esprit ni d'exactitude psychologique.

Le comte Labinski, attaché à la légation russe à Londres, publia en 1828, sous le pseudonyme de Polonius, un volume de poésies : éternelle histoire des étrangers, qui souvent manient notre langue avec facilité, mais n'arrivent jamais à la dompter et à l'assouplir ! Il y a une certaine grâce nonchalante dans le *Luth abandonné* :

Réveille-toi, beau luth, entends du pin sauvage
 Frissonner les rameaux,
 Et l'écureuil folâtre agiter le feuillage
 De ces jeunes bouleaux.

Seul tu restes muet, et le vent qui s'exhale
De la cime des ifs,
A peine de ton sein tire par intervalle
Quelques sons fugitifs.
Le lierre, chaque jour, l'enlace de verdure,
Et ses nœuds étouffants
Par degrés, chaque jour, éteignent le murmure
De tes derniers accents.

En résumé, ce qu'il y a de plus poétique dans l'œuvre de Polonius, c'est ce nom lui-même. Le reste a sombré dans l'oubli. Nouveau Kosciusko, le biographe n'a plus qu'à s'écrier : *Finis Polonii !*

CHAPITRE HUITIÈME.

LA PROSE. — Joseph de Maistre. (Considérations sur la France, le Pape, les Soirées de Saint-Pétersbourg, la Correspondance.) — De Bonald. (Théorie du pouvoir, Législation primitive.) — Lamennais. (Essai sur l'Indifférence.)

UN historien prétend qu'un des motifs de la rancune de Châteaubriand contre Villèle fut, qu'à la cérémonie du sacre, le ministre des affaires étrangères se vit éclipsé par son président du Conseil. Petit, un peu voûté, Châteaubriand était recouvert et comme accablé par le fastueux manteau d'apparat, tandis que Villèle, grand et d'une solide charpente, portait le costume avec aisance et majesté.

La taille du comte de Maistre (1) rappelait celle de Châteaubriand, mais, disons-le à son honneur, jamais il n'eut la faiblesse d'en tirer un argument contre un concurrent ou un adversaire. Cette variété de susceptibilité jalouse répugna toujours à la loyauté de son caractère. Physiquement, l'auteur du *Pape* n'était pas ce qu'on appelle un bel homme : il avait le regard fixe et la démarche mal assurée des myopes, et quoique ses traits n'eussent point l'harmonie sereine de ceux de son rival de gloire, ils n'en saisissaient pas moins par une expression qui, dit Mme Swetchine, rappelait tous les caractères de la sagesse antique.

Après avoir été un fils accompli, il fut le plus affectueux des pères. Veut-on une preuve de son respect

(1) Cf. le très remarquable ouvrage de M. Amédée de Margerie sur J. de Maistre, chez Tardieu, 195, boulevard Saint-Germain, 1883.

Lire aussi deux articles pleins de verve et d'une érudition des plus sûres, de M. E. Biré (*Univers*, 14 et 28 juin 1887).

pour ses parents ? Faisant son droit à Chambéry, il n'entreprit jamais la lecture d'un ouvrage sans avoir leur autorisation. Citoyen, il aima sa patrie d'un profond amour ; sujet, il s'illustra par son dévouement à un prince dont il représenta, auprès d'une grande puissance, sans aucune espèce et sans aucun espoir de rémunération, les intérêts bien compromis, — on devait dire alors irrévocablement perdus. Homme privé, il n'avait pas la raideur qu'on peut lui supposer après avoir lu quelques-uns de ses livres. Son humeur était charmante, son abord affable, son caractère jovial : un de ses visiteurs, en 1820, le trouvait un matin lisant Pindare dans le texte grec, et, le soir même, lui entendait chanter sur un ton burlesque les couplets de la *Tentation de S. Antoine* ! Mais écoutons sa confession (1) : « Avant de terminer ma journée, je tâche de retrouver un peu de cette gaité native qui m'a conservé jusqu'à présent. Je souffle sur ce feu comme une vieille femme souffle, pour allumer sa lampe, sur le tison de la veille. Je tâche de faire trêve aux rêves de bras coupés et de têtes cassées, qui me troublent sans relâche ; puis je soupe comme un jeune homme, puis je dors comme un enfant, puis je m'éveille comme un homme, je veux dire de grand matin, et je recommence, tournant toujours dans ce cercle, et mettant constamment le pied à la même place. »

La famille des de Maistre était originaire du Languedoc. Sous les auspices de son père, qui était président du sénat de Savoie, il suivit la carrière judiciaire, et venait d'être nommé sénateur lorsqu'éclatèrent les événements de quatre-vingt-neuf. Sans peine et sans pose, sous la naturelle impulsion de ses sentiments, il prit, un peu plus tard, une fort belle attitude en face de l'invasion française, et, pour échapper à la prison, il dut se

(1) On était alors en 1805.

réfugier à Venise, où il vécut avec sa femme, son fils, ses deux filles, dans des conditions matérielles particulièrement douloureuses. La célèbre Constance, immortalisée par les lettres qui lui sont adressées (1), a écrit : « Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, ont vécu quatre ans, en état d'émigration, d'une petite somme de trois mille francs, sauvée de la confiscation jacobine. Ma mère faisait la cuisine, ma sœur balayait, mon frère portait un petit panier de charbon pour le pot-au-feu journalier ; toute cette stricte économie afin de ne pas faire d'emprunt. Ma mère en était à son dernier louis, lorsque mon père fut appelé en Sardaigne. » En 1802, le comte de Maistre fut nommé ministre plénipotentiaire de Sardaigne à Saint-Pétersbourg. Il occupa ce poste pendant quinze ans, observant tout d'un œil scrutateur, dinant parfois d'un morceau de pain, aux prises avec un dénuement d'autant plus insupportable qu'il semblait une ironie au milieu de l'opulence et du luxe déployés par les autres ambassades, bien vu de l'empereur Alexandre, qui, par considération pour lui, fit entrer son frère Xavier dans l'administration de la marine, et nomma son fils Rodolphe officier au régiment des chevaliers-gardes.

Il ne rentra dans son pays natal qu'en 1817. A Paris, où il passa, Louis XVIII l'accueillit avec les égards les plus flatteurs. Ayant assisté à l'une des séances de l'Institut, sa présence fut signalée. Au nom de leurs collègues, quatre académiciens le prièrent d'entrer dans l'enceinte réservée, où on lui avait préparé un fauteuil. Mais la santé du nouveau ministre d'État de Sardaigne était profondément atteinte. Ce qui l'avait ébranlée, c'était le climat de Saint-Pétersbourg, le chagrin d'être resté longtemps éloigné des siens, les privations peut-être, les accusations portées contre lui. L'âge avait fait

(1) Elle épousa le duc de Laval-Montmorency.

le reste. Parmi les causes qui accélèrent sa mort, n'oublions pas de mentionner les excès de travail. J. de Maistre restait à son bureau, écrivant, lisant, prenant des notes, mettant à jour sa correspondance diplomatique, s'occupant des problèmes de métaphysique sociale les plus ardues, pendant quinze ou seize heures de suite ! Les repas n'interrompaient que bien peu son travail ; quand on les lui apportait, il manœuvrait son fauteuil tournant, avalait à la hâte ce qu'il y avait, et reprenait Platon ou Bacon, la composition du *Pape* ou des *Soirées*.

Un jour, en 1821, à la veille de la révolution piémontaise, comme on discutait au Conseil certaines mesures qui lui paraissaient légitimes, mais inopportunes, il s'écria : « Messieurs, la terre tremble, et vous voulez bâtir ! » Ce dernier mot peint de Maistre ; c'est la personification même du bon sens sous une forme pittoresque, imagée.

Son premier grand ouvrage, les *Considérations sur la France*, parut à Neuchâtel, en 1796. Il valut à son auteur une notoriété bruyante, et, ce qui n'est pas moins flatteur, d'injustes outrages. De Maistre domine l'époque dont il se fait l'historien, et, bien que la perspective lui manque, puisqu'il est le contemporain, presque le témoin oculaire de ce qu'il raconte, son regard se porte avec une étonnante précision sur les événements eux-mêmes ainsi que sur les causes qui les ont amenés. Il commence par émettre cette assertion hardie, dont s'effarouchèrent les sectaires haineux : « La Révolution a mené les hommes. » Oui, de Maistre a raison : une force mystérieuse a tout dirigé ; oui, les novateurs, qui se croyaient libres, ont été des instruments dans la main de DIEU, — des Fléaux de DIEU, — des Attilas en carmagnole. A ces ingénieux et brillants sophistes qui relèvent de Voltaire, et dont la Constituante est peuplée,

elle dit, comme le coursier de l'Écriture : Va ! et la Constituante s'avance avec ses Mirabeau, ses Mounier, ses Duport. Elle décrète la constitution civile du clergé, invente la garde nationale, et quand elle se dissout le 30 septembre, le sphinx énigmatique de l'Assemblée, sortant par exception de son habituel mutisme, pouvait lui dire avec plus d'à-propos que jamais : « Tu es aujourd'hui ce que tu étais hier : rien. » C'est cette force qui pousse et pies bavardes de la Gironde, et crapauds visqueux du Marais, et reptiles immondes de la Plaine, et les précipite dans le gouffre. Obéissant à l'impulsion de cette force, voici maintenant la Convention, majestueuse caricature de Sparte, avec sa *théorie* de forfaits, ses bains de sang, ses fureurs fratricides, sa déesse Raison, qui a un bandeau sur les yeux, son Robespierre, qui ne peut s'empêcher de reconnaître un Être Suprême, et, disons tout, avec sa concentration de fer qui sauva la France ! Hommes et constitutions, tous et toutes sont des *agents passifs* !

C'est aussi de Maistre qui a dit : « La Révolution est satanique. » A quoi il ajoute qu'elle n'est qu'une préface, et que, si elle a fait naître une infinité de maux, elle sera suivie d'une foule de biens, et surtout du triomphe du catholicisme. La perspicacité de ce clairvoyant esprit a-t-elle été mise en défaut par quelque mirage, ou payait-il simplement le tribut que toute intelligence doit à la faiblesse humaine ? Toujours est-il que les faits ne se sont pas empressés de justifier cette prédiction ! Mais qui peut sonder les desseins de Dieu ? « Un nuage sombre recouvre l'avenir, et nul œil ne peut percer ses ténèbres. » Certes, à l'heure présente, il n'apparaît pas que la victoire du catholicisme soit un fait acquis, à moins pourtant que, se plaçant à un point de vue supérieur, on ne considère comme annonçant ce prochain triomphe les deux

grandes déclarations de l'immortel Pie IX, l'Immaculée-Conception et l'Infaillibilité.

A côté des thèses originales, des hautes conceptions, que d'aperçus ingénieux, d'une psychologie déliée ! Il constate, et rien n'est plus juste, que la Constitution de 1795, comme, du reste, les précédentes, repose sur une erreur capitale : elle a été faite pour l'*homme*. Or, ajoute-t-il, quand on voyage, on ne rencontre pas l'*homme*, mais les *hommes*. On se heurte à des Français, à des Italiens, à des Russes, mais non au Français, au Russe, à l'Italien, à cet être abstrait, sans personnalité, à cette nouvelle statue de Condillac, qu'on essaie d'animer en lui lisant l'incommensurable liste de ses Droits ! Quoi de plus sensé que les lignes suivantes ? « Qu'est-ce qu'une Constitution ? N'est-ce pas la solution du problème suivant : Étant donnés la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les bonnes et mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver les lois qui lui conviennent ? Or, ce problème n'est pas seulement abordé dans la Constitution de 1795. »

Veut-on maintenant connaître le grand écrivain ? Je cite cette page « d'une incomparable magnificence (1). »

« Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a point assez instruits. Vous disiez que le sceptre soutenait la tiare : eh bien ! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène ; il est brisé, et les morceaux en sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait : il n'y a plus de prêtres ; on les a chassés, égorgés, avilis, dépouillés, et ceux qui ont échappé à la guillotine, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous crai-

(1) Cf. A. de Margerie, lib. cit. page 139.

gniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela, il n'y a plus de coutume, il n'y a plus de maître, l'esprit de chaque homme est à lui. La philosophie ayant rongé le ciment qui unissait les hommes, il n'y a plus d'agréations morales. L'autorité civile, favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du christianisme tout l'appui qu'elle lui accordait jadis.... Le philosophisme n'a donc pas de plaintes à faire ; toutes les chances humaines sont en sa faveur ; on fait tout pour lui et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ; mais, enfin, il aura vaincu ; il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette redoutable épreuve plus pur et plus vigoureux, si Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le fils de la terre et l'étouffe dans ses bras, il s'est révélé divin, *patuit Deus.* »

Écrivain, de Maistre marche sur les sommets, dédaigne le terre-à-terre ; avide de couleur et d'horizon, il empourpre, illumine tous les sujets ; sa prose alerte et familière court sans s'égarer jamais à travers les sinuosités de l'argumentation, et rencontre sans effort les formes amples et les traits saillants. D'une irréprochable pureté, elle rappelle les procédés habituels des prosateurs du grand siècle. Nul, avec un bonheur aussi soutenu, n'a donné l'illusion du style de Bossuet ; quand il faiblit, ce qui lui arrive rarement, il égale encore les plus beaux passages du premier Balzac : à lui, plus qu'à tout autre, il convient d'appliquer cette appréciation que donne de Démosthène l'auteur de la *Grande Éloquence* : « Que ces grâces austères me plaisent ! que cette sévérité est effrayante ! que cette amertume me semble de bien meilleur goût que toutes

les douceurs fades et tout le sucre des beaux parleurs ! Les paroles que notre flatterie a nommées puissantes et pathétiques n'étaient que de la cendre et des charbons morts au prix d'un feu si pur et si vif. Semblables éclairs sortaient de la bouche de Démosthène, et n'échauffaient pas moins qu'ils n'éblouissaient. Il faisait passer la vérité, en un instant, d'un bout de la Grèce à l'autre. »

D'autres écrivains ont des bonnes fortunes de mots, des hasards de plume que l'on prendrait pour le résultat d'une inspiration savante ; chez de Maistre, l'heureuse soudaineté d'expressions est naturelle, continue. Du reste, sous sa plume, la gaité franche et communicative ne nuit en rien à la solidité du jugement, à la fermeté de la raison. Son génie, où dominent la vigueur et la spontanéité, et qui pourrait se soutenir par sa seule substance, ne craint pas à l'occasion de puiser, dans le formidable amas de ses souvenirs et de ses lectures, une parole, une sentence de quelque philosophe ou poète de l'antiquité, mais l'on n'a pas à craindre que, comme Montaigne, il abuse de l'érudition : ses connaissances sont digérées, soumises à une impitoyable méthode ; et quand il juge à propos d'étayer son opinion sur quelque respectable autorité, on peut être certain que la démonstration et la pensée en recevront une valeur, un éclat nouveau. Dans certaines mains, dit l'auteur des *Essais*, la science est un sceptre, en d'autres une marotte. Dans les mains de de Maistre, elle est un sceptre !

Elle ne lui a jamais été aussi utile que pour la composition du *Pape*.

En dépit de Villemain, qui, après s'être demandé ce qui manque à ce livre pour être un grand et bel ouvrage, met en doute les convictions et la bonne foi de l'auteur, nous devons dire que jamais de Maistre n'a

été ni plus sincère ni plus éloquent. Ses admirateurs comme ses adversaires ont, sur le fond même de sa pensée, accredité plus d'une erreur. La légende est tellement tenace, qu'aujourd'hui encore l'auteur du *Pape* est accusé d'avoir, avec un dogmatisme absolu, professé et réclamé la suppression de la liberté civile dans la société. Or, si cette plaie des temps anciens, l'esclavage, a été guérie, n'est-ce point surtout, ne cessons de le répéter, grâce à l'infatigable intervention des Souverains-Pontifes ? De Maistre lui-même n'a-t-il pas loué le pouvoir spirituel, la Papauté, d'avoir bien mérité de l'humanité par l'extinction de la servitude ?

L'ouvrage est malheureusement un de ceux sur lesquels l'outrecuidante fatuité de la majorité des Français se prononce et décide sans prendre la peine de les lire en entier. Par le nombre et la gravité des questions qu'il agite, il effraie l'insuffisance de notre préparation intellectuelle et la ténuité de notre érudition historique ou théologique. Venez donc insinuer, aux abords de l'année 1887, qu'il y a une question du pape Libère, que l'attitude de ce saint pontife fut admirable de courage en face de l'empereur Constance, que ses prétendues variations sont sorties du cerveau de quelques incrédules ignorants, que le pape Alexandre VI a été réhabilité par un historien protestant ; parlez Jean XXII, investitures, gallicanisme ; et si vous retournez la tête, vous constatez que le lecteur peu patient vous a faussé compagnie.

Et cependant, qu'on le veuille ou non, tout repose sur la question de la Papauté : « Sans le christianisme point de liberté générale, et sans le Pape point de véritable christianisme convertissant, régénérant, conquérant. » Et le Pape, quel est-il sinon le successeur de S. Pierre ? Dès le lendemain de la Pentecôte, Pierre n'apparaît-il pas comme le premier ? Dès ce moment

n'est-il pas le premier partout ? C'est lui que les évangélistes citent le premier, alors que, pour les noms des autres apôtres, ils n'observent aucun ordre invariable ? Le premier, Pierre voit son divin Maître ressuscité. Le premier, il s'adresse aux Juifs, et leur apprend que JÉSUS-CHRIST est monté au ciel. Le premier, il voit, à sa parole, des milliers d'hommes se convertir ; le premier il avait prouvé sa mission par un miracle quand, s'adressant à un mendiant boiteux de naissance, il lui dit : « Je ne possède ni or, ni argent, mais ce que j'ai je le donne : lève-toi au nom de JÉSUS de Nazareth, et marche. » Le premier, Pierre, au péril de sa vie, confessa la foi, lorsqu'il répondit au Grand-Prêtre : « Le DIEU de nos pères a ressuscité JÉSUS que vous avez fait mourir. Nous sommes nous-mêmes les témoins de ce que nous disons. Le Saint-Esprit, que DIEU a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous. » Il est le premier partout ; il est, suivant le mot de Grotius, le chef du groupe apostolique : *Dux apostolici cœtus*.

Quelle verve opulente de raison dans les réponses que de Maistre oppose au gallicanisme ! C'est avec un faste vraiment étourdissant de preuves qu'il démontre la nécessité mathématique de l'infailibilité du Pape. Si l'infailibilité n'existait pas, quelle voix aurait l'autorité, la force indispensable pour dire à l'hérésie : Tu n'entreras pas ! au schisme : Tu n'iras pas plus loin ? Sera-ce la protestation du concile œcuménique ? Mais il est intermittent. Qui donc protégera le troupeau quand l'esprit malin est là, cherchant une proie à dévorer ? Lorsque mugit la tempête et qu'elle soulève la barque, quelle main se lèvera pour rassurer les timides ? qui indiquera la manœuvre ? qui donnera le coup de barre pour éviter l'écueil ? où sera le phare sauveur ? On voit, sans plus insister, que la Déclaration de 1682 est une erreur grave, et que la religion de Bossuet fut

trompée. L'aphorisme césarien : *Si veut le roi, si veut la loi*, les a fait dévier de la ligne droite, leur a offusqué la vérité. Le Concile de 1870 a tout remis à sa place.

Voici maintenant le grand titre littéraire de l'illustre publiciste, les *Soirées de St-Pétersbourg*, et encore il est inachevé ! *Pendent opera...* C'est, à la manière de Platon, une suite d'entretiens où figurent trois personnages : le comte (de Maistre), un sénateur russe, élégante incarnation de cette race slave portée à l'illumination, enfin un émigré français, type achevé de cette société française du XVIII^e siècle qui sut allier tant de grâces à tant de corruption. Lorsqu'une opinion un peu hasardée est amenée par la discussion, et que l'auteur, malgré ce qu'elle a d'excessif et de paradoxal, ne laisse pas d'avoir pour elle une sorte de prédilection secrète, il laisse au complaisant sénateur le soin d'en assumer la responsabilité. L'édifice, malgré l'absence d'une aile, est imposant et majestueux ; le portique est d'une légèreté tout athénienne, ce qui l'a fait attribuer à l'aimable auteur du *Voyage autour de ma chambre*. L'argument, certes, manque de valeur. Est-ce que la grâce n'est pas une des qualités distinctives de celui qui a écrit à sa fille tant de lettres inimitables par la bonté, la vivacité, l'enjouement et la tendresse ? Il convient de restituer à Joseph de Maistre l'honneur d'avoir écrit cette page resplendissante, à bon droit devenue classique : *Une nuit d'été à St-Pétersbourg*.

Le spectacle enchanteur qui se déroule sous leurs yeux amène les trois amis à examiner si les méchants sont capables d'en goûter toute la beauté reconfortante et sereine, et, par une association d'idées qui se comprend, à se demander pourquoi il y a, dans le monde, des êtres corrompus et pervers. La question de la Providence en découle naturellement comme un inévitable corollaire. Aucune objection n'est plus embarras-

sante, aucune difficulté n'est plus inextricable si l'on n'a pas recours à la croyance en un *par delà* où les bons obtiendront leur salaire, où le châtimeut, tardif mais sûr, frappera le criminel. Observons aussi qu'il est faux d'affirmer qu'ici-bas le malheur s'acharne avec prédilection sur la vertu, et que le vice soit visiblement favorisé. Biens et maux sont partagés dans une proportion réglée, non par le hasard, mot absurde, mais par les lois générales qui régissent cet univers. Il convient enfin de ne pas oublier que, pour celui qui raisonne de sang-froid, il n'est peut-être pas de preuve plus péremptoire de la justice divine que l'apparente injustice constatée dans la répartition des jouissances et des misères de cette épreuve d'un jour qu'on appelle la vie.

Depuis trois quarts de siècle, le nom de de Maistre a été souvent maudit et conspué : il ne l'a jamais été autant que pour sa théorie de la guerre et sa conception du rôle de bourreau.

Après avoir, dans une page éclatante, rappelé la loi universelle de la mort violente, montré les animaux s'entre-dévorer, énuméré les insectes de proie, les reptiles de proie, les oiseaux de proie, les poissons de proie, et les quadrupèdes de proie, il en vient à l'homme, dont la main destructive ne respecte aucun des êtres vivants, et il s'écrie : « Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme... C'est la guerre qui accomplira le décret. N'entendez-vous pas la *terre qui crie et qui demande du sang* ? La terre n'a pas crié en vain, la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut, ni même ce qu'il fait... Ainsi s'accomplit sans cesse la grande loi, depuis le ciron jusqu'à l'homme.

La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans relâche, sans mesure, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. »

Le cœur est comme oppressé quand on lit le récit de ces calamités atroces, et l'on éprouve une sorte de soulagement à parcourir la description qu'un poète grec nous a donnée des bienfaits de la paix (1) :

« La paix enfante pour les mortels de grands biens, la richesse et la fleur des poèmes à la parole de miel, et, sur les autels artistement travaillés, elle brûle pour les dieux, avec une flamme dorée, les cuisses des bœufs et des brebis à la belle toison. Alors les adolescents se plaisent aux exercices du gymnase, à la flûte et aux banquets. Sur l'agrafe des boucliers de fer, courent les toiles des araignées noires, et les piques armées d'une pointe, et les épées à deux tranchants sont domptées par la rouille. On n'entend plus le fracas des trompettes de cuivre, et le sommeil aux doux pensers n'est plus enlevé de nos paupières lorsqu'il console nos cœurs. Les rues fourmillent de festins charmants et les chansons enfantines éclatent. »

A tous les points de vue, la guerre est un des problèmes les plus ardues qui puissent solliciter nos réflexions : qu'elle soit amenée par la chute originelle, qu'elle soit une punition d'en haut, une maladie inhérente à l'existence des sociétés, qu'elle développe en nous l'instinct sublime du dévouement ou qu'elle aggrave notre perversité native, il n'en est pas moins vrai qu'elle donne à nos facultés la plus grande énergie, le plus complet développement qu'elles puissent atteindre. On a vu, et fasse DIEU qu'il nous soit donné

(1) Bacchylide.

Τικτει δέ θνατοῖσιν Ειρήνη μεγάλη, κ- τ- λ.

de voir encore ce spectacle, on a vu plus d'un grand peuple, sur le point de s'abîmer dans la corruption, trouver un irrésistible stimulant et les germes d'une vitalité nouvelle dans la guerre qu'il engageait pour défendre ses frontières et sauver son indépendance.

La popularité des théories sur la guerre dans de Maistre n'est dépassée que par celle des développements qu'il a consacrés à la fonction de bourreau. Transporté d'une sorte d'exaltation lyrique, le puissant penseur attribue le maintien des agglomérations humaines à cet *agent incompréhensible*, entouré de l'horreur universelle, mais formé *comme un monde*, et dont la suppression provoquerait à bref délai le chaos, l'écroulement des trônes, l'anéantissement des sociétés. C'est beaucoup dire, et vraiment nous n'eussions pas cru que M. Deibler tint une si grande place dans nos destinées, et qu'il eût été *créé par décret spécial*, comme on l'a dit de V. Hugo !

Dans la *Correspondance*, on trouve un de Maistre tout à fait inattendu. Les citations seront plus éloquentes que les commentaires. Quelques jours avant Friedland, il écrit à son fils Rodolphe :

«Allez bravement votre chemin. Vive la conscience et l'honneur ! *Cetera dês permittenda*. — Ou avec cela ou sur cela, disait cette mère de Sparte. Elle avait raison. Jamais vous ne trouverez dans mes lettres ni plaintes, ni lamentations. C'est d'un mauvais ton à l'égard d'un soldat. Tout cela sans préjudice de ce qui se passe dans mon cœur, et dont vous vous doutez sans doute un peu. Que vous dirai-je encore ? Soyez toujours assez semblable aux autres pour ne pas leur déplaire, assez différent pour ne déplaire ni à moi ni à vous. Battez-vous bien, mais ne faites du mal qu'à l'ennemi. Soyez honnête homme et bon enfant. Ne vous détachez point du petit

livre latin (1). Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, mon cher enfant. DIEU vous conserve ! »

Vers la même époque, il répond à sa fille Constance qui lui demande pourquoi les femmes sont condamnées à la médiocrité. Il faudrait reproduire cette page étincelante de bon sens et de malice :

« Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi* qui fait notre joie. Si la fantaisie lui prenait de se faire seller et bridé pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il s'imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in excellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura (2).

» Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, madame, si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope, les astres tiendront à grand hon-

(1) *L'Imitation de N.-S. J.-C.*

(2) Les femmes sont parvenues à la perfection dans tous les arts dont elles se sont occupées.

neur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empres-
seront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment
on parle aux femmes en vers et même en prose ; mais
celle qui prend cela pour argent comptant est bien
sotte.. »

Constance se fâche de cette charmante philippique
contre les Philamintes, et son père lui cite, pour triom-
pher de ses dernières hésitations, l'exemple d'une
femme qui s'était rendue célèbre par ses découvertes
en mathématiques !

« Mlle Agnesi s'est élevée fort au-dessus de Mme
du Chatelet (1), et je crois même de tout ce que nous
connaissions de femmes savantes. Elle a eu, il y a un
ou deux ans, l'honneur d'être traduite et imprimée ma-
gnifiquement à Londres, avec des éloges qui auraient
contenté *qual si sia ente barbuto* (2). Tu vois que je
suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel
argument pour ta thèse. Mais sais-tu ce que fit cette
Mlle Agnesi, de docte mémoire, à la fleur de son âge,
avec de la beauté et une réputation immense ? Elle
jeta un beau matin plume et papier, elle renonça à
l'algèbre et à *ses pompes*, et elle se précipita dans un
couvent, où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa
mort. Si jamais tu es, comme elle, professeur de mathé-
matiques sublimes dans quelque université d'Italie, je
te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas me
faire cette équipée avant que je t'aie bien vue et
embrassée. »

Rien de plus touchant que les plaintes du pauvre
père séparé de sa famille, dont les lettres lui causent,
dit-il, *un douloureux plaisir*, et l'attendrissent jusqu'aux
larmes. Sa fille Constance l'ayant supplié de la faire
venir auprès de lui à St-Pétersbourg, il lui répond :

(1) La trop fameuse amie de Voltaire.

(2) N'importe quel homme.

« Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée, quelquefois, mais tu n'en es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien, car tu pourrais m'être fort utile *col senno e colla mano* (1). Je n'ai pas de rêve plus charmant, et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation ! Jamais, jamais, et jamais ! Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier ; dans le monde la même idée me suit et ne m'abandonne presque pas. Je ne sais surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé... Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi. C'est la tendresse multipliée par la compassion. »

En résumé, J. de Maistre reste l'un de nos premiers prosateurs. Philosophe chrétien, il a l'imagination de Malebranche, l'éclat de Bossuet lui-même. Polémiste, il excelle à saisir le côté faible de ses adversaires, mais l'on doit lui reprocher de l'injustice et du parti pris à l'égard de quelques-uns d'entre eux, surtout de Locke et de Bacon, qu'il a mal compris ou trop cavalièrement exécutés. Par moments, on croit lire du Jean-Jacques, mais d'un Jean-Jacques qui aurait du bon sens et serait guéri de ses sophismes ; par moments encore, on res-

(1) Avec l'esprit et la main.

sent comme l'éblouissement de couleurs si fréquent à la lecture des *Mémoires* de St-Simon ; d'autres fois enfin, on rencontre la verve puissante et la superbe allure des meilleures pages de Louis Veillot. Qu'est-ce donc qu'un écrivain qui possède de telles qualités et qui rappelle de tels noms ?

De Bonald (Louis-Gabriel-Ambroise) naquit en 1754 dans la province du Rouergue, et fut élevé par sa mère, femme d'un mérite réel, que rehaussait une rare piété. Il fit ses études chez les Oratoriens, au collège de Juilly, qu'il ne quitta, ses classes terminées, que pour entrer dans une compagnie de mousquetaires du Roi. A l'époque de la suppression de cette arme (1776), il rentra dans la vie privée, et fut maire de Milhau, sa ville natale. Aux heures néfastes de la Révolution, les honneurs vinrent le chercher ; en 1790, la gratitude et la confiance de ses administrés le mirent, en qualité de président, à la tête de l'administration départementale. Quand les Assemblées Constituante et Législative eurent entrepris leur campagne haineuse contre l'Église et la royauté, de Bonald suivit le mouvement de l'émigration, et alla s'établir à Heidelberg.

Dans les heures de loisir que lui faisait le licenciement de l'armée des Princes, il conçut le projet de fixer ses idées sur une *Théorie du pouvoir politique et religieux*. Pour composer cet ouvrage, qui réclamait des recherches si diverses, il n'avait à sa disposition que le *Discours sur l'Histoire universelle*, l'*Esprit des Lois* et le *Contrat Social*. Il l'écrivit surtout avec ses réflexions et ses souvenirs. Le livre fut imprimé à Constance, mais le Directoire mit l'embargo sur l'édition. L'auteur en avait adressé un exemplaire à Bonaparte, de retour d'Égypte ; celui-ci conçut une vive estime pour le talent de M. de Bonald, à qui il fit proposer de réim-

primer l'ouvrage aux frais du Trésor. Cette avance fut repoussée parce que le fidèle gentilhomme ne voulut pas être obligé de supprimer les éloges qu'il y accordait au comte de Provence.

Quand il fut donné à l'exilé de revoir sa patrie, il ne trouva plus rien de son ancien patrimoine ; tout avait été pillé, confisqué ou vendu. Il se réfugia dans une espèce de ferme d'un rapport insignifiant, et dut user de ruse pour se soustraire aux mesures tracassières que l'on recommençait à prendre contre les nobles. Pendant ces années de recueillement et de silence, il écrivit un traité sur le *Divorce au XIX^e siècle*, puis son œuvre capitale, la *Législation primitive*.

Napoléon le nomma conseiller de l'Université, et, par une lettre motivée dans les termes les plus gracieux, Louis, roi de Hollande, lui demanda d'accepter les fonctions de gouverneur de ses enfants. Ce prince dit plus tard, dans ses *Documents historiques*, qu'il avait cherché, parmi les hommes distingués de son temps, celui auquel il pourrait confier l'éducation de ses fils, et trouvé dans M. de Bonald « un homme célèbre, un Français, un homme connu et estimé de l'empereur, comme en Hollande, un monarchiste libéral, un homme indubitablement ferme d'honneur et de probité. »

Enfin Malherbe... non, enfin Louis XVIII revint, et son retour fut salué avec enthousiasme et transport par M. de Bonald, toujours resté fidèle, dans le fond de son cœur, « à la race antique et vénérée qui remonte au berceau de la monarchie. » L'apparition de la Charte, abandon de cette unité de pouvoir qui, à ses yeux, était la forme par excellence du gouvernement, diminua de beaucoup sa joie, et lui inspira même des craintes sérieuses, qui devaient bientôt se justifier, sur la durée de la nouvelle monarchie. Quand le Congrès de Vérone fut réuni, en 1822, l'éminent publiciste s'indigna

contre « ces fêtes données par les représentants des grandes puissances, ces banquets, ces opéras et ces bals, enfantillage jeté à travers les convulsions sanglantes des peuples ; » il comprit, avec la sûreté de son coup d'œil, que deux politiques allaient partager les souverains, l'une des monarchies, l'autre des révolutions, la politique anglaise et la politique russe, et que, se guidant d'après les vertus du siècle, on prendrait un milieu entre les deux. Et il ajoutait : « Les années s'écoulent, les sessions se succèdent, et le crêpe funèbre qui s'étend sur l'Europe s'épaissit de plus en plus. Les individus n'ont que des médecins pour leurs malaises, et ces médecins n'ont reçu mission que de leurs talents, toujours bornés, et de leur expérience si souvent fautive, tandis que les nations chrétiennes ont des rois pour les préserver des maladies, des rois qui sont l'image de DIEU, et qui doivent être ses premiers ministres. »

En 1815, de Bonald avait été élu député, fonction législative qu'il remplit jusqu'au moment où il fut promu à la pairie. Jamais il ne se lassa de réclamer pour la France ses frontières naturelles, qu'il jugeait une garantie de paix et de calme pour l'Europe. Sur ce point il se rencontrait avec Richelieu, qui, on le sait, voulait « le pré carré, » c'est-à-dire les limites de l'ancienne Gaule. Au nom des intérêts religieux, il s'efforça d'obtenir, pour le pouvoir temporel, des garanties sérieuses expressément reconnues par l'Europe : « C'est de Rome qu'est venue la lumière ; c'est de là encore que viendront l'ordre et la paix des esprits et des cœurs. La politique se fortifie de tout ce qu'elle accorde à la religion ; elle s'appauvrit de tout ce qu'elle lui refuse. C'est sur ce grand et noble principe que Charlemagne avait constitué la chrétienté, et malheur aux gouvernements, s'ils l'oublient ! »

A la tribune de la *Chambre introuvable*, de Bonald

signala l'indignité du divorce, et contribua puissamment à le faire supprimer. Il proposa aussi, mais avec moins de succès, la restitution au clergé des biens non vendus, et celle au Souverain-Pontife du Comtat d'Avignon, possédé par le Saint-Siège, avait dit Pie VII (1), depuis plus de cinq cents ans.

Nous le voyons successivement ministre d'État et membre de l'Académie française ; en 1827, alors que les libertés de la presse étaient devenues excessives, il accepta les fonctions de président de la Commission de Censure, poste qui lui attira des attaques, des injures et des menaces qu'il méprisa. Son chagrin fut immense, et des pressentiments funèbres hantèrent son esprit, quand il apprit que Charles X avait signé l'expulsion des Jésuites : « DIEU veuille, dit-il, que son arrêt n'ait pas été signé aujourd'hui dans le Ciel ! » En 1829, il se retira dans sa petite propriété du Rouergue, et de loin entendit le fracas du trône des Bourbons qui s'éroulait. Il mourut en 1840, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Dans les intervalles de repos que lui avaient laissés la politique et sa collaboration au *Conservateur*, il s'était plu à mener, au milieu des champs, l'existence d'un bon propriétaire fermier, s'intéressant à l'exploitation, surveillant les travaux, les partageant même, et donnant à ses serviteurs l'exemple du travail, de l'entrain et de la gaieté. L'on avait là comme une résurrection de cette antique vie romaine chantée par Virgile : *Sic fortis Etruria crevit !...* C'était Cincinnatus, ou, si l'on veut, c'était Caton, au retour des mémorables discussions du Forum, se retirant dans sa modeste terre de la Sabine ! « Tout, disait-il, développe l'intelligence de l'agriculteur, et élève sa pensée vers Celui qui donne la fécondité à la terre, dispense les saisons, fait mûrir

(1) Allocution du 4 septembre 1815.

les fruits. » Par une antithèse un peu forcée, et dont le fond est injuste, il disait aussitôt après : « Tout tend à rabaisser l'intelligence de l'industriel, qui ne voit pas au-delà du maître qui l'emploie, ou au plus de l'inventeur de la machine à laquelle il est attaché. L'un attend tout de DIEU, et l'autre ne reçoit que de l'homme. »

Si nous en croyons les souvenirs de son meilleur ami, le comte de Marcellus, de Bonald, comme Jean-Jacques, aimait à réfléchir, à méditer au grand air, en faisant d'interminables promenades à travers les bois et les prairies. « Souvent, dans ces moments de rêverie où on le voyait errer seul dans les jardins de la capitale, il travaillait à traduire avec concision, exactitude, élégance, quelques phrases énergiques de Tacite ou de Cicéron, ses deux auteurs favoris, ou quelques vers sententieux d'un poète latin. Rien, me disait-il, ne forme le style comme un tel exercice souvent pratiqué.

» Je citerai de lui deux quatrains pour faire juger du talent qu'il aurait eu, s'il avait daigné être poète ; le premier est gravé au bas d'un portrait de Fénelon ; il analyse, pour ainsi dire, ses quatre principaux ouvrages :

De DIEU même il sonda l'essence,
Des États il traça les lois ;
Il donna des leçons aux rois,
Et des préceptes à l'enfance. »

En dépit du biographe, nous croyons ce quatrain abominable, digne, tout au plus, d'être comparé au vers de Cicéron : *O fortunatam natam*, etc. Le lecteur devine que nous lui faisons grâce du *second spécimen* de la force de M. de Bonald en versification ; notre conviction est que celui-ci fut singulièrement bien inspiré de ne pas « daigner être poète ! »

Sa gloire comme prosateur est incontestée.

Aujourd'hui la portion moyenne du public ne connaît du théoricien aussi puissant qu'impopulaire de la Restauration que sa définition de l'homme : « Une intelligence servie par des organes. » La comparant lui-même avec la définition classique : « Un animal raisonnable, » il montre que cette dernière est inadmissible, parce qu'elle renverse l'ordre de nos facultés en nommant la partie qui reçoit le mouvement avant celle qui le communique, et qu'elle renverse aussi l'ordre éternel des êtres en plaçant la matière avant l'esprit. La définition de M. de Bonald est, en même temps, une protestation contre la définition avilissante donnée par Volney : « L'homme est une masse organisée et sensible qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins. » On se demande, en effet, comment, avec les termes adoptés par l'auteur des *Ruines*, on réussirait à expliquer en nous l'existence de tel sentiment, la présence de tel *esprit*. Dites-nous, ingénieux sophiste, de quelle nature est le besoin matériel qui pousse saint Vincent de Paul à sacrifier sa liberté pour la délivrance d'un forçat ! quel est le besoin matériel qui pousse d'Assas à donner sa vie pour le salut de l'armée ! quel est le besoin matériel qui pousse Michel-Ange et Raphaël à cultiver les beaux-arts, à multiplier les sublimes compositions du génie ! Par quel besoin expliquez-vous l'abnégation, les dévouements généreux, le beau moral comme le beau idéal ?

Bonald fait ensuite cette remarque dont la finesse n'a rien perdu de son à-propos : « Ces philosophes matérialistes prêchent l'abjection à l'espèce et réservent l'orgueil à l'individu. » Avec un machiavélisme savamment combiné, ils affectent de regarder le peuple « comme un dieu en politique, en même temps qu'ils le traitent comme un enfant en morale ; ils le proclament souverainement bon dans ses volontés, puisqu'ils lu

reconnaissent le souverain pouvoir; et rempli d'erreurs dans ses croyances, parce qu'ils ont besoin, pour exercer le pouvoir, de nier ou d'étouffer ses lumières en même temps qu'ils déchainent sa force. »

Le nom de Bonald est peut-être celui qu'on invoque le plus souvent à l'occasion de l'origine du langage.

Le langage est-il d'origine divine, ou d'origine humaine ?

Suivant les uns, l'homme est né d'une cause intelligente qui a créé les organes, auxquels elle a donné un principe actif de pensée ; les autres rapportent l'apparition de l'homme aux agents physiques, chaleur, lumière, mouvement ; d'autres encore, en accordant l'existence d'une cause créatrice de l'homme et de l'univers, admettent qu'elle n'a donné à l'homme que la seule capacité de devenir être moral, raisonnable et sociable, et que l'homme lui-même a dû à sa seule industrie la création du langage.

Ces trois opinions correspondent, on le voit, aux trois systèmes les plus tranchés qui aient été proposés sur l'existence d'une cause première : d'abord le *théisme*, qui admet l'existence d'un DIEU qui a tout créé ; 2^o l'*athéisme*, qui reconnaît comme cause unique la matière ; 3^o le *déisme*, qui reconnaît un DIEU tout-puissant, mais qui nie la Providence.

Bonald prouve, avec Jean-Jacques et avec l'Encyclopédie elle-même, que, dans toute langue, on trouve les mêmes espèces de mots, assujettis aux mêmes accidents, et, de cette identité, il conclut à la possibilité de rendre et de traduire les idiômes les uns par les autres.

Il avait établi d'abord que l'homme a besoin de signes ou de mots pour penser comme pour parler, c'est-à-dire que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. Arrivant au caractère divin de l'institution du langage, il s'appuie sur cette considération que la parole,

étant le premier besoin, la plus indispensable condition de la société, n'a pas pu, n'a pas dû être livrée aux hasards éventuels de l'invention humaine.

Avec quel esprit il se moque de Condillac, qui, parlant du premier langage des hommes à l'état sauvage, avoue que ce langage devait être médiocrement perfectionné, et qu'il ne consistait « vraisemblablement qu'en contorsions et en agitations violentes. » Il y a loin de cette désopilante mimique à la langue tour à tour harmonieuse et vibrante des Démosthène, des Cicéron, des Pascal ! Bonald, implacable, demande au savant philologue combien il fallut de jours, de mois, d'années, pour que la *contorsion* devînt un substantif, pour que l'*agitation* se transformât en participe, pour que la gestulation fût remplacée par une syntaxe !

Dans sa *Théorie du Pouvoir politique et religieux*, il démontre, l'histoire en main, que la religion seule peut faire, maintenir et sauver un peuple ; que la société civile n'a commencé dans l'univers qu'avec l'établissement du culte public de la religion chrétienne ; que l'absence de tout culte (théisme ou athéisme) commence en Europe avec le gouvernement représentatif ; que les monarchies qui se transforment en républiques sont presque aussitôt dissoutes et anéanties ; que toutes les sociétés civiles reposent 1^o sur une religion publique ; 2^o sur un pouvoir unique ; 3^o sur des distinctions sociales permanentes. Il conclut, appuyé sur ce principe, que le pouvoir ne doit point être divisé, en plaçant au-dessus de toutes les formes de gouvernement la forme monarchique absolue, celle de Louis XIV.

L'ouvrage est rempli de pensées profondes :

« Il n'y a de succès durables que ceux dont la force n'a pas à rougir devant la justice ; une nation est tôt ou tard punie du mal qu'elle a fait à une autre.

» La société est un pont élevé sur le fleuve des pas-

sions humaines, sur lequel il faut que l'homme passe pour arriver à l'éternité. Le mal est qu'il prend une *superposition* nécessaire pour une *oppression*.

» Là où tous les hommes veulent dominer, avec des volontés égales et des forces inégales, il est nécessaire qu'un seul domine ou que tous se détruisent. »

Voici les dernières lignes de ce beau livre :

« O France, ô ma patrie ! si tu as été destinée à instruire les nations par tes malheurs, tu as rempli, dans toute son étendue, cette funeste mission. Assez longtemps tu as attristé tes amis par tes crimes ; assez longtemps tu as réjoui tes ennemis par tes divisions, et dévoré tes propres enfants par tes fureurs et par tes haines. O Français, peuple jadis si aimant et si sensible, revenez à vos institutions, et vous reviendrez à votre caractère aimable, à vos vertus douces, à votre bonheur. Ce bonheur, vous ne le trouverez que dans la religion, dans la vertu ; et la vertu, dans un peuple, n'est que la justice. N'en croyez pas ces hommes timides qui, doutant de la force *infinie* des lois, ou ces hommes corrompus qui, voulant jouir du fruit de leurs forfaits, parlent de composer avec la justice. Une société injuste, même envers un seul de ses membres, n'est pas une société, et la paix n'habitera pas dans son sein. Justice pour les propriétés, et pour toutes les propriétés ; justice pour les hommes, et pour tous les hommes ; justice pour le crime, justice pour la faiblesse, pour la prévention et pour l'erreur. »

Dans son traité de la *Législation primitive* (1802), qui passe pour son chef-d'œuvre, il aborde la plupart des problèmes de la doctrine sociale, l'origine et les limites du pouvoir, le rôle du clergé, la religion, la guerre, la raison humaine, la famille. Les passages d'une métaphysique déliée, d'un style vigoureux, se succèdent coup sur coup. Plus que jamais, de Bonald se

révèle habile écrivain, penseur original. Pourtant il nous vient un scrupule.

Lorsque, vers la fin du XVIII^e siècle, l'école théologique commença de s'affirmer avec les premiers ouvrages de de Maistre et de de Bonald, un développement nouveau de la philosophie chrétienne était absolument nécessaire (1). En effet, les deux novateurs, d'une érudition générale indiscutable, péchaient par l'absence ou l'insuffisance des notions relatives à l'enseignement théologique et philosophique au moyen-âge, lacune regrettable qui, dans la solution des systèmes, les a contraints de faire un exclusif et perpétuel usage de leurs inspirations personnelles. Or, quelle force d'arguments, quelle variété de doctrines n'auraient-ils pas rencontrées dans les ouvrages des Pères, et surtout dans la Somme du *Docteur Angélique* ! Une autre conséquence est que, faute d'être ainsi dirigés par la tradition des grandes écoles catholiques du moyen-âge, ils se sont plus d'une fois mépris, particulièrement sur la question de l'idée et de la certitude. Que dire, en outre, de la tentative de de Bonald (en attendant celle de Lamennais) pour donner à l'esprit humain une philosophie nouvelle ? N'est-ce pas implicitement reconnaître l'inanité des spéculations antérieures de la philosophie chrétienne ? N'est-ce pas proclamer la toute-puissance de l'évidence personnelle comme critérium ? N'est-ce pas, dans des proportions inquiétantes, exagérer l'importance de la raison ? N'est-ce pas absoudre les excès de la philosophie incrédule ?

En dépit de cette restriction, l'admiration sort intacte de la lecture de ces écrits, dont les qualités distinctives semblent être, avec la sincérité et l'honnêteté, je ne sais quel feu dans la discussion et quelle vaillance d'allures

(1) Cf. *Revue du Monde catholique*, 10 avril 1864. *Du mouvement philosophique*, par l'abbé Chantome.

qui rappellent l'ancien mousquetaire du roi. De Bonald excelle à poser les termes d'une question. Quoi qu'en ait dit un critique des plus autorisés (1), sa langue est abstraite, mais non pas terne. Certes, elle n'a pas les resplendissantes couleurs, la violence de mouvements, l'écrasante majesté de celle de de Maistre, mais elle est grave, incisive, énergique; son grand défaut est le manque d'émotion. Faut-il nous résumer? Il y a plus de Platon dans de Maistre, d'Aristote dans de Bonald.

Vers la fin de février 1854, la note suivante fut communiquée aux journaux : « Les obsèques de M. de Lamennais auront lieu demain matin à 8 heures. L'autorité a été avertie que quelques perturbateurs se proposaient de profiter de cette triste circonstance pour faire une manifestation anti-religieuse, dont le caractère hostile n'échappera à personne. Des ordres sont donnés pour que les membres de la famille et les amis du défunt désignés par les exécuteurs testamentaires soient seuls admis à suivre le convoi. »

Pour les uns, celui qu'on allait enterrer ainsi à la dérobée, dans la fosse commune, au milieu des autres pauvres, était un esprit de lumière jadis frappé de vertige, un Satan foudroyé, l'opprobre de l'Église; pour d'autres, c'était un martyr, un bienfaiteur de l'humanité, un grand homme digne du Panthéon; un journal alla même jusqu'à dire qu'il avait « couronné la vie du juste par la mort du sage. »

C'est pour Lamennais surtout que semble faite l'épithaphe de Jean-Baptiste Rousseau :

Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Quel spectacle bien propre à rabaisser la superbe de la raison humaine que de voir ce grand esprit en proie

(1) M. Frédéric Godefroy.

à la démence, ce Bossuet travaillé par une folie furieuse, cet espoir de la religion devenu pour autrui une pierre de scandale ! L'orgueil le perdit !

Sur les âpres et lugubres sentiers qui mènent à l'enfer, Dante rencontre une âme qui se tord sous le fardeau dont elle est accablée. Cette âme lui dit : « Celui qui occupe si peu de place sur le chemin devant moi, remplit de son nom toute la Toscane, et maintenant c'est tout au plus s'il s'en dit quelques mots à Sienne.... »

» Et je repris : — Ta parole vraie m'inspire une salutaire humilité, et tu fais taire mon orgueil. Mais quel est celui dont tu parlais tout à l'heure ?

» — C'est, répondit-il, Provenzano Silvani, et il est ici parce qu'il eut la présomption d'attirer dans ses mains tout le pouvoir de Sienne. Il a marché ainsi, et il marche toujours sans repos depuis qu'il est mort. »

Félicité-Robert de Lamennais naquit, le 19 juin 1782, à Saint-Malo, d'une famille de commerçants justement estimés et récemment anoblis. C'est à peine s'il connut sa mère, dont les caresses eussent adouci les aspérités de cette nature sérieuse à l'excès, et sévère jusqu'à en être farouche. Son enfance, aussi ennuyée que celle de Châteaubriand, cet autre grand insoumis, se passa à la Chesnaie, petit domaine isolé, situé sur la lisière du bois de Coetquen, entre Rennes et Dinan. Jeune, le futur auteur des *Martyrs* écoutait les voix de la mer ; le jeune Félicité s'enfonçait dans les bois ou s'asseyait sur la lisière ; par la pensée on reconstitue la scène.

Sur une pente assez forte se dressent çà et là des chênes superbes au tronc fendillé, quelques peupliers mélancoliques, et deux ou trois saules qui laissent retomber languissamment leurs branches jusqu'à terre. Dans le bas, une sorte d'étang, avec des nénuphars qui pointillent de vert et de jaune l'eau stagnante où, le soir, coasse tout un chœur d'Aristophane. La rafale siffle,

une bande d'oiseaux de mer traversent la nue grisâtre, et, dans un enfoncement, à moitié protégé, l'enfant rêve ! Là, il puisa l'amour des champs, le sentiment de la nature, qui devaient lui inspirer des pages d'une émotion et d'une sincérité sans rivales.

Souvent abandonné à lui-même et, par l'incurie de ceux qui l'entouraient, imprudemment lâché dans une bibliothèque, il lut tout ce qui se rencontrait, et apprit, avec les langues anciennes, deux ou trois langues modernes. En 1808, il publia avec son frère Jean-Marie (1) (le fondateur de l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne), des *Réflexions sur l'état de l'Église en France et sur sa situation actuelle*. L'ouvrage déplut à la police et fut mis au pilon. Dès 1812, à Londres, où il avait cru devoir se réfugier, il avait reçu les premiers ordres. Sa vocation ne parut jamais bien ardente ; il écrivait à sa sœur : « Ce n'est sûrement pas mon goût que j'ai consulté en me décidant à reprendre l'état ecclésiastique, mais enfin il faut tâcher de mettre à profit pour le ciel cette vie si courte : ce qu'on donne à DIEU est bien peu de chose, rien du tout, et la récompense est infinie. » Il avait trente-quatre ans quand il reçut la prêtrise. Il en avait trente-cinq lorsqu'il publia le premier volume de *l'Essai sur l'Indifférence*, dont treize mille exemplaires se vendirent en quelques mois. Le second, publié en 1820, inquiéta une partie du clergé : « Votre premier volume, lui écrivait l'abbé Carron, avait fait des merveilles. Votre réputation d'auteur ne pouvait, ce semble, s'élever davantage. Vos titres d'apologiste sublime et d'apôtre éloquent de la religion vous étaient assurés pour jamais. Le Seigneur a voulu vous humilier. » En 1824, il se dirigea vers Rome, où Léon XII le reçut avec bonté et

(1) Cf. un admirable travail de M. A. de Pontmartin sur les *Deux Lamennais*. (*Nouveaux Samedis*, onzième série, page 216 et seq.)

lui offrit le chapeau de cardinal. Lamennais répondit en demandant qu'on l'exemptât de la lourde obligation de réciter le bréviaire ! Bientôt une maladie de cœur le mettait aux portes du tombeau. Après les journées de Juillet, il fonde l'*Avenir*, où il va prêcher la *régénération* du catholicisme. La chute est proche !

L'indifférence, telle est la plaie du siècle naissant. Lamennais veut nous prouver que l'indifférence est contraire à la nature de l'homme. En effet, elle ne se trouve ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les arts : pourquoi se trouverait-elle dans la religion ? Partout ne voyons-nous pas l'antithèse entre la régularité et le désordre, entre le vice et la vertu, les opinions justes et les sophismes, le beau littéraire et les défauts de style ? L'homme n'est indifférent en aucune question, si ce n'est en ce qu'il ignore. C'est le contraire même de cette indifférence qui produit l'animation, la vie, le mouvement dans la société, dans les rapports des hommes entre eux. Est-ce que quoi que ce soit est indifférent à DIEU, alors que la matière est indifférente à tout ? L'indifférence est le signe de l'ignorance pour les individus, la marque certaine de l'abrutissement pour les peuples, l'annonce indubitable de la chute pour les gouvernements. Une foi, une religion est indispensable. D'autre part, quoi de plus absurde de supposer, avec certains philosophes, que toutes les religions sont vraies ? Les dogmes contradictoires, le *sic et non*, ne peuvent être vrais en même temps, quoi que disent les hégéliens avec leur thèse, leur antithèse, et surtout leur synthèse conciliatrice. Le déisme, autrement dit la religion de la nature, entraîne la ruine de la doctrine, du culte, de la morale. La vérité est dans le catholicisme seul.

La grande question, pour l'auteur, est celle de la méthode. Se plaçant en dehors de tous les systèmes,

il refuse toute croyance aux divers instruments de la connaissance, et rejette les sens, la conscience, l'évidence ; plus sévère que Descartes lui-même, il rejetterait le *Cogito, ergo sum!* A ses yeux toute certitude scientifique repose dans l'*autorité*, c'est-à-dire dans l'intervention, si imposante du reste, du témoignage universel. Ce système, plus fécond en conséquences funestes que les in-folio du dictionnaire de Bayle ou la collection complète des *Époques* de Pyrrhon, se contredit et se renverse lui-même. Eh quoi ! je ne puis même croire à ma propre existence, qui m'est attestée par le sens intime ? Pour toutes les questions, il faut que je m'en rapporte au témoignage des hommes : mais où sont les hommes ? En existe-t-il ? Comment voulez-vous que je puisse les connaître, sinon par l'intermédiaire de ces sens dont vous me déniez l'usage ? En admettant qu'ils existent, il faut, pour entendre leur témoignage, que j'aie recours au sens de l'ouïe, instrument suspect. S'il y a plusieurs témoignages, il faut que je me les rappelle au fur et à mesure qu'ils me sont fournis ; mais, d'après vous, la mémoire, elle aussi, est un agent d'erreurs. Il faut enfin que je déduise, induise, associe, généralise, compare. Mais le raisonnement est une autre source d'erreurs ! Bref, avec ce système, pire que tous les scepticismes, l'intelligence humaine est tellement emprisonnée qu'elle ne peut faire un mouvement.

Le style de l'*Essai* est un mélange assez singulier du style nerveux d'un Pascal et de la surabondance asiatique d'un Eschine. En maint passage, le développement est touffu, prolix, sans que, cependant, le tissu de la phrase soit lâche ou l'allure pénible. Ce qui frappe d'abord, et surtout, et toujours, c'est le ton cassant, le verbe altier, le geste excessif. L'auteur va droit devant lui, approuve, condamne, supprime, encourage, prohibe,

béni, anathématise avec une *furia* sombre. L'infortuné ! puisqu'il voulait « montrer ce que c'est qu'un prêtre, » pourquoi n'a-t-il pas montré les qualités caractéristiques du prêtre : la bonté, la douceur, l'esprit de clémence, de pardon et d'oubli ? Ce n'est pas qu'il soit impossible, difficile même, d'extraire de l'*Essai* des passages remarquables par l'émotion et le pathétique. Mais comment indiquer cette nuance indéfinissable que nous y cherchons en vain ? Réussirons-nous à nous faire comprendre en disant que l'*Essai*, souvent brusque dans la forme, tyrannique dans le développement, eût quelque peu surpris, nous allions dire affligé, un saint François de Sales ou même un Fénelon ?

Le passage suivant nous montrera le grand écrivain ; on pourrait l'intituler : *Bonheur du chrétien*.

« Instruit de ses devoirs comme de ses destinées, et tranquille sur le reste, il n'ignore rien de ce qui lui est nécessaire ou vraiment utile de savoir. De là un repos profond, un bien-être inexprimable, indépendant des sensations, et que rien ne saurait troubler, parce qu'il a sa source dans le fond le plus intime de l'âme, abandonnée sans réserve entre les mains du grand Être essentiellement bon et tout-puissant. Éclairé d'une lumière nouvelle, et appréciant toutes choses à leur vrai prix, il cesse d'être le jouet des passions. La règle invariable de l'ordre détermine, modère ses attachements et ses désirs, et, dans les vicissitudes inséparables de cette vie passagère, il ne voit que de courtes épreuves, dont une immortelle félicité sera le terme et la récompense. Peu sensible aux vils intérêts d'ici-bas, une abondance inépuisable de sentiments affectueux et purs le rapproche de ses semblables, le fait compatir à leurs maux, le porte à les soulager, par tous les dévouements d'une charité tendre et infatigable ; et, en se

sacrifiant pour ses frères, c'est encore pour lui qu'il se sacrifie : tant l'union qu'établit le christianisme entre les hommes est intime, tant le charme sacré de la miséricorde est puissant ! Si les devoirs de la religion paraissent à quelques-uns rigoureux et durs, ah ! c'est qu'ils ne connaissent pas l'onction qui les adoucit, c'est que jamais ils ne goûtèrent les consolations, l'attrait aimable et les délicieuses joies de la vertu. On parle de plaisirs : en est-il de comparables à ceux qu'accompagne l'innocence ? N'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres ? N'est-ce rien que d'être exempt de repentir et de remords, ou de trouver, contre le remords, un asile assuré dans le repentir ? Car les larmes mêmes de la pénitence ont plus de douceur que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. »

A cette époque, Lamennais était jeune, même gai, frondeur, boute-en-train, ne reculant pas devant les farces un peu grosses :

« Je vois encore M. de Lamennais se dilatant dans les explosions d'un rire qui agitait tous ses membres, lorsque, dans nos parties de colin-maillard, il voyait le grand corps de ce bon Eugène affublé des jupons de la vieille mère Nicole, qui avait assez de droiture dans l'esprit pour ne pas se scandaliser de ces innocentes folies. Je le vois encore, quittant sa redingote grise et son chapeau de paille jaune, pour jouer aux barres avec nous. Je le vois grimant, avec l'agilité d'un chat, jusqu'au sommet d'un frêle peuplier dont le tronc semblait ployer jusqu'à terre sous ce poids inaccoutumé ! Je le vois contrefaisant l'Anglais, ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin. J'admire encore la perfection de son jeu, et le comique des scènes bouffonnes dont j'étais souvent acteur avec lui : c'est peut-être pour cela que je les con-

sidère avec tant d'indulgence. Je le vois encore prenant à partie l'un de nous et décochant sur lui les traits aigus d'une ironie maligne et spirituelle, qui rappelait parfois l'admirateur d'Aristophane, de Rabelais et de Molière. Mais le baromètre de son humeur était sujet à bien des variations, et souvent, dans l'espace d'un jour, il descendait de beau fixe à tempête. Souvent, après avoir été aimable et charmant au diner, il était, au souper, triste, taciturne, maussade et bourru. Ses tristesses et son silence duraient quelquefois plusieurs jours (1). »

(1) Cf. Ch. Sainte-Foi. (*Revue du Monde Catholique*, 10 janvier 1862.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

LA PROSE (suite).—Victor Cousin.—Théodore Jouffroy.—Ballanche.—Frayssinous.

DANS un moment d'humeur, Lamennais avait qualifié de *niaise* la philosophie de Descartes. Peut-être voyait-il avec ennui les tentatives de restauration de ce système, dont les premiers partisans, au commencement de ce siècle, furent, comme on sait, Royer-Collard et V. Cousin.

L'enseignement du premier avait le même caractère de solennité que son éloquence oratoire. On en pourrait extraire des pages remarquables par la solidité de la méthode et la lucidité de l'exposition : d'autres fragments témoigneraient d'un bon sens et d'une rectitude qui surprennent, après tous les actes de démence et les extravagantes fantaisies soi-disant philosophiques du XVIII^e siècle. Mais le véritable réformateur fut Victor Cousin.

De celui-ci, élève au lycée Charlemagne, on a conservé une narration française intitulée : *Songe de Lucien*. Il s'agissait de raconter une visite faite par le spirituel sceptique, devenu octogénaire, à l'un de ses camarades d'enfance, habitant d'un bourg voisin d'Athènes.

Après que les deux amis eurent, sans doute avec trop peu de réserve, célébré les rites du joyeux disciple de Silène, Lucien, par une soirée clémente, à la douce lueur de Phébé, dut songer à regagner sa demeure ; mais bientôt, accablé par la fatigue et cédant aux vapeurs du Chio, il s'endormit sur le bord du fossé. Il rêva que Jupiter l'invitait à visiter l'Olympe, et à écouter

avec lui les vœux des mortels. Par une trappe entr'ouverte s'élève soudain une formidable clameur : ce sont les prières que les hommes adressent au tout-puissant assembleur de nuages. On juge ce que cela devait être : les médecins réclament une épidémie, les marchands des acheteurs, les avocats des procès.

Le difficile était d'inventer un vœu tellement ridicule que Lucien éclatât de rire et secouât son sommeil. Cousin supposa que l'ami du satirique, l'austère philosophe qu'il venait de quitter, demandait au dieu de lui accorder une barbe qui descendit jusqu'à sa ceinture, afin d'exercer encore plus d'empire sur ses disciples et le public.

Qu'on veuille bien ne pas oublier ce trait final, du reste assez plaisant. Pendant toute sa vie, Cousin, lui aussi, à sa façon, *cultivera sa barbe* et ne reculera devant aucun stratagème pour accroître son influence et son prestige.

La phrase de l'élève de seconde explique la vie du philosophe.

Victor Cousin naquit en 1792 ; son père était horloger à Paris, modeste profession dont le haut titulaire de l'Université, le conseiller d'État, le ministre de l'instruction publique, parlait plus tard avec une répugnance assez mal dissimulée. Lui, le disciple de Platon, que n'imitait-il Bion le péripatéticien, qui, en semblable circonstance, montra plus de caractère et de fierté ? Bion apprit un jour que ses ennemis avaient fait au roi Antigonos maint conte moqueur sur l'obscurité de sa naissance. Loin de nier, il dit au prince : « Mon père était un affranchi qui vendait du beurre et du lard ; on ne pouvait savoir s'il avait été beau ou laid, car il avait le visage tout défiguré par les coups qu'il avait reçus de son maître ; enfin, je ne sais quel crime mon père commit, il fut vendu avec sa femme et ses enfants. »

En 1810, Cousin entra, le premier de la première promotion, à l'École Normale, où il allait avoir Royer-Collard pour professeur. En 1812, 1813 et 1814, il enseigna lui-même comme élève répétiteur. Par son maître, il est présenté à Maine de Biran, le plus profond métaphysicien de ce siècle, à ce que disent, du moins, ceux qui ont compris sa doctrine. Au fond du cœur, il haïssait Napoléon. L'Éliacin de l'idéologie ne pouvait accepter avec de bien vives sympathies un chef d'État qui poursuivait les idéologues de son irréciliable rancune. Aussi voit-on Cousin, hanté par les rêves de la vie des camps, s'engager en 1814 parmi les volontaires royaux qui se donnent pour mission d'enfermer dans une cage de fer le Prométhée de l'île d'Elbe. La Fortune jalouse ne lui offrit aucune occasion de satisfaire ses belliqueux instincts. Moins heureux que Socrate, le futur maître de G. Farcy n'eut ni son Délium ni son Potidée, et ne réussit ni à verser son sang ni à sacrifier ses jours.

En 1818 il se rendit en Allemagne, sans doute pour y renouveler ses approvisionnements en matière de métaphysique. Lors d'un second voyage de circumnavigation autour du transcendantalisme teuton, la Sainte Hermandad prussienne mit la main sur l'imprudent explorateur, et le jeta dans une prison de Berlin. C'est là qu'il apprit de Gans les théories de Hegel, théories nébuleuses, dont le maître lui-même disait : « Il n'y a que deux personnes qui comprennent mon système, Gans et moi ; encore ne suis-je pas bien sûr que Gans ne se trompe pas ! »

Récapitulons le *curriculum vitæ* du brillant professeur :

En 1816, il réfute Condillac.

En 1817, il enseigne la philosophie écossaise.

Son cours est suspendu en 1821.

En 1822, il se fait le précepteur des enfants du maréchal Lannes.

Il termine alors son édition de Proclus, entreprend une édition de Descartes, une traduction de Platon.

En 1828, il remonte dans sa chaire, grâce à Martignac.

Pour un novateur, nulle époque ne pouvait être plus favorable que celle où parut Cousin. Dans les établissements scolaires, l'enseignement de la philosophie se faisait par un système stéréotypé de demandes et de réponses, qui excluait recherches et discussions. Au dehors et dans le grand public, le mot métaphysique provoquait le mépris ou la risée. Quelques noms soutenaient, avec un talent modéré, la tradition du XVIII^e siècle : Azaïs, Volney, Garat, Tracy, Cabanis.

Dans son livre tant vanté des *Rapports du physique et du moral*, Cabanis considère l'âme comme « un résultat du système nerveux. »

C'était supprimer la responsabilité humaine.

Tracy voyait la liberté dans le « pouvoir de faire. »

De là ressortait l'adéquation absolue entre le juste et l'injuste.

Servile disciple des formules condillaciennes, Garat assignait la sensation comme origine de toutes nos idées.

C'était remonter, ou plutôt redescendre jusqu'aux Encyclopédistes.

Vers 1809, Azaïs développait, non sans une certaine richesse d'aperçus, et même avec un réel talent d'argumentation, des vues bizarres sur la formation, la conservation de l'univers, sur « l'expansion ou la transpiration universelles, » sur l'identité des compensations, et aboutissait, malgré lui peut-être, au matérialisme le plus dégradant.

Enfin Volney, auteur du *Catéchisme des citoyens*,

enseignait que l'homme doit tout faire pour se conserver, et déclarait que le premier de tous les biens est la vie, que le plus affreux de tous les maux est la mort, et, arrivé devant ces deux ineffables consolatrices, la Foi et l'Espérance, il affirmait que ce sont *les vertus des dupes au profit des fripons*.

Quelle fut la doctrine de Cousin en morale ?

A l'abject enseignement d'Helvétius, qui présentait le plaisir ou plutôt l'intérêt bien entendu comme la fin suprême, il essaya de substituer une formule plus élevée, plus imprégnée de l'esprit spiritualiste. Le meilleur disciple de Leibnitz, Wolf, avait dit : *Perfectionne-toi* ; ce qui laisserait supposer qu'on n'est pas tenu de concourir au perfectionnement d'autrui. L'insuffisance et l'étroitesse, voilà aussi le grand défaut de la formule de Cousin : *Être libre, reste libre*.

Certes, rien n'est plus beau que d'encourager l'agent moral à conserver intacte cette liberté qui est le garant de l'accomplissement de tous ses devoirs. Mais, à bien considérer ce précepte, on s'aperçoit qu'il ne s'occupe que de la morale individuelle, et laisse de côté la morale sociale. Que si mon prochain végète dans les chaînes et s'abrutit dans l'esclavage, ne suis-je point, selon la mesure des forces qui sont à ma disposition, tenu de l'aider à sortir de la servitude et à recouvrer sa liberté ? Du reste, et c'est là le plus regrettable des oublis, la liberté suppose au-dessus d'elle un but vers lequel l'homme doit, grâce à son aide, avoir les yeux fixés, et qu'il lui importe d'atteindre. On peut donc ajouter cette conclusion nouvelle que, non seulement Cousin s'est abstenu de parler de la morale sociale, mais qu'il semble, d'une volonté fixe et bien arrêtée, avoir, par une dédaigneuse prétermission, négligé la morale religieuse, également indispensable, puisque, si l'homme a des devoirs envers ses semblables et

envers lui-même, il a des devoirs non moins impérieux, certes, et non moins stricts envers DIEU. En dernière analyse, on voit que l'axiome de Cousin ne tend à rien moins, en proposant à l'agent moral son perfectionnement exclusif, qu'à le placer au sein d'une inféconde et majestueuse solitude, et à entraver, sans remède possible, le développement harmonique des sociétés humaines.

On regrette une telle contradiction de raisonnement de la part de Cousin, qui, dans son *Argument du Philèbe*, avait si bien mis en lumière ce fait essentiel que la dignité de l'homme et son incontestable supériorité sur tous les êtres créés sont le résultat immédiat de la moralité, que son indignité et sa dégradation sont la conséquence directe de l'immoralité : « La vertu, dit-il, reste toujours le motif unique de l'acte moral, qui n'est moral en soi, légitime et bon, que par son rapport immédiat à la règle qui seule doit l'avoir déterminé. Le bonheur n'est même un droit qu'autant qu'il n'a pas été un motif ; il est permis tout au plus comme espérance. » Tels sont les enseignements de Platon, dont Zénon ne devait pas surpasser la pureté, et qui nous mènent bien loin de la théorie allemande contemporaine. On sait, en effet, que pour M. Hartmann et son école, la vertu est une déception, et la victime du « machiavélisme conscient ou inconscient de la nature. »

L'éclectisme, dont Cousin fit la fortune et vit la décadence, se proposait comme une mission de rechercher la vérité éparse dans chaque système : laisser de côté les erreurs, les hypothèses injustifiées, les paralogismes, ne recueillir que les doctrines judicieuses et saines, faire de ces dernières un tout harmonique, un système nouveau, une irréprochable synthèse, tel est le séduisant programme développé par Cousin dans ses différents cours de la Restauration. On en a fait mille

fois la remarque : pour établir cette distinction entre le vrai et le faux, il est indispensable de savoir d'avance en quoi consiste le vrai, et dès lors on tourne dans un cercle vicieux, puisqu'il s'agit ici d'arriver à constituer le vrai lui-même !

On connaît aussi, du même philosophe, la fameuse théorie de l'évolution des quatre systèmes : sensualisme, idéalisme, scepticisme, mysticisme. L'esprit humain, dans ses multiples investigations, s'attache d'abord aux dépositions des sens, et, comme il en fait un emploi exclusif, il n'arrive qu'à des résultats incomplets. C'est le sensualisme. Dépité, il reporte sa confiance sur le témoignage de l'esprit, à l'exclusion des sens : même insuccès dans le résultat final. C'est l'idéalisme. A la suite de ce double échec, il en vient à croire que la vérité est un mythe : il ne croit plus à rien. C'est le scepticisme. Mais, comme il ne peut demeurer indéfiniment dans l'absolue privation de principes et de croyances, il tente d'arriver d'un bond, sans intermédiaire, par la prière et par l'extase, jusqu'à DIEU, la source même de la vérité. C'est le mysticisme.

Après quoi tout recommence dans le même ordre ! Ce piétinement sur place rappelle assez la manœuvre du chien qui fait tourner une roue. Du reste, le système est faux, démenti par l'histoire.

Professeur, Cousin brillait par la pureté toute classique de la physionomie, l'éclat de l'organe, la magnificence théâtrale de la mimique ; de ses yeux caves et cerclés par la fièvre et l'excès de travail, sortaient, quand il parlait, des gerbes d'étincelles qui, parfois, empêchaient l'auditeur ébloui de bien voir si ce qu'on lui présentait n'était pas plus spécieux que solide. Cousin faisait comparaître devant lui toutes les philosophies.

C'était une véritable lanterne magique, a-t-on dit, que cette revue de toutes les opinions. Le tableau que

l'on avait sous les yeux tenait de la féerie. Comme ces peuples dont parle Bossuet, et auxquels une voix irrésistible crie sans cesse : Marche, marche, les systèmes se succédaient : Proclus coudoyait Berkeley, qui amenait à sa suite Vanini et Stilpon ; la thèse, l'antithèse, la synthèse, s'entrecroisaient ; le fini, l'infini et leur rapport alternaient, se choquaient, disparaissaient dans la trappe de l'être et du non-être ; le *sic et non* donnait la réplique au premier Alcibiade, la raison impersonnelle au Logos de Pythagore ; le multiple se fondait dans l'un, l'apologie de la guerre succédait à la glorification de la victoire ; puis c'était une danse vertigineuse où figuraient l'ataraxie et les époques, le processus et le *Nihil est in intellectu*, l'étendue limitée et l'influx physique, le *Cogito, ergo sum* et les *idoles*, formidable amas de mots, de choses, de vérités, de paralogismes, de traits d'éloquence et de dissertations enflammées, sur lequel, dans une finale apothéose, venait s'installer, triomphante, la méthode psychologique.

Les spectateurs, c'est le mot, étaient hors d'eux-mêmes, et l'on rapporte que l'un d'eux, abusé par son enthousiasme, s'écriait : « On n'a pas parlé de la sorte depuis Mirabeau ! » Il oubliait de Serre et Lainé !

Les deux principaux défauts de la langue de Cousin sont l'absence de mesure, la solennité disproportionnée ; ils proviennent, entre autres causes, des procédés mêmes de composition qu'il avait adoptés. Un de ses plus fidèles disciples, M. P. Janet, qui a été son secrétaire (ce qui, sans doute, lui sera compté plus tard), nous apprend qu'il écrivait en dictant, et qu'il dictait en marchant, « tant l'art d'écrire était, pour lui, identique à l'art de parler ! » Il n'est pas de théorie plus malencontreuse, et l'exemple de Cousin est une démonstration sans réplique de cet aphorisme littéraire que la langue parlée est soumise à d'autres lois que la langue

écrite. Les redondances oratoires, que l'on excuse dans la bouche de celui qui improvise en public, deviennent un impardonnable défaut sous la plume de celui qui, dans son cabinet, compose froidement un livre. Écrire comme on parle, c'est rechercher de gaité de cœur les redites et les incohérences. Pour se convaincre de l'exactitude de cette remarque, on n'a qu'à lire avec attention n'importe quelle page de ce merveilleux artiste : certes, le mouvement est ample, la véhémence continue ; mais ce qui est insupportable, c'est qu'à chaque ligne on est arrêté, gêné par les impropriétés de termes, les banalités, les négligences ; la grammaire n'est pas respectée. Que penser des phrases suivantes ? « Devant Louis-Philippe, je me suis trouvé en face d'une capacité supérieure. »

« A peine a-t-elle goûté à *la coupe* enivrante et amère de l'amour, qu'elle se rejette et se repose dans *le sein de l'amitié*. »

« Le XVIII^e siècle nous a *frayé* la route de son sang et de ses larmes. »

« La prose française est sans rivale dans l'Europe moderne, et dans l'antiquité même, fort supérieure à la prose latine. »

On n'est pas en face d'une *capacité*, quand même cette capacité est *supérieure* ; la *coupe de l'amour* date de l'âge de pierre, comme *le sein de l'amitié* du règne de Psamménit l'Ancien ; le *sang* et les *larmes* sont de très mauvais instruments pour *frayer* quoi que ce soit ; enfin, on demande l'explication de ce logogriphe : *la prose française est supérieure dans l'antiquité à la prose latine*.

L'un des procédés favoris de Cousin consiste dans ce qu'on peut appeler (en souvenir du gouvernement de Louis XVIII) *le développement à bascule*, qu'il emploie surtout quand il s'agit d'apprécier la révélation.

Accumulant d'abord les attaques sournoises, les restrictions odieuses, les imputations mensongères, les allégations empoisonnées, il termine sa phrase par un éloge ! D'une main il retire ce que l'autre vient d'avancer, si bien que le lecteur reste absolument perplexe sur le fond même de la pensée de l'auteur. Cet inconvénient préoccupe fort peu, du reste, le voltairien retors, qui ne se propose qu'un but : ravalier la religion chrétienne, et surtout le catholicisme. La joie de ce libre-penseur, circonspect de nature et peureux, n'en est pas moins profonde, car il a pu, sans trop se compromettre, mettre en circulation quelque sophisme impie. Le paragraphe suivant est un modèle achevé de cette exposition tortueuse, de ce genre de polémique indigne d'un adversaire loyal : « Le christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la terre, est aussi de beaucoup la plus parfaite. Le christianisme est le complément de toutes les religions extérieures, le dernier résultat des mouvements religieux du monde; il en est la fin, et, avec le christianisme, toute religion est consommée. En effet, le christianisme, si peu étudié, si peu compris, n'est pas moins que le résumé des deux grands systèmes religieux qui ont régné tour à tour dans l'Orient et dans la Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de vrai, de saint, de sage dans le théisme de l'Orient, dans l'héroïsme et dans le naturalisme mythologique de la Grèce et de Rome. La religion d'un DIEU fait homme est une religion qui, d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe absolu, vers un autre monde, et qui, en même temps, lui enseigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et sur cette terre. La religion de l'Homme-DIEU donne un prix infini à l'humanité. »

Le lecteur comprend, sans qu'il soit nécessaire d'insister, ce qu'il y a de rouerie dans ce *de beaucoup la plus parfaite*. L'auteur, avec une désinvolture risible,

veut bien donner un satisfecit au catholicisme, qui a fait des progrès et qui a su devancer tous ses concurrents ! Qu'on le sache donc : le christianisme est un *résultat*, il est le *complément* (complément est joli) des religions précédentes. N'est-ce point la thèse que soutient M. Havet dans son cours du Collège de France ? Aux coups de griffe succède un mot louangeur : *Après le christianisme, il n'y aura plus d'autre religion.* Le sophiste reparait dans le flot de larmes de crocodile qu'il verse sur ce pauvre christianisme qui mériterait tant d'être mieux compris et plus étudié ! Puis, c'est le sectaire à l'érudition superficielle : le christianisme est le résumé du théisme oriental et du polythéisme grec. Ainsi JÉSUS-CHRIST « résume » Brahma et Jupiter, Mercure et Ahriman ! Ainsi le Sermon sur la montagne est inspiré par les puérilités gigantesques de la religion bouddhiste et les répugnantes obscénités de la mythologie hellénique ! Jamais Voltaire, Boulanger, Dupuis, n'ont été plus loin. Alors, quand le mal est fait, quand le christianisme est convaincu de n'être qu'un total, une espèce de résultante des croyances antérieures, quand il a été vilipendé et traîné aux gémonies par le philosophe, celui-ci, dans une palinodie tout inattendue, nous apprend que la religion de l'Homme-DIEU *donne un prix infini à l'humanité.* Comprenne, du reste, qui pourra. La preuve que le christianisme est éminemment « humain », c'est qu'il a produit... non, jamais on ne devinerait ! c'est qu'il nous a donné « le gouvernement représentatif ! » (1)

La gloire de Cousin sera d'avoir été un puissant remueur d'idées, — des idées d'autrui, car il était dépourvu d'originalité et de force créatrice. S'il n'a pas fondé une école durable, il a laissé des disciples, et le

(1) Voici le texte : « Qu'est-il sorti du christianisme et de la société chrétienne ? La liberté moderne, les gouvernements représentatifs. »

plus brillant d'entre eux tenait, dernièrement encore, à ensevelir pieusement la gloire de son maître dans le linceul de pourpre de son éloquence fascinatrice (1). Que restera-t-il donc de Cousin ? Une protestation moins juste qu'éloquente en faveur des droits de la raison, quelques chapitres *du Vrai, du Beau, et du Bien*, la biographie de Santa Rosa, et deux ou trois morceaux de ce genre familier où il excelle (biographie de Kant). En somme, comme il arrive pour tous les grands tragédiens, il restera un nom : on dira Cousin comme on dit Frédéric Lemaître (2).

Bien plus sympathique nous apparaît la physionomie de Jouffroy, ce type de la mélancolie, comme Lucrèce et Musset, comme Léopardi et Byron, frappé au cœur par le doute ; âme fatiguée, sincèrement éprise de la lumière qui la fuit, de la foi qui l'attire, image touchante de la lamentable situation où se débat l'humanité quand elle a rejeté ou perdu les consolations et les enseignements de la religion. Lui aussi, il est bien l'enfant du siècle, de ce siècle éperdument infatué de ses découvertes, âpre à la revendication de son autonomie intellectuelle, rempli de sa propre infailibilité, en extase devant l'omnipotence du Moi ! Pareils au plongeur de la légende, ils se sont précipités dans le gouffre avec l'espoir d'en retirer la coupe qu'il recèle ; pendant quelque temps, la surface de l'eau est agitée par des bouillonnements, puis le silence se fait, et l'abîme recouvre sa proie. L'abîme, pour Jouffroy, ce fut le doute.

Né en 1796, au hameau des Pontets, dans cette rude et vigoureuse nature qui se déploie aux pieds du Jura, il fut élevé par un prêtre, son oncle, dont il reçut les premières leçons de catéchisme, et qui lui fit faire sa

(1) M. Jules Simon. (*Victor Cousin*, etc.)

(2) Lire la magistrale étude que Mgr Baunard a consacrée à Cousin dans son ouvrage : *Le Doute et ses victimes*.

première communion. Sous de pareils auspices, l'enfant vécut pures et chastes les années de l'adolescence, suivant régulièrement ses classes, mais avec un succès ordinaire, et terminant sa rhétorique au collège de Dijon sans être ahuri par aucun prix d'honneur. De complexion faible et même souffreteuse, il ne se sentit point de taille à s'en aller, sur un théâtre bruyant et périlleux, affronter les luttes de la vie, et son ambition se borna à voir s'ouvrir devant lui les portes de l'École Normale, qui, à cette époque, moins rouillées qu'aujourd'hui, tournaient plus facilement sur leurs gonds pour laisser passer d'assez rares candidats. Il entra donc à l'École au moment où ses aînés (et même ses cadets, car ces conscrits étaient bien jeunes !) entraient dans la carrière des combats à Lutzen et à Dresde. N'était-ce point une heure opportune entre toutes pour étudier la philosophie, que cette date, 1813, cette année qui se souvenait de la catastrophe de Russie et annonçait la catastrophe de Fontainebleau, l'anéantissement de six cent mille soldats sous les neiges et la disparition du plus grand génie de tous les temps ? Quelle leçon sur la vanité de la puissance, la caducité des grandeurs, la petitesse de l'homme ! En 1819, Jouffroy subissait les épreuves de l'agrégation, et se voyait chargé de deux cours de philosophie, dont l'un à l'École même. La tradition rapporte qu'il ne voulut jamais, élève ou maître, se servir de livres, consulter les solutions déjà fournies aux différentes questions du programme. Quelle que soit notre admiration pour son talent, nous n'hésitons pas à conclure de ce fait que son cours aux élèves du collège Bourbon dut être des plus mauvais et des plus incomplets.

Cependant un bouleversement terrible s'était produit dans son existence morale : de toutes parts enveloppé d'une atmosphère de scepticisme, le jeune penseur avait

senti s'écrouler, étage par étage, l'édifice de ses convictions religieuses, et son âme, vide de toute croyance, désolée, livrée à elle-même, était désormais ouverte à toutes les influences du doute, comme une hôtellerie déserte ouverte à tous les vents de l'orage. La page où il a raconté ce déchirement de son être, reproduite partout, devenue banale, est classique par la perfection de la forme ; c'est, à sa façon, avec son charme troublant, sa force pénétrante, une variante de la célèbre apostrophe de Musset :

O CHRIST, je ne suis point de ceux que la prière, etc.

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobaît à moi-même ma propre incrédulité, fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais continué de me promener ; je vois encore cette lune, à demi-voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas. Je suivais avec anxiété ma pensée, qui, de couche en couche, descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma pensée était plus fort. Parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser. L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme, et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. Je sus alors

qu'au fond de moi-même, il n'y avait plus rien qui fût debout. Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre ; et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire. »

Par ce fragment, on peut se faire une idée assez exacte du genre propre à l'auteur, de ce style naturellement fleuri, d'une élégance facile, méthodique, harmonieux, régulier, avec de soudaines éclosions de lumière, sans vastes horizons, suivant de préférence les grandes routes, peu désireux d'escalader les Himalayas du sublime, mais avant tout travaillé, poli, correct dans l'ensemble, et surtout (qualité qui manque à Cousin) correct dans le détail. Assez clair-semées, les comparaisons, d'une simplicité toute platonicienne, concourent d'autant mieux à nous reproduire les moindres méandres de cette pensée subtile et ténue. Presque toujours conséquentes avec elles-mêmes, les métaphores se suivent et se complètent, apportant une surabondante évidence à la démonstration maintenue forcément sur le terrain de l'abstraction. La multiplicité des termes concrets, les tours empruntés à la vie familière *égaient*, et, si on ose dire, *humanisent* ces graves et sévères problèmes de la psychologie et de la métaphysique. A chaque page, on admire l'éclat tempéré, le coloris savamment distribué qui donnent un aspect tout spécial à la langue de Jouffroy. Cette langue, si elle n'a pas l'ampleur de mouvements, la majesté tonitruante de celle de sa grandiose émule, présente la pensée avec plus de rigueur, et se joue, s'enlace autour des nuances avec plus de précision et de souplesse. Les pages admirables, vraiment dignes de durer, que celles où il retrace le rôle

de la Grèce dans le développement de l'humanité! Sous sa plume, la géographie devient éloquente, lorsqu'il nous dépeint ce coin du monde désigné par la Providence, et où, « il y a trente siècles, les vents et les flots apportèrent les germes de la civilisation. » Quel magnifique plaidoyer en faveur de la dignité humaine, que celui où il établit le spiritualisme sur les ruines du matérialisme convaincu d'erreur! Quelle touche digne de Labruyère dans son étude sur la sympathie!

Malheureusement le polémiste ne sut pas toujours observer la mesure; dans sa collaboration au *Globe*, il se laisse aller à des écarts de plume que nulle considération ne saurait pardonner. Deux articles surtout obtinrent un scandaleux retentissement. Le premier, intitulé *la Sorbonne et les Philosophes*, est une démonstration péremptoire de ce que peuvent l'infatuation et l'aveuglement de certains docteurs de la libre-pensée. Rien n'égale la morgue puritaine du publiciste universitaire, qui affecte une impartialité chimérique entre les agissements de l'ancienne citadelle gallicane et les prétentions des beaux esprits du XVIII^e siècle. Jamais on n'avait plus hardiment abusé, tout en affectant d'y souscrire, de la devise de Spinoza: *Nondetestarisedintelligere*.

On se souvient plus encore du second de ces belliqueux manifestes: *Comment les Dogmes finissent*. Ici plus de réticences, plus d'allusions; jetant bas le masque, Jouffroy, qui avait paru jusqu'alors observer quelques ménagements envers l'Église, ne dissimule point son projet de réduire à néant les preuves sur lesquelles s'appuie la révélation, d'insulter aux dogmes chrétiens, de bafouer le moyen-âge, de montrer, enfin, que le catholicisme n'est plus qu'une formule vieillie, qu'un symbole vermoulu (1).

(1) La page qui précède est extraite de notre travail sur Jouffroy. Cf. *Illustrations et Célébrités contemporaines*. Bloud et Barral, éditeurs.

Entre Jouffroy et Ballanche, il n'y a pas aussi complète dissemblance qu'on serait tenté de le croire à la suite d'une assimilation superficielle : la douceur et la grâce, le spiritualisme, rationaliste dans l'un, dans l'autre poussé jusqu'aux teintes les plus prononcées du mysticisme, le dédain de la foule, telles sont les caractéristiques essentielles de leur nature de penseur et d'écrivain.

Ballanche (Pierre-Simon) naquit à Lyon en 1776, et mourut en 1847. L'opération du trépan à laquelle, encore enfant, il dut se soumettre, influa, dans des proportions assez notables, sur l'équilibre de ses facultés. Si l'on pouvait avoir quelque confiance dans les révasse-ries charlatanesques de Gall, on conclurait que cette lésion du cerveau lui fit perdre le sens de la logique, en même temps que, par une sorte de contre-coup bizarre, elle développa en lui, avec excès, les prédispositions au sentimentalisme symbolique. Ajoutez les nuages de la philosophie allemande, qui ne contribuèrent pas médiocrement à obscurcir sa pensée. La plupart des conceptions de l'auteur, *Antigone*, les *Institutions sociales*, le *Vieillard et le Jeune homme*, l'*Homme sans nom*, écrites en une sorte de prose poétique à la façon du *Télémaque*, ne sont nullement conformes à l'orthodoxie : c'est de la théosophie, de la théophilanthropie à la façon de Laréveillère-Lepaux, du roman, de l'utopie, par moments de l'illumination swedenborgien, bref de la palingénésie, jamais du véritable christianisme. Partout on se heurte à une pensée dont son intelligence est obsédée, harcelée sans relâche, idée fixe, manie qui lui fait considérer le catholicisme comme une *étape* du christianisme, éternellement en voie de formation et de progrès. A ce dernier trait, ne reconnaît-on pas le *perpétuel devenir* des hâbleurs panthéistes d'outre-Rhin ?

Mais d'instinct déjà, et par lui-même, Ballanche se portait à ces études cosmogoniques, à ces recherches mystérieuses, à ces mythes occultes.

Qu'est-ce donc que cette population du Mâconnais et du Lyonnais, d'où sont sortis tant de mélancoliques et méditatifs esprits, les Camille Jordan, les Lamartine, les Gérando, les Ampère ? A quelle secrète influence du sol, à quelle puissance des milieux faut-il rapporter cette atmosphère remplie d'aspirations éthérées, cette sève de croyances qui circule à travers le scepticisme universel, cette intensité de désirs qui, malgré les défaillances de la foi, pousse l'âme à la recherche et à l'adoration de l'Enfant divin ? Est-ce le voisinage de ce Rhône impétueux, qu'un romantique eût appelé le Diomède des fleuves ? N'existe-t-il aucun rapport entre cette course torrentueuse et la mystique exaltation de ces âmes ? L'habitude de symboliser les doctrines relatives à la chute et à la rédemption, n'est-ce point un écho, répercuté à travers les âges, de ce gnosticisme combattu jadis avec tant de vaillance par le grand évêque de Lyon, saint Irénée ?

Quoi qu'il en soit, quand on songe aujourd'hui à Ballanche, c'est pour se rappeler qu'il fut une des *stellæ minores* groupées autour de l'astre par excellence, une des onzes gerbes qui s'inclinaient avec respect devant la gerbe de l'Élu. En reconnaissance de ce dévouement sans bornes, Châteaubriand laissait parfois tomber de sa plume ou de ses lèvres quelques paroles d'approbation et d'éloge ; dans sa *Préface des Études historiques*, il loue la belle âme, la sérénité, l'imagination, le style de son ami. Tourmenté du besoin de s'attacher à quelque chose ou à quelqu'un, le bon rêveur (un compromis entre l'abbé de St-Pierre et Bernardin de Saint-Pierre, plus correct que le premier, moins fascinateur que le second) s'était donné

tout entier à l'altière et gracieuse idole de l'Abbaye-aux-Bois, M^{me} Récamier, qui ne pouvait le regarder sans rire de sa figure *en casse-noisette*. Le dévouement de Ballanche oubliait vite ces moqueries, comme il oubliait les vivacités du grand homme.

Par la langue, Ballanche est contemporain du *Bélisaire* de Marmontel : le lecteur jugera en lisant cette page où sont retracés les derniers moments d'Œdipe : « Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre ; seulement quelques éclairs, rares mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout à coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère, pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat et qui s'éteint aussitôt ; alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père ; et du sein de ces ténèbres mystérieuses, sort ce dernier cri : « Hélas ! hélas ! adieu, ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour. Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne trouve que la brebis égorgée ; il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe ? Les dieux se sont réservés ce secret. »

Ballanche est un d'Arincourt moins le pathos, un

Ed. Quinet moins le jacobinisme. Sans plus parler de ses ouvrages, disons qu'il laissera le souvenir d'un honnête homme, et qu'à défaut d'une bien vive admiration pour ses écrits, il obtiendra toujours une respectueuse considération pour son caractère. Sa mort fut des plus édifiantes, alors que tant d'autres écrivains, aveuglés par l'athéisme universel, demeureraient sourds aux enseignements de l'Église ainsi qu'aux avertissements qui tombaient de la chaire chrétienne !

Sous l'Empire, l'éloquence sacrée n'avait été illustrée par aucun génie de premier ordre ; à l'abbé Maury, devenu archevêque de Paris, cardinal, on ne pouvait certes dénier la facilité brillante, la doctrine, l'éclat, mais l'absence de dignité morale enlevait à sa parole l'influence et le prestige sans lesquels la mission du prêtre reste stérile et son apostolat frappé de mort. Par ses prédilections avouées, l'abbé de Pradt semblait plutôt un journaliste qu'un rival de Mgr de Boulogne. Restait celui qui jeta un tel éclat, plus tard, sur l'œuvre des Missions, l'abbé de Rauzan, cet homme de bien, cet apologiste, cet apôtre ! Restait aussi ce Père Maccarthy, d'une illustre famille écossaise, si remarquable par la fougue primesautière, l'éloquence entraînante, la conviction, la logique ; improvisateur admirablement doué, aussi capable de faire entendre la parole divine aux courtisans et aux rois que d'enseigner aux ignorants et aux enfants les plus humbles vérités du dogme chrétien. Restaient enfin tant de savants jésuites, honneur de Saint-Acheul.

« Ici, c'était un jeune Polonais, le P. de l'Aigle, grande race de la Lithuanie ; là, c'était M. Barthès, un des hommes les plus aimables et du caractère le plus ferme ; le P. Becquet était la bonté même. M. de Bussy avait écrit le doux ouvrage du Mois de Marie, consolation pour toutes les mères, chant de pureté pour

toutes les filles au mois de mai, lorsque la nature revit et que toutes les fleurs sont écloses sous nos pieds ; le P. de Bussy avait voulu qu'au milieu de cette parure de la terre, on récitât, chaque soir, des prières à Marie et des chants d'innocence. Le P. de Châteaubriand, le neveu du grand écrivain, était un jeune militaire qui avait quitté l'armée pour le noviciat des Jésuites. Le P. Chauchon, né d'un pauvre paysan des Cévennes, avait conquis une large place dans les études philosophiques. Le P. de Brosses avait écrit son livre sur la *Dévotion aux Saints Anges*, si parfait de style et de pensée. Le P. Delvau était un des jurisconsultes les plus savants ; le P. Dumouchel professait les mathématiques, et l'Académie des Sciences le comptait parmi ses plus grands physiciens. Ici, c'était M. O'Mahony, là, M. de Ravignan, qui avait quitté une place élevée dans la magistrature pour se consacrer à DIEU dans le séminaire d'Issy (1). »

Le plus célèbre (2) des prédicateurs de ce premier quart de siècle fut M. de Frayssinous. Né en 1765, dans la province du Rouergue, cette pépinière de pieux et doctes ecclésiastiques, il reçut l'ordination en 1789. Quand la persécution sévit, il se fixa dans son village natal, et, jusqu'en 1794, année où les Dioclétiens de la Terreur durent *faire relâche*, il ne cessa, plusieurs fois par semaine, de célébrer dans une cave le saint sacrifice de la messe. Il jouait sa tête. Avec un de ses parents, l'abbé Boyer, il se rendait chaque dimanche, ou, si l'on préfère, chaque décadi, sur la place principale de Rodez, où fonctionnait la hideuse guillotine. Il en revenait de plus en plus encouragé à la pensée de la mort, décidé à braver tout plutôt que d'interrompre son généreux ministère. Vers l'époque du

(1) Cf. Capefigue, *Hist. de la Restauration*, IV, pages 328 et seq.

(2) Vide supra *Chap. des Orateurs*, in fine.

Consulat, il entra dans la célèbre compagnie de Saint-Sulpice, dirigée alors par l'abbé Émery. Dès 1801, en même temps qu'il était chargé d'un cours de théologie dogmatique, il donna des conférences dans la chapelle dite des *Allemands*, attenante au séminaire, et bientôt il eut devant lui de nombreux auditeurs, qui se montrèrent d'abord curieux, puis attentifs, continuèrent par le respect et finirent par une sympathie souvent bien proche de l'enthousiasme. Les conférences faillirent être interrompues par la brutale intervention de Fouché, qui reprocha à l'orateur d'enseigner le *bigotisme*, le *cagotisme*, et lui enjoignit d'avoir à parler avec éloge des vertus et mérites, des victoires et conquêtes de S. M. l'Empereur et Roi ! Vers 1806, il fut nommé inspecteur général de l'Université, ensuite chanoine de Saint-Denis. En 1814, libre d'élever la voix, il put s'élever avec plus de vigueur que jamais contre l'incrédulité, la Révolution, la mort de Louis XVI, et tous les fléaux qu'il attribuait, non sans raison, à la détestable influence des philosophes du XVIII^e siècle. En 1824, il fit l'oraison funèbre de Louis XVIII, et, à partir de 1830, fut gouverneur du duc de Bordeaux. Le noble caractère, la hauteur d'âme du disciple font le plus grand honneur au maître.

A celui qui débutait devant des sceptiques endurcis habitués à la lecture de l'*Origine de tous les cultes* et du *Compère Mathieu* (cette ânerie et cette ordure), il était impossible de tenir le langage qu'il aurait adopté si les conditions eussent été normales. Prendre un ton dogmatique, sans se conformer aux nécessités de l'époque, eût été d'une candeur et d'une maladresse insignes. Frayssinous évita cet écueil. Plus que ne l'avaient jamais fait ses grands prédécesseurs, les Massillon et les Bourdaloue, il usa de ruse, multiplia les concessions apparentes, sûr de sa voie et plein de confiance dans

le succès définitif. Certes, ce n'est pas de lui qu'on eût pu dire : *Durus est hic sermo, et pauci sunt qui possunt eum audire* (1). Se rappelant aussi combien est inné en France le goût de l'élégance et de la distinction dans le langage, il sut recourir à toutes les finesses de la rhétorique, faire un habile usage des mœurs oratoires, être spirituel devant ceux qui avaient entendu Rivarol, académique devant ces dilettanti, émerveillés et séduits jadis par la prose travaillée, savante et sonore de Thomas. Ce n'est pas lui, non plus, qui eût employé le style de Tillotson, disant devant Charles II, afin de lui prouver qu'on doit croire les mystères, bien qu'il soit impossible de les vérifier : « Nous buvons tous les jours de la bière, quoique nous ne puissions démontrer que le brasseur n'y a pas mis du poison ! »

La tâche de Frayssinous était donc fort ardue : il ne conviendrait pas néanmoins d'en exagérer les difficultés au point de se les représenter comme insurmontables. Malgré la propagande philosophique, malgré les pamphlets de Voltaire et les catéchismes de ses disciples, une partie de la population était restée pieuse et croyante : lorsque, plus qu'octogénaire, le glorieux Pie VII, arraché par la violence à sa capitale, fut transporté dans la France du Directoire, il trouva sur son passage, en plus d'une localité, une foule attendrie et pieusement agenouillée pour recevoir sa bénédiction. Frappé de cette attitude, à laquelle il ne s'attendait pas, le Pontife-martyr s'écria : *Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel !* Avec quel tact Frayssinous ne sut-il pas profiter des dispositions favorables qu'il entrevoyait, à certaines marques peu suspectes, dans cette foule, sans cesse croissante, qu'attirait sa parole sage et mesurée plutôt que puissante et dominatrice ! Dans cette sphère toute spéciale, il contribua, autant

(1) « Ce langage est dur, et rares sont ceux qui peuvent l'entendre. »

que Chateaubriand lui-même, à démontrer le génie, l'évidence sociale, le caractère sacré du christianisme. Bref, Frayssinous n'est pas un grand écrivain : il est une date.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'HISTOIRE. — Aug. Thierry. (Lettres sur l'Histoire de France. — Conquête de l'Angleterre par les Normands.) — Guizot. (Civilisation en France et en Europe.) — De Ségur. (Campagne de 1812.) — De Barrante. (Histoire des Ducs de Bourgogne.) — Thiers. (Histoire de la Révolution.) — Michaud. (Histoire des Croisades.) — Mignet (Histoire de la Révolution.) — Vitet, etc.

B IEN qu'elle ait eu des évêques pour grands-maîtres de l'Université, ainsi que les vieux jacobins le reprochaient avec amertume, la Restauration ne fut point un gouvernement hostile au progrès des lettres et aux manifestations de la pensée. Comme preuve de son bon vouloir à l'égard des diverses sciences, on pourra citer, entre autres créations utiles, celle de l'École des Chartes, objet d'abord de tant de railleries et de récriminations. L'opposition libérale s'écria que, si l'on se proposait ainsi d'exhumer les monuments des siècles passés, c'était avec l'intention mal déguisée de ramener les us, les lois, la tyrannie, l'esprit étroit de la théocratie des époques ignorantes et barbares. Que de lardons furent dirigés contre un vaillant abbé périgourdin, le savant M. de l'Épine, qui fut le premier directeur de cette école, le premier maître de tant d'érudits qui, vers le milieu du siècle, ont promené le flambeau de l'exégèse profane et de la philologie comparée sur les innombrables écrits, fabliaux, poèmes, cycles, chroniques et mémoires que nous a légués le moyen-âge ! Pendant qu'on amassait les matériaux, les historiens se présentaient en foule pour les mettre en œuvre.

L'histoire elle-même fut régénérée, ou, du moins, modifiée dans sa méthode générale. Là, comme ailleurs, Châteaubriand a profondément marqué l'empreinte de son vaste et souple génie. De toutes les innovations dont on lui est redevable, la plus importante est peut-être le retour à cette couleur locale dont nos Froissart, nos Comines, nos Villehardouin avaient laissé de si excellents modèles. Faut-il répéter ici les plaisanteries dirigées contre nos Tite-Lives du XVII^e et du XVIII^e siècle, qui représentent la cour de Clovis comme celle de Louis XIII, mettent une perruque à Mérovée, qui n'en a eu nul besoin, et des rhingraves à Clodion, qui se contentait d'une peau d'ours ?

Une observation qui n'a pas été faite, et qu'on se permet de hasarder, est que si Châteaubriand s'est appliqué dans ses peintures à refléter, avec une savante exactitude, l'infinie variété des siècles, des personnages et des événements, c'est que, par ses perpétuels voyages à travers les deux mondes, il avait eu l'occasion de constater des dissemblances extraordinaires dans les mœurs, les costumes, les croyances et les types. Il lui eût paru grotesque de peindre les Séminoles comme un peuple d'artistes, les manufacturiers de New-York comme les habitués de l'Œil-de-Bœuf, les bords du Jourdain comme ceux du Meschacébé, et l'église de Saint-Pierre comme l'Alhambra. Son principal objectif fut, dans ses *Martyrs*, d'établir une différence bien marquée entre les mœurs des Gallo-Romains et celles des Francs, entre les demi-civilisés et leurs farouches envahisseurs. Le réalisme, la crudité des détails ne l'ont jamais effrayé : qu'on lise la description d'un souper auquel il assiste chez les Esquimaux : le marquis de Coislin ou Saint-Évremond y eussent fait mine grise : « Après une longue abstinence, avions-nous dardé un phoque, on le traînait sur la glace ; la matrone

la plus expérimentée montait sur l'animal palpitant, lui ouvrait la poitrine, lui arrachait le foie, et en buvait l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous les enfants se jetaient sur la proie, la déchiraient avec les dents, dévoraient les chairs crues ; les chiens accourus au banquet en partageaient les restes et léchaient le visage ensanglanté des enfants. Le guerrier vainqueur du monstre recevait une part de la victime plus grande que celle des autres ; et lorsque, gonflé de nourriture, il ne se pouvait plus repaître, sa femme, en signe d'amour, le forçait encore d'avalier d'horribles lambeaux, qu'elle lui enfonçait dans la bouche. »

Dans ses *Études historiques*, il y a nombre de pages brillantes, sans cette amertume et cette tristesse qui rendent monotones ses inspirations les plus étonnantes, des pages où abondent les traits ingénieux, les coups de pinceau superbes. Qui n'a lu et relu ce morceau ravissant où il nous offre la peinture de la vie patriarcale des magistrats au XVI^e siècle ? Est-il rien de plus pittoresque que le fragment où il montre la France au moyen-âge couverte d'une multitude d'églises, de monastères, de cathédrales, « mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poèmes et les romans de la même époque ? »

Voici la page sur la vie des magistrats du XVI^e siècle.

« Les magistrats catholiques offraient encore des mœurs plus graves et plus saintes. Pendant plusieurs siècles, ils ne reçurent ni présents, ni visites, ni lettres, ni messages relativement aux procès. Il leur était défendu de boire et de manger avec les plaideurs ; on ne leur pouvait parler qu'à l'audience ; le commerce leur était interdit ; ils ne paraissaient jamais à la Cour que par ordre du roi. La justice fut d'abord gratuite ; les conseillers au parlement recevaient cinq sous parisis

par jour, le premier président mille livres par an, les trois autres présidents cinq cents livres ; on y ajoutait un manteau d'hiver et un manteau d'été. Il fallait trente ans d'exercice pour obtenir, à titre de pension, la continuation d'un si modique traitement. Lorsque ces magistrats n'étaient point de service, ils n'étaient point payés, et retournaient enseigner le droit dans leurs écoles. Sous Charles VI, le parlement était si pauvre que le greffier ne put dresser le procès-verbal de quelques fêtes données à Paris, parce qu'il n'avait pas de parchemin, et que sa cour n'avait pas d'argent pour en acheter. Toutes les dépenses du parlement de Paris, vers le quatorzième siècle, s'élevaient à la somme de onze mille livres, monnaie de ce temps. »

Quant à la science, ces anciens magistrats la considéraient comme une partie de leurs devoirs, et, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, leur vie n'était qu'une longue étude. « L'an 1545, dit Henri de Mesmes, fils du premier président de Mesmes, je fus envoyé à Toulouse pour étudier en lois avec mon précepteur et mon frère, sous la conduite d'un vieux gentilhomme tout blanc, qui avait voyagé longtemps par le monde. Nous étions debout à quatre heures, et, ayant prié DIEU, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritaires et nos chandeliers à la main... »

Le chancelier d'Aguesseau (XVII^e siècle) raconte à peu près la même chose de l'éducation que lui donna son père : « Mon père nous menait presque toujours avec lui dans ses fréquents voyages ; son carrosse devenait une espèce de classe où nous avions le bonheur de travailler sous un aussi grand maître. Après la prière des voyageurs, par laquelle ma mère commençait toujours sa marche, nous expliquions les auteurs grecs et latins. La règle ordinaire de mon père et de

ma mère était de réserver, pour l'exercice continuel de leur charité, la dîme de tout ce qu'ils recevaient. Ils regardaient les pauvres comme leurs enfants ; de sorte que, s'ils avaient dix mille francs à placer, ils n'en plaçaient que huit, et en donnaient deux aux pauvres, qu'ils regardaient comme leur propre sang, par une adoption sainte et glorieuse pour eux, qui mettait JÉSUS-CHRIST même au nombre de leurs enfants. Mais les calamités publiques et particulières augmentaient presque toujours la part des pauvres, bien au-delà de cette proportion. »

A la mort d'un des ancêtres de de Thou, le parlement déclara que non seulement il assisterait aux obsèques de son président, mais qu'il en pleurerait la perte aussi longtemps que la justice règnerait dans les tribunaux ; déclaration qui fut inscrite dans les registres. En 1588, les litières et les carrosses commençaient à être en usage à la cour ; la présidente de Thou n'allait jamais par la ville qu'en croupe derrière un domestique, pour servir de règle et d'exemple aux autres femmes...

« Claude de Bullion, dit le président de Lamoignon dans ses *Mémoires*, avait été nourri avec feu mon père. Il aimait à me conter comment on les portait tous deux sur un même âne, dans des paniers, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et qu'on mettait un pain du côté de mon père, parce qu'il était plus léger que lui, pour faire le contre-poids. »

Le premier président Le Maître stipulait dans les baux de ses fermiers « qu'aux veilles des quatre bonnes fêtes de l'année et au temps des vendanges, ils seraient tenus de lui amener une charrette couverte, avec de bonne paille fraîche dedans, pour y asseoir Marie Sapi, sa femme, et sa fille Geneviève, comme aussi de lui amener un ânon et une ânesse pour montures de leur chambrière, pendant que lui, premier président, mar-

cherait devant, sur sa mule, accompagné de son clerc, qui irait à ses côtés. »

Ces hommes si simples, si doctes, si intègres, qui s'avançaient au milieu des générations nouvelles comme les oracles du passé, étaient encore des juges intrépides ; non seulement ils étaient les gardiens des lois, mais ils en étaient les soldats, et savaient mourir pour elles.

On a répété à satiété comment la lecture des *Martyrs* décida de la vocation historique d'Aug. Thierry. Cet écrivain célèbre n'a point de biographie. Né en 1795, il devait mourir en 1856, aveugle et perclus depuis les premières années de l'âge mûr... Sorti de l'École normale, il fut secrétaire de Saint-Simon, et plus tard il eut lui-même pour secrétaire Armand Carrel ; pendant de longues années l'Académie lui décerna le prix Gobert.

Dans son premier ouvrage, les *Lettres au Courrier français*, publiées en 1820, il raille agréablement ses prédécesseurs, cet abbé de Velly qui avait su rendre agréables les choses de nos premières dynasties, et raconté les origines de la monarchie dans le style de Xénophon faisant babiller le petit-fils d'Astyage. Il détruisit la légende répandue et encore acceptée de nos jours, d'un Mézeray consciencieux éplucheur de manuscrits, remontant aux sources et n'avançant rien sans preuves. Les tendances voltairiennes de Thierry apparaissent dans son appréciation sur le P. Daniel, qu'il juge d'abord avec assez d'impartialité, et qu'il accuse brusquement de s'être laissé « surprendre par l'esprit de son ordre. » Ces insinuations manquent de sel et sont d'autant plus inutiles que le critique termine en déclarant que cet historien « a le premier enseigné la vraie méthode de l'histoire de France. » Il relève avec une impitoyable érudition les fautes de Velly, qui nous

apprend que sous Clodion, (qui n'a peut-être jamais existé,) Paris, (qui n'existait pas encore,) était la capitale, (il y en avait une centaine en Gaule,) de l'empire français, (qui n'existait que sous Napoléon.) Il ne faut pas attendre de Thierry plus d'indulgence pour Anquetil, dont il reconnaît la simplicité et la clarté, dont il proclame « le grand sens, » dont il vante l'*Histoire de la ville de Reims*, mais auquel il dénie l'exactitude et l'originalité.

Pendant de longues années à partir du XV^e siècle, nos annales avaient été retracées sous des couleurs fantastiques. A ces prétendus historiens ne demandons ni des faits démontrés, ni du sérieux, ni l'observation de la vérité stricte. Ils ne s'inspirent que de leur imagination ou des traditions vulgaires, et peignent les personnages même les plus connus par les traits les plus mensongers. Le passage suivant de Nicolas Gilles suffira pour montrer avec quel sans-gêne on en usait ; il s'agit de Charlemagne : « Il était de belle et grande stature, bien formé de corps et avait huit pieds de haut, la face d'un espars et demi de long, et le front d'un pied de large (moins grand que celui de l'historien), le chef gros, le nez petit et plat, les yeux gros, verts et étincelants comme des escarboucles. Il mangeait bien à son dîner un quartier de mouton, ou un paon, ou une grue, ou deux poulailles, ou une oie, ou un lièvre sans les autres services d'entrée et issue de table (1). »

Dans ces conditions, l'histoire était une caricature. Avec Thierry, elle va suivre des voies plus hardies encore mais plus sûres. En même temps qu'il rejette les indigestes dissertations de l'école philosophique de Robertson et de Hume, il déclare renoncer à ces por-

(1) Le moine de Saint-Gall nous cite la particularité suivante sur un des pairs de Charlemagne : « Il portait sept, huit et même neuf ennemis enfilés à sa lance comme des grenouillettes ! »

traits hors d'œuvre, plagiat des portraits épars dans Tite-Live et Salluste. Suivant le jeune novateur, il faut que les hommes et les siècles eux-mêmes entrent pour ainsi dire en scène, il faut que l'on rapproche les faits de ce qui constitue leur couleur véritable. Il est absurde de mettre d'abord les événements, puis les appréciations de ces événements, c'est-à-dire de faire d'abord un traité d'histoire, puis un manuel de philosophie. Le but que l'on doit se proposer n'est pas de porter des jugements moraux sur les personnages, mais de représenter les hommes comme ils ont vécu, les choses comme elles se sont produites.

Quand il eut déblayé le terrain, Thierry, voulant donner un modèle de narration conforme aux règles qu'il avait formulées, présenta au public la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Le grand problème repose sur la question de savoir pourquoi l'Angleterre fut soumise après une seule bataille, et comment il ne se trouva pas dans le pays des éléments de résistance suffisants pour prolonger la lutte. La défaite des Anglo-Saxons, est-ce là une de ces surprises de la force brutale dont abonde l'histoire des peuples ? Mais ces surprises ne sont que des variétés de hasard, en d'autres termes, une explication sans valeur. Faut-il l'attribuer à la supériorité incontestable des Normands ? On ne voit aucune trace d'abâtardissement dans la race vaincue, issue ou de ces flibustiers audacieux, hommes *aux longs couteaux* (1), ou de ces Celtes intrépides dont les ancêtres lançaient leurs flèches contre le Ciel et l'Océan. N'est-il pas plus conforme à la nature des choses de trouver la raison de ce grand événement dans la continuité des luttes sourdes, des compétitions acharnées qui divisaient l'Angleterre en plusieurs partis ? Plus intéressante ou non que ses vainqueurs, la

(1) Saxon vient de Sachs, épée courte.

race saxonne a trouvé dans Thierry un avocat chaleureux, qui s'est surtout inspiré des chants de douleur des proscrits, et a mis en œuvre jusqu'au moindre document compromettant pour les soixante mille triomphateurs de la journée de Hastings.

Quand on a lu ces quatre admirables volumes, déparés encore, malgré les retouches de l'auteur, par bien des attaques injustes contre la religion, l'impression définitive est la tristesse ; on a le cœur serré ; il semble qu'on vienne de lire une ballade funèbre ; malgré la précision des traits que leur consacre l'écrivain, qui est un peintre consommé, les auteurs de ce drame ont quelque chose de fantastique. Par moments, le récit a toutes les allures d'un poème. N'est-ce pas un fragment d'épopée que cette apparition, sur le champ de bataille, de cet abbé de Hida avec ses douzes moines, et ne se souvient-on pas aussitôt de l'archevêque Turpin ? Quel épisode que celui où apparaît ce jongleur Normand, Taillefer, qui, précédant l'armée, lançait son épée en l'air et la recevait dans sa main droite, tout en chantant quelque couplet sonore et belliqueux sur Charlemagne et Roncevaux ! Croire à l'imaginative fantaisie de l'historien serait une impardonnable injustice : tous les détails sont étayés sur des citations, tout est démontré. Si l'on veut un exemple de l'intensité de vision, de l'art de lire dans le passé, et de reproduire les temps évanouis comme le ferait un témoin oculaire, qu'on lise la mort de Guillaume Le Roux : on venait de lui apprendre qu'un moine avait vu en songe JÉSUS-CHRIST assis sur un trône, et une femme qui le priait de sauver l'Angleterre gémissant sous le joug :

« En entendant ce message, le roi rit aux éclats :
« Est-ce qu'il me prennent pour un Anglais, dit-il, avec leurs songes ? Me croient-ils un de ces fous

qui abandonnent leur chemin ou leurs affaires parce qu'une vieille rève ou éternue? Allons, Gaultier de Poix, à cheval!» Henry, père du roi, Guillaume de Breteuil, et plusieurs autres chefs l'accompagnèrent à la forêt: les chasseurs se dispersèrent, mais Gaultier Tirel resta auprès de lui, et leurs chiens chassèrent ensemble. Tous deux se tenaient à leur poste, vis-à-vis l'un de l'autre, la flèche sur l'arbalète et le doigt sur la détente, lorsqu'un grand cerf traqué par les batteurs s'avança entre le roi et son ami. Guillaume tira, mais, la corde de son arbalète se brisant, la flèche ne partit pas, et le cerf, étonné du bruit, s'arrêta, regardant de tous côtés. Le roi fit signe à son compagnon de tirer, mais celui-ci n'en fit rien, soit qu'il ne vît pas le cerf, soit qu'il ne comprit pas les signes. Alors Guillaume impatienté cria tout haut: «Tire, Gaultier, tire donc.. de par le diable!» Et au même instant, une flèche, soit celle de Gaultier, soit une autre, vint le frapper dans la poitrine; il tomba sans prononcer un mot, et expira (1). »

Dans l'étude comparée des différentes races qui se disputaient la suprématie en Angleterre, l'auteur a été visiblement inspiré par l'insurrection des Grecs contre les Turcs. Sans aucun doute, ici, ses prédilections étaient pour les opprimés contre les oppresseurs; par une analogie de sentiment qui se fortifie d'elle-même, à propos du duel engagé entre les Saxons et les Normands, il n'hésita pas, et par le désir excessif d'impartialité, devint partial. Trop souvent A. Thierry transforme l'histoire en polémique. C'était le grand défaut de ses *Lettres sur l'Histoire de France*, où il n'avait su ni observer la mesure, ni dispenser la justice. Vous diriez un écrivain du XVIII^e siècle, tant son animosité contre l'Épiscopat, «cette grande magistrature de la

(1) Tome III. 344 édit. de 1830.

première race », éclate à chaque page, tant ses recherches et ses discussions ressemblent à un réquisitoire contre les mœurs, la civilisation, le gouvernement du moyen-âge ! Il lui fallut des efforts inouïs pour atteindre cette sphère idéale où la passion est inconnue, *sapientum templa serena* !

Ses excès de travail le brisèrent : « J'ai vu à Vesoul, dit Châteaubriand, M. Aug. Thierry, retiré chez son père, le préfet. Lorsque, autrefois, il m'envoya son *Histoire de la Conquête des Normands*, je l'allai remercier. Je trouvai un jeune homme dans une chambre dont les volets étaient à demi-fermés ; il était presque aveugle, il essaya de se lever pour me recevoir, mais ses jambes ne le portaient plus, et il tomba dans mes bras. Il rougit lorsque je lui exprimai mon admiration sincère ; ce fut alors qu'il me répondit que son ouvrage était le mien, et que c'était en lisant la bataille des Francs, des *Martyrs*, qu'il avait conçu l'idée d'une nouvelle manière d'écrire l'histoire. Quand je pris congé de lui, il s'efforça de me suivre, et il se traîna jusqu'à la porte en s'appuyant contre le mur ; je sortis tout ému de tant de talent et de tant de malheur. »

Aug. Thierry a dit de Guizot qu'il a inauguré, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite.

Guizot (François-Pierre-Guillaume) naquit à Nîmes le quatre octobre 1787. Son père était un avocat très respecté, célèbre, et dont nous avons conservé un certain nombre de plaidoyers remarquables par la logique et la pénétration. Sa mère, une demoiselle Bonicel, survivante d'une famille de vingt-deux enfants, était citée pour sa beauté, son talent pour les arts, sa culture littéraire. Traqué par les Jacobins après la journée du 31 mai, M. Guizot père se réfugia dans un petit village du département du Gard, mais il fut

reconnu ; l'un des gendarmes chargés de l'arrêter, et qui avait jadis reçu de lui un grand service, voulut faciliter son évasion : « Jamais, disait le brave homme, je ne vous ramènerai à Nîmes ; ils vous couperaient la tête. — Et moi, répondait le prisonnier, je ne veux pas que vous montiez pour moi à la guillotine. » Dans ce combat de générosité, M. Guizot fut le vainqueur : il fut exécuté le neuf avril 1794. Sa veuve se retira en Suisse, à Genève, où il apprit, en dehors de l'enseignement classique, l'allemand, l'anglais et l'italien. Venu à Paris, l'austère jeune homme se trouva d'abord exposé à la gêne ; il accepta les asservissantes fonctions de précepteur particulier, et grâce au père de son élève, fut mis en relations avec un certain nombre de littérateurs distingués : c'étaient Suard, espèce de Villemain, moins disert et d'un horizon moins large ; le fameux géomètre Lagrange, qui, après l'avoir entendu, certain soir, dissertar sur la politique courante, lui serra les mains en disant : « Si vous persistez à travailler, jeune homme, vous occuperez, sans aucun doute, une place prépondérante dans votre pays. » C'était Royer-Collard, avec lequel il présentait de si nombreuses analogies ; c'était enfin l'accueillant et si aimable grand-maître, Fontanes, qui créa en sa faveur une chaire d'histoire moderne à la Faculté des Lettres (1811). A cette époque, Guizot avait attiré sur son nom la curiosité du public par ses travaux de philologie (*Dictionnaire des synonymes*), d'esthétique (*le Salon en 1810*), de littérature proprement dite (*Vies des Poètes français du 17^e siècle*).

Un peu avant cette époque, il convient de placer l'incident gracieux qui amena son premier mariage. En 1807, M^{lle} Pauline de Meulan (1), de vieille no-

(1) En mourant, elle exigea de son mari qu'il épousât sa nièce à elle, Mademoiselle Élixa Dillon ; de ce second mariage est né M. Guillaume Guizot, l'éminent professeur au Collège de France.

blesse périgourdine, et qui avait dû demander aux lettres les ressources pécuniaires dont la Révolution l'avait privée en ruinant sa famille, fut forcée, par la maladie, de suspendre sa collaboration au journal le *Publiciste* ; c'était pour elle la pauvreté, presque la misère. Une personne inconnue lui offrit de la remplacer, et la remplaça en envoyant des articles où le genre de ses idées et la forme de son style était ingénieusement imités et reproduits. Dans sa convalescence, elle apprit le nom de celui à qui elle avait cette obligation, et malgré la différence d'âge (Guizot avait quatorze ans de moins), le mariage eut lieu au mois d'avril 1812.

Royer-Collard le présenta à l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, et le lui proposa comme secrétaire général : « Je suis convaincu, dit-il, que vous vous applaudirez de ce choix. Vous êtes ecclésiastique, et un ecclésiastique ministre de l'intérieur, c'est chose nouvelle en France ; votre nomination sera mieux accueillie par l'opinion si l'on voit à côté de vous un protestant. » Aux Cent-Jours, il se retira. On l'accusa plus tard d'avoir donné sa signature à l'*acte additionnel*, puis, au retour de Gand, de s'être subrepticement introduit dans les bureaux du ministère, et d'avoir, par un pâté des plus opportuns, rendu sa signature indéchiffrable. Suivant le *Bourgeois de Paris*, qui accuse le comte Molé d'avoir inventé cette grave accusation, il s'agirait ici, non de François, mais de Jean-Jacques Guizot, son frère, chef de bureau au ministère de l'intérieur.

La seconde Restauration lui réservait les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice ; lors des massacres du Midi, il donna sa démission, qui, dans sa pensée, était une protestation contre les massacres de Nîmes, Toulouse, Avignon. Par ce beau désintéressement, Guizot avait rappelé, non sans avantage,

certain médecin, dédaigneux des présents d'un roi perse. Cette attitude lui parut peu rémunérative, car il ne tarda pas à accepter les fonctions de maître des requêtes. En 1816, il publia sa brochure : *Du Gouvernement représentatif*, programme de l'école doctrinaire, qui se formait alors, et qui allait compter au nombre de ses chefs, (il n'y avait pas de soldats,) Camille Jordan, le duc de Broglie, de Barante, de Serre, Royer-Collard. L'opinion à laquelle appartenait le jeune politique était le centre droit, expression d'un royalisme mitigé, avec des sacrifices plus ou moins involontaires au libéralisme constitutionnel, bref l'ancien parti des Mounier et des Duport en 1789. On devine que, lorsque le duc de Berry eut été assassiné, et que les ultras furent maîtres du ministère, il se vit enveloppé dans l'universelle épuration. Rentré dans l'opposition, il composa des brochures, dont la plus remarquable est intitulée : *De la peine de mort en matière politique*, et il fit, avec des égards qui n'excluaient pas l'énergie, la guerre au ministère Villèle qui, en 1825, fatigué de ces escarmouches et de ces épigrammes, le destitua de sa chaire d'histoire.

Le professeur est dépeint avec une exactitude savante dans cette page empruntée au grand critique dont s'honore le dernier tiers de ce siècle (1) :

« M. Guizot nous tenait un peu plus à distance ; le professeur pressentait-il déjà le premier ministre ? Il n'y avait pas, entre ses auditeurs et lui, ces courants électriques qui triplent le succès. Son magnifique organe, si net, si vibrant, que Sainte-Beuve appelait un carquois à flèches sonores, avait conservé de son éducation et de sa jeunesse, je ne sais quelle rigidité calviniste qui refroidissait notre enthousiasme. Ceux qui l'ont entendu à la Chambre, lors de ses joutes oratoires

(1) Cf. A. de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, onzième série, p. 196.

contre M. Thiers, ou à l'Académie, dans ses triomphales réponses à de mémorables récipiendaires, le reconnaîtraient-ils dans un portrait qui eut peut-être son heure de ressemblance, et dont je détache les phrases suivantes : « Un homme aux joues pâles et creuses, dont les yeux plongés dans leur orbite semblent des feux cachés au fond d'une caverne... Sa voix profonde et presque funèbre ajoute encore à l'expression lugubre de sa physionomie .. En voyant à la tribune cette longue figure puritaine et ces yeux irrités, en écoutant cette voix sépulcrale, vous songerez involontairement à Jean Calvin. » A coup sûr, l'esquisse est ici poussée au noir. Ce qui est vrai, c'est l'impression de vague malaise dont nous avons à nous défendre pour apprécier ces vues si originales à la fois et si impartiales sur le berceau de la monarchie, sur les bienfaits de la religion au moyen âge, sur la lutte tour-à-tour violente et pacifique de la tradition et du progrès .. Enseignée par ce grave professeur au teint pâle, au regard imposant, au profil correct, l'Histoire nous apparaissait comme une Muse chaste et austère. »

Les *Essais sur l'Histoire de France* datent de 1823 ; l'auteur y continue, critique, redresse Mably. Dans les cours mémorables qui suivirent le ministère Martignac et se prolongèrent jusqu'aux journées de juillet, il étudia la *Civilisation en Europe* et la *Civilisation en France*. Là, il fut créateur, initiateur.

Il n'est pas nécessaire de regretter les beaux temps du *cultorisme*, et de vouloir reprendre les formes chères à Gongora, pour regretter que ces découvertes, ces démonstrations, n'aient pas été exposées dans une langue harmonieuse et soignée. Qu'importe, dira-t-on, que la phrase soit jetée avec négligence, pourvu que la pensée soit originale ! Toujours est-il qu'on ne peut guère oublier la prédiction menaçante de Buffon sur les inven-

teurs dont le style est incorrect. Admettons que ce sont des *notes* ; mais qu'on ne nous présente pas ces phrases informes, monotones, pour un texte définitif, et qu'on ne les mette pas sur le même rang que les cours rédigés de Villemain et de Cousin. Qui, par exemple, croirait que le premier volume de la *Civilisation en France*, ce monument magnifique après tout, repose sur un portique boiteux, ce palais, sur un bâton de chaise ?

« Messieurs, plusieurs d'entre vous se rappellent l'objet et la nature du cours qui *a fini* il y a quelques mois. Il a été très général, très rapide. J'ai essayé de faire en très peu de temps, passer devant vos yeux le tableau historique de la civilisation européenne. J'ai couru, pour ainsi dire, *de sommité en sommité*, m'é bornant presque constamment à des faits généraux et à des assertions, au risque de n'être pas toujours bien compris, *ni peut-être cru.* »

Non, ce n'est pas ainsi que Cicéron et Platon commençaient leurs ouvrages ! A ne parler que du second de ces écrivains, le début de la *République*, dont la première phrase se compose de quelques mots, fut l'objet d'une infinité de variantes, et la mise en scène du *Phèdre*, cet idéal de la dialectique et de l'éloquence, est une merveille de mise en scène, par la vivacité et la grâce. Ajoutons, afin de ne pas être injuste, que, dans cette première leçon, la péroraison ne manque ni d'élévation ni de chaleur. L'auteur y démontre, en termes irréfutables, que la théorie de la science pour la science est une utopie, et que le travail de l'homme doit se proposer comme résultat la perfection morale et la vertu. Quant au philosophe, au publiciste, on ne peut, en général, que louer sa rectitude et sa sagacité. Parfois on serait en droit de lui demander de serrer avec une précision plus mathématique ses recherches

conjecturales relatives à certains points qui lui semblent douteux. Ne lui eût-il pas été possible, par exemple, de fixer à peu près le moment où l'industrie, de profession domestique, exercée qu'elle était par les esclaves dans l'intérieur de la maison au profit du maître, devint une profession libre, s'adressant désormais à la clientèle du grand public ? Ne conviendrait-il pas, sauf l'écart indispensable, de reporter cette transformation, si importante dans ses résultats, à la seconde, et même à la première moitié du IV^e siècle ?

Mais ce ne sont là que des questions d'érudition secondaire. On reste effrayé en songeant aux incalculables connaissances techniques, à l'exceptionnelle compétence qu'il fallut au professeur pour examiner, étudier tant de noms, tant de faits, tant d'institutions et tant de croyances. Malheureusement, il n'a pas évité l'erreur. Certes, ce serait un déni de justice des plus excessifs que de ne pas reconnaître les impartiales dispositions dont Guizot était ou se croyait animé à l'égard du catholicisme ; il importe d'ajouter que son calvinisme invétéré et ses habitudes de rationalisme philosophique l'ont trop souvent aveuglé. Pourrait-on croire, entre autres exemples, que l'auteur, en traitant du christianisme, néglige de parler du CHRIST ? Ce silence est la condamnation du sectaire anti-papiste qui savait bien, mais ne voulait pas avouer que le CHRIST a donné à son Église sa doctrine, ses chefs, sa hiérarchie. D'autre part, il n'est guère séant d'établir un parallèle entre les légendes relatives aux origines de notre religion et les mille et une fariboles traduites de l'arabe par le bon abbé Galland. C'est abuser de l'anachronisme que de vouloir considérer les cinq premiers siècles de l'Église comme une période démocratique où la prépondérance appartient aux fidèles eux-mêmes, et où se rencontrent des *presbytériens* avant

Henri VIII et Knox, des *quakers* avant Georges Fox, des *indépendants* avant John Robinson ! Depuis le savant Gorini, il n'est plus nécessaire de réfuter les mensongères allégations de Guizot sur le prétendu despotisme des évêques, sur les origines qu'il assigne à la Papauté, sur l'exagération du rôle qu'il fait jouer aux Romains et aux Barbares dans l'élaboration de la civilisation moderne. Enfin n'est-ce pas dépasser toute mesure que de représenter l'Église comme frappant dans Abélard, Scot et Roscelin, non pas l'erreur en matière de dogme, mais surtout et plutôt l'usage de la raison pour scruter les choses de la foi ? Des travaux de l'illustre apologiste cité plus haut, il résulte :

1^o que Scot fut panthéiste,

2^o que Roscelin fut trithéiste,

3^o qu'Abélard sacrifia la réalité des trois personnes à l'unité de DIEU.

L'Église, qui était si manifestement dans son droit quand elle condamnait ces hérésies, n'a nullement proscrit la méthode des novateurs, qui n'était autre que la méthode scolastique : ce procédé d'investigation a-t-il été interdit aux époques où écrivirent et enseignèrent St Anselme, Lombard, St Thomas d'Aquin ? La devise de St Anselme n'était-elle pas : *Fides quaerens intellectum* ? L'Ange de l'école n'a-t-il pas dit : « L'intelligence s'appuie sur la raison, la foi sur l'autorité, l'opinion sur la seule vraisemblance. Les deux premières possèdent avec certitude la vérité, qui cependant reste fermée et enveloppée pour la foi, tandis que l'intelligence la contemple sans voile et face à face... Que nos considérations se dirigent vers cette Jérusalem d'en haut, notre Mère, et, *par les trois chemins dont nous avons parlé*, explorons même l'inexplicable, toutefois avec prudence et réserve (1). » Les erreurs

(1) Cf. Gorini et J. Chantrel, *Bibliographie cathol.*, XVII, 292.

de fait et d'appréciation sont bien moins nombreuses quand le profond disciple de Montesquieu disserte sur les lois barbares, sur les tribus germaniques, sur les lois des Ripuaires, des Bourguignons, des Wisigoths.

Il est un certain nombre de leçons où, porté peut-être par la nature des sujets, l'orateur a su se rendre intéressant, au sens modeste du mot. On lit avec un vif plaisir les tableaux qu'il trace de Charlemagne, de sa cour, de l'Académie palatine, des problèmes scientifiques, astronomiques, théologiques soulevés par le puissant empereur ; rien n'est oublié, pas même le roman d'Éginhard. Quant aux questions de Charlemagne, elles sont d'une naïveté qui ne surpasse pas celle des réponses du savant Alcuin, chargé de trouver le mot de ces amusantes charades :

Q. « Qu'est-ce que l'air ?

R. Le conservateur de la vie,

Q. Qu'est-ce que l'homme ?

R. L'esclave de la mort, un voyageur passager.

Q. Comment l'homme est-il placé ?

R. Comme une lanterne exposée au vent.

Q. Où est-il placé ?

R. Entre six parois.

Q. Lesquelles ?

R. Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche. »

Des observateurs malintentionnés pourraient conclure de ces réponses que le rusé Saxon se moquait de son impérial disciple, ou qu'il desservait insuffisamment la grosse pension qui lui était allouée.

Lorsque le professeur de 1828 rencontre les solutions d'Aug. Thierry, cédant au désir bien naturel de ne point paraître réduit à la nécessité de le transcrire, il cherche à trouver en faute son illustre devancier, il

le discute et le réfute ; faut-il ajouter qu'il ne s'est pas toujours tiré de cette tâche avec un égal bonheur ? Ne devait-il pas, par exemple, se contenter de l'explication si sensée et si simple, *la diversité des races conquises*, sur laquelle s'appuie A. Thierry, pour rendre compte du démembrement de l'empire de Charlemagne ? En vain il accumule les faits menus et ténus, les détails spécieux et spéciaux : sa discussion s'émiette en subtilités. Notre dernier reproche, le plus grave, est la partialité en faveur du protestantisme ; l'auteur a reçu l'empreinte de Calvin ; il a lu, traduit, commenté Gibbon ; la pensée suivante est-elle de l'auteur de la *Civilisation*, ou de l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain* ?

« A mesure que la pensée humaine, sous la forme religieuse, prétendit à plus de pouvoir, et sur la conduite des hommes, et sur le sort des états, elle perdit de sa liberté. »

L'art de donner une forme expressive et vivante au passé n'a pas été, d'une façon absolue, négligé par l'auteur : sans gestes comme Cousin, sans roueries finassières comme Villemain, par l'opposition naturelle des institutions du moyen âge et des créations modernes, il arrive à une haute éloquence, et prend rang parmi les peintres ; citons comme preuve cette émouvante évocation :

« Je suppose, Messieurs, qu'en 1789, au moment où commençait la terrible régénération de la France, un bourgeois du douzième siècle eût soudainement reparu parmi nous ; qu'on lui eût donné à lire, car il faudrait qu'il sût lire, un de ces pamphlets qui agitaient si puissamment les esprits, par exemple, le pamphlet de Sieyès : *Quest-ce que le Tiers-État ?* Ses yeux tombent sur cette phrase, qui est le fonds du pamphlet : « Le Tiers-État, c'est la nation française, moins la noblesse

et le clergé. » Je vous demande, Messieurs, quelle impression produira une telle phrase sur l'esprit d'un tel homme ? Maintenant, conduisez cet homme dans quelque une des Communes de France, à Reims, à Beauvais, à Laon, à Noyon ; un bien autre étonnement s'emparera de lui ; il entre dans la ville, il n'aperçoit ni tours, ni remparts, ni milice bourgeoise, aucun moyen de défense ; tout est ouvert, tout est livré au premier venu, au premier occupant. Le bourgeois s'inquiète de la sûreté de cette commune, il la trouve bien faible, bien mal garantie. Il pénètre dans l'intérieur, il s'enquiert de ce qui s'y passe, de la manière dont elle est gouvernée, du sort de ses habitants. On lui dit qu'il y a hors des murs un pouvoir qui les taxe comme il lui plaît, sans leur consentement ; qui convoque leur milice et l'envoie à la guerre, aussi sans leur aveu. On lui parle des magistrats, du maire, des échevins, et il entend dire que les bourgeois ne les nomment pas. Il apprend que les affaires de la commune, un homme du roi, un intendant, les administre seul et de loin. Bien plus, on lui dit que les habitants n'ont nul droit de s'assembler, de délibérer en commun sur ce qui les touche, que la cloche de leur église ne les appelle point sur la place publique. Le bourgeois du 12^e siècle demeure confondu ; tout à l'heure il était stupéfait, épouvanté de la grandeur, de l'importance de la nation communale que le Tiers-État s'attribuait ; et voilà qu'il le retrouve, au sein de ses propres foyers, dans un état de servitude, de faiblesse, de nullité bien pire que ce qu'il connaît de plus fâcheux. »

Comme antithèse au genre de style adopté par Guizot, se présente l'auteur de la *Campagne de 1812*.

Philippe de Ségur était le fils de l'ambassadeur de Russie, et le petit-fils de celui qui fut ministre de la guerre sous Louis XVI. Après avoir poursuivi de sa

haine le consulat et la république, il s'engagea comme volontaire dans le corps de cavalerie appelé les *hussards volontaires de Bonaparte*. En peu de temps son courage le fit apprécier, et il accompagna, en qualité d'aide de camp, le général Macdonald envoyé avec de pleins pouvoirs pour négocier à Copenhague. Là, il fit la connaissance de Niebuhr, plongé alors dans l'étude des derniers monuments découverts à Rome. Il assiste à Austerlitz, où il voit Murat, Lannes, Bernadotte, Soult, Davout, qu'il appelle le plus formidable ensemble que l'imagination puisse concevoir; se bat à Iéna, et, dans la campagne de Pologne, est fait prisonnier des Russes. Rendu à la liberté, il suit Napoléon en Espagne : l'empereur, s'étant imprudemment engagé au milieu des défilés de Somo-Sierra, s'y trouve arrêté par dix mille insurgés : des paysans allaient tenir en échec l'armée qui avait vaincu le monde ! Le sang de Ségur bouillonna : Napoléon s'en aperçut : « Oui, s'écria-t-il, oui, partez, Ségur, allez, faites charger mes Polonais ! » Ségur reçut un biscaien dans la poitrine. On le crut mort. Il devait guérir, et contempler cette calamité gigantesque, la retraite de Moscou ! Ce prodigieux épisode, il l'a retracé avec des accents épiques, et il en a dédié le récit aux *vétérans de la grande armée* : « Compagnons, ne laissez pas se perdre de si grands souvenirs achetés si cher, et qui sont pour nous le seul bien que le passé laisse à l'avenir. Seuls contre tant d'ennemis, vous tombâtes avec plus de gloire qu'ils ne se relevèrent. Sachez donc être vaincus sans honte; relevez ces nobles fronts sillonnés par toutes les foudres de l'Europe. » Fières paroles, qui font battre le cœur ! Non, ce n'est pas là de la déclamation. Les Allemands l'on bien compris, eux qui, dans leurs gymnases, ont choisi *l'Histoire de la grande armée* comme un livre classique. La reine Hortense écrivait : « C'est avec son

âme qu'on écrit ainsi. Une femme ne peut juger que par ses impressions. Si j'étais homme, j'oserais affirmer qu'il y a quelque chose d'antique dans ce livre. » Enfin l'exclamation de la Dauphine. « Mon DIEU ! mon DIEU ! pourquoi ignorions-nous tout cela ? Que d'héroïsme ! Pourquoi M. de Ségur n'a-t-il pas publié plus tôt son livre ? Il eût sauvé la vie au maréchal Ney ! »

Ségur a des descriptions d'une fidélité saisissante ; qu'on jette les yeux sur ce tableau de la débâcle après l'affaire de Malo-Jaroslavetz : « La nuit arrive alors, une nuit de seize heures ! Mais sur cette neige, qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux ! Cependant la fatigue, l'obscurité, et des ordres répétés arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir, mais la tempête, toujours active, disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes ; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages. Lorsqu'enfin la flamme, l'emportant, s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats, étendus raides morts, marquèrent les bivouacs ; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux. »

Nous voilà en plein Tacite ! « Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, disséminés ou entassés, suivant

que nos soldats avaient fui ou résisté. A quelque distance, des tronçons de javelots, des membres de chevaux... (1) » A dix-huit siècles de distance, c'était le même désastre, mais si Napoléon est mille fois supérieur à Varus, Ségur égale parfois son modèle. Le Walter Scott de 1812 a dramatisé les *Victoires et Conquêtes*, ce fatras d'une écrasante monotonie malgré l'intérêt que les batailles éveillent en nos cœurs ; il a éclairé d'une teinte lugubre la description des contrées polaires où se déroule ce drame grandiose.

Par une bizarre coïncidence, l'un des rares ouvrages qui puissent lutter avec la *Campagne de Russie* pour le mérite des descriptions, parut la même année, 1824 : *l'Histoire des Ducs de Bourgogne*.

Prosper Brugière de Barante naquit à Riom, le 10 juin 1782, d'un lieutenant criminel au bailliage de cette ville ; admis en 1799 à l'école polytechnique, il donna sa démission, et entra dans les bureaux du ministère de l'intérieur, où il sut se faire estimer d'hommes comme le comte de Narbonne et M. Benoist. Auditeur au Conseil d'État, il fut chargé par Napoléon de plusieurs missions délicates, puis déporté en qualité de sous-préfet à Bressuire, bientôt promu préfet de la Vendée, de la Loire-Inférieure. La Restauration fit de lui un député, un directeur général des contributions indirectes, un pair de France. Privé de toutes ces places par le renversement du ministère Decazes, « il demanda noblement à sa plume la compensation des sacrifices que lui imposait sa fidélité à ses engagements politiques. » En 1809, il avait donné son *Tableau de la Littérature au 18^e siècle*, ouvrage riche en aperçus ingénieux, en vues déliées, écrit d'un style agréable et facile ; mais il l'avait gâté par des doctrines fatalistes

(1) Cf. Tacite. *Ann.* I, 61. « Medio campi, albertia ossa, ut fugerant, ut restiterant, disjecta vel aggerata ; adjacebant fragmina telorum equorumque artus. »

exprimées d'ailleurs, malgré la délicatesse de la forme, avec une franchise presque brutale. C'est sous cet angle, qui ne lui permettait guère de constater le libre jeu des facultés humaines, qu'il écrivit son *Histoire des Ducs de Bourgogne*, où se déroule la période de 1363 à 1477, depuis l'avènement de Philippe, duc de Touraine, quatrième fils de Jean le Bon, jusqu'à la mort de Charles le Téméraire. Ces cent années sont le véritable règne de la violence : où trouver un prince plus *hardi*, pour nous en tenir à ces deux noms, que Philippe de Touraine, qui soufflette l'échanson d'Édouard III coupable, à Londres, d'avoir servi le roi d'Angleterre avant le roi de France ? plus *téméraire* que ce Charles, qui soufflette, à lui en briser la figure, son ami Campo Basso, outrage bientôt suivi de la défection du condottiere et de la catastrophe finale ?

Le style de l'ouvrage manque d'unité ; c'est un idio-me composite, mélange de la langue du XIX^e siècle et de celle du XIV^e, compromis qui ne se justifie pas trop : le vocabulaire de M^e de Stael et de Froissart ! Par endroits on est déconcerté, et l'on se demande s'il faut entendre les mots de l'auteur dans leur sens archaïque ou avec leur acception moderne. A propos des bandes qui « guerroyent » pour le pillage, il dit que les unes étaient commandées par des aventuriers qui *se faisaient ainsi un grand état*. — La situation du royaume était *pour lors* bien triste. (Vraiment ce n'était pas la peine de ressusciter cette maussade locution adverbiale !) — On envoya *quérir*... (Ce verbe est-il plus significatif que chercher ?) — Il écrit *Beausse* et non *Beauce*. Est-ce couleur locale ? Alors soyez conséquent avec vous-même, et mettez comme en tête : Guerre contre les grandes *compaignies*. La tournure : *tant riche qu'elle fût* est-elle de beaucoup préférable à *si riche* ? Lorsque Salluste écrit *omnis* pour *omnes*, *uti*

pour *ut, voltus* pour *vultus*, on ne voit pas que le style y gagne en beauté, et s'il ne se recommandait que par des futilités de cette nature, le biographe de Jugurtha ne serait pas le *primus in historia* chanté par le poète.

En revanche, quel relief et quel coloris dans la narration ! En quelques traits choisis avec art, l'auteur excelle à nous dessiner le caractère des événements et des hommes du XIV^e siècle expirant. Il est peu de pages aussi pathétiques que celle de la mort de l'avocat général Jean Desmarets, aussi frappantes que le récit des batailles de Nicopolis et de Nancy, aussi shakspeariennes que la relation des particularités qui signalèrent l'emprisonnement du Connétable de Clisson. S'agit-il de faire connaître un personnage ? Il cite un mot caractéristique, et le personnage se dresse en pied devant nous. Témoin cette Marguerite de Flandre qui, furieuse du peu de pouvoir qu'elle exerce sur son fils, se découvre le sein et, nouvelle Agrippine, s'écrie : « Puisque vous ne voulez point obéir à la volonté de votre roi et de votre mère, pour vous faire honte, je vais trancher ce sein qui vous a nourri, vous et point d'autres, et je le donnerai à manger aux chiens ! » Comme Froissard, l'auteur ne nous entretient que de seigneurs fastueux, capables de tout lorsqu'il s'agit d'assouvir leurs instincts du luxe et leurs habitudes de dépenses ; au premier rang, par sa munificence et ses prodigalités, se présente Philippe le Hardi, qui traverse la France, laissant sur son passage toute une pluie d'or, enrichissant les églises, multipliant les aumônes, ayant toujours la main grande ouverte pour rémunérer ceux qui lui rendent le plus léger service, faisant don au pape d'un « coursier, d'une haquenée, de deux flacons, de deux bassins de vermeil, » couvrant les cardinaux de présents magnifiques, et vidant son escarcelle avec une si royale insouciance, qu'il se trouve obligé, pour pou-

voir rentrer chez lui, de mettre ses bijoux en gage chez un usurier lombard !

Le détail, voilà où triomphel'art de l'historien. Cédant à une préoccupation visible, goût naturel ou peut-être réminiscence de Plutarque, Barante s'accommode volontiers des faits imperceptibles, des anecdotes effacées en apparence, significatives au fond, de ces riens importants qui ont immortalisé l'historien de Philopémen et de César. Quand le plus grand des généraux romains, traversant un village de la Gaule, dit qu'il aimerait mieux être le premier dans ce trou de lézard que le second dans Rome ; quand le *dernier des Grecs* se met à fendre tranquillement du bois dans la cour de son amphitryon, nous les connaissons mieux que d'après les périodes les plus fleuries. Ainsi nous lisons ce qui se passe au fond de l'âme de ce comte de Flandre, et nous voyons en plein son irritation contre les habitants de Gand, grâce à la lecture de ce seul fait : « Ils trouvèrent le comte, qui voyageait à cheval, avec toute sa suite, entre Bruges et Deynze ; ils s'inclinèrent humblement ; à peine fit-il semblant de les voir, il porta seulement un peu la main à son chapeau, sans regarder. » Qu'est-ce qui nous apprendra le dévouement des habitants de la Flandre envers leurs chefs aussi éloquemment que le trait suivant ? A Rosebecque (1382), un pauvre soldat blessé désigna au roi le corps de son maître Artevelde, caché sous un monceau de morts. Après avoir un moment regardé la figure du grand agitateur populaire, Charles VI ordonna de pendre le cadavre à un gibet, puis il voulut qu'on pansât les blessures de celui qui l'avait indiqué ; le brave flamand refusa de guérir et se tua. Pareils actes d'affection s'étaient produits à la mort d'Othon.

Rappellerons-nous l'épigraphe de l'ouvrage : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, écrire pour

raconter, non pour démontrer ? Barante a pour principe de ne se prononcer pour aucun parti, de ne jamais intervenir dans le récit par des réflexions, d'énumérer les événements sans y joindre un mot d'éloge ou de blâme, de négliger l'étude des causes, de dégager sa personnalité, enfin de s'abstraire absolument de son œuvre. Cette profession de foi ne laisse pas d'étonner. Est-il bien vrai que l'historien juge légitime et possible d'exposer du même ton, avec la même impassibilité, le règne de Néron et celui de Titus, les vertus de Thraséas et les vices de Séjan ? Dès lors Tacite ne pourra plus, au nom de l'éternelle justice, protester contre les abus des tyrans, contre les lâchetés de la foule ! N'est-ce point supprimer la plus admirable partie de son œuvre ? Il ne pourra plus marquer au fer rouge les princes qui incendient le Capitole, profanent la religion, couvrent la mer d'exilés ! (1) Il ne pourra plus flageller la servilité, l'adulation et l'infamie ! Mais c'est enlever sa pudeur à l'histoire !

Du reste, on s'en doute, il est impossible à Barante d'observer cet inobservable programme ; presque à chaque page, il est contraint de se donner un démenti. Et en effet, empêchera-t-on jamais les manifestations de la conscience ? Citons une preuve. Quand il raconte les troubles qui désolèrent les Flandres en 1380, il nous montre un chevalier d'Autermes qui, pour venger un de ses parents, creva les yeux à des mariniers qui allaient à Gand par l'Escaut, et les envoya ainsi mutilés aux habitants de la ville. L'historien, qui mentionne cet acte barbare, poursuit en ces termes : « Les Gantois sentaient vivement cette injure, les magistrats ne savaient que leur dire pour les apaiser : c'était au comte que tout était imputé, *et pas un homme de bien ne pouvait*

(1) Cf. Tacite, *Historie*, I, 2. *Ipsa Capitolio incenso,.. pollutæ cærimonie plenum exsiliis mare.*

l'excuser. » (I,96.) La contradiction est flagrante : vous voulez ne pas statuer sur la moralité des actes, et voilà que ce flegme superbe auquel vous prétendez vous tenir, vous échappe à la vue d'un forfait ! C'est la vieille histoire de Suétone, ce véritable inventeur de l'école descriptive, ce chroniqueur au cœur de bronze ou plutôt au cœur de bois, en qui rien ne respire ou palpète, qui vous raconte les horreurs et les scélératesses les plus abominables sans qu'un muscle bouge ou qu'un tressaillement accuse la vie, et qui, néanmoins, une fois s'oublie, se cabre, et appelle Tibère « monstrum ! »

Quand l'ouvrage parut, les critiques déclarèrent que l'auteur avait copié la manière de Walter Scott ; l'un d'eux se consolait en disant que si, en réalité, le romancier anglais avait formé M. de Barante, c'était *son plus bel ouvrage* ; un autre retrouvait dans les *Ducs de Bourgogne* la vérité et la naïveté qui font le charme des ouvrages de Schiller, plutôt que la pompe et l'éclat de Walter Scott.

On citera toujours comme un modèle de narration simple et attachante, les pages dans lesquelles il raconte la dernière folle équipée de Charles le Téméraire, sa lutte désespérée devant Nancy et sa mort :

« L'assaut fut donné vivement, et l'artillerie des Bourguignons fit un feu terrible sur la ville. Le duc tenta les derniers efforts pour emporter la place. Il avait, disait-on, juré par saint Georges de chômer à Nancy la fête des Rois. Le duc René, en partant de Bâle, avait envoyé annoncer sa prochaine venue à la garnison. Thiéri, marchand drapier de Mirecourt, avait, avec grand péril, trouvé moyen d'entrer dans la ville. Les assiégés ne savaient pas néanmoins que leur duc fût déjà si proche. Pour bien avertir et leur donner courage à soutenir encore cette attaque, il fit allumer un grand feu sur le clocher Saint-Nicolas... En outre,

le duc René avait envoyé quelques cavaliers en avant, et les lieux avaient été bien reconnus.

» Nancy est situé sur la rive gauche de la Meurthe, à un quart de lieue environ de la rivière. Les Lorrains arrivaient par la route de Strasbourg et par Saint-Nicolas. Ils occupaient le village de la Neuveville, et s'avançaient vers le camp des assiégeants. Le duc de Bourgogne s'arma de grand matin, et monta sur un beau cheval noir qu'on nommait Moreau. Lorsqu'il voulut mettre son casque, le lion doré qui en formait le cimier se détacha et tomba : *Hoc est signum Dei*, dit-il tristement. Il n'en continua pas moins à aller ranger son armée. Pour arrêter la marche des Lorrains, son artillerie fut établie sur la route, à un endroit où elle était un peu élevée. A sa gauche était la rivière ; à droite une pente couverte de bois ; le ruisseau d'Heuillecourt, assez profond, et coulant presque partout entre deux haies, couvrait son front et leur servait de retranchement. Josse de Lalain, grand bailli de Flandre, commandait l'aile gauche, qui s'appuyait à la rivière. Le duc était au centre, sur le chemin, avec l'artillerie et presque tous les gens de pied. Les Lombards formaient la droite. C'était Jacques Galeotto qui les commandait....

» Le duc René était sur un cheval gris nommé *la Dame*, qu'il avait monté à Morat ;... autour de lui étaient huit cents chevaux ; c'était la noblesse de Lorraine : les comtes de Bitche, de Salm, de Linange, de Pfaffenhoffen, et les sires de Gerbevillers, de Ligneville, de Nettancourt, de Ribeaupierre, de Lenoncourt... Toute cette armée marchait joyeuse et empressée. La neige tombait à gros flocons ; le jour en était obscurci ; on ne voyait pas loin devant soi. Une décharge de l'artillerie des Bourguignons, tirée hors de portée, indiqua qu'on approchait. Les Suisses s'arrêtèrent ; un vieux

prêtre de leur pays leur fit la prière : « DIEU combattra pour vous, dit-il, le DIEU de David, le DIEU des batailles ! » Tous s'étaient mis à genoux ; ils baisèrent la terre neigeuse. Le duc René était descendu pour prier avec eux. Il remonta à cheval, et leur adressa la parole en allemand : « Mes enfants, dit-il, puisque l'ennemi est assez téméraire pour nous attendre et accepter la bataille, il nous en faut tirer une mémorable vengeance. »

Il est inutile de rappeler les péripéties de la bataille, les inutiles efforts de Charles :

« La bataille avait peu duré, et n'avait pas été meurtrière. La poursuite fut terrible. Deux heures après la chute du jour, les Lorrains, les Suisses, les habitants du pays eux-mêmes couraient encore de tous côtés, tuant sans défense ceux qu'ils rencontraient. Après avoir poussé avec ses cavaliers jusqu'à Bouxières, le duc René reprit le chemin de sa capitale, qu'il venait de délivrer. Il demandait à chacun si l'on n'avait pas quelque nouvelle du duc de Bourgogne, si l'on ne savait point quelle route il avait prise, s'il n'était point blessé, ou si quelqu'un ne l'avait point fait prisonnier. Personne ne pouvait lui en rien dire. Il fit son entrée à Nancy, par la porte Notre-Dame. Cette vaillante garnison qui, contre toute apparence, avait soutenu un si long et si terrible siège, et les habitants qui avaient tant souffert pour se conserver à lui, se jetaient en foule sur ses pas. Malgré leur dénuement, ils avaient illuminé la ville. Le duc commença par aller remercier DIEU dans l'église Saint-Georges. Puis, on le conduisit jusqu'à son hôtel, aux cris de : « Vive le duc René ! vive notre bon et vaillant seigneur ! » Pour lui montrer quelles souffrances on avait endurées, le peuple avait imaginé de ranger en tas, devant sa porte, toutes les têtes de chevaux, de chiens, de chats et autres bêtes

immondes qui, depuis quelques semaines, étaient la seule nourriture des assiégés...

Pendant ce temps-là, les fuyards répandaient partout des récits de toutes sortes sur le duc de Bourgogne... Le sept janvier, sous la conduite d'un page on se mit à chercher de nouveau le corps. Il se dirigea vers l'étang de Saint-Jean, à environ trois portées de couleurine de la ville. Là, à demi enfoncés dans la vase du ruisseau qui remplit cet étang, près de la chapelle de Saint-Jean de l'Atre, étaient une douzaine de cadavres dépouillés. Une pauvre blanchisseuse de la maison du duc s'était, comme les autres, mise à cette recherche : elle aperçut briller la pierre d'un anneau au doigt d'un cadavre dont on ne voyait pas la face. Elle avança, et retourna le corps : « Ah, mon prince ! » s'écria-t-elle ; on y courut. En dégageant cette tête de la glace où elle était prise, la peau s'enleva ; les loups et les chiens avaient déjà commencé à dévorer l'autre joue ; en outre, on voyait qu'une grande blessure avait profondément fendu la tête depuis l'oreille jusqu'à la bouche...

Dès que le duc de Lorraine sut qu'on avait enfin trouvé le corps du duc Charles, il ordonna qu'on le transportât dans la ville. Quatre gentilshommes chargèrent sur leurs épaules la litière où il fut placé. Le corps fut déposé chez un nommé Georges Marquis, sous une tente de satin noir ; le lit de parade était en velours noir ; le corps était revêtu d'une camisole de satin blanc, et recouvert d'un manteau de satin cramoiisi ; une couronne ducale, ornée de pierreries, entourait son front défiguré. On lui avait chaussé des houzeaux d'écarlate et des éperons dorés. Le duc de Lorraine s'en vint jeter de l'eau bénite sur le corps du malheureux prince. Il lui prit la main par dessous le poêle : « Ah ! cher cousin, dit-il, les larmes aux yeux, DIEU veuille avoir votre âme, vous nous avez fait bien

des maux et des douleurs ! » Puis il baisa cette main, se mit à genoux, et resta un quart d'heure en prière (1).

Les scènes de guerre, qui sont un des principaux attraits de l'ouvrage de Barante, devaient trouver leur peintre définitif dans Thiers.

Adolphe Thiers (1797-1877) est le type de l'homme arrivé, on disait autrefois du parvenu. Il était fils d'un manœuvre du port de Marseille, et par sa mère, dit-on, qui, si l'on en croit Timon, *n'était pas une duchesse*, il se rattachait à la famille des Chénier ; élève boursier au lycée de sa ville natale, il réussit à primer ses camarades par son savoir, et son habileté à le faire valoir. Sa pauvreté ne l'empêcha pas de suivre les cours de l'École de droit à Aix ; il aurait pu, de même, entreprendre des études de médecine ou de mathématiques, car la flexibilité de cette brillante intelligence le portait vers les genres les plus opposés, et sa confiance en lui-même, cette force par excellence, lui eût assuré, dans tous, les succès les plus flatteurs. Étudiant, il se fit remarquer dans cette turbulente population de Tartarins, par son entrain, sa verve toujours à l'affût des occasions, ses saillies, plus spirituelles que méchantes, mais aussi par un amour du travail qui ne l'abandonna pas jusqu'au dernier jour de sa vie, et enfin par l'énergique volonté de réussir. Il voulait *percer*, car l'obscurité l'agaçait ; il était de ceux qui n'acceptent pas d'être conduits, mais veulent conduire. Dans ce grand homme de l'avenir, il y a bien du Figaro, de celui qui ne recule pas devant une farce, même un peu forte, pour atteindre son but. Son premier pas dans la vie est un tour de passe-passe, joli début pour un futur diplomate ! L'Académie d'Aix avait mis au concours l'Éloge de Vauvenargues : se plaçant à des points de vue différents, il composa deux Mémoires, et obtint le prix avec l'ac-

(1) Cf. *Histoire des Ducs de Bourgogne*, XI, page 144 et seq. (Édition de 1826.)

cessit (1.) De ces bancs de l'École d'Aix où s'étaient assis Siméon et Portalis, ces deux grands juriconsultes, il s'élança gaiement vers Paris, emportant avec lui sa foi dans l'avenir et dans Adolphe Thiers ; il y retrouva son ami Mignet, et tous deux, fort légers d'argent, durent se jucher dans un sixième étage. Comme il n'aima jamais à voir les choses de bien haut, il aspira bien vite à descendre ; il retrouva dans un pli de sa redingote une lettre de recommandation pour Manuel ; celui-ci le présenta à Laffitte, le banquier, dont l'influence lui ouvrit les portes du *Constitutionnel*. On était en 1821. D'après les on dit, il fut d'abord exposé à quelques railleries, à cause de sa taille lilliputienne, de sa figure fraîche et rose, qui le faisaient prendre pour un enfant. L'enfant sortit ses griffes, la gentille couleuvre se mit à siffler, et chacun, craignant (à tort, du reste,) que ce ne fût une petite vipère, se tint coi. On admira bientôt sa puissante organisation intellectuelle, son admirable équilibre physique et moral. Quand Thiers entra au *National*, Carrel dit à son secrétaire : « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'improvisateur de journal comparable à cet homme-là ! A la suite d'une visite qu'il fit au baron Louis, les administrateurs du *Constitutionnel* s'arrêtèrent avec plus d'attention sur ce qu'écrivait le sémilant polémiste, et bientôt ses émoluments furent doublés. Dès lors, Thiers s'afficha en cavalier élégant, en *fashionable*, c'était le mot d'alors. Tous les jours, il paraissait au milieu de cette jeunesse dorée qui cavalcait au Bois, et longtemps on cita les gants de manège et la cravache avec lesquels il se montrait au perron de Tortoni. Entre temps, il recherchait, étudiait tout ce

(1) Les intrigues de ses adversaires avaient fait remettre le prix à l'année suivante : cette année-là, deux discours furent envoyés, dont l'un de Paris, qui fut couronné ; on décacheta les noms, et l'on trouva le nom de Thiers sous les deux enveloppes. Cf. *Les poètes lauréats de l'Académie*, par E. Biré et E. Grimaud.

qui avait trait à la sculpture, à la peinture, à la glyptique. Bref, en 1827, il était classé parmi les hommes les plus remarquables de l'opposition ; en 1830, il signait, le premier, la protestation des journalistes. La Révolution française, cet ogre moderne, allait fournir au petit poucet de la polémique quotidienne les bottes enchantées qui lui étaient nécessaires pour marcher à la conquête des hommes !

Son premier volume sur le mouvement de 1789 parut en 1823. Faut-il ajouter une foi aveugle aux déclarations de l'auteur, qui, dans son introduction, se représente comme libre de toute préoccupation étrangère, et jaloux de raconter les faits avec impartialité ? Ne céda-t-il pas au désir de raviver le souvenir d'une époque dont tous les représentants n'étaient pas disparus, et de rendre une sorte de popularité à des idées et à des principes qui étaient la négation même de l'ordre de choses établi ? En d'autres termes, l'histoire de la Révolution n'était-elle pas une arme de combat contre la Restauration ? un gigantesque article de journal destiné à battre en brèche la légitimité ? Cette dernière hypothèse est plus que vraisemblable. C'est bien la réhabilitation de la Révolution que l'auteur a tentée.

Il n'avait pas été le premier à s'engager dans cette voie : un publiciste, Lhéritier, avait, en 1818, composé *les Fastes de la gloire, ou les braves recommandés à la postérité*, ainsi qu'une *Histoire abrégée de la Révolution* (1820). Nombre de ceux qui avaient fait partie de nos assemblées délibérantes survivaient encore. A mesure qu'il avançait dans les récits des journées fameuses de la période qui s'étend jusqu'au Consulat, Thiers s'enquérail des détails auprès des acteurs du grand drame. Grégoire était là, pour lui exposer la situation faite aux ecclésiastiques qui avaient prêté le serment ; du cœur de la Russie où il s'était retiré, Jomini lui commentait

les batailles ; Maison, Marmont, Victor, Molitor et Gérard l'introduisaient dans l'intimité de Moreau, Bonaparte, Desaix, Hoche et Kléber ; l'abbé Louis lui traçait les grandes lignes d'un cours de finances ; Montlosier lui développait les beautés louches du gallicanisme ; Portalis lui épelait les éléments de la législation ; Maret lui indiquait le mécanisme de l'administration intérieure ; Talleyrand supputait devant lui les bénéfices que rapporte l'apostasie en politique ; Savary lui apprenait comment, à l'aide du pilon, on fait une pâtée des livres qui ont cessé de plaire ; enfin M. de Pradt, aurait pu lui dire, après Sully, que le maquignonage et le tripotage sont les deux mamelles de la diplomatie ! A Vincennes, l'infatigable fureteur allait engager de savantes discussions techniques avec les officiers supérieurs d'artillerie, qui lui donnaient de véritables *leçons sur les secrets* de leur arme. En peu de temps, il s'assimile tout ce que peuvent connaître un Marmont sur l'artillerie, un Haxo sur le génie, un Soult sur les manœuvres de cavalerie, un Berthier sur le rôle de l'état-major, un Denon sur le service de l'intendance. Puis, quand le Tacite de la Cannebière avait écouté jusqu'à la fin les révélations autobiographiques arrachées aux différents acteurs survivants de cette mémorable époque, il se rejetait sur l'étude des Mémoires, compulsait les Archives, et, grave imprudence, s'en remettait trop souvent, pour le jugement final, au *Moniteur*, ce courtisan des pouvoirs établis, ce détracteur des pouvoirs déchus. Avec un si grand nombre de collaborateurs, la publication du livre fut menée grand train ; le nom de l'auteur fut bientôt connu de toutes les classes de la société, applaudi surtout par les jacobins et les bonapartistes.

Le principal reproche adressé à Thiers est l'espèce de fatalisme qui s'accuse, presque à chaque page, dans

les explications dont il accompagne les péripéties de ce duel entre le monde ancien et le monde nouveau. Il semble, en effet, que les événements soient amenés par une logique inévitable, alors que, dans la réalité, ils ont été le plus souvent le résultat de circonstances imprévues. A moins toutefois d'admettre la thèse de J. de Maistre, qui voit, dans ce bain de sang de la Terreur, une expiation imposée par la volonté divine. La Révolution, à Dieu ne plaise, n'est pas une équation. Thiers a le tort de considérer les hommes comme des X, et les événements comme des formules. De là cet air de contrainte répandu à travers le courant de la narration, qui cependant révèle plus d'une qualité supérieure.

Doué d'une perspicacité étonnante, il énonce clairement ce qu'il conçoit bien, et, n'en déplaît à Montesquieu, il *allonge* tout parce qu'il voit tout. Le style s'épand avec une fluidité transparente, souvent en dehors des règles de la grammaire, rarement aux dépens de l'élégance. Jamais d'expression hasardée, aucune de ces métaphores brillantes qui sont le superflu du métier d'écrivain. Thiers ne ressemble en rien à ce que nous appelons un puriste ou un styliste, et n'appartient pas à la famille des Fléchier et des Courier. Il improvise, c'est là son talent, sa spécialité ; le temps lui manque pour polir sa phrase, pour ébrancher les mots inutiles. Lisez ce développement :

« Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique ; que dans l'épopée, l'ode, l'idylle, on grandisse, on embellisse les personnages ; qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bergères toujours jolies ; qu'en un mot on trompe un peu dans ces arts, qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti ; et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais

l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est chose intolérable. »

L'auteur ne recule pas devant ces assonances *tragique, comique, grandisse, embellisse*, qui ont ici une sorte de grâce négligée, mais qu'on doit, d'ordinaire, éviter dans la prose.

Un écrivain châtié eût gardé avec soin *l'unité d'action* dans la période : le caractère un peu brouillon de l'écrivain lui fait mêler tout :

1° « Qu'en un mot *on* trompe... » *On* c'est l'auteur,

2° « *Personne* ne peut... » *Personne*, c'est le lecteur, } quels qu'ils soient.

3° « *Je* conseillerais... » *Je*, c'est *Thiers!*

En deux lignes, on voit défilier *Thiers*, le lecteur, l'auteur, sans oublier *tout le monde!* Sur lequel de ces personnages se portera l'intérêt ?

Une certaine énergie de style est due à cette répétition : dans le fond, dans la forme, dans la couleur. En répétant *mentir* devant *dans la forme* et devant *dans la couleur*, on serait tombé dans l'emphase. *Thiers* a évité ce défaut. Signalons enfin cette anacoluthie : *Mais l'histoire, mentir... c'est chose...*, tellement dure qu'elle en est presque barbare !

La page qui suit est du meilleur *Quinte-Curce* :

« Le Nil, l'un des plus grands fleuves du monde, prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, fait six cents lieues dans les déserts de l'Afrique, puis entre en Égypte, ou plutôt y tombe, en se précipitant des cataractes de Syène, et parcourt encore deux cents lieues jusqu'à la mer. Ses bords constituent toute l'Égypte. C'est une vallée de deux cents lieues de longueur sur cinq à six lieues de largeur. Des deux côtés, elle est bordée par un océan de sables. Quelques chaînes de montagnes, basses, arides et desséchées, sillon-

nent tristement ces sables, et projettent à peine quelques ombres sur leur immensité. Les unes séparent le Nil de la mer Rouge, les autres du Grand-Désert, dans lequel elles vont se perdre. Sur la rive gauche du Nil, à une certaine distance dans le désert, serpentent deux langues de terre cultivables, qui font exception aux sables et se couvrent d'un peu de verdure. Ce sont les oasis, espèces d'îles végétales au milieu de l'océan des sables. Il y en a deux, la grande et la petite. Un effort des hommes, en y jetant une branche du Nil, en ferait de fertiles provinces. Cinquante lieues avant d'arriver à la mer, le Nil se partage en deux branches, qui vont tomber à soixante lieues l'une de l'autre dans la Méditerranée, la première à Rosette, la seconde à Damiette. On connaissait autrefois sept bouches du Nil ; on les aperçoit encore, mais il n'y en a plus que deux de navigables. Le triangle formé par ces deux grandes branches et par la mer a soixante lieues à sa base et cinquante sur les côtés ; il s'appelle le Delta. C'est la partie la plus fertile de l'Égypte, parce que c'est la plus arrosée, la plus coupée de canaux.

» Les vents étésiens, soufflant d'une manière constante du nord au sud pendant les mois de mai, juin et juillet, entraînent tous les nuages formés à l'embouchure du Nil, n'en laissent pas séjourner un seul sur cette contrée toujours sereine, et les portent vers les monts d'Abyssinie. Là ces nuages s'agglomèrent, se précipitent en pluie pendant les mois de juillet, août, septembre, et produisent le phénomène célèbre des inondations du Nil. Ainsi cette terre reçoit, par les débordements du fleuve, les eaux qu'elle ne reçoit pas du ciel. Il n'y pleut jamais, et les marécages du Delta, qui seraient pestilentiels sous le ciel de l'Europe, ne produisent pas en Égypte une seule fièvre. Le Nil, après son inondation, laisse un limon fertile, qui est la

seule terre cultivable sur ses bords, et qui produit les abondantes moissons consacrées autrefois à nourrir Rome. »

Dans son *Histoire des Croisades*, Michaud est loin d'égaliser la limpidité des descriptions de Thiers : l'ouvrage n'en est pas moins d'une grande valeur. On raconte que, prié par une femme de lettres qui eut son heure de vogue, M^e Cottin, d'écrire une préface pour un roman de *Mathilde*, il prit goût aux récits des croisades, et fut ainsi amené à passer en revue tous les documents qui se rapportaient à ces pieuses expéditions. Comme jadis à Barthélemy pour son *Anacharsis*, les *Croisades* ont coûté à Michaud trente années de méditations.

« Les troupes chrétiennes sont, dit-on, excellentes ; je le nie ; qu'on m'en montre de telles ; quant à moi, je ne connais point les troupes chrétiennes (1). » On pourrait croire que c'est pour répondre à cette absurde boutade que l'histoire des Croisades a été écrite. Là, en effet, sont racontés avec le détail nécessaire les exploits de ces masses d'hommes qui, au cri de : DIEU le veut ! se précipitaient sur les routes de Constantinople et d'Antioche. N'étaient-ce point des troupes chrétiennes que celles qui accompagnaient Pierre l'Ermitte et Godefroy, Louis le Jeune et Baudoin de Flandre ; que ces fougueux et vaillants chevaliers qui, lors du siège de Jérusalem, croyaient voir, au-dessus du Jardin des Oliviers, un cavalier céleste, S. Georges, brandissant sa lance et les encourageant au combat ? N'étaient-elles point chrétiennes ces troupes auxquelles un historien du xvii^e siècle (2) a pu rendre ce témoignage : « On eût dit que ces hommes qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sor-

(1) Cf. J.-J. Rousseau, *Le Contrat social*.

(2) Le P. Maimbourg.

taient d'une longue retraite et d'une profonde étude de nos mystères. »

Le plus souvent, Michaud a su apprécier avec impartialité les intentions des Croisés, et, bien qu'en plus d'une circonstance il n'ait pas réussi à triompher du scepticisme moqueur propagé par Voltaire, il reconnaît et apprécie les immenses résultats provoqués par ces grands déplacements humains. Ainsi, indépendamment des avantages sociaux, commerciaux, politiques, il rappelle que Constantinople fut protégée contre les attaques des Musulmans, et que les revers des Croisades étaient, après tout, moins déplorables que les guerres civiles et les autres fléaux de l'anarchie féodale ; il résume sa pensée, et ici il rompt en visière avec l'école de Ginguené et de Daunou, en proclamant que « les lumières sont arrivées en Europe par le clergé (1). »

Une grave imperfection a été signalée par le très docte et très oublié Val. Parisot : l'auteur a fait suivre son récit de deux volumes de pièces bibliographiques. Tite-Live et Thucydide les eussent fondues dans la narration. Ainsi isolées, le lecteur n'en a cure et passe outre. Que nous font ces charretées de notes, ces cartes, ces plans ainsi distraits de l'ouvrage ? Néanmoins il convient d'observer que Michaud n'a rien avancé sans avoir consulté des textes de toute provenance et de toute nationalité, sans avoir écouté les chroniqueurs arabes comme les historiens chrétiens.

La narration de Michaud, élégante et facile, rappelle la manière de Vertot : on devine qu'il est plus érudit, et, surtout, plus sévère dans la critique des faits que l'historien des *Chevaliers de Malte* : nous citons ici un passage peu connu, et relatif à une croisade prêchée au commencement du XIII^e siècle, (1215,) contre

(1) Cf. tome I, page 507, édit. de 1819.

les Prussiens, restés encore en proie à la plus grossière idolâtrie :

« On a beaucoup discuté sur l'origine des anciens peuples de la Prusse ; nous n'avons sur ce point que des conjectures et des systèmes ; les Prussiens avaient l'extérieur semblable à celui des Germains : les yeux bleus, le regard vif, les joues vermeilles, une taille élevée, le corps robuste, la chevelure blonde ; cette ressemblance avec les autres Allemands était produite par le climat et non par le mélange des nations. Ils se nourrissaient de la chasse, de la pêche, de la chair des troupeaux ; l'agriculture ne leur était point inconnue ; les cavales leur fournissaient du lait, les brebis de la laine, les abeilles du miel ; dans les relations de commerce, ils faisaient peu de cas de l'argent ; apprêter du lin et du cuir, fendre des pierres, aiguïser des armes, façonner l'ambre jaune, c'était là toute leur industrie. Ils marquaient le temps par des nœuds sur des courroies, et les heures par les mots de *crépuscule*, de *lueur*, d'*aurore*, de *lever du soleil*, de *soir*, de *premier sommeil*, et l'apparition des Pléiades les dirigeait dans leurs travaux.

» Les mois de l'année portaient les noms des productions de la terre et des objets qu'ils avaient sous les yeux dans chaque saison ; ils connaissaient le mois des corneilles, le mois des pigeons, celui des coucous, des bouleaux verts, des tilleuls, du blé, du départ des oiseaux, de la chute des feuilles. Les guerres, l'incendie des grandes forêts, les ouragans, les inondations, formaient les principales époques de leur histoire.

» Le peuple habitait des huttes bâties de terre, les riches, des maisons construites en bois de chêne ; la Prusse n'avait point de villes... Leurs armes étaient la lance et le javelot, qu'ils maniaient avec beaucoup d'adresse. Les guerriers nommaient leur chef, qui était

béni par le grand-prêtre. Avant d'aller au combat, les Prussiens choisissaient un de leurs prisonniers de guerre, l'attachaient à un arbre, et le perçaient de flèches. Ils croyaient aux présages ; l'aigle, le pigeon blanc, le corbeau, la grue, l'outarde, promettaient la victoire ; le cerf, le loup, le lynx, la souris, la vue d'un malade ou bien d'une vieille femme, annonçaient des revers... Les Prussiens croyaient à une autre vie ; ils appelaient l'Enfer *Pekla* ; des chaînes, d'épaisses ténèbres, des eaux fétides faisaient le supplice des méchants. Dans les *Champs Élysées*, qu'on appelait *Rogus*, des festins, une boisson choisie, des danses, des couches molles, de beaux vêtements, étaient la récompense de la vertu. »

A l'occasion de cette croisade, Michaud reprend bien inutilement, pour son compte, une allégation odieuse de l'Encyclopédie, en accusant les *Chevaliers du Christ* et de l'*Épée* de n'avoir été guidés que par la cupidité et l'ambition ! Ce n'est pas, il s'en faut, la seule concession faite à l'esprit du temps.

Le récit de Michaud donne l'idée d'une rivière un peu molle d'allures, incertaine, et parfois trouble dans son cours ; la façon de raconter de Mignet fait songer à une eau endiguée, canalisée, savamment contrainte et resserrée.

Né à Aix en 1796, Mignet, brillant étudiant à la faculté de droit de cette ville, se fait couronner à l'académie des Inscriptions pour un Mémoire substantiel et grave sur les Institutions de S. Louis, et publie, en 1824, deux volumes sur l'histoire de la Révolution. Étant données l'époque à laquelle parut cet ouvrage, et l'attitude adoptée dès le début par l'auteur, ami et protégé de Manuel, il serait puéril de compter sur une grande exactitude en matière de jugements et d'appréciations. Au fond, c'est la déification des hommes

et des choses de 89, et par conséquent la condamnation et la satire de la monarchie. Comme Thiers, Mignet s'est embusqué derrière la Bastille pour canarder le Charte ; il s'autorise de Danton pour stigmatiser Villèle, et donne une nasarde à de Serre sur la joue de Barentin. La caractéristique de la manière de Mignet, c'est la volonté d'introduire les procédés rigoureux de la science sur ce terrain mobile qui s'appelle l'histoire. Tout au plus pourrait-on admettre l'application de cette géométrie de l'âme à l'étude d'un caractère gourmé, d'une intelligence toute d'une pièce comme celles de Robespierre, de St-Just ou de M^{me} Roland. Mais quand il s'agit d'esprits variables, contradictoires, à double et triple conscience, de caméléons, de Protées et d'énigmes comme Mirabeau, Dumouriez, Brissot, Pichegru, Moreau, Bonaparte, les allures magistrales, les rigoureuses déductions, les conséquences inflexibles cessent d'avoir leur raison d'être ; il faut un psychologue, et non un membre de l'Institut, section de mécanique ; Jouffroy ou Ste-Beuve, et non Poisson ou Laplace !

En dépit et, pour mieux dire, à cause même de cette excessive concentration des événements, et de la teinte fataliste plus accentuée encore que dans l'immense récit de Thiers, le résumé de Mignet obtint un succès extraordinaire, et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

A la suite de Mignet et de Thiers, on placera Vitet, moins comme historien proprement dit que comme amateur érudit en histoire. Ludovic Vitet (1) débuta dans l'enseignement universitaire, fut disciple de Jouffroy, de Cousin et de Dubois, qui le marquèrent de leur empreinte rationaliste, collabora au *Globe*, et publia, sous la forme de scènes dramatiques dialoguées,

(1) 1802-1873.

les Barricades (1826), *les États de Blois* (1827), *la Mort de Henri III* (1829), et *les États d'Orléans*, qui parurent en 1849. Avec Guizot, Barante, Thierry, l'histoire et le drame semblaient devoir se disputer la prédominance : allait-on voir triompher Shakspeare ou Anquetil ? les formes saisissantes ou la narration décolorée ? A ce moment précis, Vitet intervint dans la lutte, essayant de combiner les deux genres. *Les Barricades* sont une suite « de tableaux de mœurs, de traits de caractère recueillis dans une promenade érudite à travers les palais du roi et les hôtels des princes, les cabarets et les églises, les rues et les logis des bourgeois ligueurs, politiques ou huguenots. Ce n'était pas de l'histoire, puisqu'il n'y avait pas de récit, et c'était de l'histoire néanmoins, puisque tous les personnages demeuraient historiques. » En général, l'action y est étouffée sous les épisodes, et l'unité d'intérêt n'est pas observée ; cette trilogie ne pourrait être jouée ; elle intéresse à la lecture, mais les digressions, les intercalations de toute nature, les incidents accessoires lui interdisent la scène. Quant aux *États d'Orléans*, c'est un ouvrage défectueux, inexact, où les mœurs de Marie Stuart sont dépeintes sous le jour le plus faux. Pourquoi, en outre, les ligueurs sont-ils toujours sacrifiés aux huguenots ? En ce qui a rapport à l'exécution, ces ouvrages ne laissent guère à désirer pour la vivacité et la vie, la couleur et le mouvement, la verve et le naturel du style.

On rend volontiers hommage à la science encyclopédique de Daunou, à ses vastes recherches sur le monde romain et le moyen âge, en émettant toutefois le regret qu'il ait fait de l'histoire un instrument destiné à satisfaire ses prédilections pour les doctrines parlementaires, jansénistes et gallicanes. Il a trop de goût, du reste, pour se livrer à de creuses déclama-

tions contre le rôle de l'Église catholique ; mais sa marche prudente et sa réserve relative n'en contribuent que davantage à rendre perniciouse la lecture de ses travaux d'érudition. Au moins n'est-il pas exposé, comme Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, au reproche d'athéisme et d'immoralité ! Qui croirait, de nos jours, que Dulaure a été une des idoles de la capitale, au même titre que Béranger ou Foy ? Lacretelle était, dans sa chaire de la Sorbonne, le type du professeur spirituel, aux fines et malignes allusions, de l'historien façonné d'après l'*Essai sur les mœurs*, superficiel mais agréable, sachant enchaîner les faits, habile à leur donner une forme académique, applaudi de la jeunesse libérale qui avait fait de lui l'un de ses fétiches. Enfin, après l'*Histoire de Cromwel* par Villemain, hélas ! mais après son *Lascares*, holà !

CHAPITRE ONZIÈME.

LE PAMPHLET. — (P.-L. Courier.)

LE ROMAN. — Charles Nodier. — D'Arlicourt. (Le Solitaire.)—Vigny. (Cinq-Mars.)

LA CRITIQUE. Villemain. (Cours de Littérature.)

LE pamphlet s'élève parfois à la hauteur de l'histoire, mais ce n'est pas sous la plume de Courier, qui fut le plus intolérant et le moins généreux des adversaires. Paul-Louis a poursuivi de sa haine *Louis XVIII, la gendarmerie et son auguste famille*, comme dit Vireloque, mais ce qui est infiniment plus grave, il a outrageusement calomnié le clergé, la religion, la confession auriculaire : son esprit étroit et jaloux repoussait tout ce qui ressemblait à une supériorité.

Dès l'âge de quinze ans, grâce à Vauvilliers, il était d'une force remarquable en grec, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les mathématiques avec succès : en 1793, il obtenait l'épaulette. La carrière militaire ne semble pas lui être apparue d'abord par les beaux et grands côtés ; lui, l'enthousiaste admirateur, le lecteur assidu de Plutarque, on le charge d'aller prendre livraison d'une cargaison d'affûts et de mortiers ! En 1799, il tient garnison à Rome, et, dans une lettre qu'il faut placer à côté des plus retentissantes de M^{me} de Sévigné, il déplore l'abandon et le pillage auxquels est en proie la Ville Éternelle. Après avoir traversé Strasbourg, Douai, il est envoyé comme chef d'escadron dans le sud de l'Italie ; là, sa vie est une odyssée où l'imprévu le dispute à l'indiscipline ; il se fait redouter de ses subordonnés, haïr de ses égaux, exécrer de ses supérieurs, qui le ménagent parce qu'ils savent ce que peut

sa langue enfiellée ; déserteur, il évite à grand'peine le conseil de guerre et le peloton d'exécution ; insoucieux de sa tâche réglementaire, il plante là sa batterie, et s'en va fureter à travers tous les recoins des bibliothèques de l'Italie, particulièrement dans celle de Florence, où il découvre une demi-douzaine de pages de Longus, perdues depuis six cents ans ; soit hasard, soit préméditation, il renverse son encrier sur une page indéchiffrable du manuscrit, et se fait un mortel ennemi du Conservateur Furia, ce profond traducteur des fables d'Ésope. En 1814, l'esprit troublé par les désastres de l'invasion, il épouse la fille du savant Clavier. En 1825, il est assassiné par un Égiste adultère, qu'avait soudoyé, dit-on, cette ingrate Clytemnestre,

La langue de Courier est divine, mais entendons-nous ; elle ignore la gravité, l'éloquence, le sublime, et n'excelle que dans la narration familière, l'anecdote grivoise, l'allusion sanglante et cinglante ; les mots sont tous du XVII^e ou du XVI^e siècle ; il a répudié, avec un dégoût qu'il n'a pas même pris soin de déguiser, l'héritage littéraire et le vocabulaire des « ânes bâtés » du XVIII^e siècle ; suivant le conseil de Fénelon, il s'en est retourné à l'école d'Amyot ; de Marot, de Rabelais ; les lettres de Henri IV, des Périers et Marguerite de Navarre sont ses guides et ses autorités en matière de langage ; osons dire qu'il n'a pas toujours eu la main heureuse lorsqu'il a fourragé, butiné, dans cette moisson d'archaïsmes.

A cause que est inutile : *parce que* le vaut bien.

Singulièrement pour *spécialement*, *particulièrement*, ne présente pas un avantage bien marqué.

Un *sien* convive n'est guère plus vif que *un de ses*.

Oncques, si disgracieux, ne vaut pas *jamais*.

Mû de colère est un latinisme sans force.

Six vingts ans a moins de chance encore ; en quoi l'emporte-t-il sur cent vingt ?

Par contre *le gros* des flatteurs est une expression à conserver.

C'est non seulement dans ses traductions, mais aussi dans le style ordinaire qu'il se préoccupe de reproduire les tournures grecques et latines même les plus opposées au génie de la langue. Quand, par exemple, il rencontre *φίλητας, ὁ παῖδες, ὁ πρεσβύτερος ἐγώ*, alors que le docte Amyot traduit simplement : « Mes enfants, je suis le bon homme Philétas, » il n'hésite pas à écrire, et se loue de son audace : « Le bonhomme Philétas, enfants, c'est moi qui jadis... » N'est-ce pas aller un peu loin ?

Avec Courier, il faut citer ; voici d'abord un modèle de sournoiserie gauloise :

« Les gendarmes se sont multipliés en France, bien plus encore que les violons, quoique moins nécessaires pour la danse. Nous nous en passerions aux fêtes du village, et, à vrai dire, ce n'est pas nous qui les demandons ; mais le gouvernement est partout aujourd'hui, et cette *ubiquité* s'étend jusqu'à nos danses, où il ne se fait pas un pas dont le préfet ne veuille être informé pour en rendre compte au ministère ; de savoir à qui tant de soins sont plus déplaisants, plus à charge, et qui en souffre davantage, des gouvernants ou des gouvernés, surveillés, c'est une grande question, et curieuse, mais que je laisse à part, de peur de me brouiller avec les classes, ou de dire quelque mot tendant à je ne sais quoi (1). »

Et cette notule :

« La police va découvrir une grande conspiration qui aura, dit-on, de grandes ramifications dans les provinces et dans l'armée. On nomme déjà des gens qui en seront certainement. Mais le travail n'est pas fait. »

(1) Pour les villageois qu'on empêche de danser.

Ce dernier trait, à lui seul, est plus plaisant que toutes les comédies de Voltaire.

La page suivante sera longtemps vraie :

« Le peuple paie » est une axiome de tout temps, de tout pays, de tout gouvernement ; mais le peuple français, sur ce point, se distingue entre tous, et se pique de payer largement, d'entretenir magnifiquement ceux qui prennent soin de ses affaires, de quelque nation, condition, mérite ou qualité qu'ils soient ; aussi ne manquent-ils jamais. Quand tous ses gouvernants s'en allèrent un jour, croyant lui faire pièce et le laisser en peine, d'autres se présentèrent, qu'on ne demandait pas, et s'impatronisèrent ; puis, les premiers revenant comme on y pensait le moins, (avec quelques voisins,) grand conflit, grand débat, que le peuple accommoda en les payant tous, et tous ceux qui s'étaient mêlés de l'affaire, tant il est de bonne nature, peuple charmant, léger, volage, muable, variant, changeant, mais toujours payant. »

Quel dommage qu'une langue si pure et tant de talent aient été employés à défendre les pires théories ! Dans *Courier* le fond est aussi répréhensible que la diction est isocratique : idées malsaines exprimées sous une forme incomparable : un cadavre dans un manteau de pourpre.

Bien après Cicéron, M^{me} de Sévigné, Voltaire, de Maistre et L. Veillot, mais au-dessus de Balzac et de Voiture, tout à côté de Pline le jeune, il occupe honorablement sa place dans le domaine de la littérature épistolaire : datées de son séjour forcé en Calabre, elles reflètent la mauvaise humeur de l'officier grincheux qui ne courtisait la gloire des armes qu'à contre-cœur et qui préférerait une page de Xénophon à tous les bulletins de la grande armée. Cette irritation est, sinon traversée par des éclairs de bonne humeur, (*Courier* n'a

pas la gaité franche, le rire sonore, l'expansion loyale,) au moins relevée par des plaisanteries, des anecdotes, des allusions où abondent la malice du tourangeau, la verve de l'érudit, la surnoiserie du paysan. On sait que ces lettres ne nous sont point parvenues dans leur teneur primitive, et que l'auteur, sur le tard de la vie, les redemanda à leurs destinataires pour en éliminer les redites, en corriger les négligences, en rattacher le décousu ; sous cette toilette artificielle, ces billets ont fort bonne grâce, et ne présentent guère d'autre défaut que l'excès même de la parure. Pas un des mots dont Courier se sert ne fait partie des néologismes mis à la mode par le philosophisme du XVIII^e siècle ; comme auteurs et comme autorités, il s'arrête à Fénelon, mais, en revanche, remonte jusqu'à Froissard. C'est parfait, mais, en réalité, peu pratique. Nous avons des besoins nouveaux, et la science a multiplié les conquêtes ; il convient donc d'élargir le cercle de nos expressions, de décupler, tout au moins, le personnel de notre vocabulaire. Si Bossuet vivait de notre temps, avec son bon sens admirable, ne parlerait-il pas comme tout le monde ?

Sans trop choisir parmi tant de modèles de style, nous reproduisons la moitié d'une lettre adressée de Rome, en octobre 1810, à M. Sylvestre de Sacy (Paris) : « Monsieur, puisque mes lettres vous parviennent, j'espère qu'enfin vous recevrez l'espèce de factum littéraire dont je vous adresse de nouveau trois exemplaires : vous trouverez cela misérable, et, si vous n'en riez, vous aurez pitié d'une telle querelle. Peut-être encore penseriez-vous qu'il fallait se taire ou parler plus civilement. Mais songez, s'il vous plaît, qu'on tâchait de me faire pendre. Que voulez-vous, monsieur ? J'ai eu peur, non des cuistres, mais des satrapes de la littérature. Voyant à mes trousses chiens et gens, j'ai

fait le moulinet avec mon bâton, sans trop regarder où je frappais.

» Vous avez eu bien de la bonté de penser à mon Xénon. Son malheur est d'être sorti de vos mains. Je ne sais bonnement où il est, ni ce qu'il deviendra. Un M^r Stone l'avait imprimé à moitié, assez mal. Voilà tout ce que je puis vous dire. Je serais fâché seulement que le manuscrit se perdît, car c'est un travail que ni moi ni autre ne saurait refaire, et qui, à vrai dire, ne se pouvait faire que dans les casernes et les écuries où je vivais alors.

» Oui, monsieur, j'ai enfin quitté mon vilain métier, un peu tard, c'est mon regret. Je n'y ai pas pourtant perdu tout mon temps. J'ai vu des choses dont les livres parlent à tort et à travers. Plutarque, à présent, me fait crever de rire. Je ne crois plus aux grands hommes. »

On sait que Courier voulut traduire Hérodote dans la langue parlée par Amyot pour traduire les *Vies Parallèles*. L'intention était des meilleures. Rien n'est ridicule comme le langage courtoisanesque du grand siècle pour rendre des expressions si simples ; à ce point de vue, la traduction de Larcher est un perpétuel non-sens. Mettre des perruques à frimas, de la poudre, des mouches, à l'écrivain naïf qui nous a raconté les malheurs du roi Candaule ! Cependant la tentative, dès le début encouragée par Villemain et Béranger, ne devait pas aboutir ; semblable version, faite par un archéologue du plus grand mérite, ne pouvait plaire qu'à un public de lettrés alexandrins — public fort clair semé.

On jugera par l'extrait suivant :

« C'est ici l'édition des recherches d'Hérodote d'Halycarnasse, de peur que les actes des hommes ne soient effacés par le temps, et que tant de hauts faits

et gestes merveilleux des Grecs et de Barbares ne demeurent sans gloire ; comme aussi la raison pourquoi ils se firent la guerre entre eux.

» Or, les doctes d'entre les Perses disent que la querelle commença par les Phéniciens, qui, des bords de la mer qu'on appelle Érythrée, venus habiter en ce lieu où des habitants maintenant entreprirent bientôt de longues navigations, portant des marchandises d'Égypte, d'Assyrie, allèrent en divers pays, et finalement à Argos... Arrivés, les Phéniciens en ce pays d'Argos vendaient leurs marchandises... »

D'après la tradition, le caractère du pamphlétaire, loin d'avoir des abords bien séduisants, était morose et bourru. Tout autre est le souvenir qui s'attache au nom de Nodier (1), demeuré, dans notre siècle, l'incarnation du « sympathique confrère. »

Il était né à Besançon, et resta, toute sa vie, plus bisontin que Français, car on sait qu'il ne cessa jamais, au fond du cœur comme dans ses livres, de poursuivre, nous dirions l'œuvre criminelle, si ce n'était pas un bien gros mot pour cet homme aimable, au moins l'œuvre imprudente de la revendication de l'autonomie franco-comtoise. Qu'est-ce que cette protestation contre les violences du traité de Nimègue ? En si beau chemin, pourquoi ne pas incriminer Jules César, qui s'empara de Vesontio ? Après avoir fait de bonnes études de grec sous l'ignoble Schneider, le Carrier de Strasbourg, il fut, quoique à peine âgé de dix-huit ans, proscrit pour son royalisme, réduit à se cacher dans les montagnes du Jura et aux environs de Giromagny. A la même époque, on citait déjà son nom parmi les savants qui avaient donné le plus de gages à l'entomologie ; en pleine floraison consulaire, il écrivit la *Napoléone*, ode

(1) Cf. Un beau travail de M. E. Montégut dans la *Revue des Deux Mondes*, Juin 1882.

agréablement rimée, destinée à flétrir le tyran à qui l'on devait Campo-Formio, et qui allait donner Amiens et Presbourg. Malgré la surveillance dont il était l'objet de la part de la police, il ne laissait pas de poursuivre et de parfaire ses travaux ; dans une lettre dont la date remonte à cette période de sa vie, il nous apprend que ses auteurs préférés sont Shakspeare, Montaigne, la *Messiede* de Klopstock, les *Psaumes*, *Robinson*, enfin *Verther* ! Tous des auteurs tristes, car Shakspeare et Montaigne, observateurs inflexibles du cœur humain, sont des tristes, des pessimistes, les vrais ante-schau-penhaueriens ! *Verther*, en particulier, fut son livre de chevet, et faillit lui troubler complètement la raison. Du reste, il y eut toujours quelques grains de folie dans la tête du bon Nodier. Après avoir été le secrétaire d'un baronnet érudit et antiquaire, auquel il avait été recommandé par Boissonnade, il se vit nommé bibliothécaire de la ville de Laybach, et directeur du journal officiel le *Télégraphe illyrien*. Une autre bibliothèque, plus importante, l'attendait avec la Restauration, celle de l'arsenal, où son séjour a été raconté avec une verve charmante par son habituel commensal, Al. Dumas : « Nodier, dit celui-ci dans ses *Mémoires*, était prodigue, insouciant, flaneur, oh ! mais flaneur avec délices, comme Figaro était paresseux ; peut-être pouvait-on lui reprocher d'aimer un peu trop tout le monde, mais cela c'était encore par insouciance, pour ne pas se donner la peine de faire la division de ses sentiments.... Le matin, après deux ou trois heures d'un travail facile, après avoir couvert d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, douze ou quatorze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, Nodier jugeait sa tâche du matin finie et sortait. Une fois sorti, Nodier errait à l'aventure, suivant tantôt l'une ou l'autre allée des boulevards, tantôt la

ligne de l'un ou l'autre quai. A cinq heures, Nodier prenait, pour s'en aller, la route opposée à celle qu'il avait prise le matin pour venir... A six heures, Nodier dînait en famille. Après le dîner, la tasse de café savourée en véritable sybarite, à petites et longues gorgées, on enlevait la nappe et ce qui la couvrait, et sur la table nue on apportait trois chandelles... Nodier apportait son travail commencé, ses plumes d'oie — il exécrait les plumes de fer — et il travaillait jusqu'à dix heures du soir. »

Ce littérateur délicat était un écrivain des plus féconds : romans historiques, philosophiques, fantastiques, cabalistiques, autobiographiques, psychologiques, swedenborgiens, il a tout tenté, sans oublier la bibliographie, le pamphlet, le conte, la légende, la linguistique et la poésie ! Citons au hasard : *Souvenirs de la Révolution, le Peintre de Salsbourg, Jean Sbogar, Smarra, M^{elle} de Marsan, la Fée aux Miettes, Trilby, les Philadelphes (histoire des conspirations secrètes dans l'armée ou des conspirations qui ont eu pour but le gouvernement de Bonaparte), Dictionnaire des onomatopées, Questions de littérature légale*. Presque tous ces ouvrages sont composés avec cette science de la forme qui fait de lui, comme de Courier, l'un des plus prodigieux lapidaires (1) des temps modernes. Sachant que la monotonie est le plus insupportable défaut de la langue française, il s'est proposé de ne laisser, sans en faire usage, aucune des tournures ingénieuses employées par nos grands écrivains. Qu'on se représente Nodier devant son bureau, feuilletant Massillon, ce roi des mètres et des rythmes de la prose, soulignant ça et là Bossuet, Pascal, Voltaire, Sévigné, notant au passage les différents moules de phrases qui lui paraissent nouveaux, et rédigeant ses observations en for-

(1) L'expression est de G. Sand.

mules et en règles. Il arrive, par exemple, à ce fragment de Bernardin : « Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire ; » son attention se porte sur la symétrie antithétique entre les termes spécifiques et les termes généraux :

généraux : { jaunes.
 { blancs;

spécifiques : { or,
 { ivoire.

Dans Montesquieu, il relève avec satisfaction cette tournure si nerveuse : « Va-t-on prendre l'essor ? Ils vous arrêtent par la manche. A-t-on de la force et de la vie ? On vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un peu ? Voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, dressent la tête et vous enjoignent de descendre pour vous mesurer. » Il remarque la contexture intime de cette phrase, qui se compose d'un certain nombre d'hypothèses, suivies immédiatement de l'énonciation du fait qui en résulte ; il admire la simplicité hardie de ce mouvement : *Voilà des gens qui...* et, le lendemain, ces deux tournures savamment calquées seront le plus bel ornement de la première page que Nodier écrira.

De ce que le spirituel polygraphe ait eu beaucoup d'amis, il ne faudrait pas conclure qu'il n'ait pas été en butte aux traits de l'envie ; sa gloire fut contestée ; parmi ses contemporains, plus d'un accusa son érudition de sécheresse, déclara son style contourné, lourd, embarrassé, trouva son raisonnement vicieux, et certain critique peu farouche d'ordinaire fit même cette remarque peu respectueuse, par laquelle débute son article sur Nodier : « Un écrivain dont j'ai oublié le nom, a dit qu'à voir les honnêtes gens parfois si bêtes,

on se dégoûterait de l'être ; on pourrait presque en dire autant de quelques hommes d'esprit ; combien n'en est-il pas qui gâtent le métier ! (1) »

Quant à Nodier, s'il a gâté le métier, ce n'est certes pas pour ne s'être point livré à l'étude avec patience, sinon avec passion. Le fragment qui suit nous mettra au courant de la somme herculéenne de travail qu'il devait, chaque jour, fournir au baronnet dont, on l'a vu, il fut quelque temps le secrétaire. Que ceux qui accusent les gens de lettres d'être des paresseux lisent cette page instructive :

« Je vais ne rien exagérer : depuis que je suis à Amiens, voici les comptes bien exacts de ma besogne :

1° Copier le premier livre de *Télémaque* avec les variantes de quarante-sept éditions et une centaine de pages de notes, faire imprimer, corriger les épreuves sept fois ;

2° Copier deux fois un ouvrage politique du chevalier sur le ministère anglais, une sous dictée, une pour la mise au net ; le faire imprimer à cent-huit pages in-8°, petit texte, corriger les épreuves sept fois ;

3° Traduire sous dictée le premier volume des *Vies des Poètes* de Johnson, environ quatre cents pages, mettre au net ;

4° Écrire deux fois, une sous dictée, une pour la mise au net, l'*Horace éclairé par la ponctuation*, environ trois cents pages, faire imprimer, corriger les épreuves, seize fois les cinq premières, sept fois les autres ;

5° Écrire sous dictée un poème du chevalier, environ quinze cents vers anglais, et traduire interlinéairement, mettre au net ;

6° Copier ou faire un roman de Milady, dont on tire la dernière feuille, et que tu recevras dans huit

(1) Cf. de Toreinx, *Hist. du Romantisme*, 1829.

jours, deux volumes in-12, lire tous les soirs et discuter l'ouvrage du jour et de la nuit, corriger les épreuves trois fois ;

7° Copier ou faire une suite du roman de Milady, au second volume duquel je viens d'arriver, etc.

» Je ne me souviens pas de tout ; mais voilà, en comptant les doubles copies, au moins dix-huit volumes in-12 que j'écris en sept mois, sans parler d'à peu près deux cent-cinquante lettres sous dictée, et, de plus, quatre cents articles pour Prud'homme. Je ne t'étonnerai donc pas en te disant que l'écrivoire ne nous quitte pas, même à table, et que je ne sais presque plus ce que c'est que le sommeil. J'ose poser en fait que dix hommes des mieux organisés suffiraient à peine à une pareille besogne sans y succomber à la longue. Pour t'expliquer cela, il faut te dire encore que le chevalier travaille régulièrement huit heures par jour avec une telle rapidité, qu'en commençant ma copie au moment où il commence sa composition, à une page près, et en abrégeant tant que je puis, je suis, au bout de quatre heures, en arrière de quatre pages ; c'est une expérience que j'ai répétée soixante fois. Quant à Milady, elle se fait apporter de la lumière auprès de son lit à quatre heures du matin, et à quatre heures et demie du soir elle ne se lèverait pas si elle n'avait broché dix pages in-folio. Penses-tu qu'il y ait au monde un bureau d'esprit d'une telle activité ? »

Nodier avait été intimement lié avec Millevoye, dont il ne parle qu'avec émotion. L'auteur de la *chute des feuilles* avait traduit la première églogue de Virgile, et chaque fois que l'auteur de la *Napoléone* lui indiquait un passage faible, il s'empressait de le modifier, mais, la plupart du temps, ses corrections étaient exécrables, tant son irritabilité, nous dirions aujourd'hui sa nervosité, était malade !

« Je citerai une preuve de cette irritabilité dans une anecdote qui m'est tout à fait personnelle, et qui m'a corrigé, à son égard, de cette manie d'analyse littérale et frondeuse, si commune aux jeunes gens. Millevoye avait traduit le *Tityre tu patulæ* de la manière suivante :

Étendu, cher Tityre, au pied d'un large hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre.

» Vois, lui dis-je, combien tu es loin de ton poète, malgré les efforts que tu as faits pour en conserver la délicieuse image ! Dans Virgile, quel est le premier objet qui frappe la pensée ? Le berger, lui, *Tityre, tu ;.. Cher Tityre* ne me présente qu'une apostrophe bourgeoise et presque triviale qui gâte tout le sentiment de l'expression. Crois-tu que ce vilain mot, *étendu*, qui peut s'appliquer à l'état le plus ignoble de l'homme et de l'animal, remplace heureusement *recubans*, qui n'était peut-être pas plus gracieux ? Mais, regarde avec quelle élégance exquise Virgile l'a jeté après le nom de ce berger aimé et presque derrière les rameaux de cet arbre qui n'est pas encore connu, et dont on sent déjà l'ombrage ! Quant *au pied d'un large hêtre*, je ne serais pas étonné de le retrouver dans le rapport d'un garde forestier ; je n'y vois ni cette large voûte, *tegmen*, ni ce feuillage épais, *patulæ*, que Mélibée veut peindre et dont il encadre si richement le principal personnage du tableau. » Je continuai mes observations ; mais ce n'est pas ici leur place, car Millevoye a remplacé les vers que je critiquais par ceux-ci :

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre des ormeaux,
Tu répètes des airs sur tes légers pipeaux.

» La première version était mauvaise, la seconde est exécration. Et quel chemin a fait aujourd'hui la langue poétique ! Il ne faudrait que des *ormeaux* et des *pipeaux*

à la rime pour faire tomber un chef-d'œuvre (1). »

Dans un passage antérieur de ce curieux petit livre, Nodier avait rapporté les pensées tirées du « plus rare des *ana*, » intitulé *Maranzakiniana*, recueil de balourdises, la plupart sans grand sel, dont l'auteur est Maranzac, officier de chasse, presque idiot, du grand dauphin, fils de Louis XIV ; qu'on juge :

« Maranzac se trouve mal étant à table et se lève ; on lui en demande la raison : — Monseigneur, dit-il, je n'y puis plus tenir, j'ai un torticolis horrible dans le ventre.

» Il tire deux coups de fusil à la chasse du sanglier et les manque tous ; outré de colère : — Morbleu ! dit-il, je ne sais sur quelle étoile j'ai marché aujourd'hui !

» Il dit que les fenêtres d'une certaine maison sont si grandes, que le vent y entre à plein collier.

» Les bas de castor d'Orléans sont faits de poil de chèvre et de soie.

» Il connaît l'archevêque de Narbonne par théorie.

» Au bout de cinq heures et trois quarts, le sanglier n'était pas plus fatigué que s'il n'était pas sorti de sa chambre (2). »

Le livre rarissime d'où sont tirés ces extraits de « haulte grosse », se vendrait aujourd'hui de deux à trois cents francs, et même davantage !

Nodier aimait, chez les autres, en littérature, le bizarre, l'extravagant, le stupéfiant ; la plume en main, il devenait le plus chatouilleux des puristes. Telle page qui, par la bonhomie de l'allure, semble ne lui avoir coûté aucune fatigue, avait été reprise, atténuée, dégagée de ses scories avec une attention minutieuse. Il ne faut pas en croire l'enthousiasme indiscret de certains biographes qui nous représentent Nodier écrivant ses belles

(1) Cf. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, 1829, p. 229.

(2) Cf. *Mélanges, etc.*, p. 43.

pages sans autrement y penser ; non, l'auteur de *Tribby* n'est pas un improvisateur ; ses pages même les plus superficielles protestent contre cette assertion : soit la suivante, extraite d'une docte dissertation sur les marionnettes :

« De toutes les questions inutiles qui peuvent être soumises à l'intelligence de ce siècle progressif, il n'y en a certainement point de plus inutile que de savoir si les marionnettes ont précédé le drame ou si le drame a précédé les marionnettes. C'est pourquoi je pense, en considérant l'état de sottise décrépite où est tombée la raison humaine, qu'il n'y en a point d'aussi urgente à résoudre. Je voudrais pouvoir donner aux comédiens une origine plus illustre ; mais il m'est parfaitement démontré qu'ils descendent en droite ligne des marionnettes, et on conviendra que plusieurs d'entre eux, même parmi ceux qu'on est convenu d'admirer sur nos grands théâtres, ont conservé un air de famille. Quant aux marionnettes, il est impossible de n'en pas retrouver le type dans ce jouet cosmopolite qu'on appelle une poupée. La poupée, à laquelle nous voilà parvenus dans cette savante généalogie, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille. La poupée ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite fille ne se comprend pas sans la poupée... A cette époque heureuse de la vie, la poupée vit, elle pense, elle raisonne. Le monologue est insipide, surtout pour les femmes, qui n'aiment pas à être interrompues, mais qui aiment à être écoutées. Le dialogue leur convient à merveille, au contraire, surtout quand elles parlent pour deux. Le dialogue, c'est une scène, et il n'y a point de scène qui ne suppose une fable ou une action. La comédie n'est pas loin. Arrive un artiste ingénieux, (c'est un père,) qui articule la poupée, qui la suspend à un fil, à autant de fils qu'elle a d'articulations mobiles,

qui la fait tourner sur un pivot, qui la fait courir sur des coulisses, qui lui prête une voix, un langage, des passions. La petite fille est toujours actrice, mais elle n'est plus auteur. Le grand homme dont je viens de parler est, sans qu'il s'en doute, une espèce de Christophe Colomb dans les espaces de l'intelligence ; il a presque découvert l'automate, et il a créé le drame, car il a créé les marionnettes. Corneille, Vaucanson et Talma procéderont de lui. »

Malgré la pureté de ce style, plus d'un critique accolait le nom de Nodier à celui de d'Arlincourt.

L'auteur du *Solitaire* (1789-1856) commença par saluer le manteau aux abeilles d'or, puis s'inclina devant les lys monarchiques, ou, en vile prose, fut auditeur d'État sous Napoléon, et maître des requêtes sous Louis XVIII. Après avoir mis au-dessus de toute discussion l'honnêteté, la loyauté parfaite de l'homme privé, qui, dans la seconde moitié de sa vie, fit preuve d'un chevaleresque dévouement à la personne et à la cause du Comte de Chambord, nous nous trouvons plus à l'aise pour critiquer le littérateur. Voici en deux mots le sommaire de son chef-d'œuvre :

Personnage mystérieux, reclus énigmatique, le Solitaire n'est autre que ce Charles le Téméraire, si traîtreusement occis en 1477 par un boulanger nancéien, suivant l'histoire ordinaire, mais sauvé de la bagarre de Jarville, suivant l'histoire de M. d'Arlincourt. Le Solitaire, toujours téméraire, sauve les jours d'une jeune fille nommée Élodie, et, en même temps, il a la bonne fortune de lui rapporter un luth préféré qu'elle croyait perdu. De là à une promesse de mariage il n'y a que la main. La fatalité, (*l'αναγκη* de Jehan Frolo,) poursuit les deux fiancés ; au moment où ils se présentent devant l'autel, le prêtre refuse de les unir, parce que jadis le duc de Bourgogne, (toujours le Téméraire,)

a fait mourir le père d'Élodie ; héroïne convaincue, celle-ci meurt de désespoir, et son inconsolable époux la suit au tombeau, après s'être lui-même transpercé du classique poignard.

Nos grands pères ont pleuré en lisant ce roman effrayant d'in vraisemblance et de naïveté ; il est fort à craindre qu'il ne produise l'effet absolument contraire sur leurs petits-fils. En effet, le style en est conçu dans le genre du billet adressé par M. Jourdain à la marquise : écrivant dans une langue analytique, l'auteur jette ses mots à l'aventure, comme, à l'extrême rigueur, il pourrait faire dans une langue pourvue de cas. Quelqu'un disait qu'il aurait pu extraire du *Rénégal*, frère puîné du *Solitaire*, des scènes bien posées, des situations pathétiques, et même un langage « assez animé qui, en français traduit, se faire eût pu touchant et vrai, intelligible en devenant !... » Qu'on juge du reste par ce passage, qui est un des moins ridicules : « Lève-toi, créature angélique ! lève-toi, dit le chevalier attendri ; c'est moi qui tombe à tes genoux. Non, je ne suis point un monstre ! *mais* je t'adore ! Je n'étais point né pour être un lâche ravisseur ; *mais* je ne puis vivre sans toi. L'honneur m'est précieux, la vertu m'est chère ; *mais* mon amour pour toi l'emporte et sur l'honneur et sur la vertu. Vierge pure, sauve-moi du crime, je puis te laisser libre encore. *Rétracte* tes premiers refus. »

L'apostrophe miroite, ruisselle dans ce poème, éblouit, aveugle le lecteur. Les petits noms des personnages sont « fille d'Underlach — ange de la vallée — noble orpheline — homme inexplicable — personnage extraordinaire — roseau du désert — respectable vieillard — noble fille du monastère. » Nous renonçons à compter les *ô surprise ! les un autre a charmé son cœur, les le monstre ! il l'a assassinée ! les le char du dieu de la lumière parcourt les plaines éthérées.* Signalons

parmi les passages palpitants une superbe culbute faite par un certain duc Palzo dont le cheval, non, le coursier, veut franchir un fossé, et s'étale avec le cavalier au milieu de la boue. Nous allons oublier une maxime du vicomte, qui n'est point dans celles de son grand prédécesseur du XVII^e siècle : « Hélas ! tel est le cœur humain ! souvent il ne sent la valeur de ce qu'il possède que lorsqu'il est au moment de le perdre. » Je ne te passerai point sous silence, ô toi, personnage macabre, qui, dans ta fuite apeurée, renverses un sarcophage, éteins toutes les lumières, et qui, pour te reconforter, te compares à Danaüs au fond du Tartare ! » Toutes les cinq ou six pages on entend des exclamations de ce genre : « Quels égarements, mais quels remords ! Quels crimes, mais quelle expiation ! »

Nous croira-t-on quand nous aurons affirmé très sérieusement que cette littérature conserve de nos jours des partisans convaincus ? (1) Avec A. de Vigny et *Cinq-Mars* nous arrivons à un auteur sérieux et à une œuvre que l'on doit sérieusement discuter.

A l'époque où il disposait les grandes lignes de ce roman, le jeune officier était sur les frontières des Pyrénées (1823), et son cœur battait à la pensée que l'on allait enfin pouvoir sortir l'épée du fourreau. En même temps qu'il faisait un relevé exact des différentes localités où il voulait placer certains épisodes, par exemple le siège de Perpignan, il approfondissait l'histoire de cette mémorable époque qui vit jaillir les derniers éclairs du génie de Richelieu. *Le Testament*, les mémoires du Coadjuteur, de M^{me} de Motteville, lui étaient devenus familiers ; aussi, pour l'ensemble des détails, n'a-t-on qu'un nombre assez restreint de rectifications à présenter. Mais, comme on en a souvent fait la remarque, le tort de l'auteur a été de tout subordonner à

(1) Cf. *Les Mystères d'un vieux château*, par la Chataigneraie.

l'idée et à la fiction, et de reléguer au second plan l'histoire et la réalité. Pourquoi, surtout, avoir rabaisé à des proportions ridicules la vaste intelligence du ministre ? Passe encore pour « son orgueil colossal, » bien justifié, du reste, par tant de services rendus à la nation ; mais est-il absolument démontré que Richelieu ait été si « ingénieux à rattacher ses affaires particulières à celles de la France ? » Est-ce que l'on connaît pertinemment l'homme d'État quand on l'a vu déchirer avec une rage profonde un pamphlet venu d'Allemagne, pleurant de pitié quand on lui apprend la condamnation à mort de Th. Wentworth, et, dans un terrible monologue, se demandant si c'est en vue de la gloire qu'il travaille, lui qui sait que la gloire est un mot, en vue des hommes, lui qui les méprise, en vue de DIEU, lui qui n'a pas « marché avec lui ? » On se rappelle que cette dernière réflexion est infirmée par les paroles que Richelieu prononça quand on lui apporta la Sainte Eucharistie : « Voilà mon juge ! Il sait que je n'ai jamais eu en vue que le bien de l'État et la gloire du roi ! » Certes, nous n'apprécions pas le vainqueur de la Rochelle d'après les résultats de sa politique, (et ils sont immenses,) mais n'est-ce pas commettre la plus révoltante injustice que de déverser sur le grand *patriote*, (il mérite ce nom autant que Vauban, pour qui St-Simon l'a créé,) le mensonge, le ridicule, la calomnie ? Pourquoi cette parodie du P. Joseph, qui joue un rôle indigne de son caractère, en contradiction avec l'histoire, sans compter que, pour les besoins de sa cause, l'auteur le ressuscite quatre ans après sa mort ? Nous laissons de côté Laubardemont, qui appartient au bois de justice. Cinq-Mars, Gondi, le duc de Beaufort sont des fantoches.. De Thou seul a une certaine grandeur. Marie de Mantoue exagère les grâces mignardes de l'adolescence. Enfin la fausseté du genre

adopté par A. de Vigny n'apparaît nulle part avec plus d'évidence que dans cette conversation où il rapproche, au grand dam de la vérité et de la vraisemblance, des personnages aussi disparates que Descartes, Milton et Corneille ! Ici nous sommes dans le roman, et le roman est éclipsé par l'histoire.

Le style est loin de racheter les imperfections de la trame : la langue de *Cinq-Mars* est lourde, se meut avec peine, prodigue les longues images homériques, se traîne dans les conversations, reste indécise dans la peinture des sentiments, et semble ignorer l'existence du *trait*, cette arme si française ! L'humour, cette variété de la boxe anglaise, lui sied moins encore : qu'on en juge par ce monologue du fidèle Grandchamp :

« Pour mon métier, c'est bien le mien d'avoir soin de vos chevaux, et vous êtes dessus, monsieur. Croyez-vous que, si je l'avais pu, je n'aurais pas sauvé les jours de cette pauvre petite bête noire qui est là-bas dans le fossé ? Ah ! comme je l'aimais, monsieur ! Un cheval qui a gagné trois prix de course dans sa vie ! Quand j'y pense, cette vie-là a été trop courte pour tous ceux qui savaient l'aimer comme moi. Il ne se laissait donner l'avoine que par son Grandchamp, et il me caressait avec sa tête dans ce moment-là ; et la preuve, c'est le bout de l'oreille gauche qu'il m'a emporté, un jour, le pauvre ami ! Mais ce n'était pas qu'il voulût me faire du mal, au contraire. Il fallait voir comme il hennissait de colère quand un autre l'approchait ! Il a cassé la jambe à Jean à cause de cela, ce bon animal ! Je l'aimais tant ! Aussi, quand il est tombé, je le soutenais d'une main, M. de Locmaria de l'autre. J'ai bien cru d'abord que lui et ce monsieur allaient se relever ; mais malheureusement il n'y en a qu'un qui soit revenu en vie, et c'était celui que je

connaissais le moins. Vous avez l'air d'en rire, de ce que je dis sur votre cheval, monsieur ; mais vous oubliez qu'en temps de guerre le cheval est l'âme du cavalier, oui, monsieur, son âme ; car, qui est-ce qui épouvante l'infanterie ? c'est le cheval. Ce n'est certainement pas l'homme, qui, une fois lancé, n'y fait guère plus qu'une botte de foin. Qui est-ce qui fait bien des actions qu'on admire ? c'est encore le cheval. Et quelquefois son maître voudrait être bien loin, qu'il se trouve malgré lui victorieux et récompensé, tandis que le pauvre animal n'y gagne que des coups. Qui est-ce qui gagne des prix à la course ? c'est le cheval, qui ne soupe guère mieux qu'à l'ordinaire, tandis que son maître met l'or dans sa poche, et il est envié de tous ses amis et considéré de tous les seigneurs comme s'il avait couru lui-même. Qui est-ce qui chasse le chevreuil et qui n'en met pas un pauvre petit morceau sous sa dent ? c'est encore le cheval, tandis qu'il arrive quelquefois qu'on le mange lui-même, ce pauvre animal !..» Vraiment Sterne est plus vif ! Il n'est que juste cependant de reconnaître que les appréciateurs les plus autorisés appliqueraient volontiers à *Cinq-Mars* les paroles louangeuses de Sainte-Beuve sur *Grandeur et Servitude* : « Noble livre, tout plein de choses fines, pures, maniérées et charmantes ! » Mais nous ne nous hasarderions pas jusqu'à dire d'A. de Vigny ce que lui-même a dit des habitants de la Touraine : « Leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent. »

L'accent, la vitesse, la pureté, sont les qualités les plus remarquables de Villemain.

Villemain naquit à Antioche en 314, et mourut en 400 après l'ère chrétienne ; dès ses premières années, il brilla par les grâces de l'esprit, la prodigieuse facilité de la mémoire, un talent exceptionnel pour l'improvi-

sation. Pendant le cours de ses études, il ne rencontra aucun émule, et, ses classes achevées, il était regardé par ses maîtres comme un maître. Nul mieux que lui ne remplit toutes les conditions nécessaires, au dire du grand satirique, pour être un rhéteur accompli : « Il faut (1) qu'il sache exactement les règles du langage ; il faut qu'il lise toutes les histoires, connaisse tous les auteurs comme ses ongles et ses doigts ; si on l'interroge par hasard, il faut que, même en se rendant aux Thermes ou aux bains de Phébus, il dise la nourrice d'Anchise, le nom et la patrie de la belle-mère d'Archémolus, combien d'années Aceste a vécu, combien de jarres de vin le roi Sicilien donna aux Troyens. » Pour lui, la mythologie, l'histoire, les systèmes de l'esprit humain, les grands siècles de la littérature, n'avaient aucun secret quand, pour la première fois, il se fit entendre devant cette intelligente et vive jeunesse d'Athènes...

Mais je m'aperçois de mon erreur involontaire ! Ce qui précède se rapporte à Libanius, ce Villemain du IV^e siècle.

Villemain naquit en 1790 à Paris, fut élevé par une mère instruite et spirituelle, qui le confia au savant Planche, l'auteur du dictionnaire grec ; celui-ci dirigeait une pension, dont les élèves suivaient les cours du lycée Louis-le-Grand. A la pension, Abel jouait le *Philoctète* de Sophocle, en grec ; à Louis-le-Grand, il écoutait et parfois remplaçait, sans désavantage, ses professeurs, Luce de Lancival et Castel. Dès 1810, Fontanes lui confiait une chaire de rhétorique au lycée Charlemagne et la direction des conférences de littérature à l'École Normale. Au concours pour le prix d'éloquence, l'Académie française avait proposé l'éloge de Montaigne :

(1) *Ut præceptorum verborum regula constat,
Ut legat historias, etc. (Sat. VII, Juvénal.)*

Villemain triompha de concurrents redoutables, Victor Leclerc, Naudet, Droz, Jay, et surtout Victorin Fabre, habitué, jusqu'alors à cueillir toutes les palmes. Le mémoire couronné attestait une maturité précoce, une immense lecture, et ne laissait guère à désirer que plus de profondeur dans la pensée et de relief dans le style; nombre de remarques sont l'inexactitude même, et la réfutation en a été faite plus d'une fois (1). Est-il admissible, pour ne citer qu'un exemple, qu'on laisse passer, sans s'inscrire en faux, une assertion qui consacrerait une révoltante injustice : « Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux *dans une langue informe et grossière...* » La distraction est trop forte. Informe et grossière, la langue française, si naïve avec Joinville, si pittoresque avec Froissard, si gracieuse avec Charles d'Orléans, éloquente parfois avec Villon et souvent avec Comines, spirituelle et mouvementée sous la plume de Coquillart et de Gringore, digne de Lafontaine avec Marot et Saint-Gelais, souriante avec Amyot, vibrante avec Montluc, grave et philosophique en mainte page de Rabelais !

En 1814, le 21 avril, Villemain eut l'honneur insigne, que nous qualifierions aujourd'hui en des termes tout différents, de prononcer devant l'empereur de Russie et le roi de Prusse son *discours sur les avantages et les inconvénients de la critique* : « On avait disposé deux simples fauteuils dans l'enceinte ; tous les yeux étaient sans cesse tournés vers la porte par laquelle les princes devaient entrer ; tout ce qui pouvait leur appartenir était sûr d'exciter le plus vif enthousiasme. Les premiers applaudissements ont éclaté à l'aspect de M. le baron de Sacken, gouverneur général de Paris ; bientôt l'empereur de Russie et le roi de Prusse, suivi des trois jeunes princes ses fils, ont paru ; les cris

(1) Cf. Bigorie de Laschamps.

de *Vive Alexandre ! Vive le roi de Prusse, Vivent les alliés!* sont partis de tous les coins de la salle ; l'assemblée tout entière s'est levée par un mouvement de respect, d'intérêt et de curiosité ; les monarques saluaient d'un air pénétré, aimable et modeste. » C'est alors que parut le jeune orateur, ses feuillets à la main ; tout prédisposait en sa faveur : sa réputation naissante, ses précédents succès à l'Académie, la présence même de sa mère, heureuse et fière de son triomphe. Le début de sa harangue est une flatterie à l'adresse des deux souverains : « Quand tous les cœurs sont préoccupés par cette auguste présence, j'ai besoin de demander grâce pour la distraction que je vais donner. Quel contraste d'un si faible intérêt littéraire et d'un semblable auditoire !... Le vaillant héritier de Frédéric nous a prouvé que les chances des armes ne font pas tomber du trône un véritable roi ; qu'il se relève toujours noblement, soutenu sur les bras de son peuple, et demeure invincible parce qu'il est aimé. La magnanimité d'Alexandre... » Le dégoût nous empêche de continuer la citation.

La souplesse de l'universitaire devait être récompensée ; il fut, en peu de temps, chef de la direction de l'imprimerie et maître des requêtes ; en 1820, il fut décoré, et, l'année suivante, il obtint le fauteuil de son bienfaiteur et maître, Fontanes. Le sujet prêtait à l'émotion, et, en dépit de sa nature moqueuse et de ses allures sceptiques, Villemain, imposant pour une fois silence à son esprit, laissa parler son cœur ; par endroits on retrouve un souvenir de la *vie d'Agricola*, avec un pathétique plus *en dedans*, peut-être, mais aussi avec plus de naturel :

« Même après la première atteinte d'un mal funeste, ses amis l'ont vu, libre d'inquiétudes, rendu tout entier à la vie, revenant à ses souvenirs de littérature et d'élo-

quence, et, l'âme ardente, attentive, récitant quelques vers de nos grands poètes, dont son imagination était sans cesse entretenue. Il allait publier un de ses premiers ouvrages, qu'il avait revu avec tout l'effort et toute l'expérience du talent, et qui devait soutenir une honorable rivalité ; son imagination était tout occupée de ces heureuses, et paisibles idées qu'inspirent les lettres ; hélas ! l'ouvrage qu'il venait d'achever devait paraître trop tard pour lui-même, et cet heureux retour vers les poétiques inspirations de sa jeunesse avait été son dernier adieu à la vie. »

Après avoir, sous le ministère Villèle, fait partie d'une des fractions les plus bruyantes de l'opposition dynastique, rédigé, avec Châteaubriand et Lacretelle, une sévère protestation contre le rétablissement de la Censure, il put, grâce à Martignac, reprendre ses leçons interrompues à la Sorbonne. Nous ne voulons pas revenir, après tant d'autres, sur ces trois années, âge héroïque de l'enseignement en France, où Cousin, Guizot, Villemain, par des qualités différentes, mais de premier ordre, attiraient et retenaient autour de leurs chaires des milliers d'auditeurs de tout âge et de toute condition : « M. Villemain, plus souple, plus insinuant, plus fin (que Guizot), plaisait davantage. Sa laideur proverbiale le secondait, au lieu de lui nuire ; elle lui servait à mettre une épigramme dans une grimace. Sa critique, toute en surfaces et en aperçus, n'était pas assez profonde pour effrayer l'intelligente et audacieuse jeunesse à laquelle il ouvrait les voies sans y entrer. Initiateur et précurseur, il confiait à notre imagination juvénile le soin d'ajouter à sa phrase ou de la souligner... Les vivacités de son opposition étaient tempérées par l'élégance de son langage ; les précautions qu'il semblait prendre redoublaient l'effet de ses spirituelles licences... Quand nous avons passé une heure

à l'écouter, nous nous figurions avoir de l'esprit (1). »

Villemain étudia d'abord la littérature au moyen âge ; il s'étendit ensuite sur le mouvement intellectuel au XVIII^e siècle.

Ce qu'on regrette avant tout dans le premier de ces ouvrages, c'est l'absence de toute considération sur l'influence et le développement des littératures germanique et scandinave ; pour expliquer cette lacune, l'auteur allègue, et cette déclaration lui fait honneur, son peu de connaissance des langues du nord.

Avec le Villemain de la jeunesse, (plus tard il s'est amendé,) on doit toujours s'attendre à quelque perfidie contre l'Église ; qu'on écoute cette parole ample et claire, on constatera d'abord des formules respectueuses, un langage convenable, chaque fois qu'il s'agit des papes, des théologiens, des saints ; mais, si l'on poursuit jusqu'à la fin de la période, il est rare qu'on ne rencontre pas, jeté avec une apparente négligence, quelque sous-entendu tortueux ; par exemple, le sémillant professeur parle de Grégoire VII, de l'œuvre qu'il laissa incomplète : « Ce n'est pas, comme celle de Guillaume, une souveraineté laborieuse qui, après avoir conquis à grand'peine un peuple, lui imposant mœurs, coutumes, lois, langue nouvelle, finit cependant par se confondre avec lui et par disparaître de la nationalité anglaise. Non, c'est une suzeraineté qui survit à tout, domine sans violence plusieurs nations à la fois, et ne *s'use pas pendant plusieurs siècles* (2). » Un peu plus loin, Grégoire VII est appelé « le grand asservisseur des rois et des consciences, le grand despote religieux, » expressions visiblement destinées à réchauffer l'enthousiasme de la jeunesse incrédule.

Les questions d'érudition pure sont effleurées par

(1) Cf. A. de Pontmartin, *Nouveaux Samedis*, onzième série, page 194 et seq.

(2) Cf. Cours de 1830, pages 20 et 21 du tome I.

Villemain, qui en laisse la solution définitive aux gens du métier ; ainsi il parle de Hroswitha sans se douter que l'existence de cette *dimidiata Terentia* a été révoquée en doute. Ce n'est pas qu'à l'occasion il n'essaie de contrôler, et même de révoquer en doute les assertions de ses guides habituels, Sismondi et Ginguené, par exemple, lorsqu'il se propose de montrer que les troubadours se sont inspirés, non seulement de la poésie arabe, mais aussi de la poésie antique.

Parfois aussi trop de minauderies : on dirait Cydias en chaire. Quand il arrive aux *arresta amorum*, le trop spirituel professeur fait amende honorable aux vieilles voûtes de la Sorbonne ; rien n'est curieux comme les contorsions, les gentillesse félines, (il y a bien du Delille dans Villemain !) que multiplie le pudibond professeur pour ne pas compromettre son enseignement et son auditoire ; l'universitaire voltairien réapparaît à la fin du développement, lorsqu'il affirme que les *arrêts* rendus par ces frivoles synodes étaient écrits dans un latin *presque aussi beau que celui de saint Thomas*. Quel manque de convenances !

Bien supérieure est la portion du cours relative au siècle de Jean-Jacques et de Mirabeau. Le style y atteint toute sa perfection relative ; on chercherait avec peine dans M.-J. Chénier, Marmontel, Laharpe, cette délicatesse de touche et cette merveilleuse aisance ; n'est-ce pas un tour de force d'avoir pu, en cinq ou six lignes, nous donner une idée de Bayle ?

« Critique, comme Rabelais avait été moraliste, soulevant, remuant ce poids immense de l'érudition philologique, historique, théologique du seizième siècle, et faisant circuler dans cette masse un esprit moqueur et léger, un souffle sceptique qui agite toutes les feuilles poudreuses de ces in-folios, Bayle découvre à nu l'incertitude des faits, la vanité des doctrines, les petites

du génie, ébranle, en se jouant, toute certitude, et met en pièces la crédulité et la gloire. »

Suivant Villemain, le XVIII^e siècle commence à la première protestation contre la splendeur monarchique de Louis XIV ; il convient de se défier de ces indications vagues, qui changent avec chaque historien. En effet, les protestations contre un pouvoir établi datent du jour même de son installation : les grands protestèrent dès 1643 contre le choix d'un étranger pour ministre ; ils protestèrent en 1648, et, avec eux, le peuple, la bourgeoisie et le parlement ; Pellisson et Lafontaine protestèrent contre l'emprisonnement de Fouquet ; les protestants, (c'est trop juste !) protestent en 1685 ; Fénelon et Vauban protestent bien avant 1700. Quelle considération nous guidera dans le choix entre les différentes dates ? Pourquoi ne pas dire simplement que le XVIII^e siècle, au point de vue intellectuel et moral, commence à la Régence ? Si vous le considérez comme l'expression du scepticisme, autant remonter jusqu'à Sextus Empiricus, comme Louis Blanc, qui fait remonter la révolution de 1789 jusqu'en 1415 !

Comme expression de la pensée, l'on pourrait voir dans ces cours révisés, corrigés, amendés, le dernier mot du beau et noble style, n'était le manque de chaleur, d'élévation morale. Mais si l'on cherche l'esprit, le mot piquant, la désinvolture de grand air, le naturel orné, l'antithèse judicieuse, on trouve à foison ; il s'agit de la Régence : « On inventait la théorie du crédit, tout en faisant banqueroute ; on travaillait aux progrès de la raison, au milieu de la ruine des mœurs (1). » De l'auteur du poème de *la Religion*, il dit : « Louis Racine, avec la vocation du nom plutôt que celle du génie, s'étudiait à composer de bons vers. » De Fleury : « Voltaire

(1) Page 16, tome I. Édit. 1838.

retrouvant la France sous la léthargique domination du vieux cardinal... qui gouvernait despotiquement, et distribuait avec douceur des milliers de lettres de cachet (1). » Que d'erreurs, d'injustices de détail, malgré la science de Villemain, et son apparent désir d'être impartial envers tous ! La phrase suivante donne l'explication de ces jugements erronés : « Toute passion rend un peu étroit l'esprit le plus vaste (2). » Mais où Villemain n'est plus en possession de cette sérénité d'âme, de cette pacification intérieure sans lesquelles tout arrêt est infirmé d'avance ou compromis, c'est quand il traite la question des Jésuites ; après les éloges obligatoires à la Chalotais, il ajoute : « Son exposé des doctrines de la société des Jésuites et du génie despotique et servile de leur constitution, est un chef-d'œuvre. » A lire cette chose monstrueuse, on comprend que chez l'auteur la folie n'était pas loin (3).

Quel est notre dernier considérant ?

« Avec Villemain on assiste à un voyage plein de surprises, de rencontres heureuses ; à la suite de ce guide d'une érudition si piquante et d'une si captivante séduction, on se promène, non sans un charme infini, dans toutes les provinces de l'intelligence humaine, à travers les littératures les plus diverses d'origines et de tendances. C'est le triomphe de la littérature comparée ; de la *Henriade* on passe à la *Pharsale*, de Voltaire à Lucain, de Henri IV et de Mayenne à César et à Pompée, du passage du Rubicon à ce Paris « qui vaut une messe. » On oublie bien un peu l'enchaînement des faits, la succession des épisodes, la structure des vers, alexandrins ou hexamètres, toutes questions qui eussent provoqué de la part d'un Laharpe, par exemple, des re-

(1) Page 227, tome I.

(2) Page 185, tome IV.

(3) Elle se déclara dans les derniers jours de 1844.

marques admirables de justesse et de sagacité. Ces lacunes sont-elles suffisamment comblées par les brillantes dissertations sur la tolérance et le rationalisme, et par les articles-ministres touchant la supériorité des États constitutionnels sur les gouvernements absolus ? » (1)

La gloire de Villemain critique baisse de jour en jour, mais, par ces temps de réalisme grossier, son style, correct et pur, lui assure une place éminente parmi les modèles qu'il est bon de suivre, pour peu qu'on ait le souci de soi-même et le respect du lecteur.

(1) Cf. Notice biographique de Villemain, par Victor Jeanroy. (*Gazette du Dimanche*, 11 mai 1884.)

CHAPITRE DOUZIÈME.

LA TRAGÉDIE. — Casim. Delavigne. (Les Vêpres Siciliennes. Le Paria.) — Ancelet. (Louis IX.) — Soumet. (Clytemnestre. Saül.) — Brifaut. (Ninus II.) — Pierre Lebrun. (Marie Stuart.) — Guiraud. (Les Machabées.) — Népomucène Lemercier. (Clovis. Christophe-Colomb.)

EN attendant le furieux assaut de 1829, la tragédie classique est cultivée avec décence, régularité, solennité et dignité par des émules de Raynouard et des admirateurs d'Arnaut. Sous les derniers Bourbons, la tragédie n'est ni moins intéressante ni plus originale qu'elle n'avait été sous le premier Empire. N'avait-on pas l'expérience et la science du cothurne ? Désormais on possède à fond le métier, on ne tombe plus dans les fautes graves, on se conforme aux règles ; sous les yeux des apprentis poètes s'étalent le *Commentaire sur Corneille* par Voltaire, les analyses théâtrales du *Lycée*, le *Tableau* de Chénier, enfin la *Loi* et les *Prophètes*, j'entends les terribles feuilletons de l'impeccable, mais non incorruptible Geoffroy. Grâce à ces moyens prophylactiques, on put, de 1815 à 1829, fournir à la consommation quotidienne des théâtres de la capitale un nombre considérable de pièces, dont les unes furent représentées avec un succès relatif, et dont les autres se virent l'objet d'un extraordinaire engouement, surtout quand l'auteur était adopté par un parti politique

Ce fut le cas de C. Delavigne, le poète préféré des *constitutionnels*. Son début fut les *Vêpres Siciliennes* (1).

L'exposition en est faite avec une heureuse brièveté,

(1) 23 octobre 1819, à l'Odéon.

et sans que la vraisemblance soit compromise. Irrité par les excès que commettent les officiers de Roger de Montfort, qui exerce les fonctions de gouverneur de la Sicile au nom de Charles d'Anjou, Jean de Procida, exilé de son pays, y rentre secrètement ; il rencontre d'abord sur le rivage Salviati, son confident :

SALVIATI.

Que vois-je ? Procida de retour sur nos bords ?
De tous nos conjurés quels seront les transports !
Le règne des tyrans touche donc à son terme !

PROCIDA.

Que je t'embrasse, ami ! Salut, murs de Palerme
J'en jure par ce DIEU qui nous doit protéger,
Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

SALVIATI.

Venez, quittons ces lieux.

PROCIDA.

Quelle terreur t'agite ?
Je suis dans mon palais.

SALVIATI.

Votre ennemi l'habite.

PROCIDA.

Eh quoi ! Charles d'Anjou ? le vainqueur de Mainfroi,
Le bourreau, l'assassin de notre dernier roi ?
Charles dans mon palais ? lui, cet indigne frère
De ce pieux Louis que la France révère... ?

SALVIATI.

Non, et le jour neuf fois a fait place à la nuit
Depuis qu'aux bords voisins sa flotte le conduit...

L'action est bien menée, quoiqu'elle tombe parfois

dans l'imbroglio à la façon des premières pièces de Corneille ; en écoutant avec une attention soutenue, le spectateur comprend sans trop de peine le va et vient, les oppositions, les intérêts contraires des personnages. Et d'abord, c'est le désespoir de Procida quand il apprend que son fils Lorédan est devenu l'ami de Montfort. De son côté, que fera Lorédan ? Préviendra-t-il Montfort du péril qui le menace ? Ce serait une trahison envers la patrie. Laissera-t-il massacrer le représentant de Charles d'Anjou ? Dans ce cas, il est indigne du beau nom d'ami, qui rappelle l'idée du sacrifice. La complication s'augmente par l'intervention de la princesse Amélie de Souabe, fiancée à Lorédan, mais éprise de Montfort. Désireuse de sauver celui qu'elle aime, Amélie révèle le complot ; Montfort fait arrêter Procida et Lorédan, auxquels il donne son palais pour prison. Mais quand la cloche annonce l'heure des vêpres, les conspirateurs se précipitent à travers la faible barrière de leurs gardiens et se réunissent dans l'église. Ici se place une scène d'une réelle beauté. Autrefois armé chevalier par Montfort, Lorédan se voit confier la triste mission de le tuer ; sa colère est stimulée par sa jalousie :

LORÉDAN.

Cherches-tu le trépas ?

MONTFORT.

Que me dis-tu ?

LORÉDAN.

Va-t-en, et ne m'approche pas.

MONTFORT.

Moi, te fuir ?

LORÉDAN.

Il le faut. Fuis, mon devoir m'ordonne...

MONTFORT.

Eh bien ?

LORÉDAN.

De t'immoler.

MONTFORT

Frappe donc !

LORÉDAN.

Je frissonne...

Je croyais te haïr ! Ciel, où porter tes pas ?
Le peuple mutiné massacre tes soldats...

MONTFORT.

Il frémit de crainte à ma seule présence.

LORÉDAN.

Téméraire, où vas-tu ? Désarmé, sans défense,
Arrête... avec ce fer tu m'as fait chevalier, [guerrier !
Tiens, prends... prends... défends-toi, meurs du moins en

MONTFORT.

Ce fer va châtier leur insolente audace.

LORÉDAN (*l'arrêtant au fond du théâtre*).

Pour la dernière fois que ton ami t'embrasse !

MONTFORT (*se jetant dans ses bras*).

Lorédan !

LORÉDAN.

C'en est fait ! nous sommes ennemis !

Va mourir pour ton maître, et moi pour mon pays !

Le massacre est raconté suivant le très solennel usage par une confidente qui s'exprime en beaux vers raciniens, et qui a certainement lu dans *Méropé* le récit de la mort de Polyphonte. Avec le 5^e acte, on a la boucherie réglementaire ; sur les cadavres des Français qui n'ont pas su prononcer le mot *ciceri*, tombe Montfort, et sur Montfort tombe Lorédan. Seul, le vieux

Procida reste de bronze, et son dernier mot est un appel à ses complices pour combattre en faveur de la liberté.

En présence de ce fait : les *Vêpres Siciliennes*, Delavigne se trouvait dans le même embarras que jadis Corneille avec le combat des Horaces. Aux deux poètes l'histoire fournissait, ici, une sanglante catastrophe, là, le duel des trois Romains contre les trois Curiaces ; mais, ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'y avait matière à une tragédie. On sait ce que le génie de Corneille a tiré des deux pages de Tite-Live ; toute comparaison gardée, Delavigne a été, lui aussi, heureusement inspiré par la manière dont il a tracé le plan de son ouvrage. Cependant la critique nota des invraisemblances. Comment admettre que trois cents conspirateurs soient cachés dans le château de Montfort à l'insu de celui-ci ? que Montfort dorme tranquille alors qu'il a été par trois fois prévenu de la conspiration ? On blâma l'insuffisance du rôle d'Amélie, et la monotonie fatigante des deux longues agonies de Montfort et de Lorédan ; on loua, en revanche, un plan raisonnable, une action intéressante, un rôle de conspirateur tracé avec force, quelques situations vraiment tragiques.

Des trépignements accueillirent les *Vêpres Siciliennes* ; un silence de glace, le *Paria* (1).

On sait ce qu'il faut entendre par un paria, objet d'horreur chez les Indous, pour la tribu des brames, des guerriers, des laboureurs et des artisans. L'écueil dont l'auteur devait ici se garder avec soin, était l'exagération, nous voulons dire la déclamation. Quoi ! tous les hommes ne sont-ils pas égaux ? Et la Bastille, et le 10 Août, et les éternels principes ? On voit d'ici les variations à broder sur ces différents thèmes : Delavigne n'a pas su les éviter toutes.

Un paria, nommé Idamore, fils de Zarès, a quitté sa

(1) 1^{er} décembre 1821.

hutte de feuillage, et, s'approchant de Bénarès, a rendu les plus grands services à ses compatriotes en triomphant des Portugais ; il arrive aux plus hauts emplois dans l'armée et devient le chef des guerriers ; mais il a excité la jalousie du premier des brahmanes, Akébar. Après plus d'une péripétie, inutiles à rapporter, celui-ci accorde à Idamore la main de sa fille Néala ; au moment où le mariage va se conclure, par la plus fatale inspiration, Idamore, incapable de garder un secret, commet la maladresse ou, si l'on veut, a la générosité d'apprendre à sa fiancée la bassesse de son origine ; Néala n'eût pas été la fille du grand-prêtre si elle ne se fût pas aussitôt jetée aux pieds de la statue de Brahma pour se purifier. C'est à ce moment qu'Idamore s'élève à une haute éloquence, lorsque, dans une tirade superbe, il montre à Néala l'injustice du préjugé qui l'accable, lui et les siens. La jeune fille est convaincue, et tout irait pour le mieux, si le plus intempestif des fâcheux n'apparaissait, Zarès, qui vient réclamer son fils, et lui enjoindre de le suivre ; malgré tout, l'hymen se célèbre sur la scène, mais Zarès, qui se croit trahi, s'écrie qu'il est un paria ; cette déclaration provoque la fureur du grand-prêtre, qui ordonne la mort de l'imprudent ; intervention d'Idamore, évanouissement de Néala. Idamore est condamné et lapidé avec son confident. Alors Néala se montre, et déclare à son père qu'elle l'abandonne pour suivre son beau-père. Abékar se venge en maudissant sa fille ; Zarès s'éloigne avec Néala, et lance à Abékar cette flèche du Parthe :

Pontife, il est des dieux !

Par une heureuse innovation, la pièce contient des chœurs, et ces chœurs sont charmants ; on peut leur reprocher d'être, en plus d'un endroit, imités de trop

près de ceux d'Athalie et d'Esther. Delavigne a été le Silius Italicus du Virgile français, il a adoré les traces de son grand modèle, et cette piété lui a porté bonheur.

Un critique autorisé, Duviquet, résuma en ces termes son appréciation sur le *Paria* : « Des fautes dans la disposition des scènes, quelques négligences de style, des idées fortes, une foule de beaux vers, des tirades entières écrites de verve ou imitées avec éloquence, un but moral très élevé, un dénouement tragique mais invraisemblable, un grand talent qui donne de plus grandes espérances encore... »

Par une sorte d'inexplicable fatalité, le nom d'Ancelet fut, pendant un quart de siècle, opposé à celui de Delavigne : les novateurs en politique acclamaient le nom de l'auteur des *Messéniennes*, alors que celui de l'auteur de *Louis IX* avait toutes les sympathies des royalistes.

Ancelet (Jacques-François) naquit au Havre en 1794 et mourut en 1854. Après plusieurs essais infructueux et des aventures assez originales, il réussit à faire représenter cette tragédie de *Louis IX*, seul ouvrage que son nom rappelle. Cette pièce, malgré sa faiblesse, fut portée aux nues par le parti de la cour. Louis XVIII lui accorda une pension sur sa cassette et lui envoya des titres de noblesse avec ce mot spirituel : « On ne vous crée pas noble, on vous reconnaît pour tel. » Ancelet accepta la pension et refusa les titres.

Le propre du talent de cet écrivain était une facilité inouïe pour l'improvisation en vers : un de ses biographes, M. U. Maynard, raconte qu'il proposa un jour à quelques-uns de ses confrères de l'Institut de discuter en alexandrins, et qu'il gagna son pari. Du reste, il ne rimait qu'avec beaucoup de réserve : douze vers par jour, pas un de plus ; au cas où un treizième se présen-

taît, si tentant ou si beau qu'il pût être, il était impitoyablement évincé.

Quand on parcourt *Louis IX*, on ne tarde pas à reconnaître que le but de l'auteur était moins de composer une tragédie que de nous montrer, dans un certain nombre de situations intéressantes, un des plus beaux caractères dont l'histoire fasse mention. La fable proprement dite est nulle et peut se résumer en ces mots : la défaite de la Mansourah a jeté S. Louis entre les mains des infidèles, et, après des négociations laborieuses, la rançon est fixée, lorsque deux partis se trouvent en lutte dans l'armée des Musulmans ; qui l'emportera, de Noradin, prince syrien, qui favorise les chrétiens, ou de cet apostat qui réclame la mort du roi et des chevaliers français ? S. Louis va périr victime de cette félonie, quand Noradin provoque un soulèvement de la population et rend la liberté au pieux monarque.

Le récit semble combiné de manière à donner à Louis IX l'occasion de mettre en pleine lumière sa générosité, l'élévation de ses sentiments, la douce inflexibilité de sa vertu. Que le soudan multiplie les menaces, que l'un de ses gardiens lui propose de le sauver, que l'apostat laisse entrevoir quelques lueurs de repentir, qu'il ait lui-même, dans une heure de péril suprême, à haranguer son fils, toujours abondent sur ses lèvres les nobles exhortations, les conseils désintéressés, les professions de foi les plus éloqu岸tes, les plus touchantes maximes, les preuves les plus convaincantes de ses vertus publiques et privées.

Un des plus beaux passages est celui où ce prince explique à son futur historien pour quels motifs il a entrepris la croisade :

Sais-tu si les combats où je vous ai guidés,
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés ?
Tu ne vois que des maux ; ton désespoir m'accuse ;

Eh bien ! lis dans mon cœur et connais mon excuse :
 Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts,
 Je voulais appeler le commerce et les arts ;
 Ces comtes qui, du haut de leurs châteaux antiques,
 Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
 Tyrans de mon royaume et vassaux turbulents,
 Sans relâche occupés de leurs débats sanglants,
 Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
 Dans son premier essor arrêtaient l'industrie ;
 Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,
 Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi ;
 Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
 Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
 Et des soldats français l'un par l'autre immolés
 Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.
 Il fallut, des combats leur ouvrant la carrière,
 Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière.

Encouragé par le succès, Ancelot donna successivement le *Maire du palais* (1823), *Fiesque* (1824), *Élisabeth d'Angleterre* et le *Roi fainéant*, mais les sympathies du public étaient ailleurs.

Pour multiplier les chances de réussite auprès d'un parterre indocile et capricieux, Soumet (1) fit représenter en même temps (7 et 9 novembre 1822) *Clytemnestre* à l'Odéon et *Saül* au théâtre Français.

Dans la première de ces tragédies, le sujet débute par une invraisemblance. Égisthe célèbre l'anniversaire de la mort d'Agamemnon ; depuis le jour où la hache de son complice l'a délivrée du roi des rois, Clytemnestre a présentes à l'esprit les prédictions de Cassandre ; en vain Égisthe a envoyé son propre fils contre le fils de sa victime pour le tuer, elle voit toujours Oreste prêt à venger sur elle l'assassinat d'Agamemnon ; aussi, désireuse de fléchir la colère des dieux, la voit-on charger Électre de déposer sur les autels des offrandes expiatoires qu'elle n'ose présenter elle-même. Survien-

(1) Né à Castelnaudary (1788-1845).

nent Oreste et Pylade, qui, ils le déclarent sans ambages, se proposent de venger Agamemnon en tuant Égisthe ; il faut mettre hors de pair les scènes où s'affirment la générosité et le dévouement réciproques des deux amis ; il faut aussi ranger parmi les passages les plus pathétiques celui où Oreste se fait reconnaître de sa sœur. Oreste et Pylade sont chargés de fers, mais, grâce à Clytemnestre, ne tardent pas à recouvrer leur liberté. Oreste pardonne à sa mère repentante ; mais bientôt, poursuivi par les Furies, animé par Électre, il égorge Clytemnestre auprès du tombeau d'Agamemnon.

Saül renferme de belles scènes et ne manque pas de beaux vers ; les connaisseurs n'ont pas oublié la scène V de l'acte II, où David, accompagné de lévites qui jouent de la harpe, dissipe l'égarément du malheureux prince : le jeune ami de Jonathas chante l'hymne de la réconciliation :

Oui, ton DIEU veut ta délivrance,
 Lorsque tu crains son abandon.
 Au nombre des vertus il plaça l'espérance :
 La justice toujours marche avec le pardon.
 A peine le remords commence
 Que de la céleste clémence
 Rayonne sur nos fronts le jour paisible et doux.
 Sors de tes ombres éternelles,
 Aigle tombé, reprends tes ailes ;
 Viens ; laissons en fuyant ton crime loin de nous.
 Viens, Saül ; l'Esprit saint qui m'enlève à la terre,
 Sur ta tête, à ma voix, ne descend pas en vain.
 Déjà ton cœur se désaltère
 Aux sources de l'amour divin.
 Cet amour, immortelle flamme,
 Lumière de la vie, existence de l'âme,
 Manquait à tes jours ténébreux.
 J'ai brisé ta chaîne fatale :
 Tu dormais dans l'ombre infernale ;
 Tu te réveilles dans les cieux.

La mort, *quæ omnia bella vorat*, suivant le mot de Catulle, a complètement anéanti Brifaut (1), déjà passablement mort de son vivant. Compatriote de Bossuet, il fit à Dijon de brillantes études, entra dans le journalisme, reçut, pour sa tragédie de *Ninus*, une pension de Napoléon, et récompensa son bienfaiteur en chantant le retour de Louis XVIII.

Ninus avait d'abord pour théâtre l'Espagne ; des convenances que l'on comprend lorsqu'on se reporte à la date de 1808, lui firent transporter la scène à Babylone ; il fallut changer le nom des personnages, travestissement qui coûta au poète, moins dédaigneux qu'on ne croit de la couleur locale. La pièce fut représentée en 1813 ; elle aurait pu l'être sans inconvénient en 1713 ; aussi en dirons-nous quelques mots comme si elle datait de 1613 ou des années immédiatement antérieures ou postérieures.

L'exposition est merveilleuse d'obscurité ; élaguons mille détails pour la rendre abordable : Ninus a assassiné celui qui était son père et son roi, Thamir ; épris d'Elzire, épouse de Thamir, il crut celle-ci morte dans un embrasement, mais la malheureuse reine a survécu, et pleure son mari dans la solitude. Ninus essaie de calmer ses propres remords en élevant Zorame, fils de Thamir et d'Elzire, et en lui destinant sa succession. Le hasard fait que Zorame est mis en présence de sa mère. Le spectateur, à condition toutefois qu'il ait compris, est inquiet de savoir si Ninus, au courant de tout, obéira à l'instinct qui le pousse à racheter son forfait, ou s'il commettra un second meurtre pour sauver et garder son trône. Il trouve un biais assez inattendu, qui est de proposer sa main à Elzire, proposition reçue avec dégoût. Elzire est condamnée, mais au moment où elle va monter au supplice, Ninus proclame

(1) 1781-1857.

son innocence, transmet le sceptre à Zorame, et se perce de son épée. *E finita la tragedia !*

« Le succès a été complet, » dit le Moniteur du 21 avril 1808. Voici quelques vers, qui donneront une idée suffisante de la forme littéraire adoptée par ce malheureux poète, voué, depuis un demi-siècle, à tous les sarcasmes de la critique :

ZORAME.

Vous m'arrêtez en vain... grâce, grâce pour elle !
Ma mère ! sauvez-la, fût-elle criminelle !

ELZIRE.

Non, je ne le suis pas.

ZORAME (à *Elzire*).

Et je vous crois.

On n'a pas le courage de continuer à transcrire, après le *et je vous crois*, qui fera bien du tort au *qu'il mourût* du vieux romain.

En 1815, Brifaut avait donné *Jeanne Grey*, tragédie dans la pensée de l'auteur, et qui, à son vif étonnement, devint une désopilante comédie ; dès l'exposition, la pièce fut accueillie comme une parade de la foire, et le public, qui oncques ne s'esbaudit d'aussi bonne grâce, fut d'abord d'humeur joyeuse quand, Jeanne s'étant assise sur un fauteuil, Marie vint bravement s'asseoir à côté d'elle *sur le même fauteuil*.

Un mot encore,— une rectification au sujet de Brifaut : en dépit de *Ninus*, cette tragédie espagnole devenue tragédie babylonienne, il savait l'importance de la couleur locale, et, dans sa préface, il a expliqué comment et pourquoi il s'était « réfugié en Assyrie avec ses héros. L'antiquité des temps, l'obscurité des souvenirs, lui permettaient jusqu'à un certain point de créer des caractères, et de supposer des coutumes dans

le silence de l'histoire. Ces époques reculées semblent être le patrimoine du poète tragique. Il a le droit avéré de disposer du génie de la nation éloignée et mal connue à laquelle il emprunte ou attache ses actions et ses personnages. »

Mais continuons à nous avancer à travers ce Campo Santo des poètes tragiques : nous voici arrivés devant le sarcophage de Lebrun.

Lebrun (Pierre), qu'il ne faut pas confondre avec le poète lyrique Lebrun Pindare, si connu par ses spirituelles épigrammes, ni avec Charles Lebrun, traducteur de la *Jérusalem délivrée*, plus célèbre comme troisième consul, naquit à Paris en 1785. Avant d'avoir jeté ses gourmes, il savait à fond l'art de piller Richelieu, et gardait dans ses cartons une tragédie de Coriolan. Ex-enfant précoce, lui aussi, François de Neufchâteau s'intéressa à cet autre phénomène, et lui fit obtenir une bourse à Louis-le-Grand. Lebrun était à St-Cyr quand il composa, à l'occasion de la capitulation d'Ulm, une pièce dithyrambique dont la lecture transporta Napoléon : supposant que l'auteur d'un tel chef-d'œuvre ne pouvait être autre que le Lebrun de Dircé, le vainqueur de Mack lui accorda une pension de sept mille francs. Des hauteurs de St-Cyr, Pierre s'abîma dans les Droits Réunis, et, en 1820, il donnait *Marie Stuart*.

Tout est charme, séduction, irrésistible attrait dans cette reine infortunée si digne de connaître le bonheur. Que de contrastes nous offre cette *voie douloureuse*, qui avait commencé par les dures épreuves de la royauté et qui, se continuant à travers les guerres, les complots, la prison, se termine à l'échafaud de Fotheringay ! Au commencement du mois d'août 1887, l'archevêque d'Édimbourg, Mgr Smith, disait (1), à

(1) Cf. l'*Univers* du 8 août.

l'occasion d'une église que les catholiques de Linlithgow font construire en souvenir de la naissance de Marie : « Il y a maintenant trois siècles qu'elle a versé son sang pour notre foi, et nous espérons que le jour n'est pas loin où cette église pourra être placée sous l'invocation de *Marie martyre*. »

On remarqua surtout dans la pièce de Lebrun la scène IV de l'acte III, où la prisonnière écrase sa rivale de tout le poids de son mépris :

MARIE.

Oui, ma vie aux regards n'a pas craint de paraître.
 On la voit, on la juge, on l'accuse peut-être!
 Mais je n'ai pas du moins, pour couvrir ces erreurs,
 Cherché d'un faux dehors les voiles imposteurs ;
 Je n'ai point d'un vain masque osé tromper la terre.
 Malheur, malheur à vous, si d'une vie austère
 Vous venant quelque jour arracher le manteau,
 La vérité sur vous fait luire son flambeau !

.

. Le fruit de l'adultère
 Profane insolemment le trône d'Angleterre.
 Le noble peuple anglais, par la fraude trompé,
 Gémit, depuis vingt ans, sous un sceptre usurpé.
 Si le Ciel était juste, indigne souveraine,
 Vous seriez à mes pieds, et je suis votre reine !

Le chef-d'œuvre de Lebrun, poète dramatique, c'est, sans contestation, son *Cid d'Andalousie*. L'auteur a, dit-on, voulu tracer la conduite que Chimène aurait dû tenir après la mort de son père ; il n'admettait pas qu'un mariage pût se célébrer, ou même être entrevu comme probable, quand une mare de sang devait à jamais séparer les deux fiancés. A son avis, l'héroïne de Corneille mérite d'être jugée sévèrement pour avoir oublié aussi vite que celui à qui elle dit : *Je ne te hais point*, est celui qui l'a privée de son père.

Dans la pièce de Lebrun, Chimène est devenue

Estrelle ; le Cid s'appelle don Sanche Ortiz de las Roellas, et, dans l'intimité, don Sanche tout court :

Non, je n'ai jamais vu plus noble cavalier,
D'un art plus élégant manier un coursier.
Si brave, il méritait une épouse si belle ;
Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle.

Il y a un autre don Sanche, celui-là roi de Castille, particulièrement haï de don Bustos, frère d'Estrelle ; ce Bustos, corregidor de Séville, parle en ces termes de son roi :

Pour moi, qui l'ai vu dans Cordoue,
Alors qu'en ce pays j'allais avec ma sœur
De mes biens paternels m'établir possesseur,
Qui connais sa jeunesse ardente et corruptrice,
Et sa cour, d'un tel roi fidèle imitatrice,
Certes, quand je le vois accueilli sur ces bords,
Je ne puis de Séville imiter les transports.
Qu'il soit brave, brillant, ami de la victoire,
Que m'importe ? Et d'ailleurs, cet éclat, cette gloire,
Ce courage, comment puis-je les accueillir ?
Comment puis-je honorer ce que j'ai dû haïr ?
Don Sanche, j'ai par lui vu les guerres civiles
Embraser nos châteaux et nos bourgs et nos villes ;
J'ai par lui, du vieux roi enfermé dans nos tours,
Vu le chagrin rongeur hâter les derniers jours.
Avant qu'il eût fermé la tombe paternelle,
Ce roi tant admiré qu'était-il ? Un rebelle !

Le rôle de Bustos est souvent celui d'un déclamateur morose, qui sert ses rois en discutant leurs droits ; mieux vaudrait une opposition loyale. Quant à Estrelle, fiancée de don Sanche, elle a le malheur d'inspirer une vive passion au roi, qui, dès le premier acte, se montre orné des vertus les plus séduisantes : la bonté, la générosité, l'amabilité envers tous et toutes, l'inépuisable clémence. C'est une esquisse qui fait honneur au peintre. Pour conseiller, pour Burrhus, don Sanche a certain gentilhomme nommé don Juan ; or, don Juan, on ne le

croira qu'avec peine, se livre à d'interminables harangues pour empêcher le roi de jeter, par des intrigues coupables, le trouble et la honte dans les familles. Cependant, encouragé dans la voie du vice par une sorte de Narcisse, le roi profite de l'absence de Bustos et franchit le seuil du palais habité par Estrelle ; toujours défiant, Bustos rentre à la hâte chez lui et rencontre le roi ; le dialogue a des reflets de ceux de Corneille :

LE ROI.

Je souffre rarement qu'on m'ose interroger.

DON BUSTOS.

Et je souffre encor moins qu'on ose m'outrager.

LE ROI.

Nous sommes gens d'honneur.

DON BUSTOS.

Faites-le mieux paraître.

LE ROI

Tu parles haut.

DON BUSTOS.

Ici, je puis parler en maître.

.
 . . Vous voulez fuir ? Êtes-vous gentilshommes ?

LE ROI *porte la main à la garde de son épée.*

Cette épée à la main dira si nous le sommes.

DON BUSTOS.

La mienne t'interroge.

Le roi n'a que ce qu'il mérite ; son adversaire le frappe outrageusement du plat de son épée, et, châtié comme un valet, don Sanche se voit contraint, pour n'être pas reconnu par les domestiques, de se retirer sans avoir pu tirer vengeance d'un tel affront. Bientôt se présente devant lui l'autre don Sanche, le nouveau Cid. A son prince, qui lui demande s'il est capable de

le servir, le héros, sans arrière-pensée, répond qu'il est prêt à provoquer en champ clos le sujet criminel dont l'audace a insulté la majesté du trône. Son anéantissement est affreux quand, après s'être lié par serment, il découvre que celui qui doit être son adversaire est don Bustos, le frère de sa fiancée. De son côté, persuadé que don Sanche (le Cid) croit sa sœur coupable, Bustos le provoque et le duel a lieu.

Malgré quelques invraisemblances, le 4^{me} acte est particulièrement intéressant. Parée pour la noce, la jeune fille est au comble du bonheur ; généreuse de nature, plus généreuse encore à cette heure de félicité suprême, elle distribue à ses femmes des bijoux, des bagues, des colliers. Soudain, on vient lui apprendre qu'il lui faut s'armer de courage ; elle comprend que son frère ou son fiancé n'est plus ; son premier cri n'est pas pour son frère :

Don Sanche ? Bustos ?

Sa douleur ne peut se décrire, et son désespoir se traduit par ces obsécration imprudentes :

Objet cher et sacré d'une amitié bien tendre,
 Il est un dernier soin que ta sœur te doit rendre,
 Qui seul, en sa douleur, pourra la consoler,
 Que l'honneur de tous deux ne saurait reculer,
 Que, sans doute, en mourant chercha ton espérance,
 Devoir pieux, sacré, terrible : la vengeance !
 Je te la jure, ô DIEU, devant lui, devant vous,
 Je la jure en pleurant, je la jure à genoux !
 Que de son meurtrier la plus lointaine fuite
 Ne puisse de ma haine éviter la poursuite !
 Qu'il meure et soit maudit !

A l'instigation de don Juan, son fidèle conseiller, le roi remet à Estrelle le soin de prendre la décision qu'elle croira la plus légitime. Surmontant sa passion,

l'héroïque jeune fille demande la mort de celui qu'elle aime. Alors le roi s'accuse hautement d'avoir usé de son pouvoir sans limites pour enchaîner le libre arbitre de don Sanche et lui imposer un crime. L'honneur du meurtrier est sauf, et, quand don Sanche interroge sa fiancée, et lui demande si elle ne lui laisse pas entrevoir l'oubli du passé, celle-ci lui répond que sa place est au couvent, et que tout hymen est désormais impossible :

Et maintenant, don Sanche, il faut nous séparer ;
Étouffons cet amour que, malgré moi peut-être,
Tout à l'heure à vos yeux j'ai laissé trop paraître ;
Du devoir, un moment, j'ai pu me détourner,
Mais la sœur de Bustos ne peut pas pardonner.
Nous ne saurions penser sans crime l'un à l'autre.
Contre ce faible cœur trop complice du vôtre,
Un redoutable vœu dès ce jour doit m'armer ;
Dans un cloître est l'époux qu'Estrelle peut aimer.

En somme, la pièce est vraiment belle, infiniment supérieure aux *Templiers* et à *Marius à Minturnes* ; dans l'histoire des évolutions accomplies par la tragédie classique, elle peut être considérée comme l'œuvre la plus distinguée de l'époque de transition. Dès 1825, l'auteur tentait en détail, sur quelques points importants, la grande rénovation théâtrale qui se produira en 1829. Dans l'histoire dramatique de ce siècle, le nom de P. Lebrun mérite d'être conservé comme étant celui du précurseur de Vigny, qui fut lui-même le précurseur de V. Hugo. S'il n'eût pas été rebuté par la sotte cabale qui s'ameuta autour de sa pièce, et la fit retirer de l'affiche après la quatrième représentation, peut-être l'auteur nous eût-il donné un second *Cid*, nous allions presque dire un *troisième Cid* ! Quoi qu'il en soit, il a marqué sa force, et si l'on cherche jamais quel est le véritable prototype de la *Fille de Roland*, on citera le *Cid d'Andalousie* ; l'ancêtre littéraire de M. de Bornier, on nommera P. Lebrun.

Ste-Beuve reconnaissait à Lebrun quelque chose de senti, de naturel et de vrai dans la diction.

Bref, le talent de ce poète, sans être de premier ordre, aura toujours droit à un sympathique souvenir. Quel intervalle entre ces hardiesses, même mitigées, et l'amour du convenu qu'on retrouve chez Guiraud !

Né en 1788, l'Homère des ramoneurs savoyards ne se mit à écrire qu'après avoir essayé des opérations industrielles. Son premier ouvrage fut un acte hardi, une protestation qui l'honore ; il osa écrire en faveur de M^{me} de Staël alors exilée. Homme privé, Guiraud était un type curieux à étudier. Comme il discutait, pérorait, bredouillait, son ami Soumet lui disait : « Prends garde, mon cher, tu parles si haut qu'on ne t'entend pas. » Comme il lisait ou récitait trop vite ses alexandrins : « Fais attention, Guiraud, lui disait encore Soumet, tu vis comme les dieux, tu te nourris d'ambroisie, tu manges la moitié de tes vers ! » Le docteur Véron résume ainsi la vie de l'auteur des *Machabées* : « Inconnu et sans aucune des séductions sympathiques qui attirent, A. Guiraud tombe un jour au milieu de Paris ; en moins de deux années, il fait représenter deux tragédies à l'Odéon, publie un volume de poésies, se fait nommer chevalier de la légion d'honneur, membre de l'Académie française et baron (1) ; puis il retourne dans sa province, titré, pensionné, pour y conclure un mariage riche et honorable. Le baron Guiraud mourut encore jeune ; il faisait tout vite : il travaillait vite ; en littérature, il fit son chemin vite ; il vécut vite, il mourut vite (2). »

Les *Machabées* furent donnés le 15 juin 1822. De ce sujet, Pradon n'avait tiré que des vers abominables ; après lui, Lamothe Houdart, trop scrupuleux observa-

(1) Guiraud était Gascon.

(2) Cf. *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, tome I, 253.

teur des préjugés de son temps, introduisait dans sa pièce une intrigue amoureuse pour le moins ridicule. Mais avec ce goût qui l'abandonnait rarement, il avait renoncé à ensanglanter la scène par le carnage des sept frères, et, au moment où commence sa tragédie, un seul des Machabées est survivant, et c'est sur lui seul que se porte tout l'intérêt, puisque c'est lui seul que menace le danger. De la façon dont le sujet a été compris par les deux poètes, l'intérêt ne pouvait être bien vif ; en effet, les sept infortunés sont voués à un inévitable supplice, que rien ne peut retarder, puisque Salomé, leur mère, est la première à les supplier de résister à Antiochus et de demeurer fidèles au vrai Dieu.

Dans la tragédie de Guiraud, une scène mérite une mention spéciale, bien qu'elle repose sur un anachronisme. Quand on plonge dans l'huile bouillante deux des Machabées, on voit apparaître Héliodore, qui dépeint en termes émouvants l'effroi que lui a inspiré la vue de l'ange exterminateur. Mais deux personnages surtout provoquèrent l'admiration unanime : Salomé et son fils Mirzaël. Après que, six fois déjà, le cœur de la mère a été poignardé par l'agonie de ses enfants, elle espère sauver le septième, le plus jeune, qui s'en vient, tout aimable et candide — une sorte de Joas — dire au tyran :

Et pour être immolé, je suis trop jeune encore.

Corneille, le Corneille du *Cid* et de *Polyeucte*, n'eût pas mieux trouvé que la réponse de Salomé :

Mon fils, voilà l'autel ! mon fils, voilà tes frères !

Guiraud avait du talent et pas de génie ; on pourrait presque dire le contraire de Népomucène Lemerrier (1), mélange de Gagne, de Crébillon père et

(1) 1773-1840.

d'Agrippa d'Aubigné. En 1810, sa tragédie de *Charlemagne* lui valut les persécutions de Napoléon, que froissèrent des allusions caustiques trop faciles à reconnaître :

Assez le monde en proie à cet usurpateur
 A de sa fausse gloire admiré la hauteur :
 Qu'elle s'éroule enfin, et qu'après sa ruine,
 Éclairant de leurs droits la diverse origine,
 Les premiers possesseurs rentrent dans leurs États,
 Et règnent à l'abri des jaloux attentats.
 Désormais enfermés dans leurs bornes prescrites,
 Les royaumes entre eux garderont leurs limites....

Ces vers parurent à l'époque où il y avait un préfet français à Anvers, à Hambourg, à Genève. à Rome, à l'époque où Napoléon était empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Suisse !

Agamemnon, qui est le chef-d'œuvre de Lemercier, date de 1797.

Dans son *Clovis*, sorti du portefeuille de l'auteur en 1801, livré à l'impression en 1820, joué à la Comédie Française en 1830, il avait voulu flétrir le *Tartufe tragique*, le prince qui entasse crimes sur crimes pour agrandir son pouvoir. Comme le dit le poète dans sa préface, Clovis, (lisez Napoléon,) « est le fondateur d'une oppressive hiérarchie militaire, le spoliateur des nations qu'il conquiert à l'Église,... un monstre, convertisseur homicide, cupide ravisseur des produits territoriaux... » et la tirade continue. Du reste, les trois unités sont observées.

L'unité de lieu est outrageusement violée d'un bout à l'autre de *Christophe Colomb* (1809). Ici nous avons la contre-partie de la tragédie précédente, et nous voyons dans Colomb un héros, le type du grand citoyen, de l'homme de génie injustement calomnié. Malheureusement pour l'auteur, l'action se passe sur

un vaisseau qui va d'un port d'Espagne (Europe) jusqu'à l'île St-Sauveur (Amérique), soit de l'ancien au nouveau monde. Froissée dans ses convictions classiques, la jeunesse universitaire mena un bruit d'enfer, et l'on fut contraint de crier à la garde ; la baïonnette accourut au secours du Stagyrite vilipendé, et, par un décret impérial, les perturbateurs du repos de l'Odéon furent, sac au dos, dirigés sur les champs de bataille de Wagram ! A la tragédie succédait la tragédie !

CHAPITRE TREIZIÈME.

LA COMÉDIE. Casimir Delavigne. (Les Comédiens. L'École des Vieillards.) — Scribe. (Le Valet de son Rival. Le Parrain. Valérie. Le nouveau Pourceaugnac. Les deux Précepteurs.) — Jouy. (Beaufils.)
LA SATIRE. Barthélemy et Méry.

QUE pensez-vous qu'on dira de moi, quand je serai mort ? » demandait Napoléon, alors au faite de la puissance. Le courtisan ainsi interpellé balbutia, ne sachant trop que répondre : « Sire, on dira que vous étiez l'égal d'Alexandre, de César, que votre génie militaire... — Non, non, reprit l'empereur, on ne parlera pas ainsi ; savez-vous ce qu'on dira ? On dira : Ouf ! »

Après Waterloo, en effet, beaucoup dirent : Ouf ! et, voyant la paix revenue, essayèrent de rire : Thalie accourut à tire d'aile ; du reste, elle ne venait pas de très loin, car on avait ri, même sous l'Empire : ni la comédie, ni le vaudeville, ni la farce, ni les parades de la foire, ni le sifflet de polichinelle, n'avaient chômé un seul jour de 1804 à 1814. Le Français, Gaulois invétéré, avait ri quand même !

Il ne parut pas de *Misanthrope*, on eut les *Comédiens* ; faute de Molière, on se contenta de Cas. Delavigne.

Les Comédiens ! quel vaste sujet que celui qui dispose de tant de vanités, de jalousies, de prétentions, de rivalités, de caprices, de ridicules ! Le poète avait à se plaindre des sociétaires de la Comédie Française, qui avaient refusé ses *Vêpres* ; dans sa pièce, il se moque de leurs grands airs, de cette fatuité qui les

porte à n'employer, pour tout ce qui les concerne, que les expressions les plus pompeuses, à dire *artistes* pour acteurs, la *Compagnie* au lieu de la troupe, *tenir l'emploi de* au lieu de *jouer le rôle de*. C'est d'abord le type du tragédien :

BLINVAL.

Sur leurs premiers talents je m'étais modelé ;
Pâle, roulant des yeux, effaré, hors d'haleine,
J'allongeais de grands bras; je parcourais la scène ;
Bref, j'ai frappé du pied, crié, gesticulé...

BELROSE.

Et qu'a fait le public ?

BLINVAL.

Le public a sifflé.

La grave corporation des *lundistes* de l'époque y reçoit elle-même quelque atteinte ; les Duviquet, les Étienne, ancêtres des Paul de Saint-Victor et des Sarcey, ne sont pas à l'abri des sarcasmes de l'auteur. Écoutons le jeune poète dramatique qui, avec la fierté d'un Alceste, refuse d'aller mendier la bienveillance de ses juges :

... Qu'importe au mien mon visage et mon nom ?
Quand je viens l'attendrir, c'est un sot s'il m'écoute ;
Il est vil s'il se vend, lâche s'il me redoute.
Un bon ouvrage enfin tue un mauvais journal.
Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère,
Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti...

Ce portrait confine à la satire ; en voici la contrepartie :

Il est, n'en doutons pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme...

Je rends trop de justice à ces rares mérites
 Pour les importuner de mes lâches visites.
 Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
 Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué.
 Au moins je pourrai dire : il écrit ce qu'il pense.

Les plaisanteries, les *mots* abondent. Après avoir parlé des distractions qui attendent et bien souvent annihilent un auteur applaudi, le poète ajoute :

Crains les salons bruyants, c'est l'écueil de ton âge ;
Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage.

Au sujet des manuscrits qui s'éternisent chez le concierge des grands théâtres, victimes de l'indifférence ou de la morgue des auteurs et des directeurs :

Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,
 Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux !
 Que d'enfants inconnus du vivant de leur père,
En paraissant au jour sont nés sexagénaires !

Et ce mot contre les jeunes premiers qui ne veulent pas vieillir :

Attention ! j'entends notre jeune premier ;
 Son asthme le trahit du haut de l'escalier.

Enfin, cette parodie de Corneille :

GRANVILLE.

Il vivait au Mogol en forban retiré,
 Quand il fut par la mort surpris contre son gré ;
 La Faculté du lieu le traita, DIEU sait comme,
 Ils étaient trois docteurs, et pourtant...

PEMBROCK.

Le pauvre homme !

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

GRANVILLE.

Qu'il mourût.

Dans l'*École des Vieillards*, le poète a voulu, après tant d'autres, énumérer les inconvénients que présente

l'union entre un homme âgé et une jeune fille ; après tant d'autres, il aurait pu dépeindre chez celui-là l'honneur combattu par la passion, les lâches avilissements, les faiblesses du vieillard trompé par la coquette. Pour ne pas s'exposer à une comparaison dont il ne fût pas sorti vainqueur, et aussi pour procéder autrement que Molière, Delavigne a joint à l'élément comique des portions véritablement sérieuses, il a élevé, ennobli le style, le ton, les formes générales de l'ouvrage, dont il a fait une sorte de drame bourgeois. Étienne reproche même à l'auteur « une élévation trop soutenue, qui ôte quelquefois au dialogue le naturel, ou l'espèce de négligence ou de laisser aller à l'aide desquels les grands maîtres de la scène comique produisent l'illusion la plus complète. » *L'École des Femmes* de Molière avait été, disons le mot, profondément immorale. Quoi ! l'intérêt se porte sur cette Agnès qui doit à ce tuteur qu'elle berne et son éducation et sa fortune ! Au contraire, dans *l'École des Vieillards*, le personnage sympathique est ce Danville, le mari si bon, si doux, en même temps si chevaleresque et si fier.

La fable est assez simple, bien que les incidents y soient multipliés.

Danville, sexagénaire opulent, après avoir épousé une jeune fille qui lui apporta sa beauté en dot, l'envoie à Paris sous la surveillance d'une vieille parente évaporée, folle, inconséquente et prétentieuse, en dépit de ses cheveux blancs. Elles dépensent une somme considérable que le mari leur a confiée, et font la connaissance d'un petit-maître neveu d'un ministre influent. Plus étourdie que malintentionnée, la jeune femme, qui n'a pas cessé d'observer ses devoirs, est soupçonnée par son mari, que toutes les apparences autorisent à la croire coupable. Mais Danville se rend compte de sa méprise, et notre Célimène (dans la pièce son nom est

Hortense) est la première à supplier son mari de lui faire quitter ce Paris où l'on a tant de peine à demeurer honnête.

N'y a-t-il pas là toute la donnée du *Maître de Forges* ?

Delavigne avait composé une demi-douzaine de comédies; le nombre des pièces de toute nature composées avec ou sans collaboration par Scribe est de quatre cents.

Scribe (1791-1861), Parisien de naissance, eut pour père un marchand drapier à l'enseigne du *Chat noir*. Son début provoqua une magnifique explosion de sifflets, qui le décida, pour cette fois, à garder un prudent anonyme. Dix autres bordées accueillant dix autres comédies l'engagèrent à continuer, et le succès vint enfin le couronner aux environs de 1817.

« Il y avait dans Scribe une faculté puissante et vraiment supérieure qui lui assurait et qui explique cette suprématie sur le théâtre de son temps. C'était un don d'invention dramatique que personne avant lui peut-être (*et Molière, et Lope de Vega et Shakspeare!*) n'avait possédé : le don de découvrir à chaque pas, presque à propos de rien, des combinaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant ; et de les découvrir, non pas en germe seulement ou à peine ébauchées, mais en relief, en action, et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut à ses confrères pour préparer un plan, il en achève plus de quatre ; et jamais il n'achète aux dépens de l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est pas dans un monde banal que ses fictions sont jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages qui n'ait au moins son grain de nouveauté. Scribe avait légénie de l'invention dramatique (1). »

(1) Vitet, *Réponse au discours d'Empis*, 26 mars 1863.

Le *Valet de son Rival* (1816) est un imbroglio qui rappelle, avec la connaissance du cœur en moins, les chefs-d'œuvre de Marivaux. Un colonel (le règne des colonels commence) se fait passer pour un officier d'artillerie qui doit épouser une jeune Strasbourgeoise. Quand le fiancé se présente, le colonel, arguant de la supériorité de son grade et de son titre de neveu d'un ministre (dans Scribe tous les personnages ont un ministre pour oncle), le force de passer pour son domestique, et finit par se faire agréer à la place du pauvre garçon, qui pousse l'abnégation jusqu'à aller chercher le notaire et à signer le premier au contrat.

Pas le plus petit mot pour se déridier, mais l'intrigue est menée vivement.

Dans le *Parrain*, Scribe nous offre un type de vieux garçon assez réussi, quoiqu'un peu banal ; celui-ci se dépeint dans ce monologue :

« Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras ! Je n'ai jamais demandé de places, de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien ; je n'ai jamais acheté de propriétés, de peur des procès, ce qui fait que je suis rentier ; je n'ai jamais pris de femme, de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rente en portefeuille ou sur le Grand-Livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen : je paie mon impôt des portes et fenêtres, je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même, et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire... toutes les fois que j'y ai été forcé. Ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut ; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. »

L'esprit, de monnaie assez grossière, faisait rire il y a cinquante ans ; par exemple, il s'agit de choisir un nom pour un nouveau-né ; voisins, voisines, parrain, père, mère, tout le monde est rêveur :

M^{me} DUROUZEAU (*une voisine*).

Voulez-vous un joli nom ? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD (*le père*).

Du tout ; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES.

Oh ! Barnabé, quel vilain nom !

M. GODARD.

Comment, un vilain nom ! Apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

M^{me} BENOIST.

Du tout ; j'ai ce qu'il vous faut, le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très bien, parce que, voyez-vous, on dira : Où est Théodore ? qu'est devenu Théodore ? qu'on donne le fouet à Théodore !

M. GODARD.

Eh bien ! on dira : Où est Barnabé ? qu'est devenu Barnabé ? qu'on donne le fouet à Barnabé.

M^{me} BENOIST.

Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD.

Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore ; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

M^{me} BENOIST.

Et moi, qu'il n'eût jamais de nom !

M. GODARD (*furieux*).

C'est cela, un enfant anonyme ! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier ?

Et l'enfant finit par s'appeler Hippolyte !

Toute superficielle qu'elle soit, cette bluette dénote une sérieuse entente de la scène, et, surtout, elle est amusante avec ses quiproquos à l'infini, le perpétuel ahurissement du parrain, les grotesques soupçons du père, la svelte allure du dialogue. Il y a tout un monde entre le *Valet de son Rival* et le *Parrain* ; la première est d'un débutant, l'autre peut prendre rang au dessous des petits chefs-d'œuvre de Dufresny.

Malheureusement, la langue de Scribe est l'incorrection même ; son répertoire est le paradis des pataquès, et serait l'enfer de Philaminte, qui n'aimait pas les solécismes de grammaire.

« *En agir.* — Je ne connaissais pas cette jeune femme, je ne savais pas l'intérêt que vous y portez. (Nous voilà bien près de laissez-moi-z-y penser !) — L'événement le plus singulier et qui ne vous était pas arrivé depuis longtemps. (Serait-ce un trait d'esprit ?) — J'en étais adorée — Perdre ce que l'on aime la veille d'un mariage ! — Voilà le premier soulagement que j'ai trouvé à ma douleur, c'est de penser *qu'il y a quelqu'un qui l'éprouve.* — Je n'ai trouvé que des cœurs froids : « Quelle folie, quelle extravagance ! » *disaient-ils.* »

St-Flour, dit-on, se propose d'élever une statue à l'auteur de ce galimatias. Scribe a su être touchant dans *Valéric*, où le sentiment se traduit dans une langue relativement correcte. La scène se passe en Allemagne, et nous offre, avec le banal conseiller aulique, l'inévitable Comte de Haftzbourg, qui fleurit dans les contes du chanoine Schmidt. Une nuance de plus, et le sentiment deviendrait du sentimentalisme, l'émotion, de la berquinade.

Le *nouveau Pourceaugnac*, comédie-vaudeville, est une imitation de la farce de Molière, une étude d'après Callot par un caricaturiste novice ; les couplets sont

versifiés avec entrain. Le suivant, tiré des *deux Précepteurs*, donnera la note :

Demeurer au septième étage,
 Ne sortir qu'une fois par mois,
 Lire et prier... c'était l'usage
 De la jeunesse d'autrefois.
 Prenant ses goûts pour des oracles,
 Traitant son maître de pédant,
 Et faisant son droit aux spectacles,
 Telle est la jeunesse à présent !

L'intrigue en est assez amusante : un riche propriétaire de la Brie attend, pour lui confier l'éducation d'un fils de dix-sept ans, un savant renommé de la capitale ; chargé de mettre une lettre de celui-ci à la poste, un domestique intrigant, ambitieux et osé, diminutif de Gil Blas, s'avise de prendre la place pour lui-même, d'autant plus qu'elle lui vaudra la table, le logement et trois mille écus. Ledru, c'est le nom du drôle, s'engage, auprès du père de famille, à ne rien négliger pour se montrer digne de sa confiance :

ROBERVILLE (*le père*).

Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU.

Vous pouvez être sûr que je le servirai..... Qu'est-ce que je dis donc ? que je l'instruirai... à ma manière. Enfin, je lui apprendrai tout ce que je sais... et cela ne sera pas long ; mais je suis impatient de voir le petit bonhomme.

ROBERVILLE.

Mais il n'est pas si jeune ! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans ?

LEDRU.

Ah ! diable ! j'aurais mieux aimé le commencer ! Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair.

ROBERVILLE.

Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des Muses.

LEDRU.

J'entends bien ; moi je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

ROBERVILLE.

Comment donc ! il sait le latin.

LEDRU.

Ah ! il sait le latin ! Alors, il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours çà de moins.

ROBERVILLE.

Les mathématiques.

LEDRU.

Les mathématiques ! Alors il faudra avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

ROBERVILLE.

Mais j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU.

Oui, ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

Démasqué par son élève, le précepteur improvisé reprend le plumeau, cire des bottes, se juche sur un tonneau, joue du violon et fait danser la jeune assistance qui est venue visiter le collégien, resté pour quelques heures le maître de céans. En présence du père, qui ne comprend rien, on s'en doute, aux étranges allures de sa nouvelle acquisition, Ledru, ignorant comme une carpe du Lot, est tenu de soutenir une conversation, ou plutôt d'engager une discussion pédagogique avec le maître d'école Cinglant, dont le nom indique suffisamment l'arme favorite. Il s'agit de la méthode de Jean-Jacques et de l'*Émile*, dont Ledru n'a jamais lu, et pour cause, un traître alinéa... Son adversaire lui demande s'il se déclare pour ou contre. — Pour, dit-il au hasard. — Je le savais bien, que vous étiez pour cette morale pernicieuse !

LEDRU.

Que diable ! entendons-nous ; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse.... je le veux bien.... je vous l'accorde.... mais nuisible.... non pas... partageons ça par la moitié, c'est bien honnête.... lisez seulement le chapitre de.... de son livre du.... où il prouve que.... et vous verrez après cela ce qu'il vous reste à dire....

CINGLANT.

Apprenez, Monsieur, que je n'ai lu aucun de ces Messieurs, et que je m'en fais gloire !

LEDRU (*avec feu*).

Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre.... ce chapitre que j'ai là.... présent comme si je l'avais sous les yeux ? C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent ça, ça, ça, ça, et ça.... Alors il les reprend en sous-œuvre et leur répond : Ah ! vous prétendez que.... Et alors il leur prouve ça, ça, ça, ça, et ça. Hein ! Comme c'est écrit ! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

Le je change peut-être quelque chose au texte est de la bonne comédie, et montre que Scribe avait fait de Molière une étude attentive.

La conclusion est des plus morales ; la pièce se termine par un double mariage ; reconnu par le père pour ce qu'il est, Ledru demande la main de la nièce de Cinglant.

CINGLANT.

Vous n'êtes donc pas un savant ?

LEDRU.

Eh ! mon DIEU ! pas plus que vous ; raison de plus pour entrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instruction publique, je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhétorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas mon latin.

Le tout est rondement mené.

On ferait sans peine une jolie cueillette de traits amusants, sans grande profondeur toutefois, dans cette foule de vaudevilles et de diminutifs de comédies. Quelques glanes :

UN MARCHAND BONNETIER.

Dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin...

SCIPION (*jeune peintre du plus grand avenir*).

Quoi ! vraiment ? Vous voudriez une enseigne ? Parlez, commandez !

LE BONNETIER.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent...

Un peu plus loin :

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est ? Vous ne payez pas votre terme ?

SCIPION.

Si, quelquefois... par hasard (1).

Quelques-uns de ces bons mots ont vieilli, parce qu'on les a répétés à satiété :

RONDON.

Monsieur vient de province ?

DELMAR.

Non : du faubourg Saint-Jacques.

RONDON.

C'est ce que je voulais dire.

Dans la même piécette :

DELMAR.

Il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

RONDON.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs ?

REMY.

Moi ! et des titres ?

(1) *La Mansarde des Artistes.*

DELMAR.

Des titres ! à l'Académie ! C'est du luxe (1).

Citons enfin ce monologue d'Alcibiade, coiffeur parisien, qui brûle de se distinguer dans son art :

« Certainement, je suis content de mes affaires ; la coupe des cheveux donne assez, la coiffure se soutient, les faux toupets se consolident : mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur de second ordre, et, dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang. Ah ! si je pouvais faire un bon mariage ! Quelle extension je donnerais à mon commerce ! J'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire ; on y verrait couronnés de lauriers les bustes des *empereurs romains qui se sont distingués dans notre art, Titus, Caracalla*, et les autres... »

Alcibiade a pour concurrent Poudret, simple perruquier, qui n'est pas dans le mouvement, et qui tient encore pour les perruques à la Louis XIV. Interpellé par une ancienne cliente qui l'abandonne pour Alcibiade, et lui donne comme prétexte de son départ la vétusté et la vulgarité de son enseigne, Poudret, navré, s'écrie :

« Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne ? depuis trente ans, elle est toujours la même ; *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes*. Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté. J'irais à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'on ne m'en ferait pas *une plus claire, quand même elle serait en latin*. »

Jouy, que nous avons déjà rencontré parmi les tragiques de l'Empire, obtint aussi plusieurs succès marqués dans la comédie. C'est à lui qu'on doit le type de Beaufile, le vaniteux et ignare provincial qui emprunte, ou plutôt qui achète, à prix d'or, de l'esprit tout fait, tout préparé, et s'en va dans les salons, où il débite sa marchandise et ne récolte que la risée. Son cornac lui dit de tâcher d'amener le discours : 1^o, sur le beau temps ; 2^o, sur les spectacles ; 3^o, sur les femmes.

(1) *Le Charlatanisme.*

Folville. (c'est le précepteur de ce butor,) ajoute : « Pour le beau temps, vous vous en tirerez aussi bien qu'un autre. » — « Bien mieux, dit Beaufile, car j'ai chez moi un baromètre. » S'il fait chaud, Beaufile doit s'écrier : « Vraiment, il ne fait pas plus chaud sous la ligne équinoxiale ! » Quand vient le moment psychologique, Beaufile s'écrie d'un ton pénétré : « Je suis sûr que vous trembleriez sous la *barre* équinoxiale. » — « Sous la *ligne* ! » lui dit-on. — « Ligne ou barre, n'est-ce pas la même chose ? » S'agit-il de l'appréciation d'un ouvrage, il devra dire hardiment : *C'est divin*, ou *C'est détestable*, et *ne pas sortir de là*. Aussi, lorsqu'on lui demande son avis sur Athalie : « Détestable ! » fait-il ; et, comme on se récrie, il complète sa pensée : « Détestable ! vous dis-je, et je ne sors pas de là ! » — Mais le mélodrame ? — Le mélodrame ! ah ! divin, divin ! » Enfin, Beaufile obtient son vrai triomphe à l'heure bénie où se présente l'occasion de débiter sa tirade sur les femmes, « cette belle moitié du genre humain, chargée par la nature d'effeuiller des roses sur le chemin de la vie. » Folville recommande à Beaufile d'avoir toujours l'exclamation à la bouche et la larme à l'œil, et, docile, il promet d'avoir l'exclamation à l'œil et la larme à la bouche. On lui fait remarquer qu'il a mis quatre vers féminins de suite, ce qui est contre la règle, et il répond qu'il l'a fait exprès, puisque, comme c'est une femme qui parle, il est bien naturel qu'elle dise des vers féminins. Quand il se précipite aux pieds de sa fiancée, bas bleu bon teint, il lui annonce qu'il est heureux d'offrir à la plus aimable des Muses des fleurs cueillies sur cette montagne d'Hippocrène qu'arrose le Parnasse. Mais il a trouvé à qui parler dans sa future : celle-ci, par un échange de bons procédés, lui raconte ses souffrances morales : « Mon âme était absorbée dans cette vague mélancolie dont les

nuages fantastiques pèsent sur l'existence... L'oiseau de Minerve semblait m'adresser ses plaintes funèbres à travers ma croisée frémissante, qu'agitaient les noirs autans, et l'astre aimé de la douleur y laissait filtrer ses rayons ; j'inondais de mes larmes le piano dont ma main inattentive faisait lentement retentir les touches mélancoliques. » Après que sa fiancée lui a récité quelques vers de son cru, il riposte galamment : « Quels accents ! je crois entendre l'oiseau des ténèbres. » La pièce ne contient qu'un monologue, et nous nous ferions un scrupule de ne pas le rapporter : *Beaufils loquitur* : « J'avais bien raison de répéter depuis dix ans à mon père : Envoyez-moi à Paris, je suis fait pour Paris, mon vrai cadre c'est Paris. Il balançait, le bonhomme ! il n'y a pas six mois que j'y suis arrivé, ma réputation est faite, et je suis au moment d'épouser une femme... que dis-je, une femme ? » Beaufils, qui est la bravoure même, se voit provoqué en duel par un inconnu : il répond : « Apprenez, monsieur, que je me bats... quand je me bats... mais je ne me bats qu'avec mes amis. » Alors son adversaire, furieux, lui dit : « Je ne vous écoute plus que les armes à la main. » Beaufils repart avec un grand accent de sincérité : « Dans ce cas, vous êtes sûr de ne jamais m'entendre ! »

La satire, qui est comme une variété de la comédie, trouva, sous la Restauration, ses représentants les plus bruyamment populaires dans deux méridionaux également spirituels, sarcastiques, doués à merveille pour l'improvisation quotidienne : Barthélemy et Méry, qui firent une implacable guerre aux ultras du parti royaliste tout entier, mais en affectant de tenir la personne de Charles X en dehors de leurs atteintes. Après avoir, avec une attention particulière, lu et relu les *Sidiennes*, (épîtres à Sidi Mahmoud,) cadre habituellement choisi par les deux madrés compères pour passer en

revue les travers de leur époque, il nous a été littéralement impossible d'extraire, de cette œuvre de circonstance, un fragment qui présentât un intérêt général. Ce sont des articles de journaux qui portent l'estampille de 1828. Mais les plaisanteries et goguenardises qui faisaient rire à cette date, manquent d'intérêt pour les lecteurs de MM. Rochefort, Cassagnac, John Lemoine, J.-J. Weiss et Spuller. Nous restons d'une froideur de glace, deux ans avant le centenaire de l'*immortelle* Révolution, devant ces épigrammes pétries d'allusions, qui semblent dater du Parlement Maupeou ou de la présidence de Mathieu Molé : à lire ces méchancetés entortillées dans de savantes et sonores périphrases, on ne sait s'il s'agit de d'Aiguillon ou de Chabrol, de Particelli d'Émery ou de Ravez, du préfet de police Delavau ou duc de la Vrillière ; la ressemblance avec le 18^e siècle s'accroît quand on arrive à ces calomnies atroces contre les Jésuites, misérable héritage d'infamies, légué à Montlosier par la Chalotais. Quant à la versification, elle est facile, trop facile même, monotone dans son impatientante élégance, souvent soporifique ou bizarre. Quelques silhouettes de députés sont tracées d'une main légère :

C'est Berthier, député de la Seine et du Tibre ;
 Sa vigueur, de la droite entretient l'équilibre,
 Et d'un projet de loi quand il fait l'examen,
 Il se signe à l'exorde et finit par amen.
 Vertueux député ! si jamais tu composes
 Des vers assaisonnés d'encens, d'ail et de roses,
 Tu seras Marcellus !

Nulle part le cœur ne parle au cœur ; partout la tonitruante banalité phocéenne ! La gendarmerie et la police ont cependant inspiré les deux Castor et Pollux de la satire : leur description de ces messieurs *de la sûreté* n'a rien perdu de son piquant :

Là sont des inspecteurs cent fois débaptisés,
 Des gendarmes subtils en hommes déguisés,
 Des marchands doucereux, de faux légionnaires,
 Des vétérans de l'ordre ou des surnuméraires :
 La plupart, descendus du fatal échelon,
 Sous la casaque rouge ont brillé dans Toulon ;
 Et leur main quelquefois à l'aspirant novice
 Découvre avec orgueil leurs états de service ;
 Ils ont un chef suprême, et ce despote noir,
 A son petit lever les mande en son manoir ;
 Aussi les voyons-nous, un rapport sur les lèvres,
 Errer chaque matin sur le quai des Orfèvres.
 Qui le croirait à voir leurs habits en lambeaux ?
 L'État doit son salut à leurs procès-verbaux ;
 Au service public leurs têtes sont blanchies ;
 Ils sont les arcs-boutants des vieilles monarchies ;
 Et cet ingrat public, étrange iniquité !
 Du titre de mouchards flétrit leur dignité !

Aucuns, jadis, ont comparé la *Villéiade* au *Lutrin* !
 L'assimilation est blasphématoire : la *vis comica*, on l'a
 dit avec raison, est, dans le premier de ces poèmes,
 inhérente au nom des personnages ; que serait-ce de la
 charmante épopée de Despréaux, si tout son mérite
 était attaché aux noms de Dodillon et de Gaillarbois ?
 La *Villéiade* n'est qu'une œuvre de parti ; le *Lutrin*,
 malgré son fade vernis de jansénisme, reste un chef-
 d'œuvre de versification, de goût, de réserve dans
 l'expression de la pensée, de fine, attique et joyeuse
 plaisanterie.

Comme Boileau, Lafontaine eut ses imitateurs, dont
 le plus remarquable, vers 1820, fut Arnault, l'auteur de
Marius à Minturnes ; le bonhomme n'eût-il pas
 applaudi à la leçon morale contenue dans ces jolis
 vers ?

Sans ami comme sans famille,
 Ici-bas vivre en étranger ;
 Se retirer dans sa coquille
 Au signal du moindre danger ;

S'aimer d'une amitié sans bornes,
 De soi seul emplir sa maison ;
 En sortir suivant la saison
 Pour faire à son prochain les cornes ;
 Signaler ses pas destructeurs
 Par les traces les plus impures ;
 Outrager les plus tendres fleurs
 Par ses baisers ou ses morsures ;
 Enfin, chez soi comme en prison
 Vieillir, de jour en jour plus triste,
 C'est l'histoire de l'égoïste
 Et celle du colimaçon.

Nous ferons nos adieux à la poésie en empruntant à la *Divine Épopée* (1) de Soumet ce passage véritablement poétique, et que plus d'une mère, croyons-nous, ne pourra lire sans une poignante émotion :

LES ENFANTS AU CIEL.

Oh ! parmi tous les cieux que réjouit Marie,
 Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
 De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
 Dont le front eut à peine un rayon de soleil,
 Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure,
 Élus pour qui l'exil ne dura pas une heure,
 Qui sont victorieux sans avoir combattu
 Et pour qui l'innocence est plus que la vertu,
 Dont le pied rose et nu n'a pas touché nos fanges,
 Qui ne sont pas des saints, qui ne sont pas des anges,
 Qui n'ont pas dit : « Ma mère ! » à leurs mères en deuil,
 Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil.

(1) Voici la donnée de ce poème : « L'orgueil de Satan a lutté contre DIEU, qui l'a vaincu ; l'orgueil de l'homme a lâché le sceptre de Satan, qui a lâché le sceptre du mal ; Satan, déjà dépossédé par ses remords, pleure, avec sa chute, qui l'a fait roi, celle de ce fatal usurpateur qui tombe sur le trône en croyant y monter. L'homme a remplacé l'archange rebelle, et quand le Fils de DIEU gravit sur son Calvaire infernal, c'est encore l'homme qu'il veut sauver, ce frère coupable dont il a porté la chair et les douleurs, dont il a tout connu, excepté le péché. C'est le salut de l'homme, qu'il complète par ce renouvellement de martyr, et l'homme entraîne dans sa rédemption l'ange absous de ses premiers combats par ses dernières défaites. » (J. Lefèvre Deumier.)

Sous les arbres de nard, d'aloès et de baume,
 Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
 Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit
 Au doux lait virginal dont le flot le nourrit,
 Un enfant chaque fleur de la sainte corbeille,
 Chaque étoile un enfant, un enfant chaque abeille.
 Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants ;
 L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants,
 Plus beaux que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
 Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
 Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieu d'oiseaux,
 Quand le zéphir d'Éden balance leurs berceaux
 Et que leur tête blonde, et charmante, et sereine,
 Se tourne avec orgueil du côté de la reine ;
 Car la reine est leur mère ; oui, celle que leurs yeux,
 En se fermant au jour, ont rencontrée aux cieux.
 Mais lorsque vient à vous, enfants ! cette autre mère
 A qui votre naissance ici-bas fut amère,
 Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux,
 Votre front caressé s'endort sur ses genoux ;
 Sous ses baisers heureux votre bouche se pose,
 Votre béatitude entre ses bras repose,
 Et, même au Paradis, rien n'est plus gracieux
 Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.

Ce chapitre finira comme tout finit en France, par
 une chanson ; la chanson des *Gendarmes*, chantée par
 Odry, faisait rage en 1826 :

PREMIÈRE STROPHE.

Y avait un' fois cinq, six gendarmes,
 Qu'avaient de bons rhum's de cerveaux ;
 Il s'en va chez des épiciers
 Pour avoir de la bonn'régliste ;
 L'épicier donn' des morceaux d'bois
 Qu'étaient pas sucrés du tout,
 Puis il leur dit : « Sucez-moi ça,
 Vous m'en direz des bonn' nouvelles. »

SECONDE STROPHE :

Les bons gendarm's suce et resuce
 Le morceau de bois qu'est pas sucré,

Puis il s'en va chez l'épicier :
« Épicier, tu nous as trompés. »
L'épicier prend les morceaux d'bois,
Il les fourr'dans la castonnade ;
Les bons gendarm's n'a plus eu d'rhumés,
Ils ont vécu en bonne intelligence !

Cedite, romani scriptores ; cedite, Graii !

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LE ROMANTISME. — Ses diverses définitions. — Ses adversaires. (Viennet. Pellet.) — La Tragédie et le Drame. — Le Fiancé sans bas. — Othello, (par A. de Vigny.) — Marino Faliero. (Delavigne). — Henri III. (A. Dumas.) — Tres mundani. — Cromwel. (V. Hugo.) — Hernani, (V. Hugo.) — Parodie d'Hernani. — Christine à Fontainebleau. (A. Dumas.) — Quelques mots sur les réformes de l'École romantique.

C'est en Allemagne que l'on assiste à la première apparition du mouvement d'idées appelé romantisme. Il naît le jour où Gotsched voit son influence compromise et son école attaquée, alors que l'imitation de la littérature française est abandonnée pour une littérature foncièrement nationale ; les véritables chefs en sont Goëthe avec son *Goetz de Berlichingen*, où il met en scène le moyen âge et le St-Empire, et Musesæus, le conteur qui ressuscite les légendes germaniques. Le romantisme fut donc un précieux auxiliaire pour les Allemands dans leur lutte contre la France au commencement de ce siècle : le vieux Barberousse les consolait du moderne César (1).

A commencer par Ste-Beuve, tous les critiques ont reculé devant la tâche de fixer l'origine du romantisme ; on a reporté à M^{me} de Staël l'honneur d'avoir inventé le nom, sinon la chose. Peu importe le nom, mais quelle est la nature de la chose ? Au début, le mot romantisme, suivant l'étymologie, a été appliqué à la description préoccupée surtout de l'exactitude,

(1) Cf. Heinrich, *Hist. de la Litt. allemande*, III, 216.

jalouse de la réalité, ou, si l'on préfère, du réalisme des traits, par opposition à la description vague, artificielle, conventionnelle, qui avait défiguré, affaibli, affadi notre poésie de l'âge classique. Un site romantique, disent les vocabulaires, est celui qui est propre à faire des descriptions susceptibles d'intéresser, de frapper, d'attacher l'imagination. Par une dérivation qui se comprend, en vertu d'une extension fatale, le nom de romantique fut donné au genre de littérature qui mettait au premier rang des qualités de style, le souci de l'image concrète, la représentation de la nature physique. Or, V. Hugo, lyrique, qu'est-il, (excepté dans les *Feuilles d'Automne*,) qu'un incomparable peintre des choses extérieures ?

Plus tard, évidemment, le sens du mot s'élargit. Pouvait-il en être autrement ? Lorsque nous venons d'être ou frappés d'un coup terrible, ou victimes d'une immense catastrophe, aussitôt qu'il nous est permis de reprendre le libre usage de notre réflexion, notre pensée s'attache aux causes qui ont amené le mal dont nous avons souffert ; nous poursuivons d'une impitoyable haine les vices qui ont eu pour conséquence des excès sans nom ; l'instinct de la conservation nous pousse à étreindre, de toutes nos forces, ces principes et ces croyances dont la disparition momentanée a été l'occasion de tant de ruines amoncelées, de tant de flots de sang répandu. Or, ce qui avait précédé logiquement et rationnellement amené la Révolution française, c'est l'éclipse de la religion et de la monarchie. Rien d'étonnant à ce que, dès l'aurore d'un ordre de choses nouveau, l'âme humaine se soit rejetée avec une pieuse confiance vers ces deux palladium de la paix morale.

Une cause surtout semblait devoir jeter une grande confusion dans la littérature, c'est la confusion même

des éléments dont se composait la société ; deux races étaient en présence, les émigrés et les jacobins, les vainqueurs et les vaincus, ici Coblentz, là Marengo, ici le souvenir du duc d'Enghien, là le spectre du maréchal Ney, ici les nobles spoliés, là les acquéreurs de biens nationaux, ici Courier, là Joseph de Maistre, ici la chambre introuvable, là Foy, Manuel et Grégoire, ici les fils de Voltaire et de Rousseau, là les chevaleresques et pieux survivants de Quiberon. Par-dessus tout planait la tristesse, on avait tant souffert ! La liberté humaine avait été si durement refoulée par la tyrannie de Robespierre et l'absolutisme de Napoléon !

Ces complications dans l'organisation sociale expliquent les contradictions que nous offre l'histoire de la littérature : par exemple, s'est-on assez appesanti sur ce double fait, en apparence inexplicable, qui nous montre les partisans les plus fougueux du romantisme arborant le drapeau de la monarchie héréditaire et absolue, alors que les défenseurs de la forme classique, ces soutiens de la tradition littéraire, étaient recrutés parmi les adeptes les plus fervents de la propagande révolutionnaire ?

Qu'est-ce donc que cette antithèse entre le romantisme et le classicisme, entre la révolution littéraire et la routine ? Faut-il entendre par romantisme toute modification hardie, toute forme nouvelle destinée, à la suite d'une lente mais sûre élaboration, à devenir classique à son tour ? En adoptant ce point de vue, le marotisme, par exemple, serait une des diverses manifestations du romantisme. En effet, le marotisme n'existe pas d'une existence absolue, il est exclusivement par rapport au sujet qui le pense ; loin d'être absolu, il se déplace sans cesse ; il n'est pas, il est perpétuellement en voie de se faire ; il n'est pas particulier au français, on le retrouve dans toutes les litté-

ratures. Un exemple suffira : le style d'Ennius dut constituer pour Virgile une école analogue à celle que représenta Marot aux yeux de Jean-Baptiste Rousseau. C'est en s'appuyant sur ces considérations qu'on arrive à s'expliquer la vérité relative de cet aphorisme banal dans sa vulgarité : Villon est le véritable créateur du marotisme. Développons notre pensée : le marotisme (lisez romantisme) existait pour Villon dans Jehan de Meung et Rutebœuf ; avant ces deux poètes, et à leurs yeux, dans Théroulde ; Malherbe voit le marotisme dans Ronsard ; la Bruyère peut le signaler dans Théophile et Voiture ; nous, au 19^e siècle, nous le soulignons et l'admirons dans Lafontaine. Le marotisme proprement dit n'est donc que l'ensemble des caractères généraux artificiellement produits par la distance des temps et la variété des époques.

Le romantisme pur présente cette différence avec le marotisme qu'il fut signalé et dénoncé dès son apparition. Aussitôt qu'il commence à poindre sous l'Empire, il reçoit son nom de baptême. Mais, fixés sur ce point, les assistants ne l'étaient pas sur les origines et le caractère du filleul de Corinne ; les uns, nous venons de le voir, tenaient pour romantisme tout ce qui était nouveau.

Cette théorie contient sa part de vérité, mais la prendre à la lettre serait périlleux. Le très érudit mais paradoxal M. Deschanel semble ne pas avoir complètement échappé à cette préoccupation, lui qui voit le romantisme à tous les âges de la littérature ! N'est-ce pas s'exposer à faire sourire que de constater des velléités, plus que cela, des manifestations sérieuses, suivies, de romantisme sous Louis XIV ? Assurément, aux 17^e et 18^e siècles, il y a eu des tentatives, des innovations, comparables, analogues tout au moins, aux réformes que devait opérer l'École de 1820 ; mais

ces essais sont restés isolés, ils n'ont pas été coordonnés, systématisés, érigés en un code pareil à la Préface de Cromwel ; ils constituent une exception, et leur influence n'est nullement appréciable. Voltaire sera-t-il un vrai romantique parce qu'il a chassé de la scène les petits-maitres qui l'encombraient, et donné à Polyeucte et la toge et le cothurne du Romain au lieu de l'habit français et de l'épée à verrouil qu'ils avaient portés jusqu'alors ? Du Belloy, parce qu'il a chanté Eustache de St-Pierre au lieu de nous représenter, pour la millième fois, la barbe solennelle du roi Agamemnon ? On donne une entorse à l'épithète *romantique* lorsqu'on l'identifie avec le mot *nouveau*. Virgile a fait une innovation quand il a perfectionné le rythme de Lucrèce ; il ne viendra à personne l'idée de voir un adepte du romantisme dans le classique des classiques. Racine, substituant la peinture et le triomphe de la passion à la peinture et au triomphe de l'héroïsme tel qu'il avait été dépeint dans *Horace* et le *Cid*, était, lui aussi, révolutionnaire à sa façon. Qui voudrait se jouer des termes et changer leur acception ordinaire, en faisant de Racine un précurseur de V. Hugo ? C'est pure querelle de mots.

Faut-il entendre par romantisme l'école qui, la première, avait introduit le grotesque dans la littérature ? Ce serait le comble de l'outrecuidance d'affirmer que les grands classiques n'ont jamais, dans leurs œuvres, fait une place à la laideur, à l'élément hideux, au bizarre, à l'extravagant. Le grotesque ne se rencontrerait que dans Shakspeare et Hugo ! On n'a pas cependant oublié le passage où Homère nous montre Vulcain, « *l'illustre boiteux des deux jambes,* » trottinant avec de joyeux déhanchements, courant à perdre haleine pour servir à boire aux dieux de l'Olympe. Thersite n'est-il pas l'être difforme par excellence ?

Pendant que les autres Grecs sont placés à leur rang, « Thersite caquette sans mesure, il sait mille expressions malhonnêtes pour insulter les rois. C'est le plus laid de ceux qui vinrent sous Ilion, il est bancroche, boîteux ; ses épaules voûtées se rencontrent sur sa poitrine, et sur sa tête en pain de sucre flottent quelques poils rares (1). »

Dans le drame satirique d'Euripide, la peur ne rend-elle pas grotesques les compagnons d'Ulysse, moins grotesques cependant que Polyphème ? Ce cyclope est le type réussi du mécréant, du *saucissonnier*, du libre-penseur chez les païens : lorsqu'il pleut, il se renferme dans son habitation bien solide, se couche sur le dos, se gorge de veau ou d'une autre viande, avale une amphore (quarante litres) de lait ; et quand Jupiter fait entendre son tonnerre, il lui répond comme un malotru (2), ne reconnaissant pour Jupiter, pour Dieu, que Messire Gaster, son ventre bien-aimé. Oublierons-nous ce gros maflu de Silène, avec sa figure d'ivrogne, son teint couperosé, ses yeux bouffis, son front qui éclate sous les fumées du vin bu la veille, sa chère bouteille à l'anse usée, dont il ne se sépare jamais, même en dormant ? Ce bonhomme chauve, au nez retroussé, à la corpulence charnue, à la couronne de lierre qu'il porte crânement sur l'oreille, cette caricature ambulante, ce roi des grotesques, c'est lui que Virgile à chanté dans sa sixième églogue.

Ne mérite-t-il pas de figurer dans cette galerie de *phénomènes*, le vieillard dépeint par Juvénal ? Qu'il est repoussant, cet octogénaire ! Son visage est difforme, méconnaissable ; sa peau est un vrai cuir, ses joues retombent flasques, il a plus de rides qu'une vieille guenon des côtes d'Afrique ; lorsqu'il parle, ses

(1) *Iliade*, II, 211.

(2) *πέπλον κρούω*, 327 κ. τ. λ.

lèvres tremblotent, son crâne est luisant, et, comme aux petits enfants, son nez suinte toujours. Pas une dent à la mâchoire pour manger son pain ! Il est sourd à ne pas entendre une armée de trompettes ; il faut que son esclave lui beugle à l'oreille l'heure qu'il est. Celui-ci, qui a perdu les deux yeux, est jaloux des borgnes. Quand la table est dressée, cet autre ne peut plus qu'ouvrir la bouche, la tenir béante, comme le petit de l'hirondelle qui attend sa becquée ; toujours froid comme glace, il ne connaît plus de chaleur que celle de la fièvre (1).

Ces exemples suffisent pour démontrer que le romantisme n'a pas le privilège de l'emploi du grotesque.

Faut-il entendre par romantisme un simple problème de mécanique poétique, portant sur l'enrichissement de la rime, la mobilité de la césure, l'accélération dans l'allure de l'alexandrin ? A ce titre, Chénier serait le vrai chef de l'école ; il est vrai, comme l'a remarqué M. Al. Michiels, que l'on trouve dans Delille la plupart des hardiesses dont on attribue à tort la paternité à l'auteur de la *Jeune Captive*. Pourquoi La Fontaine n'aurait-il pas plus de droits encore à revendiquer le titre et la gloire d'initiateur, d'inspirateur, le nom d'Homère du romantisme, lui qui, sauf ce qui concerne la rime, chez lui souvent négligée, a donné de nombreux exemples des modifications apportées par l'École de 1823-1829 dans la structure intime du vers ? Si l'on voulait remonter plus haut, on reconnaîtrait aisément un ancêtre authentique dans Régnier, si prisé des Gautier et des Musset. Ronsard a été le dieu adoré du Cénacle. Marot et Villon ne sont-ils pas, eux aussi, des courtisans de la rime riche, des maîtres dans la science de la versification, et n'ont-ils pas, sur certains points, pressenti et devancé Hugo et sa pléiade ? En se pla-

(1) *Febre callet sola .. » Sat. X.*

çant au même point de vue, on arriverait à proclamer comme le plus grand des romantiques le classique latin, Horace, qui, tout d'un coup, fit pleuvoir un déluge de mètres inconnus à ses prédécesseurs : Horace introduit dans ses vers l'iambique dimètre, le dimètre hypercatalectique, le trimètre catalectique, l'iambique de cinq pieds, l'élégrambique, l'asclépiade, le trochaïque dimètre catalectique, l'aristophanien, le dactylico-trochaïque tétramètre, le choriambique dimètre, le choriambique pentamètre, l'archiloquien, le phérécratien, la strophe composée de deux alcaïques, d'un iambique dimètre hypermètre et d'un dactylico-trochaïque tétramètre, et plusieurs autres.

Là n'est donc pas encore la solution !

Est-il vrai que les classiques prennent leurs modèles, leurs formes et leurs couleurs dans la nature, dans le monde réel et sensible, tandis que les romantiques les cherchent dans le monde idéal et fantastique ? Si l'on admet, et l'opinion contraire ne semble pas facile à prouver, que l'auteur de l'*Odysée* et celui de l'*Énéide* sont des écrivains classiques, que dire du premier, qui nous parle des Sirènes, du second, qui nous entretient des Harpyes ? Ni les unes ni les autres n'appartiennent au monde réel. Au contraire, lorsque Shakspeare nous rapporte les discours de Brutus et d'Antoine, lorsque Byron nous décrit les angoisses du gladiateur dans l'arène, les auteurs de *Jules César* et de *Child-Harold*, ces deux romantiques incontestés, ne cherchent nullement leurs inspirations dans le monde fantastique.

Certains critiques, s'appuyant sur cette assertion, longtemps considérée comme un axiôme, que la littérature est l'expression de la société, admettent qu'à des formes nouvelles de la société conviennent des formes nouvelles en littérature ; de cette affirmation ils

déduisent la succession chronologique du classique, (convenant à la monarchie absolue,) et du romantique, (convenant à je ne sais quelle monarchie libérale.)

Les faits et l'histoire protestent contre une telle théorie, puisque les classiques sont libéraux et les romantiques ultra-royalistes : témoins Jouy et V. Hugo.

Un critique de valeur (1) prétend que la littérature romantique s'adresse surtout au cœur de l'homme, et que la littérature classique parle davantage à son imagination.

Mais c'est tout l'opposé ! Est-ce que Bossuet et Boileau ne parlent qu'à l'imagination ? Est-ce qu'ils ne se proposent pas surtout pour but de perfectionner l'homme ? Est-ce que les Hugo et les Lamartine ne s'adressent pas surtout, par leurs innombrables descriptions, aux facultés représentatives de l'homme ? Il semble difficile de reconnaître que les *Élévations sur les Mystères* et l'*Art poétique* concernent surtout l'imagination, et que les *Harmonies* et les *Orientales* parlent plus spécialement au cœur.

Un autre écrivain, plus sérieux, rapporte l'élément romantique aux descriptions de la nature faites en vue de refléter la nature intérieure de l'homme. En termes plus simples, il affirme que cette variété de la mélancolie qui prend le monde extérieur à témoin de ses désenchantements, date surtout de l'apparition du romantisme.

Ici, les réfutations abondent au point d'en être embarrassantes. L'expression de ce sentiment se retrouve chez les anciens aussi souvent, peut-être, que chez les modernes. A quoi bon citer Job, Héraclite, Lucrèce, Virgile, Ovide ? Ce serait s'exposer à copier certain chapitre bien connu du *Génie du Christianisme*. Contentons-nous de quelques vers d'Euripide, qui expriment avec force le rapport entre la douleur de l'âme et les

(1) Cf. Cyprien Desmarais,

phénomènes de la nature : emmenées en captivité, de jeunes Troyennes déplorent la ruine d'Ilion et le triste sort qui les attend :

« Pour toi, ô Ilion, ma patrie, tu ne seras plus dite la ville inexpugnable, tant est épaisse la nuée de Grecs qui t'obscurcit, de ces Grecs qui t'ont ravagée de leurs lances ! Tu as vu raser ta couronne de tours, et la noire fumée souiller tes débris, malheureuse, d'une tache lamentable. Je n'entrerai plus dans tes murs. *C'est au milieu de la nuit que je succombai, à l'heure qui suit le repas du soir, quand un doux sommeil se répand sur les yeux...* » (1)

Rien de plus expressif que l'antithèse entre ces explosions du désespoir et la peinture du calme que l'on goûte à ce moment de la journée où l'on oublie les préoccupations de la vie matérielle, dans l'agréable somnolence qui précède le sommeil de la nuit.

Cette adéquation entre l'âme et la nature se retrouve dans mainte page de Rousseau ; quand il raconte ses promenades sur le lac de Bienne, et qu'il analyse le vague de ses rêveries, ne se montre-t-il pas, pour les dispositions morales, en harmonie parfaite avec le spectacle qui l'entoure ?

« Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. »

Le romantisme est-il, comme l'a insinué Sainte-Beuve, une sorte de prolongement, la continuation même du genre de poésie cultivé, mis en honneur par A. Chénier ?

(1) Cf. Hécube, *Σὸ μὲν, ὦ πατρίς* Ιλιάς... (vers 886 κ. τ. λ.)

On a vu que le romantisme emprunte ses inspirations au catholicisme ; or, le poète des *Iambes* est païen par les goûts, le style, la nature des idées et le choix des images. Tandis que les adeptes de la nouvelle école se reportent avec une faveur marquée vers le moyen âge, dont ils exaltent, en les adoptant, les institutions et les croyances théocratiques, on a noté dans Chénier l'amour des plaisirs matériels poussé jusqu'à une sorte de fureur sauvage, un fanatisme anti-religieux, des convictions panthéistes, qu'il affirme dans son *Hermès*, une implacable haine contre le clergé, l'apologie du suicide. Il n'est et ne peut être de dissemblance plus fortement accusée. Allez donc trouver un point commun entre Jupiter et Grégoire VII, entre Anacréon et la Genèse, entre la bestialité épicurienne et le mysticisme de saint Bonaventure !

Devons-nous admettre la définition de M^{me} de Staël : « Le mot de romantique a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. »

Dans cette hypothèse, la poésie romantique serait chrétienne d'origine, ce qui laisse à supposer que la poésie classique serait un fruit du polythéisme. En 1810, époque de la publication de l'*Allemagne*, la fantasmagorie de l'Olympe et du Parnasse commençait à s'user ; si l'on en juge par les manifestations extérieures, la piété des fidèles n'était en rien refroidie, mais que de germes de destruction, que de signes de lassitude, que d'indices de scepticisme ! Esménard, Fontanes, Delille sont les grands-prêtres de ces vieilles idoles, mais ces nouveaux augures semblent eux-mêmes en être arrivés à ne plus pouvoir se regarder sans rire. N'est-ce pas Desmoustiers qui dépeint une séance de l'Olympe en ces vers irrévérencieux :

Sur un trône resplendissant,
 D'abord le maître du tonnerre,
 Mouchant trois fois, trois fois toussant,
 Débite d'un air imposant
 Un beau rapport qu'il a fait faire
 Par Apollon, son secrétaire ;
 Puis Junon, d'un ton aigre et doux,
 Le contredit à l'ordinaire ;
 Alors Neptune, son beau-frère,
 Racommode les deux époux.
 En sa qualité de grand'mère,
 Vesta prend un ton débonnaire
 Pour opiner. Mars la fait taire,
 Et d'un seul mot sabre l'affaire
 Sur laquelle on délibérait.
 Vulcain veut rompre le silence ;
 Mais Vénus, avec nonchalance,
 Lui dit : Vous êtes un bêtêt ;
 Puis, d'un regard de complaisance,
 Flattant Jupin, dicte l'arrêt
 Que Mercure écrit tout d'un trait,
 Et qu'ils avaient dicté d'avance.
 Diane en murmure en secret,
 Cérès rougit d'impatience,
 Tandis qu'enrageant en silence,
 Minerve opine du bonnet.

L'auteur de la *Belle-Hélène* n'a pas fait, n'a pas dit autre chose. Mais ce n'est pas Offenbach qui a tué les dieux païens : c'est Desmoutiers, après Scarron, à la date de 1801. Le grand Pan est bien mort ! Il fallait un nouveau merveilleux, et l'honneur de le faire connaître, d'en démontrer l'incontestable supériorité morale, était réservé à l'auteur des *Martyrs*, qui donna la vogue aux scènes tirées du christianisme et remit en honneur le moyen âge. Raynouard et Creuzé de Lesser (1) suivirent ; celui-ci publia, en 1811, les poèmes de *la Table Ronde*, d'*Amadis*, de *Roland* ; les Iphigénie et les Achille cèdent la place aux Tristan et aux Iseult

(1) 1771-1839. Fut préfet sous l'Empire.

les Oreste et les Erynnies à Lancelot et à Genièvre.

Ici se présente une question des plus graves : en remontant au moyen âge, le romantisme ne nous rendait-il pas nos éléments autochthones, ne nous donnait-il pas enfin une littérature nationale ? Car, il faut en faire l'aveu, notre littérature aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, avait été gréco-latine, exotique, toute d'emprunt, artificielle. La Renaissance aurait donc été une erreur, que dis-je ? une duperie. Eh quoi ! chez un peuple tout imprégné de christianisme, un art païen, une littérature païenne ? La disparate est au moins étrange. Ce n'est pas le moment de se demander si la pacifique invasion de l'Occident par les savants de Constantinople fut suivie de plus d'inconvénients que d'avantages ; on constatera seulement la difficulté que rencontraient les romantiques dans les premières années du XIX^e siècle, lorsqu'ils voulurent ramener le moyen âge avec ses croyances naïves, ses élans, sa foi, son séraphisme éthéré : la génération à laquelle ils s'adressaient avait été abruti par la Terreur, pourrie par le Directoire ; elle était, à peu près, baillonnée par les agents de Savary ; sceptique, indifférente, incrédule, elle faisait ses délices de la *Guerre des Dieux*, de *Faublas* et des crudités de Pigault-Lebrun. Les troubadours allaient se trouver bien dépaysés ! De là le caractère factice du romantisme : il apporte un procédé littéraire nouveau, mais il constitue une question de forme, plutôt qu'il n'apporte une modification bien profonde dans les idées. Quand cette levée de boucliers se produisit, sous la Restauration, on juge avec quel empressement sympathique elle fut accueillie et secondée par le gouvernement, qui voyait dans ces jeunes recrues enthousiastes de la vieille monarchie les plus inattendus comme les plus utiles des auxiliaires. « Le romantisme français, qui, d'après ses premiers débuts dans la voie des réfor-

mes, *aurait dû être l'allié de la Révolution*, se mit, à l'exemple de l'école romantique allemande, en opposition directe avec ce grand intermède de l'époque, et suivit le chemin de la réaction (1). »

Mais faut-il ne voir dans le romantisme qu'une marche rétrograde vers des époques disparues, en même temps que la manifestation bruyante d'une adhésion absolue au système politique inauguré après 1815 ? On a, au point de vue littéraire, dans la sphère de la pensée pure, signalé la prédominance des influences du Nord sur celles du Midi. En se séparant avec éclat du système classique, le romantisme aurait dû, ce semble, ne pas commettre la même erreur que son adversaire ; il était tenu d'éviter avec soin l'imitation, cet aveu d'infériorité, le calque, cette abdication morale. Or, le romantisme se prit d'une admiration sans bornes pour les écrivains de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Allemagne. Jusqu'alors on avait imité Sophocle, Homère, Virgile, Horace ; on imitera dorénavant Schiller, Goëthe, Shakspeare, Ossian. Où est l'avantage ? Les jeunes gens, avec la candeur désintéressée de leur âge, se ruèrent avec une sorte de furie sur les théâtres étrangers, les drames de Shakspeare, traduits en 1776 par Letourneur, revus par Guizot ; sur les drames de Schiller, traduits par Barante ; sur les poèmes de Byron, traduits par une société de gens de lettres ; sur Ossian, ce faux bonhomme forgé de pied en cap par un habile entrepreneur de pastiches, Macpherson, et solennellement périodé par Ducis et Baour ; les Lackistes, Wortworth et Coleridge, battirent leur plein, et assistèrent à l'apothéose de leurs poésies lyriques remplies de rêvasseries si insupportables, que la lecture d'Young lui-même paraît, en comparaison, comme une com-

(1) Cf. Gervinus. *Hist. du XIX^e Siècle*, tome XIX, page 151. (Traduction Minssen.)

mutation de peine ; dans les revues, les journaux, les conversations, on n'entend parler que du *poor Yorick*, du torrent d'Ophélie, du mouchoir de Desdémone, de l'alouette de Roméo, de la tache de sang de lady Macbeth, des folies de Caliban, de la bedaine de Falstaff, des revendications sociales de Charles Moor, de la sagesse de Posa, du républicanisme de Guillaume Tell, de Caïn et de Manfred. Quant à Ossian, son seul nom provoque des transports qui ressemblent à la démence : Bonaparte l'avait aimé, à ce que disait Talleyrand, le baron Gérard l'avait peint ; ce fut une épidémie de mandolines, de torrents, de nénuphars, de brumes, de bruyères, d'Oscars et de Malvinas. La caractéristique de cette littérature septentrionale est la tristesse, l'ennui chronique, constitutionnel, aigu, lancinant, sans motif, sans cause et sans issue possible ; il ne se peut rien imaginer de plus dolent, de plus ruisselant de désespérance ; ces braves guerriers qui incarnent les anciens temps, ces bardes gaéliques, ces fils et petits-fils de Fingal vivent au milieu des pins de la montagne, s'assiéent près des torrents, et pleurent à fendre les rochers voisins. Ossian en particulier donna le ton à un nombre incalculable de soi-disants poètes, et, entre autres, à Baour, qui fut un jour assez bien inspiré, lorsqu'il rendit en vers français un peu trop retentissants, (c'est toujours *le Tasse de Toulouse*,) l'hymne célèbre au soleil :

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
 Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
 Abandonna l'espace à ton rapide essor,
 Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
 Nul astre à tes côtés ne lève un front rival ;
 Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent ;
 La lune, devant toi, fuit d'un pas inégal,
 Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
 Sous les coups réunis de l'âge et des autans,

Tombe du haut sapin la tête échevelée ;
 Le mont même, le mont, assailli par le temps,
 Du poids de ses débris écrase la vallée ;...
 Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
 Quand les vents font rouler au milieu des éclairs
 Le char retentissant qui porte le tonnerre,
 Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
 Hélas ! depuis longtemps tes rayons glorieux
 Ne viennent plus frapper ma débile paupière !
 Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
 Tu verses sur la plaine un océan de feux,
 Soit que, vers l'Occident, le cortège des ombres
 Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
 T'enferment dans le sein d'une unique prison !
 Mais peut-être, ô Soleil ! tu n'as qu'une saison ;
 Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
 Un jour tu subiras notre commun destin ;
 Tu seras insensible à la voix du matin,
 Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Pour être sacré poète, il convient désormais de faire sans cesse revenir les mots suivants : linceul, squelette, tombeau, génie des cavernes, ossements, charnier, lampe sépulcrale, sabbat, cadavres putréfiés, revenants, fantômes, larves, sorcières, lémures, feux-follets, vers de terre, sans parler du roi des Aulnes et de Méphistophélès.

Ah ! reviens vite pour remplacer cette nomenclature nauséabonde, Poésie musquée et pomponnée des beaux esprits du XVIII^e siècle, Poésie de Cubière, de Bernin, de Dorat ! Remettons sous nos yeux des objets appétissants, quelque chose qui sourie, qui sente le matin, la fraîcheur, la santé et la vie. Saluons, comme des amis dont nous avons eu tort de nous séparer, le zéphyr et ses caresses, Pomone et ses trésors, le printemps et sa guirlande,

Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
 Tibur et ses cascates, Cypris et sa cour, Pœstum et ses odorants bouquets, l'Eurotas et ses roseaux, Cérès,

Palès, Cybèle, Bacchus, toutes les divinités fécondantes et nourricières, et toi surtout, divine Aurore aux doigts de rose !

Avant d'entrer dans l'examen technique des différences qui séparent les deux systèmes, il ne semble pas inutile de dire quelques mots sur les principaux ouvrages suscités par cette polémique.

Le plus intraitable et le plus obstinément rétif des détracteurs de la jeune école fut, sans conteste, Viennet, (Jean Pons) (1). D'abord officier d'artillerie, il eut le courage, sous l'empire, de traîner aussi le boulet des lettres, et, après Waterloo, dit adieu à ses rallonges et à ses écouvillons pour se promener dans les bosquets du Pinde. En 1808, il rimait une épître où il engageait l'incrédule Morellet à ne pas se convertir, comme l'avait fait ce niais de Laharpe. Un judicieux critique (2) s'est moqué du style cacophonique de cet admirateur attardé de la *Henriade* :

C'est en vain qu'à ta secte on impute des crimes ;

En 1819, l'auteur mélodieux de *qu'à ta secte* fit un jour, dans Paris, la rencontre d'un Capucin. « Où suis-je ? que vois-je ? » s'écria l'ancien pointeur ; et il composa une épître fulgurante où il est surtout question de *la barbe crasseuse* du Capucin. S'adressant à ce pauvre religieux, il dit :

Fuyez donc et souffrez qu'aux rives de la France
Avec la liberté règne la tolérance !

Est-ce une gageure, ou, décidément, la haine de la religion rend-elle stupide ? Il se réclame de la tolérance, et il veut expulser les prêtres !

La même année vit paraître l'*Épître aux Muses*. Les

(1) 1777 1868.

(2) G. Seigneur, *Revue du Monde catholique*, 10 avril 1864.

artilleurs divisent les projectiles en *projectiles pleins* et en *projectiles creux* ; l'*Épître aux Muses* est de la seconde catégorie. Naturellement Viennet dirige son feu contre les novateurs :

Allons, Muses, debout ! faisons du romantique,
Extravaguons ensemble et narguons la critique.

Rien de plus difficile que d'expliquer le système en vogue, bien que les productions de ses plus remarquables représentants arrivent à leur « dixième édition. »

On ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut vous dire....

Cependant, après avoir bien réfléchi, voici à quelle définition l'auteur s'est arrêté :

C'est une vérité qui n'est point la nature ;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure ;
C'est la mélancolie et la mysticité,
C'est l'affectation de la naïveté ;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages ;
Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images...
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté,
Et moins on le comprend, plus on est enchanté.

Attaques bien bénignes, style bien prosaïque, accusations bien vagues !

Ne me citez donc plus Voltaire ni Racine ;
Ils n'avaient point reçu l'influence divine ;
Ils parlaient comme on parle, et leur style bien net
Peignait le cœur humain comme DIEU l'avait fait.

Théorie du romantisme :

Le romantique est libre et se moque des règles ;
Les chaînes, les barreaux sont-ils faits pour les aigles ?

Plus loin il vise le drame de Hugo :

Qu'un aveugle, un boîteux, un sourd, un cul-de-jatte,
Un héros dont le cou se perd sous l'omoplate,
Dans un drame bien noir s'introduise à propos,
Le parterre attendri poussera des sanglots.

Quant à la poésie épique, il renonce à prendre pour modèles

Homère, l'Arioste ou le chantre d'Armide ;
Le vieux goût les infecte, ils ont trop de raison ;
Je ne veux imiter que le sombre Milton.

Pourquoi frapper d'ostracisme le *Paradis perdu* ? De ce que l'*Illiade*, la *Jérusalem*, le *Roland* sont des chefs-d'œuvre, s'en suit-il, par une inévitable conséquence, que le *Paradis* soit une doublure de la *Pucelle* de Chapelain ? Voici le jugement du terrible canonnier sur Shakspeare :

Shakspeare est, dans ce genre, un poète sans prix ;
Quelle variété règne dans ses récits !
C'est tour à tour Sophocle et Térence et Paillasse ;
Nul ne fait mieux que lui parler la populace,
Ne passe avec plus d'art du sublime au bouffon...

Schiller, lui aussi, reçoit une bordée d'importance :

Qui n'a point lu Schiller n'a point connu l'horreur ;
Du tragique bourgeois il est le vrai modèle ;
De sa plume de fer le vitriol ruisselle ;
S'il n'agit sur les cœurs, il agit sur les nerfs.
C'est un vrai cauchemar qu'on a les yeux ouverts.
Il suffoque, et malheur aux petites maîtresses
Qui voudraient, sans éther, assister à ses pièces !

Enfin le satirique envoie les romantiques, « le maître excepté, » aux petites-maisons, et il termine en disant que, gagné par l'exemple, il veut escompter en lingots son immortalité, car il

Aime mieux être enfin un seigneur en nature,
Un Chapelain vivant qu'un Homère en peinture !

Dès l'invocation à la superbe *Calliope* et à la douce *Erato*, le poète s'était demandé s'il n'était pas urgent pour lui de rectifier son tir :

Quoi ! vous me regardez, et vos yeux secs et froids
 Semblent me demander *si je parle iroquois !*

Plus d'un lecteur de ces vers efflanqués n'osera pas, ne fût-ce que par politesse, répondre à la question du poète.

On est redevable (?) à Viennet d'un poème héroï-comique ; l'on ne devinerait jamais quel sujet inspira sa bonne humeur classique : il chanta, en vers aussi folâtres que possible, la guerre des Albigeois, le divorce d'Agnès de Méranie, la révolte des barons anglais contre Jean-sans-Terre, la Grande-Charte, et la journée de Bouvines ; c'est une épopée interminable ; des explorateurs hardis affirment qu'elle se compose de quinze mille vers, ce qui ferait croire qu'il faudrait environ soixante mille hommes pour la lire. Convaincu de l'insuffisance de Ronsard, il avait, c'est lui-même qui l'avoue, composé dix chants sur la *Franciade*, narcotique *irrésistible autant qu'inutile dans un siècle qui connaissait déjà le chloroforme*. On a aussi à lui reprocher des tragédie intitulées, dit-on, *Clovis, Achille, Placidie, les Incas, les Péruviens*, soit un abrégé de l'antiquité et des temps modernes, de l'Ancien et du Nouveau Monde ! La température descendit à faire éclater les baromètres !

Un autre champion du classicisme, Pellet, dit le barde des Vosges, entra en lice vers 1826 ; meilleur poète que Viennet, il ne réussit pas à désarçonner ses adversaires.

Après quelques plaisanteries saumâtres sur la religion catholique, force allusions de provincial lourdaud et de bel esprit arriéré aux Jésuites et à la dime, il représente les deux armées :

Les classiques, serrés autour de la bannière,
 Et portant pour écu quelque gros rudiment,
 En bataillon carré s'avancent hardiment.

Ils sont commandés par un chef dont l'auteur nous ébauche une description dont certains traits, d'un excessif réalisme (1), ne laissent pas d'être assez spirituels :

Dirai-je son pourpoint, de noir devenu gris ?
 Ses traits par la syntaxe et le jeûne amaigris ?
 De son corps élançé la charpente si nue,
 Et sa jambe, à la fois si grêle et si menuë,
 Que sa troupe semblait, quand sonnait le clairon,
 Moins suivre un général que les pas d'un héron ?

Il ne se gêne pas pour se moquer des vieux tenants de la règle : quel portrait que celui de ce guerrier classique !

On voit qu'il a séché sur maint et maint dilemme,
 Et que, plein d'Aristote, et mû d'un docte soin,
 Pour les trois unités il mourrait au besoin.

Veut-il se justifier d'avoir employé une expression trop vulgaire, il rappelle avec à-propos que le bon Homère ne recule pas devant les assimilations les plus hardies ; témoin Ulysse :

Homère le compare à des boudins trop gras
 Qui, pressés d'assouvir l'appétit des convives,
 Se retournent, saisis par des flammes trop vives (2).

Quelques traits sont amusants :

Il dit, et de Baour rajustant une strophe,
 Il fait voler dans l'air cette brusque apostrophe...

Cependant, au bruit de la querelle, comme jadis Neptune au fracas des vagues, Apollon s'éveille et

(1) Au bord de sa narine, et par elle ombragé,
 De poudre et de mucus prend un cône allongé.

(2) Cf. *Odyssée*, XX, 25 et seq. Ως δ' ὅτε γαστέρ' ἀνὴρ πολέος πυρὸς, κ. τ. λ.

Dugas-Montbel traduit : « Ainsi, sur le brasier ardent, un homme tourne de tous côtés un ventre d'animal rempli de graisse et de sang, qu'il se hâte de faire rôtir. » C'est le malicieux Perrault (*Parallèle des Anciens et des Modernes*) qui le premier a parlé de boudin.

jette son *quos ego* ; l'auteur du *Lutrin* aurait-il avoué cette peinture où l'on voit le dieu de l'harmonie qui,

... Passant à la hâte un bas, un caleçon,
S'empresse d'accourir d'où s'échappe le son ?

Apollon jette les yeux sur les adversaires, qui, en sa présence, n'osent plus faire aucun mouvement, et il s'écrie, après les avoir regardés :

Si j'en connais pas un, je veux être pendu !

Il en interroge quelques-uns, et certaines réponses pétillent de malice :

L'an passé j'accouchai d'un distique nouveau ;
Au trébuchet du goût pesant chaque tirade,
J'ai tenté l'acrostiche et rimé la charade,
Et, pour peu que mon pouls frappe à coups inégaux,
J'espère, l'an prochain, monter aux madrigaux.

Parmi les passages sévèrement versifiés, on citera le long portrait de l'un des chefs de l'école classique; à la distance de plus d'un demi-siècle, il n'est pas trop aisé de reconnaître des personnages assez effacés quand ils vivaient, et dont les linéaments caractéristiques sont à peine visibles aujourd'hui; il faudrait être le P. Caruel, F. Godefroy ou F. Brunetière, pour réussir à établir une distinction entre la manière, le *faire* d'Arnault, de Jouy, d'Étienne, d'Auger et de Suard, qui, après tout, n'avaient ni *faire* ni manière! Toutefois, on peut croire qu'il dépeint Lemercier quand, rapportant un prétendu jugement de Boileau sur ce poète, il dit :

Cet auteur... a du feu, des élans,
Ses vers sont quelquefois de verve étincelans ;
La vertu, sur son âme, exerce un noble empire ;
La liberté l'enflamme et son pays l'inspire...
Mais sa rime est commune et parfois négligée ;
De ses sons mal nourris l'oreille est affligée ;
Sa période est lourde et son nœud mal tissu.

L'entrevue du divin tueur de rats avec le coryphée du romantisme est racontée sur un ton moqueur, que Pellet regretta plus tard, quand il connut mieux V. Hugo :

Quel est-tu? — Moi? — Sans doute. — O Jourdain ! O Cédron!
 Mont Oreb, qui je suis?... Je suis l'enfant sublime,
 Élevé dans la foi du *piéton de Solyme*... (1)
 A propos, sais-tu bien quel est ce piéton-là ?
 As-tu lu ses *Martyrs*, *René*, son *Atala* ?

Et le poète continue à citer des passages de Châteaubriand, qu'il tourne en ridicule :

L'enfant naît, et la soif qui le tourmente est vive.
 Point de dents, nous dit-il, chez ce jeune convive,
 De crainte qu'il ne blesse (ô prodige éternel !)
 La coupe aux larges flancs du banquet maternel.

La conclusion du poète était pleine de sens en 1829, et n'est pas à dédaigner à la fin du siècle :

Voulez-vous empêcher le lecteur de dormir,
 Faites, sans adopter l'une ou l'autre routine
 Du classique à l'instar d'un certain Casimir,
 Du romantique enfin comme en fait Lamartine.

Au fond, Pellet est un tenant du classicisme.

Violente sur les autres points, la lutte atteignit les dernières limites de l'acharnement dans la question du théâtre :

Voici deux genres : la tragédie et le drame. Lequel représente le mieux la vie, lequel satisfait le plus aux conditions de l'art ?

La réponse à la première question n'est pas douteuse ; avec sa complexité d'action, sa multiplicité d'aspects, le drame est la plus exacte reproduction de cette vie humaine où se mêlent et se heurtent les éléments les plus opposés, plaisir et douleur, tristesse et

(1) Expression de Châteaubriand dans l'*Itinéraire*.

gaité, sublime et grotesque. Le ridicule côtoie sans cesse le grandiose.

Dans cette lamentable journée du 10 Août, Louis XVI fit preuve d'un grand courage et d'un remarquable sang-froid; l'arrière descendant des Louis XIV et des Henri IV, en se maintenant ainsi à la hauteur de ses aïeux, était sublime. Or, avant le commencement de l'attaque dirigée contre les Tuileries, il avait, écrasé de fatigue, pris quelques moments de repos; pendant son sommeil, sa tête s'était appuyée sur son fauteuil, et la frisure avait disparu; malgré la gravité de la situation, cet homme, avec ses cheveux bouffants d'un côté, aplatis de l'autre, était risible.

Quoi de plus souvent associé que les manifestations de la sensibilité, et l'indifférence, voulue et fortuite ?

Sur l'un des flancs du Righi, une mère et sa jeune fille contemplent un féérique spectacle, ces neiges éternelles, ces pics qui volent aux cieux. Soudain le pied manque à l'enfant, qui roule dans un précipice sous les yeux de sa malheureuse mère, devenue folle de douleur. Et là-bas, à quelques centaines de mètres, derrière un repli de terrain, dans un luxueux restaurant, des touristes jouent du cor, chantent des chansons joyeuses forment de bruyants quadrilles ! Les gémissements de la mère se marient aux ritournelles de l'orchestre !

Si l'on recherche une parfaite et complète reproduction du réel, de ce qui se passe, de ce qui est journallement et que nous pouvons, à chaque instant, observer et constater autour de nous, c'est le drame qui obtiendra nos préférences, et il ne pourra subsister aucune hésitation dans le choix entre *Phèdre* et *Hamlet*, *Andromaque* et *Othello*. Pour être conséquent avec ce principe, il faudra, sous prétexte que les puissants du monde veulent bien parfois descendre aux infimes vulgarités

de la conversation, sacrifier ce magnifique début d'*Iphigénie* :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ;
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide...

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Il faudra, en revanche, applaudir à ce dialogue de *Cromwell* :

CROMWELL.

Trick, fais-nous apporter de la bière, une pipe !

TRICK.

Ah ! milord veut fumer ?

CROMWELL.

J'entends qu'on me *dissipe*.
Je veux être un peu gai.

Au sublime monologue d'Auguste dans *Cinna*, il faudra substituer tel discours niaisement prétentieux de Cromwell ; on n'entendra plus :

Je suis maître de moi comme de l'univers,

mais on aura la satisfaction d'entendre le Protecteur répondre à une députation qui lui apporte une couronne :

Sur ce, nous prions DIEU, d'un cœur humble et soumis,
Qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, amis !
Nous vous avons montré notre âme tout entière,
Vous demandant pardon, pour dernière prière,
D'avoir un *jour si chaud* fait un *discours si long* !

La pirouette finale est bien conforme au caractère de ce Cromwell plaisantin que nous montre l'histoire. Un jour il jette un oreiller à la figure du général Ludlow, qui le lui renvoie par le même chemin ; quand il signe l'arrêt de mort de Charles I^{er}, il barbouille d'encre avec sa plume la figure de son collègue Martins. Une autre fois, il faisait bombance avec une société de joyeux amis, aussi hypocrites que lui-même, et ne savait où trouver le tire-bouchon, pour déboucher une bouteille d'un excellent vin de Constance ; on lui annonça qu'une députation de sectaires demandait une audience : « Dites-leur, répondit Cromwell, les lèvres pincées, que je *suis en quête du Seigneur*, et qu'il m'est impossible de les recevoir... Ces braves gens, ajouta le grotesque pitre, vont s'imaginer que je suis en quête du Seigneur alors que je suis seulement en quête du tire-bouchon ! »

Mais, encore une fois, on irait loin si l'on devait remplacer cette part de convention qui est la condition même de la tragédie classique, par la copie inintelligente et servile de la nature ; l'introduction sur la scène des détails où se ravale la vie matérielle entraînerait tout un remaniement des rôles principaux. Si l'acteur qui représente Cicéron n'a pas une loupe sur le nez, la pièce sera considérée comme mauvaise ? Mauvaise, la pièce où figurera un Henri IV qui ne serait pas atteint, aux extrémités inférieures, de cette moiteur odorante, gênante pour son entourage, surtout vers les feux de la Canicule, que l'histoire a signalée dans son étude physiologique de ce prince ? Ces détails de blanchissage et de garde-robe ne peuvent intéresser que des laquais. L'idéal seul nous transporte. Le grand Condé fût resté fort indifférent, et il n'eût, sans doute, pas versé ses larmes généreuses, si Corneille, au lieu de nous montrer un Auguste triomphant de sa vengeance par sa magna-

nimité, s'était contenté de le dépeindre tel qu'il fut, souple, mais lâche, habile, mais fourbe, vil et bas. Quand un poète nous donnera le Bonaparte de la campagne d'Égypte, sera-t-il indispensable qu'il nous le photographie avec son épaisse calotte de teigne granulée, amiantacée ou furfuracée ?

Qu'est-ce donc que la tragédie ? Schlegel a dit que la tragédie *grecque* se propose de réveiller en nous le sentiment de la dignité humaine en lui offrant des modèles héroïques ; ces actions grandioses qui se déroulent à nos regards nous confirment dans le sentiment que nous avons de la noblesse de notre origine, et par là s'explique cette satisfaction intime que nous éprouvons en assistant à l'explosion des poignantes douleurs dont la muse tragique se fait l'interprète. N'est-ce pas aussi le désir, avoué ou même inconscient, de retrouver, à travers le dédale des complications humaines, la trace mystérieuse d'une pensée supérieure, d'une toute-puissante volonté ? Envisagée sous ce double point de vue, la tragédie serait un genre essentiellement moral et religieux, d'où découlerait pour nous, avec l'irrécusable preuve de notre origine divine, l'irrécusable démonstration de la Providence.

Le drame *shakspearien* ne se propose point de si hautes visées : « C'est une succession d'actes et d'événements qui se déroulent immédiatement et crûment sous les yeux mêmes du spectateur, et qui naissent logiquement d'une situation fondamentale et du choc de passions dominantes et contradictoires. Il y a dans Othello un nombre infini d'incidents infiniment divers. Ils concourent tous vers le même but. Ils enveloppent tous, sous la variété de leurs formes, comme une éclosion inévitable, la fureur finale du More et le destin tragique de la patricienne de Venise.

» Qu'est-ce que le drame *racinien*, la tragédie classique

par excellence ? C'est l'analyse minutieuse des mouvements de l'âme, par trois ou quatre personnages principaux, dans la crise capitale de leur passion dominante ou de leur vie. Le spectateur n'assiste pas aux événements qui la préparent ; il n'assiste pas davantage aux actions qui la dénouent. Les uns se sont passés bien longtemps avant le moment du drame ; les autres sont perpétrés le plus souvent dans la coulisse. Mais leur réflexion sur le cœur de chaque personnage en scène est présente, vivante et poignante, et ce cœur s'ouvre et palpite jusqu'en ses replis les plus cachés devant le spectateur, qui perçoit à l'instant même l'effet nécessaire des événements et l'explication indubitable des actes. Non seulement, quoi qu'en ait dit M. Taine, la tragédie classique, pourvu que ce soit Racine, Corneille, ou à tout le moins Voltaire qui la manie, est une action et un drame, mais encore c'est le drame sous la forme la plus concentrée et par conséquent la plus saisissante. »

La citation est peu longue mais elle est de M. J.-J. Weiss. Quoi qu'en dise le spirituel écrivain, il n'est pas vrai que la *tragédie soit le drame* ; maintenons la différence des genres.

Que si l'on devait décider entre le drame et la tragédie, le choix serait des plus délicats. Si miraculeusement représenté qu'il soit par l'ensemble des créations de Shakspeare et de Schiller, le drame proprement dit pourrait-il lutter avec le théâtre d'un Eschyle, d'un Sophocle, d'un Euripide, d'un Corneille, d'un Racine ? Ici c'est *Polyeucte, le Cid, Horace, Cinna, Athalie, Britannicus, Andromaque, Phèdre, Iphigénie, Œdipe roi, Électre, Antigone, Philoctète, les sept chefs contre Thèbes, Prométhée, les Euménides, les Perses, Alceste, les deux Iphigénie, Hippolyte porte-couronnes, Médée* ; là, *Richard III, Henri VIII, Macbeth, Roméo, le roi Lear, Othello Hamlet, le marchand de Venise, Jules*

César, le Faust, Gœtz de Berlichingen, Egmont, les Brigands, Fiesque, don Carlos, Wallenstein, Marie Stuart et Jeanne-d'Arc. On le voit, le défilé est imposant, et les forces semblent de nature à se balancer. Où sera le camp vainqueur? Devine si tu peux, et choisis.... entre ces personnages grandioses agités par la passion, bourrelés par le remords, aveuglés par la haine, torturés par la jalousie, enivrés par la vengeance, et qui sont aussi nombreux, dirait Homère, « que les essaims pressés de mouches qui voltigent çà et là autour des étables de brebis, à la saison printanière, lorsque le lait emplit les vases (1). »

Ce qu'on était, au commencement du siècle, en droit de reprocher, et ce que reprochaient en réalité les critiques et les poètes des autres nations au théâtre français, tel que l'avaient compris Corneille et Racine, avec la tourbe de leurs copistes, c'est l'abus du style emphatique. On connaît les attaques de Lessing, de Schiller, de l'ami de M^{me} de Staël, dans sa *Littérature dramatique*. Un fait assurément moins connu, c'est la participation de la littérature danoise, aux environs de 1789, à cette croisade entreprise contre les vices de notre diction théâtrale. Il s'agit de la pièce très piquante et, à certains points de vue, très juste dans ses moqueries, que Wessel intitule le *Fiancé sans bas*.

Le style en est aussi pompeux que le sujet en est trivial.

Le personnage principal est un garçon tailleur parti depuis une semaine, pour réparer un accroc survenu à la culotte d'un riche propriétaire des environs; il a un rival, un peu moins dépenaillé que lui, et qui désirerait obtenir la main de demoiselle Gredel; celle-ci, robuste personne aux joues cramoisies, aime à manger et à boire, et brûle d'une passion irrésistible,

(1) ἤτε μιάων ἀδινάων ἔθνεα πολλά, κ. τ. λ. *Iliad.* II, 469.

sans cesse assouvie, sans cesse éveillée, pour la bière, les oignons crus, le jambon et les harengs salés. Naturellement, autour de Gredel évolue une confidente : quelle héroïne tragique n'en a pas ? Hermione a Cléone ; Bérénice, Phénice ; Phèdre, Ænone ; et Aricie, Ismène. Cette confidente parle à Gredel avec les circonlocutions les plus solennelles, les tours les plus académiques, les grâces les plus recherchées. Le rival du garçon tailleur a, lui aussi, un confident qui l'appelle *Seigneur*, tout comme Arcas appelle son maître ; lui-même *roule ses pas impérieux* avec la désinvolture d'un Égisthe ou d'un Orosmane. Œhrenpreis (est-il encore temps de dire que c'est le nom du garçon tailleur ?) va enfin se marier avec Gredel, lorsque, au moment de se rendre à l'église, il s'aperçoit, ô destinée contraire ! qu'il n'a pas même une paire de bas ! Évanouissement aristotélique de Gredel. Classique intervention de la confidente, qui conseille au Gustave-Adolphe du sujet de voler une paire de bas à son rival. Orné du « vêtement plus ou moins chiné qui sert à couvrir le pied et la jambe (1), » Œhrenpreis est accueilli par sa future comme Alexandre et César durent l'être dans leurs foyers respectifs après avoir conquis le monde. Mais le forfait est découvert. Désespéré, et ne voulant pas, comme Ajax porte-fouet, survivre à son honneur, il demande à la mort un remède à ses maux ; Gredel descend incontinent chez Pluton ; le rival, qui ne voit plus Gredel, se hâte d'aller boire à la coupe du Léthé, et les deux confidentes, les malheureuses, qui ne savent plus où placer leurs confidences, brûlent la politesse à la vie, et se rendent dans le ténébreux empire de Perséphone. Tous morts en proférant des hexamètres ronflants !

Depuis plusieurs années, du reste, l'attention s'était

(1) Cf. Bescherelle.

portée spécialement, en France, sur les modifications que réclamait la tragédie. Cette forme de composition avait ses représentants autorisés à l'Académie, au rez-de-chaussée des journaux, dans les salons ; mais un œil exercé eût noté des signes d'indécision, et parfois même d'impatience dans la portion juvénile des spectateurs.

On trouvait la tragédie belle, mais, comme jadis cette héroïne de la Fronde qui bâillait en lisant la *Pucelle*, on bâillait affreusement en l'écoutant. La tragédie commençait son œuvre léthargique. De son côté le satirique Mercier écrivait :

« Un roi de Perse fit tirer un jour son horoscope. Ce roi, qui se moquait assez du passé et même du présent, était fort inquiet sur l'avenir. L'astrologue, ayant bien examiné la *conjonction des astres*, déclara fort innocemment que le roi mourrait, à coup sûr, d'un long bâillement ; ce qui, selon la traduction des mots persans, équivalait à mourir d'ennui. On s'appliqua donc très soigneusement à prévenir tout ce qui pourrait provoquer ce signe fatal, lequel devait être, pour Sa Majesté, l'avant-coureur du trépas. Défense, par conséquent, à tout mélancolique de traverser les cours ainsi que les escaliers des châteaux que le roi pourrait habiter. Ordre exprès à tout courtisan d'avoir incessamment le sourire sur les lèvres et quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliothèques du prince tous les moralistes anciens et modernes, tous les dissertateurs, les jurisconsultes, les métaphysiciens ; on tapissa les murailles de peintures pleines de feu et de gaité. On ordonna que les gens de justice ne porteraient plus que des habits couleurs de rose. On fit recrue de bouffons, et ils furent largement payés. Bal quatre fois la semaine, comédie tous les jours, mais point d'opéra en plainchant. Aux portes du palais, des gens affidés versaient

du café à tous venants, et quiconque lâchait un bon mot, obtenait sur le champ un passe-port pour aller partout. Rire et faire rire, était le propre d'un grand homme qui servait dignement son prince et l'État. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaisants qui narraient les plus joyeuses facéties.

Un poète qui n'était ni triste ni gai, mais qui amusait ceux qui l'écoutaient parler de ses vers, était parvenu à la cour, on ne sait trop comment ; mais enfin il s'y trouvait ; et comme l'on confond assez volontiers, dans ce pays, les poètes avec les fous, il avait ses entrées. Il mit à profit cet avantage, et fit si bien qu'il obtint de lire, devant Sa Majesté, une tragédie tout entière, de sa composition ; tragédie, selon lui, étonnante, pathétique, qui réunissait tout ce qu'Aristote exige, d'après les drames grecs, car il n'a vu que cela dans sa poétique. Cette tragédie était prônée d'avance avec un enthousiasme singulier, et chacun de s'écrier, sans la connaître : *C'est admirable !* Le poète vint et lut. Le roi bailla et mourut (1). »

Bref, la tiédeur du parterre commençait, vers 1825, à être la leçon des auteurs dramatiques. On pressentait l'approche de grands événements : bientôt les faits se précipitent : aujourd'hui c'est *Julien* dans les Gaules (2), demain c'est *Hernani* !

Mais l'histoire signale toujours quelques légères escarmouches, qui précèdent les suprêmes et décisives batailles ; Montebello annonce Marengo ; Saalfeld, Iéna. Avant la date, à jamais mémorable, du 25 février 1830, où le romantisme démasqua et mit en mouvement toutes ses batteries, on vit se livrer plusieurs engagements partiels, dont la portée et les conséquences

(1) Cf. *Tableau de Paris*, tome II, chap. 83.

(2) Tragédie de Jouy, 1827.

n'échappèrent nullement à la clairvoyance de l'école classique menacée.

Signalons d'abord la traduction d'*Othello* par Vigny ; la célèbre M^{lle} Mars jouait le rôle de Desdémone. Nul sujet ne pouvait être mieux choisi. Comme la pièce anglaise contient des vers du genre sublime, des vers rimés, des vers blancs, des vers qui expriment des idées se rapportant à l'existence vulgaire, c'était une occasion toute trouvée de donner à l'alexandrin, si empesé, si rigide et si monotone, plus de mouvement, de simplicité, de négligence même. Vigny cassa le vers en cinq ou six morceaux, se moqua de la césure, usa, abusa du rejet anathématisé par Boileau :

BRABANTIO.

Êtes-vous fou ?

RODRIGO.

Honnête et pacifique,

Je...

BRABANTIO.

Vous êtes un drôle.

YAGO, *saluant et riant.*

Et vous un magnifique

Seigneur !

Ce rejet, qui semble avoir la danse de St-Guy, donne la mesure des audaces que devait se permettre la nouvelle école. *Magnifique — Seigneur* ne le cède en rien à *escalier — dérobé* de *Hernani*.

Le début du récit dans lequel le More raconte comment il s'attira l'affection de celle qui lui est maintenant unie par le mariage, fixe la dernière limite que peut atteindre le style sautillant et coupé :

Très graves, très puissants seigneurs, mes nobles maîtres,
Réservez la rigueur de vos lois pour les traîtres.

Moi, que j'aie enlevé la fille du vieillard,
 C'est vrai. — Je vous dis là mon offense, sans fard,
 Sans voile. — Il est aussi très vrai qu'elle est ma femme ;
 Voilà tout. — Je suis rude, et je n'ai pas dans l'âme
 Des paroles de paix ; je suis né dans les camps ;
 Et depuis que ces bras frappent.... j'avais sept ans,
 Sous la tente mes nuits se passèrent entières,
 Hormis pendant le cours des neuf lunes dernières.

Par un système savamment appliqué, le poète cherche à reproduire tour à tour les caractères de grandeur et de simplicité qui caractérisent son sublime modèle.

Dans l'acte III, Desdémone vient, en ces termes d'un élégant prosaïsme, rappeler à son mari ses devoirs de maître de maison :

Eh bien ! cher Othello, ne viendrez-vous donc pas ?
 Tout, dans la citadelle, est prêt pour le repas.
 Pour répondre aux festins, aux fêtes de la ville,
 Nous allons recevoir tous les nobles de l'île.
 On vous attend.

OTHELLO *après l'avoir considérée un moment.*

J'ai tort, vous seule avez raison.

DESDÉMONE.

Qu'avez-vous ? Voulez-vous rester à la maison ?
 Votre voix est faible.

OTHELLO.

Oui, c'est mon cœur, c'est ma tête !

Je souffre !

DESDÉMONE.

Eh bien ! venez, n'allons pas à leur fête !
 Vous avez trop veillé. Tenez, mettez cela,
 Attachez ce mouchoir.

A ce dernier mot, les flacons d'odeur se débouchèrent d'eux-mêmes, les éventails s'agitèrent avec frénésie, les pâmoisons furent imminentes dans le clan des

Immortels, et, signe des temps, un vieux voltairien, ne se possédant plus, se signa ! Un *mouchoir* ! Quand ils furent revenus de leur saisissement, les soutiens de l'art officiel multiplièrent les ricanements, mais la représentation n'en continua pas moins son cours, et les vers simples, mâles, forts, dédommagèrent les auditeurs sensés de cette innocente et très légitime hardiesse.

Quand Othello a le cœur tout saignant de jalouse inquiétude, il sent que le monde n'existe plus pour lui, que sa vie désormais ne sera qu'un épouvantable supplice :

J'étais heureux hier. Et maintenant, adieu
 A tout jamais, adieu, le repos de mon âme !
 Adieu, joie et bonheur détruit par une femme !
 Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants !
 Adieu, guerre ! adieu, toi dont les jeux éclatants
 Font de l'ambition une vertu sublime !
 Adieu donc le coursier que la trompette anime,
 Et les hennissements, et le bruit du tambour,
 L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour !
 Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire,
 Et vous, nobles canons, qui tonnez la victoire
 Et qui semblez la voix formidable d'un dieu !

Le drame de Shakspeare ainsi adapté étonna plus encore qu'il n'indigna. Rejetés à mille lieues du terrain sur lequel s'était jusqu'alors promené le cothurne de la Muse tragique, les acteurs se regardaient, et, déroutés, déconcertés, ne s'avançaient d'abord qu'avec une sorte de timidité maladroite vers ces plages inconnues : toutefois, grâce à leur courage, à leur amour-propre qui se mit en jeu, à leurs consciencieux efforts, la partie, engagée dans des conditions si anormales, ne fut pas absolument perdue. Les *lundistes* d'alors présentèrent une observation qui ne manque pas de

finesse ; puisque l'école nouvelle attachait tant de prix à cette profession de foi littéraire, pourquoi ne pas la faire complète ? pourquoi ne pas soumettre au jugement du public une pièce originale, au lieu de se contenter, assez piteusement, d'une simple traduction, si littérale qu'elle pût être ?

Toujours à la piste des courants nouveaux, C. Delavigne sembla vouloir, lui-même, se jeter dans la mêlée ; vers les derniers jours de mai 1829, après avoir d'abord présenté au Théâtre Français sa pièce intitulée *Marino Faliero*, il la fit jouer au Vaudeville par Ligier et Mme Dorval, deux artistes en vedette ; malgré ses audaces, relatives en réalité, scandaleuses pour l'époque, cette œuvre hybride obtint un succès dont le prudent *Moniteur* lui-même ne put que constater le bruyant éclat. Faut-il rappeler le sujet ?

Faliero, doge de Venise, ayant été insulté dans son honneur d'époux par un jeune noble, et trouvant insuffisante la satisfaction qui lui avait été accordée par le conseil des Dix, se propose de soulever le peuple et d'exterminer l'aristocratie tout entière. Le projet est dévoilé par un complice, et Marino, condamné à mort, est décapité. Sur la muraille où, par ordre de date, devait figurer son nom parmi les doges de Venise, on mit un écriteau avec cette inscription : *Hic est locus Marini Falieri pro criminibus decapitati.*

De cette donnée le poète a tiré un parti fort habile, et, au rebours de Byron, qui, dans son drame joué en 1820, avait supposé la femme de Faliero vertueuse et pure comme Desdémone, il avait représenté Éléna coupable et désespérée comme Phèdre. Dans une scène d'un irrésistible effet, Faliero, vaincu par les plaintes, touché par les remords de l'infidèle épouse, lui pardonne et l'absout ; quant à lui, il subit sa destinée sans aucune plainte amère ; qu'a-t-il désormais à demander à la vie,

en fait d'ambition et de bonheur ? Sa carrière politique est brisée, son foyer lui inspire de l'horreur, ses rides et sa faiblesse l'avertissent qu'il n'a plus que quelques jours à passer sur la terre.

Les hardiesses principales que la méticuleuse critique de la Restauration reprochait à l'auteur, sont le mélange des styles et l'allure coupée qu'il osa imprimer à l'alexandrin. Les beaux vers, les tirades élégantes abondent, et l'on n'a pas oublié en quels termes émus le poète a chanté la patrie :

..... O bien qu'aucun bien ne peut rendre !
 O patrie, ô doux nom que l'exil fait comprendre,
 Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots,
 Quand Venise en fuyant disparut sous les flots !
 Pardonnez, Éléna ; peut-on vivre loin d'elle ?
 Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
 Connus ses bords charmants, respiré son air doux,
 Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
 Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
 Tristement sur ma tête abaissaient leurs nuages !
 Que son pâle soleil irritait mes ennuis !
 Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus sombres nuits.
 Je disais, tourmenté d'une pensée unique :
 Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique !
 J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
 Leur brise qu'à la mer redemandaient mes vœux,
 DIEU ! quel air frais et pur inondait ma poitrine !
 Je riais, je pleurais, je voyais Palestrine,
 St-Marc que j'appelais, s'approcher à ma voix ;
 Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
 De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
 Des bazars étalés dans ce bazar du monde,
 Des jeux, des bruits du port, des chants du gondolier !
 Ah ! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier ;
 Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables ;
 Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables ! (I, 2.)

Le défaut de quelques-uns de ces vers est de n'être aucunement dans la situation ; cette description pom-

peuse et sonore rentre dans le genre descriptif plutôt qu'elle ne satisfait aux conditions du style exigé par la scène ; à ce point de vue, elle rappelle les longueurs tant blâmées du récit de Thérémène. Le poète prend trop souvent la place du personnage. Est-ce aimer sa patrie d'un réel amour que d'apprécier surtout en elle l'abondance des boutiques à treize sous :

Les trésors étalés dans ce bazar du monde ?

Style de commis-voyageur en savons ou en huiles, qui vante Marseille, le port, et la sardine qui en obstrue l'entrée ! Plus sévère pour lui-même, (*si non omnia sua amâsset,*) Delavigne eût supprimé ce vers de remplissage :

De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,

Mais, en général, la pièce est d'une allure juvénile, et le style franc du collier appartient à la bonne et saine tradition classique.

On ne saurait accorder le même éloge au *Henri III* de Dumas.

L'auteur (en prose) a beaucoup emprunté aux historiens, aux annalistes, aux romanciers ; Anquetil, l'Estoile, Walter Scott et surtout Schiller ont été ses collaborateurs. Les tenants du classicisme remuèrent des montagnes pour empêcher, ou, tout au moins, indéfiniment retarder la retentissante innovation qui se préparait. Supplé de mettre l'embargo sur la pièce, Charles X, (qui se souvenait sans doute du *Mariage de Figaro* si inutilement persécuté,) répondit qu'en fait de théâtre, il n'avait, comme tout bourgeois de Paris, que sa place au parterre. L'auteur étant employé dans les bureaux du duc d'Orléans, celui-ci assista à la première représentation avec une brillante suite de convives, d'officiers et de dames de sa maison, fut l'un des plus

empressés à donner le signal des bravos, et se leva dans sa loge, quand l'acteur principal se présenta pour proclamer à haute voix le nom du vainqueur.

Si l'on ignorait avec quel art, malgré sa jeunesse et son apparente inexpérience, l'auteur savait préparer les éléments d'un triomphe personnel, on serait étonné du bruit qui se fit autour d'un ouvrage en somme assez médiocre, et dont la prétendue originalité ne pouvait se soutenir. En effet, plusieurs pièces où figuraient côte à côte le comique et le tragique avaient précédé *Henri III*; on citera le *Louis XI*, et plus particulièrement *Pinto*, ce quasi chef-d'œuvre de Lemercier.

Le premier acte, qui fut trouvé long, était habilement agencé; le personnage principal, Catherine de Médicis, voulant supprimer quiconque gêne sa politique, demande à son astronome Ruggieri de mettre aux prises St-Mégrin, le nouveau favori du prince, et le duc de Guise, l'éternel et redoutable prétendant à la couronne. L'habile Italien imagine toute une intrigue romanesque, dont la conséquence est la jalousie du Balafre, et son désir de tirer une éclatante vengeance de celui qu'il considère comme son rival.

Au deuxième acte, on assiste à une scène de la vie intime du roi, qui, entouré de ses favoris, préoccupés de différents jeux, reçoit en audience le duc de Guise; celui-ci dénonce l'imminence de la guerre, l'opportunité d'une solennelle adhésion à la Ligue, et la nécessité de choisir un chef à la Sainte-Union. Cette déclaration irrite Henri III, qui soupçonne les ambitieux projets du Lorrain. A la suite d'insultes dirigées contre ce dernier, un duel est reconnu inévitable, et c'est St-Mégrin, promu duc par le roi, qui sera l'adversaire de Guise.

C'est au troisième acte que se trouve la fameuse scène où le mari outragé torture de son gantelet de fer

la main délicate de la duchesse, et, par l'excès de la douleur qu'il lui cause, la contraint à fixer à St-Mégrin une rencontre où celui-ci doit périr. Cette scène mouvementée fut applaudie avec vigueur. Mais la froide réflexion n'aurait-elle pas dû représenter, qu'il n'était pas digne d'un guerrier illustre comme le favori de la population parisienne, de se soustraire par un guet-apens aux chances du duel qu'il devait affronter le lendemain ?

Au quatrième acte, Henri III, après avoir dans un discours, et par un coup de théâtre d'un effet irrésistible, annoncé à Guise qu'il est lui-même le chef de la Ligue, arme St-Mégrin pour le combat. Dès lors la politique disparaît de la pièce ; il ne reste que le duc de Guise, mais un duc de Guise odieusement calomnié par l'auteur ; Al. Dumas nous le montre assistant à la mort de St-Mégrin, excitant, aiguillonnant les bravi, et jetant même, du haut de son balcon, le mouchoir de la duchesse pour le teindre du sang de la victime.

Un chroniqueur théâtral de l'époque nous apprend que jamais aucun chef-d'œuvre, ni *Cinna*, ni *Phèdre*, ni *Andromaque*, ni le *Cid*, ne suscitèrent de pareils transports. La pièce se termina sous un tonnerre d'applaudissements, et c'est à peine si le nouveau Corneille put se dérober à l'empressement de la foule, ce qu'il fit, du reste, « avec autant de peine que de *modestie*. » La modestie de cet excellent grand homme, n'est-ce pas de nature à provoquer le sourire ?

En résumé, qu'est-ce que cette pièce enseigne ? Rien. Quelle espèce de leçon peut-on en tirer ? Aucune. C'est une imitation des récits de Walter Scott, jetée dans le moule des *Scènes de la Ligue* par Vitet. Mais il convient de vanter l'exactitude des décors, celle des costumes, celle des ameublements ; le style a cette verve qui provient des bouillonnements de la première

jeunesse, de l'éclat en superficie, des emportements superbes. Le vice radical de la pièce est dans la duplicité de l'action et de l'intérêt, où se succèdent, s'entrecroisent sans fin, la politique et la passion.

Deux ans avant *Henri III*, V. Hugo avait donné son *Cromwell*, drame surtout célèbre par sa préface, qui mérite un examen attentif ; quant au drame, toute représentation en est impossible, tant il est long et touffu ! Par une innovation hardie, l'auteur a secoué le joug des règles, s'est affranchi du respect des convenances ; le capricieux, l'incohérent, le vague, l'énorme, l'invraisemblable, trônent en maîtres.

A ce sujet, il est impossible de ne pas s'inscrire en faux contre le préjugé qui attribue à V. Hugo le soi-disant mérite d'avoir, le premier, sur le théâtre, dans *Cromwell*, marié l'élément bouffon à l'élément sérieux, le sublime au grotesque. Il y avait longtemps que les auteurs des *Mystères* s'étaient accordé la même licence !

Prenons, entre autres exemples, une pièce qui fut donnée devant les élèves du Collège de Navarre, le 6 octobre 1510 ; elle a pour titre *tresmundani* (les trois Psychoteux.) Ce trio de joyeux compères est accosté par un personnage des moins folâtres, *Mors* elle-même, qui les engage à se souvenir un peu d'elle. La réponse est facile à deviner : « Nous sommes riches, bien portants, jeunes, et nous faisons fi de vous. » Le funèbre squelette les quitte, et va heurter à certain huis où *Natura humana* dort du sommeil du juste, son occupation préférée.

— Pourquoi dormir, alors que vos fils mènent une existence scandaleuse ?

— Qu'importe ? Ne faut-il pas qu'ils se récréent pendant qu'ils sont vivants ?

— L'enfer les guette.

— L'enfer ? je n'y crois pas.

Là-dessus, coups de sifflets de *Mors* : on voit apparaître *Damnatus*, couvert de plaques de soufre et de langues de feu : frayeur de *Natura*.

— Y a-t-il beaucoup de damnés ? dit-elle.

— Un nombre incalculable. Parmi eux j'ai reconnu des gens du parlement, des professeurs, (ici les jeunes élèves applaudissent avec bonheur,) des latinistes, (ils rient,) des casuistes, des hellénistes, (joie exagérée de l'auditoire universitaire,) des recteurs, et surtout des précepteurs trop moroses. (A ce dernier mot, la représentation est suspendue, tant l'hilarité du parterre est bruyante.)

— Que me conseilles-tu de faire ? dit *Natura*.

— De choisir un prédicateur bien doué qui s'en aille à travers le monde, et rappelle ces fous à la sagesse.

Natura désigne Pérégrinus, qui se met en route, et ne tarde pas à reparaître.

— Hélas ! s'écrie-t-il, dans quelles conditions n'ai-je pas trouvé l'univers ! D'abord je ne parle pas des rois, car je crains les mouchards ; les juges sont des voleurs, les docteurs donnent des mots pour recevoir des écus, les avocats ne parlent que lorsque le client a ouvert son escarcelle.

— Et quels pays avez-vous parcourus ?

— L'Italie ; tout y va de travers.

— L'Espagne ?

— Elle se meurt, allaitée par *Vanitas*.

— L'Angleterre ?

— Nation remplie de secrets ténébreux, cherchant l'impossible, fille du Tartare. Partout règne le mal. Essayer de réformer tous ces vices, c'est essayer de diriger sa charrue sur les vagues de la mer.

— Psst ! fait *Natura*. Holà ! *Pœna* ! (châtiment.)

— *Pœna* se garde bien de venir, car elle dort non loin de *Justitia* ; toutes deux chôment volontiers.

— Alors appelez *Veritas*, dit *Mors*.

Alors on vit un spectacle lamentable : la pauvre *Veritas* s'approcha, n'ayant qu'un souffle, rouée de coups, disant qu'elle ne sentait plus ses membres, qu'elle allait mourir, et qu'il lui fallait un confesseur. Où donc trouver ce confesseur ? Parmi les rois ? Ils l'ont chassée. Parmi les nobles ? Il la haïssent. Parmi les saints ? Il n'y en a plus. Conclusion : la malheureuse *Veritas* meurt sans confession.

C'est alors que surgissent trois démons, qui s'écrient : « Le monde est notre proie ; çà ! nos pourvoyeurs, montrez-vous ! » On voit aussitôt les trois premiers ministres des démons, *Caro*, *Voluptas*, *Vitium*, qui cherchent des âmes pour apaiser la faim de leurs maîtres. Ceux-ci font le diable à quatre, se lavent les mains avant de se mettre à table, et discutent gastronomie avec une maestria digne de Carême ; on leur sert le cerveau d'un bourgeois bien gras, une fricassée de riches avars, une langue d'avocat bien rissolée ; mais le morceau capital du festin est un précepteur en capilotade, cuit à l'étuvée, et entouré d'un cordon de verges ! Là-dessus, entre *Virtus*, pauvre ridée, édentée, courbée, en lambeaux, qui leur demande les miettes de leur table. Les trois insolents gourmets lui répondent par un rire moqueur, et la laissent mourir de faim.

Tel est le sommaire de la pièce — de ce drame ; il fut traduit du latin en italien et en français ; l'auteur est Texier de Ravisy, connu des écoliers au XVI^e et au XVII^e siècle comme une sorte de Quicherat, doublé d'un Noël et Chapsal et triplé d'un Scribe ! on le porta en triomphe. Il méritait cet honneur, car il avait inventé le drame shakspearien soixante ans avant Shakspeare !

V. Hugo n'a fait que le copier dans son *Cromwell*.

L'action s'ouvre par ces vers dont la langue ne rappelle que d'assez loin celle de l'exposition d'*Athalie* :

Demain, vingt-cinq juin, mil six cent cinquante sept,
 Quelqu'un, que lord Broghill autrefois chérissait,
 Attend, de grand matin, le dit lord aux *Trois Grues*,
 Près de la Halle aux Vins, à l'angle des deux rues.

Lord Broghill se présente, et, ne reconnaissant pas lord Osmond, l'auteur de ce poétique billet, le crible d'impertinences. Osmond se découvre, et à Broghill, créature de Cromwell, il apprend qu'il s'est rendu en Angleterre pour conspirer en faveur de Charles II. Non moins grimaçant, se présente un troisième personnage, un crayon à la main, et griffonnant une chanson à boire ou un madrigal, dont, *recitator acerbus*, il poursuit les passants. La question est de savoir comment ce conspirateur de carton sera introduit dans le palais de Cromwell; pour servir d'intermédiaire, on jette les yeux sur un *certain* Milton,

Aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant poète.

Muni d'une fiole qui renferme un narcotique irrésistible destiné au Protecteur, Rochester essaie d'entrer dans White-Hall. Nous passons sans insister sur mainte description de cabarets et de tabagies, qui n'offrent aucune cohésion, aucune logique apparente, aucun vers réellement digne d'admiration. Jusqu'ici Cromwell n'a point paru.

Dans le second acte, Rochester est présenté à Cromwell, qui, avant de le recevoir en qualité de Chapelain de sa maison, lui fait subir une sorte d'examen. Il faut cependant donner une idée de cette langue forcée, recherchée, pénible, couturée de solécismes, gorgée de barbarismes, plaisante à froid :

CROMWELL :

Dans quel mois Salomon commença-t-il le temple ?

ROCHESTER.

Dans le mois de *Zio*, second de l'an sacré.

CROMWELL.

Et quand l'acheva-t-il ?

ROCHESTER.

Au mois de *oul*.

CROMWELL.

Tharé

N'eut-il pas trois enfants ? où ?

ROCHESTER.

Dans *Ur* en Chaldée.

CROMWELL.

Qui viendra réjouir la terre dégradée ?

ROCHESTER.

Les saints qui régneront les mille ans accomplis.

CROMWELL.

Par qui les saints devoirs sont-ils le mieux remplis ?

ROCHESTER.

Tout croyant porte en lui la grâce suffisante.
 Il suffit, pour prêcher, qu'en chaire il se présente,
 Et qu'il sache, abreuvé des sources du Carmel,
 Au lieu d'a, b, c, dire *aleph*, *beth*, et *ghimel*.

CROMWELL.

.... Quels sont les animaux impurs ?

ROCHESTER.

Tous les hérons,

L'autruche, le larus, l'ibis exclu de l'arche

Le butor,

(à part)

le cromwell,

(haut)

Tout ce qui vole et marche.

CROMWELL.

Quels sont ceux dont on peut manger ?

ROCHESTER.

C'est l'artacus,
Milord, et le brucus, et l'ophiomacus.

CROMWELL.

Vous oubliez aussi la sauterelle.

C'était, dira-t-on, le genre de conversations, d'allusions, de citations adopté à cette époque ; mais était-il nécessaire que le poète nous rapportât mot pour mot une pareille divagation ? Jay, qui, après tout, avait du bon sens, observe justement que l'exemple des drames shakspeariens où l'on trouve de semblables insanités ne prouve absolument rien : en effet,

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Mais essayons de continuer notre analyse :

Après une scène d'intérieur où l'on entend M^e Cromwell regretter sa brasserie, ses tonneaux et son malt, on assiste à l'arrivée d'un agent secret, qui découvre au Protecteur tout le plan de la conspiration. Le drame devrait être fini ; mais, en bonne conscience, est-ce qu'un drame peut finir après le second acte ?

Donc il y a un acte troisième, où paraissent des fous vêtus d'un « bariolage jaune et noir ; bonnet pareil, pointu, à sonnettes d'or ; les armes du Protecteur brodées en or sur la poitrine. »

Quelle connaissance du cœur humain !

Et voilà pourquoi Racine est mort.

Mais nous éprouverions des remords à ne pas ap-

prendre au lecteur que le premier de ces fous s'appelle Trick, le deuxième Giraff, le troisième Gramadoch, et le quatrième Élespuru. Élespuru chante, et voici comme :

Oyez ceci, bonnes âmes,
 J'ai voyagé dans l'Enfer.
 Moloch, Sadoc, Lucifer,
 Allaient me jeter aux flammes
 Avec leurs fourches de fer ;
 Déjà prenait feu mon linge ;
 Mon pourpoint était roussi ;
 Mais, par bonheur, DIEU merci !
 Satan me prit pour un singe,
 Et me lâcha... Me voici !

Au fou en titre succède ce fou de bonne volonté, Rochester, qui enivre, moins par son éloquence que par les rasades qu'il leur fait ingurgiter, les gardes de Cromwell, et qui leur donne rendez-vous pour le soir. La vie du Protecteur est menacée, mais celui-ci s'en inquiète assez peu, car il s'amuse à turlupiner le malheureux Milton, qui se fâche, et finit par se consoler en esquissant, fort à propos, le sommaire de son futur *Paradis perdu*.

Voilà pour le sérieux ; revenons au plaisant, ou vice-versa, car le plaisant, dans ce drame, ressemble fort au sérieux. Une députation vient offrir à Cromwell le titre de roi, et certain Whitelocke s'exprime en ces termes :

Le roi fut, de tout temps, nommé *législateur* ;
Lator, porteur, *legis*, de la loi ; d'où relève
 Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Ève.
 Donc, si le roi des lois est le père et le chef,
 Point de peuplé sans roi ! je le dis derechef.
 Voyez, pour confirmer ma doctrine certaine,
 Moïse, Aaron, Saint-John, Glynn, Cicéron, Fontaine,

Et Selden,,livre trois, chapitre *des Abus* ;

Quid de his censetur, modo Codicibus.

Milord, il faut régner. *Dixi.*

(*Whitelocke se rassied.*)

Arrêtons-nous ici, et savourons ces beautés sans nombre. Et d'abord, quel heureux emploi de l'analyse grammaticale : 1^o *lator legis*, porteur de la loi ; mais c'est la règle *liber Petri*, si chère aux élèves de huitième ! 2^o *Un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Ève* ; heureux emprunt à la géométrie de Legendre revue par Blanchet :

Prince : loi :: Adam : Ève.

3^o *St-John*, pour St-Jean, est délicieux de fine ironie. 4^o le chapitre *des Abus* est proche parent de celui *des Chapeaux*, d'impérissable mémoire. 5^o *Whitelocke se rassied*. Il est trop modeste ; il devrait prendre son mouchoir, et, après un tel chef-d'œuvre, s'éponger le front, comme le médecin de Molière.

Par moments, La Palisse apparaît, sans doute pour toucher ses droits d'auteur ; il laisse tomber des vers de cette force :

Tremble ! *on est aveuglé quand on est ébloui.*

Où l'on peut prendre sur le fait la différence de méthode qui caractérise les classiques et les romantiques, c'est dans la scène où se pose la question de savoir si Cromwell doit échanger son titre de *Protecteur* contre celui de roi : personne n'a oublié les magnifiques et profondes réflexions de l'auteur de *Cinna*, dans une situation analogue :

L'ambition déplaît quand elle est assouvie :

D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;

Et, comme notre cœur, jusqu'au dernier soupir,
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
 Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

V. Hugo nous présente une olla-podrida de pointes, de calembours, d'arguties, de basses gentillesses. On le voit, quand le classique raisonne, analyse, le novateur plaisante et ricane ; dans le premier, le sublime ; le burlesque avec le second. Où est le gain, où le progrès ?

La fin de la pièce n'est nullement supérieure à ce qui précède, et dans ses imitations de Molière et même de Régnard (1), l'auteur n'est pas plus heureux que lorsqu'il copie Shakspeare ou parodie Corneille. Toujours en quête de trouvailles de noms propres bizarres, sinon d'idées et de sentiments, il nous fait assister au mariage de Rochester, qui a pris le pseudonyme d'Obededom, avec la duègne de Lady Francis, fille de Cromwell : cette honorable matrone s'appelle *Guggligoy* ! *Guggligoy* est beau, comme invention ; pourtant j'aimerais mieux avoir fait la scène du *Sonnet* ou celle des *Portraits*. Multipliés sans cause dans la pièce, les incidents arrêtent l'action, et, du reste, ne présentent aucune espèce d'intérêt. Aux critiques bienveillants qui objectent que le goût des bouffonneries était un trait caractéristique de l'esprit anglais vers 1650, on a répondu : Oui, l'auteur pourrait avoir raison de les employer si elles étaient présentées avec esprit, si elles provoquaient le rire, si enfin, en vertu de la loi des proportions, elles ne figuraient que comme accessoire au lieu de constituer la pièce même.

Dans le quatrième acte, on voit Cromwell déguisé en soldat, armé d'un mousquet, monter sa garde derrière une poterne ; après avoir conversé avec un Juif qui lit

(1) Cf. Jay, *La conversion d'un Romantique*, page 174.

dans les astres, il déjoue les pièges des royalistes et des républicains, et se saisit même de ses ennemis, qu'il se propose d'envoyer au gibet, quand certain facétieux docteur lui remontre, avec arguments en due forme, qu'il n'a pas le droit de les punir.

Dès les premiers vers du cinquième acte, (le dernier, dont Dieu soit loué !) V. Hugo, toujours à l'exemple de Shakspeare, qui fait du peuple un de ses acteurs, nous montre la foule assistant à l'installation du trône où Cromwell doit s'asseoir. Jamais Racine, jamais Corneille, ni même Voltaire ou Crébillon n'ont fait parler le peuple, mais l'école romantique était là qui veillait, et l'oubli fut amplement réparé. Voici enfin des beautés de style originales, des situations nouvelles, des effets de théâtre qui n'ont pas encore été utilisés ! Comme, en lisant ces dialogues monosyllabiques, ces réflexions de perruquier sans ouvrage, on comprend bien que l'auteur d'*Athalie* n'est qu'un vulgaire *polisson* ! On va donc enfin avoir la nature, non une nature artificielle, mais la nature vraie, la nature prise sur le fait ! Ainsi parlèrent, ou, tout au moins, ainsi durent parler les ouvriers, les badauds, les matelots de Londres, lorsqu'apparut le Protecteur :

Ah ! le voilà ! — C'est lui ! Voyons ! — Lui-même ! — Ah !
 L'Achan des nations ! — Pharaon Néchao ! [— Oh !
 Il est seul en carrosse ! — Il regarde sa montre !
 Le maire et les shériffs marchent à sa rencontre !
 Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu ?
 — En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu !
 Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale !
 Il descend ! — Où va-t-il ? — Prier DIEU dans la salle
 De la Chancellerie — Il va prier l'Enfer !
 Comme il marche entouré de ses *Côtes de fer* !

Tout cela, certes, a pu être dit, et rien de plus vraisemblable que les curieux aient, en voyant Cromwell, constaté la couleur ou la coupe de son vêtement, la

longueur ou la propreté de sa barbe. Mais passe-t-on, *au choix*, homme de génie, pour avoir reproduit ces minuties enfantines ? Dans ces conditions, il y a un bien plus grand poète que celui qui nous a rendu, sous forme d'alexandrins, ces lambeaux de conversation, ces interjections rudimentaires : c'est celui qui, le crayon à la main, aurait noté, sténographié les réflexions plus ou moins spirituelles ou saugrenues qui se croisèrent sur la place de White-Hall, à la vue du Protecteur.

Disons-le sans ambage : l'erreur de V. Hugo a été de professer que le poète dramatique a pour mission de copier la nature, de la rendre telle quelle, alors que ce travail exige, en outre, de la réflexion, du choix, l'élimination du banal, de l'inutile, du grossier. S'il en est autrement, il n'y a plus d'art, et le poète doit se résigner à s'entendre dire qu'il n'exerce qu'une sorte de métier manuel et secondaire, la photographie. Au lieu de Raphaël on a Pierre Petit !

L'acte et l'action se terminent par une cérémonie au cours de laquelle Cromwell repousse le diadème que lui offre le général Lambert ; en voyant ce désintéressement inattendu, les conjurés rengainent leurs poignards ; quant au Protecteur, il leur donne généreusement le baiser de paix et déclare jeter un voile sur le passé : le dernier mot qu'il prononce, mot remarquable en ce qu'il fait bien connaître « l'hypocrite raffiné, » est :

Quand donc serai-je roi ?

Un historien du romantisme (1) n'a pas hésité à dire, en 1829, que *Cromwell* est le plus bel ouvrage de V. Hugo ; à son goût, il suffirait d'élaguer quelques scènes, de retoucher certains passages pour faire de ce drame un chef-d'œuvre supérieur au *Guillaume Tell* de Schiller. En réponse à cette exagération qui ne

(1) de Toreinx.

laisse pas d'être assez amusante, le devoir de la critique est de déclarer que si, par une de ces surprises auxquelles il faut toujours s'attendre, le goût national se dépravait au point de réclamer la mise en scène de Cromwell, on verrait sans nul doute se produire, dans la réalité, la légende de la *belle au bois dormant* qui resta cent ans assoupie.

Mais il serait malséant et il est absolument hors de propos de parler de torpeur et d'engourdissement à propos de *Hernani*, la pièce la plus accidentée, la plus tapageuse qui jamais ait fait son entrée dans la maison de Molière.

Les deux camps rivaux s'étaient disposés à une lutte dont ils pressentaient la gravité : ici les classiques che nus, doctes, graves, réguliers, académiques, fraîchement rasés, lissés, époussetés, montrant une tête « chauve comme un œuf d'autruche, » gantés, cravatés de blanc, irréprochables dans leur tenue, bardés de lunettes d'or, lorgnette en main, mais plus inquiets, au fond, qu'ils ne voulaient le laisser paraître. Mentalement, ils repassaient les plus beaux passages de la *Poétique* d'Aristote, récitaient les oracles de la *Lettre aux Pisons*, et murmuraient, dans leurs rateliers indignés, la menaçante prédiction de Boileau, le *C'est en vain qu'au Parnasse...*

En face, le parti des jeunes ! Ne doutant de rien, (la plupart n'avaient pas vingt ans !) ils avaient promis de remplacer la claque, soupçonnée de vouloir passer à l'ennemi. Les classiques avaient, en effet, commis l'indélicatesse de gorger d'or la phalange des chevaliers du lustre ! Mais ils avaient affaire à des fanatiques de l'art nouveau. Le nom de ces braves mérite d'être conservé aux générations futures : c'étaient Balzac, Cabat, Augustus Mac-Keat (Auguste Maquet), Préault, Jehan du Seigneur, Bouchardy, Amédée Pommier, Ferdinand Lenglé, Tilmant, Nanteuil, Achille et Eugène Devéria,

Édouard Thierry, Pétrus Borel, Gérard de Nerval ; j'en passe, et des plus obscurs.

Ne semble-t-il pas qu'on assiste à cette scène terrifiante de la mythologie grecque, où un officier vient faire son rapport à Étéocle, et lui nommer les chefs qui se préparent à donner l'assaut ?

« Le premier est Tydée, furieux, désirant ardemment le combat, pareil au dragon qui hurle aux feux de midi ? En parlant, il agite trois aigrettes sombres, ombre de son casque ; autour de son bouclier, des globes d'airain sonnent la crainte !

» A Capanée est échue la porte d'Électre ; c'est un géant plus terrible encore que Tydée ; sa jactance ne dénote pas le mortel. Quelles menaces il dirige contre les tours ! Puisse la Fortune les détourner.

» Puis le sort a désigné Étéocle ; sur son bouclier un emblème peu ordinaire ; escaladant les degrés d'une échelle, un soldat s'élance vers une tour ennemie et veut la ravager ; de sa bouche sortent ces mots : *Mars ne me renversera pas de cette tour !*

» Le quatrième, le redoutable Hippomédon, pousse des cris, et, inspiré par Arès,.. il appelle la lutte, et, comme une bacchante, invoque le meurtre.

» Le cinquième chef... jure par la lance qu'il tient, qu'il respecte plus que les dieux et qui lui est plus chère que ses yeux, qu'il prendra la ville de Cadmus, malgré Zeus.

» Le sixième est le très avisé Amphiaräus... Il veut non paraître, mais être le plus brave.

» Pour le septième... quelles imprécations il lance ! Ce qu'il veut, c'est monter à l'assaut des tours, commander le pays, entonner l'hymne de la victoire, en venir aux mains, tuer ou être tué... (1) »

(1) Τυδεὺς δὲ μαργών, καὶ μάχης λελιμμένος Μεσημβριναῖς κλαγγαῖσιν ὡς δράκων βοᾷ. vers 365 et seq.

Comme jadis ces Grecs, nos *Romains* improvisés étaient pleins d'ardeur.

Le succès de la pièce semblait gravement compromis, et les déboires n'avaient pas été ménagés au poète : n'avait-on pas été jusqu'à parodier la pièce avant même qu'elle ne fût jouée ? Le Vaudeville avait remplacé la fameuse scène des tableaux par une pochade grossière où figuraient des ours. On ne reculait même pas devant des menaces de mort. Un sinistre plaisantin avait, sous le voile de l'anonyme, écrit ce billet que V. Hugo conserva : « Si tu ne retires pas ta pièce dans vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain. » Nous penchons à croire que cette prose naturaliste ne fut l'œuvre d'aucun académicien. Il est vrai que, pour panser la blessure du poète, Thiers, Mérimée, Benjamin Constant, adressèrent à l'auteur des lettres charmantes et flatteuses — pour réclamer de son obligeance une ou deux loges entières !

Enfin on arriva au 25 février 1830 !

La queue se forma dès deux heures de l'après-midi, soit six heures d'attente avant le lever du rideau ! L'intrépide cohorte des jeunes « champions de l'idée » choisit ses positions stratégiques de manière à ne laisser produire impunément aucune manifestation hostile. Les minutes s'écoulaient lentement ; quand la faim aiguillonna ces estomacs toujours dispos, on se mit à grignoter des petits pains, du chocolat, et certaine odeur pestilentielle commença de parfumer les airs ; les saucissons à l'ail s'en mêlaient ! La faim apaisée, on chanta, on vêla, on brâma quelques-unes de ces *scies* d'atelier qui ont autant de couplets qu'il y a de jours dans l'année, et dont l'une, le *Passage de la Mer Rouge*, est « jeune encor de gloire et d'immortalité » :

Sur des rivages humides,
Tout peuplés de crocodil's,

Les Juifs gémissaient — et ils
 Bâtissaient des Pyramides...
 Ce peuple rempli d'audace,
 Mais ne voulant pas périr,
 Aurait voulu déguerpir
 Pour aller vivre en Alsace !

κ-τ-λ.

Cependant l'orchestre et les balcons se garnissaient de spectateurs au menton glabre : soupçonnés d'être de l'Institut, ils furent hués considérablement. Dans les loges, gracieuse antithèse, les femmes se montraient aveuglantes de diamants, emmitouflées de fourrures, parées et souriantes, la main nonchalamment posée sur le rebord de velours. On applaudit. Plus belle que la sœur d'Apollo, resplendissait sous sa forêt de cheveux d'or, méditative et sculpturale, la future M^{me} de Girardin.

Quant aux « salteadores » de Victor Hugo, ils se comptaient, s'encourageaient, se reconnaissaient ; on sait quel était leur signe de ralliement. Le poète s'était procuré quelques feuilles de papier rouge, et les avait coupées en « carrés minces sur lesquels il avait écrit, avec une griffe, ce mot espagnol qui veut dire fer : *Hierro* (1). »

Soudain se produisit une confuse rumeur : le camp des « Philistins », des bourgeois voués au convenu, paraissait médusé par un spectacle plein d'horreur. Au premier rang de l'ardente jeunesse, parmi les rapins multicolores, espoir de la peinture française, se détachait un adolescent, presque un enfant, à la figure pâle, à l'air résolu, mais au costume provocateur entre tous. « L'éphèbe absalonien, l'épervier de la montagne, » émergeait d'une stupéfiante forêt de cheveux noirs, artistement peignés, qui lui tombaient jusqu'à la ceinture ; sa tête était recouverte d'un chapeau plat à

(1). Cf. Th. Gautier, *Hist. du Romantisme*, 201 et passim.

larges bords, aux ailes interminables ; il était vêtu d'un pantalon glauque à bande de velours noir, d'un habit non moins noir à revers de velours, d'un pardessus gris doublé de vert, et enfin, ce qui soulevait cette marée de protestations, d'un gilet du rouge le plus éclatant, le plus flamboyant, rouge mi-satin cerise, mi-vermillon de Chine ; ce gilet était taillé « dans la forme des cuirasses de Milan, ou des pourpoints des Valois, busqués en pointe sur le ventre, et formant arête dans le milieu (1). » Du reste, pour que les bons académiciens *rococos* n'en perdissent pas une nuance, Gautier avait soin, d'une main intelligente, d'en chiffonner l'étoffe pour en mieux détacher les voyants et chauds reflets.

Des grognements classiques éclatèrent, et les trognons de choux romantiques ripostèrent. Balzac faillit être assommé : la future *Comédie humaine* courait grand risque. Puis les trois coups retentirent, et le drame commença.

Quelle était donc l'action ?

Dona Sol a su inspirer la plus vive passion au brigand Hernani, mais ce sentiment est partagé par don Ruy Gomez et par le roi d'Espagne, don Carlos. Ce dernier se cache dans une armoire, et, situation renouvelée de *Britannicus*, il assiste aux épanchements de Hernani et de la jeune fille. Don Gomez a le tort grave de se présenter à ce moment ; il va se venger de son trop heureux rival, quand don Carlos, par une péripétie inattendue, détourne l'attention générale en apprenant à tous la mort de Maximilien. Le jour suivant, Hernani et don Carlos se rencontrent. Hernani est sauvé, et dona Sol se voit contrainte d'accepter la main de don Ruy Gomez. Au moment où le brigand,

(1). Cf. Th. Gautier, *Hist. du Romantisme*. (Nous lui avons emprunté les détails qui précèdent.)

déguisé en pèlerin, pénètre dans le château où se sont confinés les deux fiancés, survient don Carlos, qui prend à cœur de s'emparer de celui qui provoque sa jalousie. Don Gomez livrera-t-il son hôte ?

L'intrigue est assez claire, quoique les faits ne suivent pas un ordre logique : voici les premiers vers de l'exposition :

DONA JOSEFA.

Serait-ce déjà lui ?

(On frappe à la porte.)

C'est bien à l'escalier

Dérobé.

(Un autre coup.)

Vite, ouvrons.

(Entre don Carlos.)

Bonjour, beau cavalier.

(Elle regarde le nouveau venu, et recule étonnée !)

Quoi, Seigneur Hernani, ce n'est pas vous ? Main forte !
Au feu !

(Don Carlos lui saisit le bras.)

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte.

La scène la plus fameuse est celle des portraits. Quand don Carlos veut contraindre don Ruy Gomez à lui livrer Hernani, celui-ci conduit le roi dans la galerie où sont les images de ses ancêtres ; il lui montre d'abord celui de don Galeran de Silva :

— On lui garde à Toro, près de Valladolid,
Une châsse dorée où brûlent mille cierges....

(Passant à un autre.)

— Don Blas, qui, de lui-même, et dans la bonne foi
S'exila, pour avoir mal conseillé le roi.

(A un autre.)

— Christoval ! — Au combat d'Escalona, don Sanche,
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche

Tous les coups s'acharnaient ; il cria : Christoval !
Christoval prit la plume et donna son cheval.

(A un autre.)

. . . Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand maître de St-Jacques et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles ;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. Altesse, saluez !

Enfin le vieux duc arrive à son propre portrait :

Ce portrait, c'est le mien. Roi don Carlos, merci !
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte !

Scène magnifique, s'il en fut ! Qui n'eût applaudi à ces fiers accents, à cette hauteur morale, à ces explosions de la fierté et de l'honneur ! Une part du mérite, en ce qui concerne l'invention, peut être reportée au poète anglais Shiel, que V. Hugo n'a pas dédaigné d'imiter, et auquel il doit l'idée de cette brillante fiction. Signalons un léger changement. Où V. Hugo a mis des portraits, Shiel avait supposé des statues. Mais le rapprochement en lui-même ne manque pas d'intérêt.

Sollicitée de forfaire à l'honneur, Évadné conduit le tentateur devant la galerie de famille :

LE ROI.

C'est votre père !

ÉVADNÉ.

Oui, oui, c'est bien mon père ! cette âme sublime, généreuse et presque divine, dont la mémoire, eût-il laissé sa fille sans asile et sans appui dans le monde, serait un héritage qui pourrait faire l'orgueil d'une princesse ! mon père, que nul après lui n'égale en honneur, en vertu, en pure intégrité ! Voilà bien le sourire où se réfléchissait la bonté de son âme. Sire, savez-vous ce que fut mon père ?

LE ROI.

Un homme, je me plais à le dire, rempli de hautes et nombreuses vertus.

ÉVADNÉ.

Quoi ! rien de plus ? Je vais aider votre mémoire. Lorsque le dernier roi de Naples cherchait, parmi les plus nobles de son royaume, un homme vertueux auquel il pût confier votre jeunesse, mon père fut trouvé le plus digne. Il vous plaça, jeune encore, dans l'aile de l'aigle. Sous son aile, vous apprîtes à vous élaner à la gloire ; il vous prodigua ses précieux soins ; et il fut un temps où l'on put croire que vous en étiez reconnaissant. Sa vie entière vous fut consacrée, et sa mort ! . . . Ah ! Sire, qui vous fait tressaillir ? Il combattait à vos côtés dans les plaines du Milanais ; il vit une épée menacer votre poitrine, s'élança, reçut le coup, et mourut à vos pieds. Me trompé-je ? Ne mourut-il pas pour sauver votre vie ? (*Elle s'élançait vers la statue.*) Image glacée, quoique ce sein soit inanimé, et que le sang ne circule pas dans ces veines, laisse-moi te serrer dans mes bras et te presser contre mon cœur ! Sire, je suis prête ; venez détacher ces faibles bras et m'arracher de ce marbre sans vie. Accordez aux services de mon père le prix que savent donner les princes, en me ravissant l'innocence et en me couvrant d'un opprobre éternel !

LE ROI.

Elle a fait entrer le remords dans mon âme ! (1)

L'impartialité nous force à reconnaître que le poète français n'a nullement embelli ce passage ; plusieurs même n'hésiteront pas à confesser que les ornements dont il a surchargé l'inspiration primitive sont le résultat d'un choix assez bizarre :

DON RUY GOMEZ.

Cette tête sacrée,

C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vint le dernier.
 Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
 Le comte Alvar Giron, son ami ; mais mon père
 Prit, pour l'aller chercher, six cents hommes de guerre ;
 Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
 Qu'à sa suite il traîna, jurant, par son patron,

(1) Cité par Jay. Cf. *Conversion d'un Romantique*, Avant-Propos.

De ne point reculer que le comte de pierre
 Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
 Il combattit, puis vint au comte et le sauva.

DON CARLOS (*hors de lui*).

Mon prisonnier !

Nous terminons notre analyse : avec l'autorisation de don Gomez, don Carlos emmène dona Sol. Hernani est prisonnier ; le vieux duc lui rend provisoirement la liberté, à condition qu'au premier son du cor, celui-ci se présentera devant lui pour se mettre complètement à sa disposition. Soit dit en passant, ce fut cette particularité qui suggéra au parodiste de la pièce l'idée d'intituler sa saynète baroque : *Harnali ou la contrainte par cor*.

Par un brusque changement, la scène est transportée dans l'ancienne capitale de Charlemagne, dans les profondeurs du caveau où repose le vieil empereur ; là des conspirateurs se sont cachés, ont délibéré, aiguisé leurs poignards et leurs haines. Ici se place un splendide hors-d'œuvre, le monologue de don Carlos, dont nous donnons quelques vers ; le citer en entier, ce serait impossible, tant il est démesurément long ; on sait que les acteurs les plus vigoureux, ceux qui savent le mieux ménager leurs forces et soutenir leur voix, n'en sortent que fourbus et démontés :

L'empereur ! l'empereur ! Être empereur ! ô rage !
 Ne pas l'être, et sentir son cœur plein de courage !
 Qu'il fut heureux, celui qui dort dans ce tombeau !
 Qu'il fut grand ! De son temps c'était encor plus beau.
 Le pape et l'empereur ! Ce n'étaient plus deux hommes.
 Pierre et César ! En eux accouplant les deux Romes,
 Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
 Redonnant une forme, une âme au genre humain,
 Faisant refondre en bloc peuples, et pêle-mêle
 Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,

Et tous deux remettant au moule de leur main
 Le bronze qui restait du vieux monde romain,
 Oh ! quel destin ! Pourtant cette tombe est la sienne !
 Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
 Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
 Avoir été l'épée, avoir été la loi !
 Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
 Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
 Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
 Aussi grand que le monde... et que tout tienne là !
 Ah ! briguez donc l'Empire, et voyez la poussière
 Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière
 De bruit et de tumulte ; élevez, bâtissez
 Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
 Taillez à larges pans un édifice immense !
 Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? O démence !
 Cette pierre !

Mais don Carlos entend les paroles des conspirateurs ; prêt à sévir, il pardonne quand il apprend que, malgré la compétition du vainqueur de Marignan, il vient d'être élu empereur. Dans l'émotion première de son triomphe, il oublie généreusement le passé d'Hernani, et accorde au bandit épique la main de dona Sol. Au moment où la cérémonie va se célébrer, le cor se fait entendre, et, fidèle à son engagement, Hernani s'empoisonne avec dona Sol, pendant que don Gomez se tue.

Il y a de tout dans cette pièce, sauf une action régulièrement construite, sauf la vérité des caractères. Shakspeare, tant de fois invoqué par les novateurs, nous offre, sinon une action qui se déroule dans un cadre aux proportions symétriques, au moins des caractères conformes à l'humanité, des types qui ont une personnalité nettement accusée. Les héros du drame de 1829 ne sont, comme on l'a dit, que les sonores porte-voix du poète. C'est le poète qui s'exprime à la place de don Carlos, de Hernani, de Ruy Gomez, de

dona Sol. Il ne viendra certes à la pensée de personne de chicaner sur le mérite de ces alexandrins de grande allure ; au contraire, on proclame bien haut qu'ils sont tour à tour luxuriants et féériques, tumultueux et pittoresques, capiteux et resplendissants, l'œuvre enfin d'un véritable magicien de la poésie lyrique, et nuisent plutôt à la vraisemblance de l'action qui se déroule sous nos yeux.

Faut-il, après tant de critiques autorisés, relever les faiblesses de l'œuvre ? 1^o On vient de le voir, à chaque instant le développement logique en est compromis par d'inopportunes harangues. 2^o Pourquoi don Gomez, éperonné par la traditionnelle jalousie Castillane, garde-t-il si mal l'accès de son foyer, où chacun pénètre sans difficulté ni péril ? 3^o Comment don Carlos, cette royale caillette, s'en va-t-il jeter au vent ses projets et ses secrets devant l'armée de ses laquais et de ses valets, quin'en perdent pas un mot ? 4^o Par quels arguments justifier la conduite de ce Hernani, qui poursuit le roi, dont il veut se venger, et qui, lorsqu'il devrait le retenir, lui laisse les portes toutes grandes ouvertes ? Qu'est-ce que ces indécisions, ce rabâchage, ce temps niaisément perdu quand il enlève sa fiancée dans Saragosse ? 5^o En quoi le monologue du tombeau se rapporte-t-il à l'action ? 6^o Le sujet manque d'ensemble, et l'unité est mal remplacée par de perpétuels à *coups*.

Tant d'imperfections sont couvertes par un bruit de fanfares, par la musique de cet orchestre d'alexandrins qui caressent l'oreille et surexcitent les sens ; ainsi s'expliquent les hurrahs, les trépignements de joie des amis du poète, leur enthousiasme, leur griserie d'admiration, leurs ovations sans fin ! Un exemple : quoi de plus émouvant que les regrets du vieux don Gomez quand il compare sa vieillesse à la jeunesse de dona Sol, quand il souhaite si éperdument de redevenir

jeune pour mériter l'affection de son indifférente pupille !

Quand passe un jeune pâtre — oui ! c'en est là ! — souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front !

À la lecture de tels vers, on comprend que le plus incandescent des admirateurs de V. Hugo ait écrit les lignes suivantes : « Lorsque j'entendis ces merveilleuses tirades, celle surtout du tombeau, il me sembla monter par un escalier, dont chaque marche était un vers, au sommet d'une flèche de cathédrale, d'où le monde nous apparaissait comme dans la gravure sur bois d'une cosmographie gothique, avec des clochers pointus, des tours crénelées, des toits à découpeure, des palais, des enceintes de jardins, des remparts en zigzags, des bombardes sur leurs affûts, des tire-bouchons de fumée... » (1)

Avouons, toutefois, que pour voir tant de choses, tant de clochers pointus et de bombardes dans un monologue, il est nécessaire d'avoir de bons yeux ! Beaucoup, dans le public, étaient sur ce point d'une désespérante myopie ; de même derrière les coulisses. Chargée du rôle de dona Sol, Mademoiselle Mars était outrée d'avoir à prononcer le fameux vers :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux !

— « Mais on se moquera de moi, disait-elle ; on me sifflera ; a-t-on idée d'une expression si étrange ? Vous êtes *mon lion* : pourquoi pas mon mouton, mon chien,

(1) Cf. Th. Gautier, *loco citato*.

mon chat ? Ce n'est pas de la sorte qu'on parlé dans les pièces à succès, dans celles qui ont la vogue, qui font le maximum des recettes. Pourquoi ne pas dire comme Racine et M. Viennet ? L'expression de *Seigneur* est-elle si démodée ?

Vous êtes, mon Seigneur, superbe et généreux !

Ainsi déraisonnait Melpomène, et, malheureusement pour le goût, elle n'était pas seule de son avis.

Les parodistes se ruèrent sur *Hernani*, et l'on en vit représenter, sur le théâtre de la Porte St-Martin, une contrefaçon burlesque intitulée *N. I. NI, ou le danger des Castilles amphigouri-romantique en cinq actes et en vers sublimes mêlés de prose ridicule*, par MM. Carmouche, de Courcy, Dupeuty. Au lieu de dona Josepha Duarte, avec sa jupe cousue de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique, on a *Pimbèche* seule, qui tricote des bas gris auprès d'une table sur laquelle est une chandelle allumée : ses premiers mots sont, en voyant don Pathos (Don Carlos) :

Ciel ! c'est un inconnu que je ne connais pas !

DON PATHOS (*criant à tue-tête*).

Parlons peu, parlons bien, et surtout parlons bas.

Don Gomez est devenu le *Père Dégommé*, et dona Sol s'est métamorphosée en *Parasol*. A la fin de la troisième scène, *Pimbèche*, s'adressant au public, lui fait cette confidence judicieuse :

Je n'étais là que pour l'exposition,
Et puis me retirer sans nuire à l'action.

Veut-on savoir comment s'est modifiée la grande scène entre *Hernani* et dona Sol ?

PARASOL.

Quand je t'attendais, pourquoi venir si tard ?
Ta montre, cher ami, serait-elle en retard ?

N. I. NI.

Non, car elle est en plan.

PARASOL.

En plan ! quel beau langage !
(*Avec l'air du plus profond mépris.*)
Un classique aurait dit : J'ai mis ma montre en gage.

N. I. NI.

Je pars, dussé-je aller jusques au GrandMogol,
Sous les feux du soleil !.

PARASOL (*le retenant vivement*).

Eh quoi ! sans parasol ?

Je te suis.

N. I. NI.

Mais on a fermé les souricières ;
Et pour chambre à coucher je n'ai pas les carrières.

PARASOL.

Je te suis...

N. I. NI.

Apprends donc l'état de mon quibus,
Il me manque deux sous pour prendre l'omnibus.

Le lecteur, sans doute, attend avec impatience la
parodie de la scène des tableaux :

DÉGOMMÉ.

... Tournez les yeux, regardez, je vous prie,
Je vais vous expliquer ma généalogie,
Comme chez Curtius !
(*Musique de charlatan, avec grosse caisse, cymbales et clarinettes.*)

DON PATHOS.

Je veux mon prisonnier.

DÉGOMMÉ (*expliquant les tableaux et frappant dessus
avec une baguette*).

Vous y voyez, d'abord, Gaspard, grand cuisinier,

Cordon bleu, s'il en fut; puis le Père Jérôme,
Pâtissier ambulant; puis ma tante Guillaume,
Matrone, sage femme, et revendeuse; enfin,
Mon aïeul, professeur d'escrime et de latin.

DON PATHOS.

Mon prisonnier !

DÉGOMMÉ.

Mon oncle, ancien apothicaire ;
L'autre, de Charenton fut bibliothécaire...
Ce chevalier du guet...

DON PATHOS.

N'est pas mon prisonnier.

DÉGOMMÉ.

Ce gros, de son vivant, fut premier moutardier...
Don Quichotte second, qui battait la campagne,
Et des moulins à vent a délivré l'Espagne...

DON PATHOS.

Mon prisonnier, morbleu ! mon prisonnier, ou bien...

DÉGOMMÉ.

Ce portrait, qui n'est pas ressemblant, c'est le mien,
Tu dois le reconnaître... Et, dans chaque boutique,
On dirait qu'aux mouchards j'ai livré ma pratique...

Les défauts de la pièce de V. Hugo sont parfois assez ingénieusement relevés par les amusants coq-à-l'âne de la parodie : ainsi, on ne pouvait mieux signaler l'évidente inutilité de ce morceau tout décoratif, et qui ne tient pas à l'action : le monologue de Carlos. Ici, à la place d'Aix-la-Chapelle, on a Saint-Denis : Paillasse, digne confident de don Pathos, vient dans ce milieu funèbre annoncer à son patron, tout tremblant à la pensée de l'avenir, que si François est favorisé du sort, on tirera un pétard, mais que si lui, don Pathos, est élu, on en tirera trois. Don Pathos déclare comprendre la nuance, et recommande à Paillasse de bien travailler

l'élection, de rassembler tous les corps de métiers, charpentiers, menuisiers, plâtriers, vitriers ; de leur payer un bon repas, à quinze sous par tête ; enfin de ne rien ménager, car l'argent lui coûte peu, à condition qu'il soit nommé :

DON PATHOS (*seul, à l'entrée du cimetière.*)

Je pourrais profiter de ce que je suis seul
Pour ne pas dire un mot... Mais, par mon bisaïeul,
La pantomime est vieille ! Il vaut cent fois mieux dire
Un petit monologue à l'instar de Shakspeare.

(*Montrant un tombeau.*)

Ci-gît un compagnon... d'Henri V... plus joyeux...
De tous les dévorants c'était le plus fameux !
Carmagnole est donc là ! si petit ! tant de gloire !

(*Se baissant, comme pour parler au tombeau.*)

Est-tu bien là, mon vieux?... C'est difficile à croire.
Ah ! c'est un beau coup d'œil à vous rendre insensé,
Que le compagnonnage ainsi qu'il l'a laissé !
Un grand... échafaudage, une grande... machine,
Avec un homme en haut, qui commande et domine....
Dévorant ! dévorant ! être dévorant ! Peste !
Ne pas l'être, et sentir un cœur dessous sa veste !
O quel sort ! et pourtant il dort comme un Colas.
Il fut grand, il fut gros, et n'en est pas plus gras.
Quelle vexation ! Cette leçon profonde
Doit instruire tous ceux qui ne sont pas au monde....

Après avoir quelque peu encore péroré sur ce ton, don Pathos tire sa montre et ajoute : « Il est trop tard pour continuer ; je pourrais parler comme cela pendant deux heures, mais il ne me répondrait pas, et cela deviendrait fatigant sans être plus clair. »

Ce drame si noir se termine par une scène où Parasol boit un bouillon léthifère et en fait boire un pareil à N.I.NI ; mais qu'on se rassure : le prétendu poison n'était qu'un narcotique inoffensif, et l'on voit, au dénouement, le vieux Dégommé, Parasol, Paillasse, don Pathos, N.I.NI, Pimbèche, se livrer à une sarabande échevelée.

Un mois après *Hernani*, le 30 mars 1830, Al. Dumas faisait représenter à l'Odéon une trilogie sur la vie de Christine de Suède ; le vrai titre en était *Stockholm, Fontainebleau et Rome*. Déjà, l'année précédente, le même théâtre avait donné une *Christine à Fontainebleau*, dont la chute avait été retentissante ; Frédéric Soulié s'était vengé des sifflets en publiant sa pièce avec une préface foudroyante. Disons que le public n'était pas absolument dans son tort : les vers de Soulié sont le supplice des oreilles délicates, l'intrigue elle-même est dénuée d'intérêt, le dialogue est mou, et les scènes semblent disloquées ; cependant on lira avec plaisir une page où l'auteur exprime, non sans vivacité, les sentiments que provoque en lui l'inepte injustice de la cabale sous laquelle son œuvre a succombé : c'est le commentaire historique d'une scène fameuse de la *Métromanie*, et l'on y voit à quel diapason les esprits étaient montés aux environs de *Cromwell* : « Certes, il faut le dire, si le fanatisme du quolibet a été une fois au théâtre aussi hideux que le fanatisme de religion et de patriotisme (!), cela fut à l'occasion de ce drame ; des mots de la halle partis des loges, des apostrophes tutoyées adressées aux acteurs, des sifflets continus et des clameurs perpétuelles, sans qu'on ait pu entendre une scène entière de tout ce travail, voilà ce qu'on a appelé un jugement ! Ce fut une douleur poignante pour le poète, que cette haine qui s'acharnait à une œuvre que l'amour seul de l'art avait inspirée. Cette douleur, elle n'était pas pour ce drame de *Christine*, qu'ils égorgeaient sans le connaître. Non ! derrière ce vaste rideau qui voile le fond du théâtre, dans cet espace long et étroit où le poète se promène seul quand le succès le trahit, pendant cette heure où tant d'espérances s'éteignent une à une, et la joie de la famille, et

le triomphe des amis; en ce lieu et à cette heure, une idée seule occupait l'auteur si maltraité. Le public, ce public qui s'est fait le roi de toutes les pensées, étouffait, avant son accomplissement, la première pensée libre d'un jeune homme ; et comme toute la jeunesse est dans ces mains qui brisaient l'arbre à la première feuille, il se disait douloureusement, en prévoyant que le même caprice peut disposer de tant d'œuvres qui se méditent et qui s'achèvent : « Oh ! les malheureux ! que de beaux drames ils nous tueront ! Heureux, cent fois heureux si le poète, indigné qu'on ait mis à son œuvre le baillon de Lally, n'est pas frappé dans son ouvrage ! Car cela arrive aussi : et peut-être le million d'hommes qui a pleuré sur les infortunes de *Marie-Stuart* est en droit de demander aux douze cents juges du *Cid d'Andalousie* ce que M. Lebrun a fait de sa lyre. »

Le passage suivant donnera une idée de l'incorrection de la langue que parle Christine et que parlent ses comparses, trop bien élevés pour ne pas suivre son exemple :

Me voilà seule enfin, et je puis mesurer
 Si j'atteins bien le but que je veux m'assurer.
 Mon nom est à sa date inscrit dans les histoires,
 Mon règne y sera lu compté par des victoires ;
 Mais le trône défend la vaste ambition
 De ne devoir qu'à soi la hauteur d'un grand nom,
 Car un nom est facile, aidé d'une couronne.
 J'ai fait battre des mains quand j'ai quitté le trône,
 Et j'ai su rester grande en dehors des grandeurs.
 Les rois m'ont retiré leurs hauts ambassadeurs,
 Mais le monde de ceux dont la voix souveraine
 Marque leur place aux rois, m'appelle encor sa reine.
 J'ai pris la mienne au sein des grands hommes vivants,
 Au-delà de mon sexe étonné les savants.....

Me voilà est un solécisme ; il fallait : *Me voici*. *Mon nom est à sa date*, etc..., ne sera jamais qu'une naïveté ;

comment pourrait-il en être autrement? *Y sera lu compté* est une tournure barbare. *Devoir la hauteur d'un nom* n'est pas français. *Un nom facile aidé d'une victoire* ne serait pas reçu dans le haut allemand. *Faire battre des mains* est louche; *rester grande en dehors des grandeurs* serait plat en prose. Quoi de plus grotesque que les *hauts ambassadeurs* ! Il n'y a pas assez de huées pour *prendre sa place au sein d'un grand homme*. *Étonner les savants au-delà d'un sexe* est de l'ithos tout pur. L'auteur aurait eu besoin de jeter complètement sa gourme avant d'aborder le théâtre, et de recommencer sa rhétorique sous la direction d'un professeur sévère.

La pièce de Dumas ferait croire que Pythagore était dans le vrai avec sa théorie de la métempsycose ; c'est une résurrection servile des procédés habituels à Garnier, à Hardy, une dilution de Caldéron, de Lope de Véga. Ajoutons l'imitation terre à terre des deux drames de Hugo ; longs monologues, prologues comme dans *Hernani* et *Cromwell* ; puis, comme il faut que l'écolier fasse mieux, et aille plus loin que le maître, Dumas agrmente sa pièce d'un épilogue. Épilogue et prologue parurent insupportables à la première représentation, et s'éclipsèrent aux soirées suivantes. Dans son *Cromwell*, Hugo avait fait intervenir Milton ; dans *Christine*, Dumas fait apparaître la Calprenède avec ses bouts-rimés, et Corneille avec des fragments de son *Cinna*. *Cinna* date de 1639 ; à cette époque, la reine de Suède avait treize ans ! Leibniz lui soumet des problèmes de mathématiques ; il résulte de là que l'auteur de la *Monadologie* était précoce à rendre des points à Pic de la Mirandole, car, étant né en 1646, il s'occupait de sciences exactes *sept ans avant sa naissance*. Quelle démonstration, sinon de l'harmonie préétablie, du moins des idées innées ! Quelle flatterie ingénieuse pour Descartes, le maître de métaphysique de Chris-

tine ! Il est vrai que les anachronismes sont permis aux poètes : Virgile en a donné l'exemple, mais il a racheté son audace par des vers incomparables. Dumas n'a pas la même excuse.

Le style est inégal, comme la composition ; partout des disparates volontaires. A côté du personnage répugnant de Monaldeschi, se dresse en vigueur la pâle figure de Paula, le seul personnage vraiment sympathique de la pièce. L'acte premier nous initie à la double affection contre laquelle se débat tristement l'ambitieux grand-écuyer : la passion ardente qu'il a su inspirer à Paula et la passion intéressée, toute de commande, qu'il ressent pour la reine. Ajoutons que, dans ce double rôle, Monaldeschi fait assez médiocre figure. Lorsque sa conspiration est découverte, que la reine en a les preuves certaines, et qu'elle charge son capitaine des gardes, Sentinelli, de le mettre à mort, son attitude est accablante de bassesse. Vraiment, on se demande comment le parterre ne se leva pas pour protester par ses huées contre un tel excès de dégradation morale. La vieille Vaubernier, joignant les mains devant l'exécuteur pour implorer un sursis de quelques secondes, avait au moins pour excuse la faiblesse inhérente à son sexe. Monaldeschi a peur de la mort, peur de la douleur. Non seulement il est lâche, mais il analyse sa lâcheté. Par avance, il se figure sentir le froid de l'épée qui s'enfonce dans les chairs ; il déclare à Christine, pour la fléchir, qu'il n'est pas préparé à affronter le tribunal de DIEU ; il ment pour obtenir son pardon ; volontiers il acceptera les tourments, la prison, les in pace, tout, mais pas la mort ! Il s'engage, s'il en réchappe, à consacrer le reste de ses jours à faire pénitence dans un cloître ; il crie avec des sanglots : Pas encore ! Bref, un si triste *sire*, (toute sa vie il n'a rêvé que le trône,) ne pouvait qu'indisposer violemment le parterre.

Quant à Christine, avoir mis un temps invraisemblable (cinq actes, et quels actes!) à s'apercevoir que le page de Monaldeschi est une jeune fille qui a pris des vêtements d'homme, (suivant la mode importée par Byron dans son *Giaour*,) elle devient tout à coup implacable, et ordonne le supplice de celui par qui elle se croit trompée. Nouvelle Hermione, elle n'offre que d'excessivement lointaines ressemblances avec l'héroïne de Racine ; tandis que celle-ci conserve encore du goût, de la mesure, dans ses plus furibondes imprécations, elle pousse des cris naturalistes, suggérés par la seule passion physique. L'art et l'idéal sont remplacés par les manifestations de la vie et la transcription pure et simple de la réalité.

Dans la scène finale, le parti-pris d'exagération particulier aux novateurs s'accroît surtout quand Christine ordonne à Sentinelli de massacrer le traître. Hermione avait déjà demandé vengeance, mais dans quels termes !

Mon ennemi ne peut vous échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle.
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle :
Allez ; en cet état soyez sûr de mon cœur.

Et c'est tout ! Au paroxysme de l'exaltation et de la jalousie, Hermione, désormais inconsciente, parle de la mort de Pyrrhus, mais elle ne s'arrête point par la pensée à la contemplation de cet horrible spectacle. On ne la voit point, semblable aux furies populassières de la Terreur, mettre une joie féroce à tremper son mouchoir dans la boue sanglante que fait un meurtre. Le langage de la reine de Suède rappelle celui qu'on dut entendre les 3 et 4 septembre 1793, aux alentours de l'Abbaye :

Venez, venez, courez au bout
 De cette galerie... et joignez-y le traître...
 Frappez... Pour vous tromper, il vous dira peut-être
 Que j'ai tout pardonné... ! Mais non... frappez toujours.
 Il dira que c'est moi qui conservai ses jours ;
 Non... non... ; que par ses pleurs ma colère abattue
 Avait tout oublié. Non... non... non, frappe et tue.

(*Elle pousse Sentinelli.*)

A l'œuvre !

A la rigueur, pour justifier le poète, on pourrait alléguer que Christine parle ainsi dans le premier moment de fureur, alors qu'elle est sous le coup de la révélation de Paula. Cette explication ne saurait tenir, car la barbare attitude de la reine ne se modifie en rien par le temps et la réflexion. Elle entend les pas de celui qui a prodigué au condamné les dernières consolations de la prière, et son premier mot, au lieu de l'attendrissement et de la pitié, est pour demander si *l'infâme est puni*, pour observer que *l'on tarde bien, que tout devrait être fini !* Ce n'est plus une femme, c'est une hyène ; on n'est plus au spectacle, mais au cirque. La scène VII de l'acte V est une scène d'abattoir. Il semble qu'on ait sous les yeux la malheureuse victime qui vient de recevoir le premier coup de massue, et qui, les yeux démesurément grandis, secouée par les affres de la mort, qu'elle sent proche, promène autour d'elle un regard hébété, cherchant une issue, puis ploie les genoux, et tombe résignée devant l'inévitable sort :

MONALDESCHI (*blessé au cou*).

A moi ! mon père, grâce !

Le père LEBEL (*à Sentinelli*).

Arrête, sur ton âme !

Arrête, meurtrier, ou le DIEU qui m'entend
 De sa foudre, à ma voix, peut t'atteindre à l'instant.

(*A Christine.*)

Il en est temps encor, madame.

MONALDESCHI (*se soulevant le long des lambris.*)

Grâce !

PAULA (*se relevant au milieu des convulsions.*)

Grâce !

(*Elle retombe et meurt.*)

Le père LEBEL.

Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse ;

Vous le voyez, il est mourant, ensanglanté.

Au nom du DIEU vivant ! que votre Majesté

Daigne à ce malheureux accorder quelque trêve.

CHRISTINE (*posant sa main sur le cœur de Paula qui a cessé de battre.*)

Eh bien ! j'en ai pitié, mon père.... qu'on l'achève.

Dans l'épilogue, Christine, vieillie, blanchie, tremblante et repentante, s'est retirée dans la grande cité consolatrice, à Rome ; après qu'elle a mis sa conscience en règle, qu'elle a écrit, *dédié à Dieu*, sa confession, on lui apprend que le roi de Suède vient de mourir ; l'occasion se présente pour elle de remonter sur ce trône qu'elle n'a jamais tant convoité et apprécié que depuis qu'elle l'a quitté et perdu. Mais il est trop tard ! Elle se sent mourir, et fait venir, pour l'assister à l'heure solennelle, un vieillard vénérable, pauvre moine austère et doux,

Dont la main est, dit-on, toujours prête à bénir.

L'entrevue de ce saint homme avec sa royale pénitente est une invention vraiment dramatique : Christine et Sentinelli se reconnaissent, et la première s'écrie :

Arrière, meurtrier !

Le meurtrier de Monaldeschi lui répond qu'il n'a été qu'un instrument, un glaive, et qu'il n'a fait qu'exécuter, qu'obéir. La colère de la reine cède et les confidences s'échangent ; avec une sombre franchise, tous deux

s'avouent que le remords les hante, que le fantôme de « l'autre » les poursuit. Alors Sentinelli apprend à Christine que Paula est encore vivante, (quand on ne joue pas l'épilogue, Paula meurt au cinquième acte,) qu'elle a échappé au poison, grâce à des réactifs énergiques. Paula se montre : va-t-elle maudire la reine coupable ? Non : elle se précipite à ses genoux et l'appelle sa mère. Le calme rentre dans le cœur de la malheureuse Christine, qui meurt la résignation sur les lèvres, l'espoir au cœur. A ce moment entrent les ambassadeurs des États de Suède, Oxenstiern, qui met la couronne sur la tête de Christine, le sceptre dans sa main, et Brahé, qui jette sur elle le manteau royal, pendant qu'un huissier crie au peuple :

Christine Alessandra, reine de Suède, est morte !

Telle est la pièce. Elle parut longue, et l'épilogue fut à peine écouté. Avec sa bonne humeur typique, l'excellent Dumas expliqua la chose dans son *Post-Scriptum*, en disant que le public avait plutôt craint qu'éprouvé l'ennui. Puis, comme toujours, la main et le cœur ouverts à tous, il s'adressa à la jeunesse des Écoles ; avec sa nature sympathique et son impossibilité de haïr, il ne maudit pas ses juges, il les remercie : il donne une accolade « amicale et franche à ces jeunes hommes qu'on disait turbulents et railleurs, pour lesquels on a essayé d'inspirer tant de craintes à l'auteur, et que cependant il a voulu voir assister à sa première représentation, en leur ouvrant des portes larges et libres. Ils ont compris qu'il n'était pas juste d'opposer nos gloires séculaires aux essais d'un jeune homme de vingt-six ans, ils ont approuvé ou désapprouvé franchement certaines parties de son ouvrage ; mais ils n'ont pas une seule fois humilié une idée neuve, fût-elle étrange, par un rire bas et stupide, car l'œuvre de

la conscience a été jugée avec conscience. Entre lui et eux, c'est *au revoir*. »

En somme, la partie entre classiques et romantiques était régulièrement engagée, et l'on devine sans peine de quel côté étaient les chances les plus probables, à ne considérer du moins que la ténacité et le génie, l'enthousiasme et la fécondité. Dans les rangs des conservateurs littéraires ne se rencontraient ni un Hugo, ni un Dumas, ni un Vigny. Complice naïve et dévouée, la jeunesse dite libérale assimilait la date de 1829 à celle de 1830. Non moins impopulaires que les mesures de M. de Polignac, les *Ordonnances* de Boileau tombaient sous les huées du peuple, et cette liberté, qui n'est pas une comtesse du noble faubourg St-Germain, était proclamée en littérature comme en politique. La préface de *Cromwell*, n'était-ce pas la proclamation des journalistes ? Comme sur le trône de Charles X Lafayette faisait asseoir Louis-Philippe, ainsi V. Hugo installait Shakspeare à la place d'honneur tout à l'heure occupée encore par l'auteur d'*Andromaque*.

Cependant, au milieu des universelles attaques des novateurs contre les anciens dieux, il n'était nullement question de Corneille, dont le nom était vierge de toute atteinte, et dont le théâtre demeurait à l'abri de toute profanation. Multiples sont les causes de cette assez surprenante inviolabilité.

D'abord, à un point de vue général, Corneille, pour les novateurs, est un ancêtre ; lui aussi, il a composé des drames, au noble mélangé le familier. *Don Sanche*, le *Cid*, *Nicomède*, *Polyeucte*, en sont l'irrécusable preuve. Pour citer un exemple, est-ce que Félix, ce préfet républicain dont la fille a épousé un clérical, et qui craint de voir bientôt sa révocation au *Moniteur*, est-ce que ce fonctionnaire qui veut tout sacrifier par

amour pour le galon officiel, est-ce que ce Cassandre qui s'arrache les cheveux d'avoir une telle fille et un tel gendre, n'est pas un grotesque ?

Corneille avait aussi, à sa façon, protesté contre la règle d'Aristote. Son insistance, dans chacun des *Discours* dont il fait suivre ses principales tragédies, à démontrer par syllogismes en baralipton que, loin de chercher à s'en affranchir, il les a, au contraire, minutieusement observées, qu'est-ce, en réalité, qu'une sourde mais sincère protestation contre une insupportable tyrannie ? Certes, il n'a pas attaqué de front l'autorité d'Aristote ; la mort de Ramus, l'auteur des *Animadversiones in Aristotelem*, lui était un enseignement. Tous les Charpentiers n'étaient pas morts en 1640. Enfin, avec Corneille, et grâce au *Cid*, à *Polyeucte*, on n'était plus en proie à la *suggestion* énervante des Philoctète et des Calchas, des Jupiter et des filles de Danaüs ; on se mouvait au milieu de mœurs plus modernes et mieux connues, on entendait comme un écho des dogmes de la religion révélée ! on avait la Croisade (contre les Maures) et le Christianisme !

En ce qui concerne le style, la langue de Corneille avait connu la simplicité, la souplesse, varié les tons suivant le sujet et les personnages ; l'esclave n'y parlait pas avec la pompe magnifique du monarque. Quand Nicomède est irrité, il ne craint pas de dire :

De quoi se mêle Rome ?

Flaminius, mécontent du fils aîné de Prusias, lui lance ces vers où l'insulte se déguise sous la bouffonnerie :

Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

Mais de ce que Corneille avait été plus hardi, était-ce

une raison suffisante pour traiter Racine de polisson ? Du reste, si Racine avait été d'une solennité indisciplinée, d'une régularité monotone, c'est qu'il avait vécu dans la plus pompeuse de toutes les époques, sous le plus symétrique des règnes. S'il eût vécu dans le désordre de la Régence ou dans le gâchis de la Fronde, il eût, peut-être, surpassé les autres poètes par son indépendance et son audace ; il eût dit avec *Rodogune* (1) :

Seigneur, voyez ses yeux
 Déjà tout égarés, troublés et furieux,
 Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux, quelle rage !
 Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

Fait curieux ! les Allemands se sont montrés moins sympathiques à Corneille qu'à Racine. Dans une lettre à Gœthe (mai 1799), Schiller se déclare choqué par le mauvais goût de l'auteur de *Cinna* ! Il signale avec amertume cette « pauvreté dans l'invention, (*Horace*, tiré d'une page de Tite-Live ?) cette maigreur et cette sécheresse dans le développement des caractères, (il veut sans doute parler du *Cid* ;) cette froideur dans les passions, (*Rodogune* ?) cette lenteur et cette gaucherie de l'action, (*Pompée* ?) enfin, l'absence presque totale de l'intérêt, (*Nicomède* ?) Les femmes y sont de misérables caricatures. (*Pauline*, une caricature !) Je ne trouve que l'héroïsme qui soit traité heureusement. Racine est incomparablement plus près de la perfection, bien qu'on rencontre chez lui tous les inconvénients de la manière française. »

Du reste, il faut s'attendre à tout de la part des songes-creux d'Outre-Rhin.

Lessing, par exemple, s'est ingénié à trouver dans

(1) Cf. le livre si remarquable de M. A. Charaux, *Corneille, la Critique idéale*, etc., II, 13.

les drames de Shakspeare la presque continuelle observation des fameuses règles de la Poétique d'Aristote ! L'auteur de la *Dramaturgie*, (que diront les fanatiques de la couleur locale ?) accorde aussi aux poètes la facilité de se permettre toutes les libertés qu'il leur plaît avec l'exactitude historique, de modifier le caractère des époques, de falsifier les mœurs des personnages, bref de « changer tout cela. » Aussi Schiller ne se gêne-t-il nullement pour faire mourir Jeanne d'Arc sur le champ de bataille, entre le duc de Bourgogne et le roi de France, qu'elle a réconciliés !

Veut-on, maintenant, résumer la question du romantisme ? On peut la ramener aux neuf points suivant :

1° La suppression des règles, ou liberté absolue de l'écrivain ;

2° La recherche du gigantesque, du laid ;

3° L'amour maladif de la nature, (le lackisme ;)

4° La guerre à mort aux trois unités ;

5° La recherche exclusive des sujets modernes ;

6° La préoccupation, à l'excès, de la couleur locale ;

7° La proscription de la périphrase et l'abus de l'antithèse ;

8° Le culte du barbarisme, du solécisme, du néologisme et de l'archaïsme, — sous prétexte d'employer le mot propre ;

9° L'imitation des littératures anglaise et allemande, substituée à celle des littératures grecque et latine.

Donc, d'abord plus de règles ! « L'art, dit Victor Hugo (1), rétablit le jeu des fils de la Providence sur les marionnettes humaines ; comme DIEU, le vrai poète est partout présent dans ses œuvres ; il restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine les omissions et les répare. Le but

(1) Cf. Préf. de *Cromwell*, 76.

de l'art est presque divin. Les auteurs ont le droit d'oser, de hasarder, de créer, d'inventer leur style et de mener en laisse les grammaires. »

Cette horreur de la règle n'est point forcément le signe du génie. Puis, n'y a-t-il pas d'infinies variétés de règles ? Les unes sont tracassières, infécondes ; de celles-là il ne peut être question dans un art poétique composé par un homme de sens et de goût. Quant aux autres, elles sont, non pas *négatives*, mais *positives*, de nature à encourager, à guider l'écrivain. Empruntons la preuve de cette distinction à ce Boileau si honni. Quelle que soit l'école à laquelle on appartient, n'est-on pas tenu de souscrire à cet arrêt d'une morale si élevée, arrêt corroboré par l'expérience journalière ?

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Cette prescription est formulée avec plus de simplicité que les paradoxes de 1829, et vivra plus longtemps.

Il y a mieux encore. Ce n'est pas Hugo qui, le premier, a déclaré qu'il fallait démolir la bastille des règles classiques. C'est l'honnête Boileau en personne !. Oui, ce Boileau, que l'on accuse d'être toujours piteusement retranché derrière cette autorité d'Aristote, recouverte de la mousse de plus de vingt siècles, Boileau a, dès 1670, dans une vision géniale, compris que parfois la meilleure des règles est encore de n'en pas observer. Ne lisons-nous pas dans l'*Art poétique* ces irrécusables et significatifs alexandrins ?

C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
 Trop resserré par l'art *sort des règles prescrites,*
Et de l'art même apprend à franchir les limites.

Mais ceci, à titre d'exception seulement ! Car est-il

nécessaire de rappeler que l'art de la composition, l'art dramatique, supposent des règles? Qu'est-ce qu'un art, sinon un ensemble de règles? Celles-ci, du reste, sont au-dessus de toute atteinte, puisqu'elles ont été composées *d'après* et *après* les chefs-d'œuvre, celles de la tragédie après Sophocle et Euripide, celles de la poésie épique après les auteurs, quels qu'ils soient, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Quant à la recherche du gigantesque, faut-il rappeler (1) que la différence essentielle entre le classique et le romantique est que le premier recherche le beau, le second, le sublime? Faut-il citer, comme preuves, d'une part l'*Énéide*, d'autre part la *Divine Comédie*, *Britannicus* et *Macbeth*, ici Mozart, là Beethoven, ici Raphael, là Rembrandt? Virgile, Racine, Mozart, Raphael, sont classiques; Rembrandt, Beethoven, Shakspeare, Dante, romantiques. Toujours est-il que le gigantesque a droit de cité dans l'art; mais du laid que doit-on penser, sinon qu'il voudrait en vain accaparer la place du beau. Le spectateur de sens rassis aimera toujours mieux voir les traits divins de la Vénus de Milo que la double bosse de Polichinelle, et le dernier mot de l'esthétique ne cessera d'être cette apostrophe d'un poète satirique à une vieille: « Tu es trop laide pour que je parle de toi dans mes vers (2). » La laideur attriste, humilie l'âme; la beauté, la relève, l'épanouit.

C'est la beauté des scènes de la nature qui fascinait Rousseau; c'est la splendeur sereine du lac de Biemme qui lui inspirait des pages d'une perfection idéale. Les anciens, quelques-uns au moins, Virgile, Théocrite, Homère, avaient aimé la nature, mais avec une réserve respectueuse, une pieuse discrétion. Rous-

(1) Cf. Janet, *Cours de Philosophie*.

(2) Cf. Lessing (*Laocoon*.)

seau, lui, associe le monde extérieur à ses passions et à ses vices ; persuadé de la duplicité et de la félonie du genre humain tout entier, il procède avec l'affolement d'un maniaque à une sorte de prise de possession de la nature. Un autre halluciné, Bernardin, comme lui se cache, se rue sur les eaux, dans les bois. En Angleterre, les lackistes sont leurs disciples, avec cette aggravation que leur sincérité est discutable. Ils sont là une demi-douzaine de rêveurs, de songes-creux, d'ulcérés sans blessure, de désespérés sans désespoir, à l'esprit et à l'estomac également malades, qui se réunissent, tous les printemps et tous les automnes, autour d'une mare à crapauds, pour pousser des gémissements et collectionner des rhumatismes !

Ce qui manque le plus à cette école, c'est l'originalité. Les lackistes ont recherché surtout l'analyse psychologique, qu'ils ont mariée à la description ridiculement minutieuse de la nature. Mais Thompson ne les avait-il pas précédés dans cette voie ? Wordsworth et Coleridge sont des disciples de l'auteur des *Saisons*, qui lui-même n'échappe qu'à force de sincérité dans l'inspiration, et de vigueur dans le jet poétique, à la déconsidération qui pèse sur les auteurs de poèmes descriptifs. Reconnaissons toutefois que les lackistes ont, en plus, l'amertume avec le rictus, la plainte avec le sanglot, nous allions dire avec le hoquet, l'amour et la haine de la nature, qui est pour eux une consolatrice mais aussi une marâtre. Constatons enfin qu'ils ont tenu en grand honneur la théorie de la substance universelle et unique : l'école romantique sera donc panthéiste !

Spinosiste, elle repousse Aristote, dont elle raille les trois unités ; l'attaque de V. Hugo est devenue un lieu commun :

« Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers pré-

tendaient appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde, en effet, que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à son tour ? A-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte ? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas à la vérité, les scoliestes en font bon marché, mais à la vraisemblance ? Il résulte de là que tout ce qui est trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-à-dire tout le drame, se passe dans la coulisse. Nous ne voyons, en quelques sorte, sur le théâtre que les coudes de l'action ; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages, placés comme le chœur antique entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que, bien souvent, nous sommes tentés de crier : Vraiment ! Mais conduisez-nous donc là-bas. On s'y doit bien amuser, cela doit être beau à voir. A quoi ils répondraient sans doute : Il serait possible que cela vous amusât et vous intéressât, mais ce n'est point là la question ; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène française.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité.... Le poète oserait-il assassiner Rizzio autre part que dans la chambre de Marie Stuart ? poignarder Henri IV ailleurs que dans cette rue de la Ferronnerie, tout obstruée de haquets et de voitures ? brûler Jeanne d'Arc autre part que sur le Vieux-Marché ?

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu, l'action encadrée de force dans les vingt-quatre heures est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre, comme son lieu particulier (1). »

L'hésitation n'est plus possible, et la thèse de V. Hugo a gain de cause. Que la règle des unités ait été une lourde et souvent inutile entrave, nul n'en disconvient. Donc, sur ce point, liberté absolue aux poètes ! Nous voulons bien que l'enfant du premier acte soit barbon au cinquième ; n'apportons-nous pas au théâtre une dose inépuisable de bon vouloir et d'illusion ? *Trente ans, ou la vie d'un joueur*, désormais voilà l'idéal. Pourtant, ne nous sera-t-il pas permis de jeter un sympathique regard vers cette ancienne école classique à laquelle, après tout, l'intelligence et l'imagination doivent des fêtes si délicates et de si pures jouissances ? Nous ne vous dirons jamais un définitif adieu, ô vous, Phèdre aux tragiques remords, implacable Hermione, vous, douce Monime, qui regrettiez si mélodieusement le beau climat de la Grèce, Esther, plaintive colombe, Pauline, la fidèle épouse, Chimène, si impétueuse et si aimante, ni vous-même, ô Zaire, malgré vos oripeaux philosophiques ! Nos ardentes sympathies vous resteront fidèles. Certaine portion du public vous délaisse parce que vous avez, à ses yeux, le tort de dater de ces *époques improductives* qui précédèrent la Révolution, parce que vous n'êtes pas *dans l'actualité, dans le mouvement* ! Mais consolez-vous de cet abandon, en songeant qu'il ne durera pas, et que l'esprit humain, après des défaillances d'une heure ou des défections d'un jour, ne manque jamais de revenir à ce qui est grand et vrai, simple et beau !

Nous arrivons au 5^{me} caractère du romantisme, le

(1) Cf. Préface de *Cromwell*.

choix de personnages et de sujets modernes. Qui pourrait ne pas féliciter les Dumas, les Hugo, les de Vigny, d'avoir, comme le voulait Platon pour ses poètes, poliment mais résolument éconduit les personnages grecs et romains, en dépit de leur prétexte et de leur chlamyde? Vraiment, la famille des Horaces, même agrémentée de leurs cousins germains, les Curiaces, commençait à tenir beaucoup de place chez nous, eux, des étrangers! Cornélie, avec ses deux cailloux du Rhin, ses deux *bijoux* de fils, nous donnait affreusement sur les nerfs. Agamemnon était écrasant, Iphigénie elle-même, monotone, et, si la police était bien faite dans la république des lettres, il y a longtemps que Médée, convaincue de déposer des alexandrins faisandés sur la voie publique, eût été appréhendée à la manche et dirigée sur l'île des Pins.

Parlerons-nous des sujets empruntés à l'histoire des gouvernements antiques? Lecteurs des contes de Perrault, et grands admirateurs de l'ogre qui aime la chair fraîche, nous avons d'abord été charmés de voir Tantale mettre dans l'assiette de Jupiter un morceau de l'épaule de son frère Pélops; mais comme chaque apprenti poète tragique se croyait tenu, pour payer son béjaune, de nous décrire ce mémorable menu, n'avions-nous pas le droit de crier: Assez! *Occidit miseros crambe repetita....* Étéocle et Polynice, voilà encore une nouvelle à la main palpitante, et d'hier! Néron donnant quelques grammes de strychnine à son frère Britannicus, quel sujet de tragédie pour faire battre le cœur d'un Français! Eh quoi! l'histoire moderne ne nous offrait-elle pas de grandes actions, des héros, des légendes ou terribles ou gracieuses, des crimes privés et publics, des ligues et des guet-à-pens, des guerres qui durent un siècle, des races vaillantes et aventureuses, dont chaque pas dans le monde

est un sujet d'épopée ou de tragédie, de pauvres gentilshommes fondateurs de royaumes, et des paysannes ignorantes qui sauvent leur patrie? Rappelons une fois encore que c'est à Voltaire et à Du Belloy qu'il faut reporter l'honneur d'avoir représenté devant des spectateurs français des tragédies françaises (1). Voltaire surtout avait innové, en donnant une tragédie sans amour, une tragédie sans femmes, une tragédie en trois actes (2), une tragédie en vers croisés (3). On eût fait bondir les poètes de l'école de 1829 si on leur eût fait observer que le vrai père du romantisme, pour les questions de théâtre, n'est autre que ce Voltaire dont ils bafouaient, avec raison du reste, les tirades à effet, les épisodes mal amenés, les prêches endormants, le style parasitique et les épithètes sans vertu! Voltaire a exploré l'Arabie et le VII^e siècle avec *Mahomet*, la Palestine et le XIII^e siècle avec *Lusignan*, le Pérou et le XVI^e siècle avec *Alzire*, la Sicile et le XII^e siècle avec *Tancrède*, le XV^e siècle avec *Adélaïde du Guesclin*; il s'est même hasardé dans l'Empire du Milieu et de la civilisation de Zoroastre avec l'*Orphelin de la Chine*. Toutefois, pour ce dernier voyage, nous engageons les vrais sinologues à se méfier!

Une des marottes du romantisme fut la couleur locale, affreusement délaissée par les classiques. Confessons qu'il avait été ridicule de voir Gengiskan en justaucorps vert, Agamemnon en habit de drap gris blanc brodé de petites anémones avec mosaïque en émeraudes, Clytemnestre en jupe de satin jonquillé, Philoctète en culotte à l'espagnole et cravaté de dentelle, Aricie en vertugadin, le cacique Montèze avec une

(1) *Adélaïde du Guesclin*, *Tancrède*, *Zaire*, etc.

(2) Dans la *Mort de César*, il n'y a ni femmes ni amour, et la pièce se compose de trois actes.

(3) *Tancrède* est écrit en vers croisés.

perruque à ressort, Pylade avec des hauts de chausse couleur amarante (dites plutôt de ma rente), et Brutus, plus dameret que jamais, secouant, d'une main légère le tabac de son jabot tuyauté !

Comme on l'a remarqué, si tous les personnages, quels qu'ils fussent, parlaient le même langage, portaient le même costume, c'est que nos écrivains, casaniers de nature, et qui ne connaissaient que Meudon et Saint-Cloud, ne possédaient aucun renseignement précis et détaillé sur les usages et les mœurs des différents pays. Quand on eut fait la guerre de l'Indépendance des États-Unis avec Washington et Lafayette, les coutumes des Américains, des Indiens, nous furent moins étrangères ; grâce à la campagne d'Égypte, on arriva à pénétrer la civilisation musulmane autrement que par l'intermédiaire de Zatime et de Pharasmin ! Avec Raynouard, et même avec Creuzé de Lesser, on devina, on retrouva le moyen-âge. Un des chevaux de bataille préférés des novateurs fut de substituer la langue du XV^e siècle à celle du XVII^e. Dans leurs ouvrages d'imagination, dans leurs romans dits historiques, le soldat devint un *arquebusier*, la route, un *pertuis*, le peuple fut le *populaire*, le campagnard, un *manant*, le château, un *donjon*, l'épée se métamorphosa en *rapière*, la bourse en *escarcelle* ; on ne dit plus messieurs, mais *messeigneurs* ; on jura par les cornes de Belzébuth, le tout pour le plus grand esbattement des jeunes clercs, bacheliers, et autres *mauvais garçons* !

Mais comme on se piquait d'écrire, non plus pour le Dauphin, *ad usum Delphini*, mais pour le peuple, ce Dauphin sans-culotte, on renonça aux procédés de style qui eussent rappelé le savoir-vivre et la distinction des siècles monarchiques. La première victime de cet ostracisme fut la périphrase, que Trissotin, toujours en frais d'esprit, eût appelée les *gants gris-perle* de la

période. C'est pourtant un bien joli jeu de patience que la périphrase ! Sous la Restauration, elle fleurit avec Viennet, Ancelot, Parceval, de Wailly et maint autre. N'est-ce pas de Wailly qui disait dans un poème couronné par l'Académie française :

Votre temps se dissipe en coupables plaisirs :
Prolongeant sans pudeur vos nocturnes orgies,
Usant votre existence aux clartés des bougies,
Autour d'un tapis vert qu'assiège votre ardeur,
Palpitant tour à tour d'espoir et de terreur,
D'un sang-froid affecté la fausse indifférence,
De vos cœurs déchirés cache en vain la souffrance.

Et admirez ici, grâce à l'emploi de la périphrase, la supériorité de la poésie sur la prose ! Un prosateur eût dit à la place du premier vers : *Messieurs, vraiment vous n'êtes pas sérieux !* pour le second : *vous soupez tard ;* pour le troisième : *vous vous couchez à cinq heures du matin ;* pour le quatrième : *vous jouez au baccarat ;* pour les deux derniers : *vous savez faire contre mauvaise fortune bon cœur.*

Dans la même pièce on trouve :

Et les fruits que l'été mûrissait dans la plaine
Par le souffle fécond de sa brûlante haleine,
A la neige insipide ont transmis leur saveur !

Trois alexandrins en grand uniforme pour dire des *marrons glacés !*

Quant à l'antithèse, on a vu l'abus incroyable qu'en ont fait V. Hugo, C. Delavigne et leurs disciples, qui auraient dû plutôt réserver leurs efforts et leur attention pour la correction et la pureté du style. En effet, le barbarisme et ses corollaires obligés se rencontrent trop souvent dans les œuvres des romantiques.

Entre autres coupables néologismes, citons celui qui consiste à mettre l'épithète en tête de la phrase, avant le sujet et le verbe :

Pâle, je cheminai le long de la vallée, etc...

Que dire aussi de cette tournure anti-grammaticale :

.....Mon âme affaîssée en sa mélancolie,
Oublieuse du monde et *dans soi* recueillie ?

Parfois au barbarisme de mot se mêle le barbarisme de tournure :

Mon âme.....
Sympathisait au calme, aux teintes que le jour
Répandait en fuyant sur les bois d'alentour.

Sympathiser est un barbarisme de mot ; *sympathiser à*, un barbarisme de tournure.

Et triste, je pleurais, quand tout à coup la lune,
Ronde et large, *surgit* au milieu des brouillards.

Surgir est un malgracieux néologisme jeté dans la circulation par Jean-Jacques, et avidement recueilli par Châteaubriand, d'ordinaire mieux inspiré. Nous en dirons autant des verbes *baser*, *fanatiser*, *sérier*, *systématiser*, *individualiser*, *différencier*, *apostasier* ; des substantifs *sommité*, *illustration*, (pour dire homme remarquable,) et, à un point de vue plus général, de tous ces mots insolites incessamment charriés, depuis trois quarts de siècle, par la jurisprudence, la médecine, la chimie, la physique, la métaphysique, les assemblées délibérantes, le commerce international, l'industrie et *l'industrialisme*.

Dans le vocabulaire si démesurément augmenté, il était bien difficile de trouver ce mot propre, que V. Hugo se vante d'avoir, le premier, mis en honneur et réhabilité : il oubliait Pascal, Bossuet, Labruyère, Sévigné, et d'autres encore ! S'il faut en croire l'auteur des *Contemplations*, avant 1829,

Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes :
 Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
 Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
 Et montant à Versaille aux carrosses du roi ;
 Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
 Habitant les patois ; quelques-uns aux galères
 Dans l'argot ; dévoués à tous les genres bas,
 Déchirés, en haillons dans les halles ; sans bas,
 Sans perruque ; créés pour la prose et la farce ;
 Populace du style au froid de l'ombre éparsé ;
 Vilains, rustres, croquants, que Vaugelas, leur chef,
 Dans le baigne-lexique avait marqués d'un F ;
 N'exprimant que la vie abjecte et familière,
 Vils, dégradés, flétris, bourgeois, bons pour Molière.
 Racine regardait ces marauds de travers ;
 Si Corneille en trouvait un blotti dans son vers,
 Il le gardait, trop grand pour dire : Qu'il s'en aille !
 Et Voltaire criait : Corneill'e s'encanaille !
 Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi
 Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
 Cachant les tropes effarés,
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés
 Je fis souffler un vent révolutionnaire.

Certes, on ne prétend pas refuser à l'écrivain le droit de jeter dans la circulation des mots nouveaux, lorsqu'une modification dans les idées, une invention, rendent cette création indispensable et le néologisme nécessaire. Qu'il soit permis de le remarquer : il convient alors, autant que possible, de se soumettre aux règles établies par les grammairiens, si l'on compose un mot à l'aide de racines grecques ou latines, et de choisir des vocables expressifs et courts, si, d'après le conseil de Fénelon, on tire ses emprunts des langues étrangères modernes. Citons une variété de néologisme qui a droit à tous les encouragements de la critique : c'est celle qui, pour mieux obtenir la couleur locale, reprend à notre vieille langue telle expression tombée en désuétude, dont on pourrait, à la rigueur,

se passer, mais que l'on substitue au mot ordinaire, parce qu'il donne au récit une sorte d'apparence antique, et je ne sais quelle couleur patriarcale : ainsi Châteaubriand a dit : « Au moment où les convives allaient s'approcher de la *mense* hospitalière.. » Conseils superflus ! vœux surannés ! Le XIX^{me} siècle va voir la langue française s'enrichir, (*s'appauvrir !*) de près de cent mille mots, la plupart teutons ou anglosaxons, ou moitié grecs, moitié latins !

En effet, le romantisme s'était éperdument infatué des littératures anglaise et germanique. C'était de sa part, à vrai dire, un miracle d'humilité chrétienne et de pardon des offenses, ou, si l'on préfère, c'était le dernier mot de la générosité chevaleresque, le triomphe du marquis de Coislin et de la politesse française. Car, on le sait, il y avait cinquante ans environ que Lessing avait déclaré la guerre à notre littérature ; sa croisade venait d'être reprise par Schiller, et tout récemment, on l'a vu, par Schlegel. Les Allemands vilipendaient Racine et hissaient Calderon sur le pavois ; ils sacrifiaient Corneille à Shakspeare. Avec leur habituelle courtoisie, les Français répondirent à ces attaques saugrenues en déclarant que Schiller et Gœthe étaient les vrais modèles, et que la littérature allemande, flanquée de l'anglaise, (le brouillard et le spleen !) devait dorénavant remplacer les monuments littéraires de Rome et d'Athènes, convaincus de faiblesse, de platitude et de monotonie ! Cette théorie hétéroclite devint bientôt, pour force moutons de Panurge, un véritable *Credo*.

Après avoir mis à contribution les auteurs de *Guillaume Tell* et de *Faust*, les jeunes révolutionnaires s'adressèrent aux écrivains de second ordre, surtout à ceux qui s'étaient cantonnés dans le genre humoristique, et qui avaient proclamé la Fantaisie comme la

dixième Muse : nous voulons dire Jean-Paul et Hoffmann. *Titan* et le *Violon de Crémone* furent proclamés des chefs-d'œuvre inimitables.

L'école fantastique avait été inaugurée par Tieck, qui mit en honneur les revenants et les fantômes ; cette école fut reprise et illustrée par Hoffmann, dont les récits sont remplis de fictions chimériques, de légendes bizarres, de lugubres images, filles du rêve ou de l'ivresse. Quant à Tieck, dans le même genre de fantasmagories macabres, il venait de publier son *Phantasmus* (1812), précédé lui-même par ses *Contes populaires* (1797), qui exercèrent une si vive influence sur l'imagination de Charles Nodier. De ces deux excentriques écrivains procède, de 1820 à 1830, une littérature mystérieuse, malade, incohérente, qui ne vit que par les Génies et les Lémures, les Ondines et les Fées, le culte des traditions ou sanglantes ou bouffonnes empruntées à l'histoire du moyen-âge, le bienveillant concours de Méphistophélès et de Wilhem Meister, ces authentiques ancêtres de *Jean Slogar* et de *Han d'Islande*.

Les débutants font des pèlerinages à Weimar, dont le vieux patriarche, du haut de son olympienne indifférence, sourit à leurs turbulentes audaces. Veut-on tenter la fortune de la poésie épique ? On renonce à imiter l'*Iliade* ou l'*Énéide*. N'a-t-on pas ce truculent fouillis, les *Nibelungen*, dont les Allemands eux-mêmes ne connaissent pas le véritable héros ? Pour l'apprenti auteur dramatique, ce serait s'exposer à de cruelles moqueries que de se pénétrer des beautés de Sophocle ; hors de la trilogie de *Wallenstein*, le salut, on veut dire le succès, est difficile, sinon impossible. Assurément la pièce où Schiller nous expose la conspiration du Rutli est une œuvre presque parfaite, avec son intensité d'exactitude dans les descriptions de la

nature alpestre, avec ses éloqu岸tes revendications en faveur de la véritable liberté, ces chants mélodieux que, dès les premières scènes, font entendre ce chasseur, ce pêcheur, ce berger, avec ce type tout romain de Gertrude, et cette délibération, si véritablement *humaine*, du héros au moment où il va frapper le tyran de sa patrie ! Mais de ce que de telles scènes et de semblables types égalent, dans Schiller, les merveilleuses études du cœur humain dans Corneille, il n'y avait pas, tant s'en faut, un motif suffisant pour être inique envers lui et pour diviniser Schiller. A quel titre condamner les auteurs classiques ? Pourquoi proscrire, en même temps que le père de notre tragédie, et Molière et Racine, et même l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope* ? L'Elbe et le Danube sont deux grands fleuves, mais le Tibre et l'Illyssus n'ont-ils par de verdoyantes perspectives ? La Saxe a vu naître des hommes d'un remarquable talent ; mais l'Attique n'est-elle pas la patrie du goût ? La Pinacothèque de Munich est un monument imposant, mais le Parthénon n'est-il pas la merveille de l'art ?

Ce fut par une inconséquence non moins injustifiable que les novateurs s'épurent, avec un même fanatisme intolérant, des grands écrivains anglais contemporains. Certes, dans le fond, tout expliquait de leur part cette inquiétude fiévreuse qui les faisait aller de Wieland à Coleridge, de Goethe à Byron, de Schiller à Walter Scott. Le temps n'était plus à la littérature sereine, au culte de l'art pour l'art. Le beau lui-même, malgré son essence absolue, semblait s'être déplacé ! Ne se rappelle-t-on pas cet officier supérieur de la Grande Armée, lettré ingénieur, qui disait à l'auteur de *Rouge et Noir* (1) : « Depuis la campagne de Russie, l'*Iphigénie en Aulide* ne me paraît plus une

(1) Stendahl.

tragédie aussi belle que je l'avais crue auparavant. » L'âme humaine, sous le coup d'épreuves inoubliables, s'était sentie atteinte et pénétrée à de telles profondeurs, que le moule ordinaire de l'art n'était plus suffisant pour exprimer les émotions et les idées nouvelles. Deux courants s'étaient alors produits ; des deux écoles qui se formèrent, l'une, corrompue, désespérée et blasphematrice, s'intitulait *Satanique*, par opposition à l'école dite *Emmanuelique*, dont le chef le plus autorisé était l'auteur du *Génie du Christianisme*. La première inscrivait sur son drapeau : *Satiété de la vie* ; l'autre s'inspirait de je ne sais quelle aristocratique religiosité mal définie. Le Prométhée de l'école satanique était Byron, cette décevante énigme, dont les théories littéraires sont plus surprenantes encore que les égarements de sa vie ne sont étranges. Rien de plus bouffon que l'enthousiasme des poètes romantiques français pour ce poète, qui professait pour Pope, le Boileau anglais, une filiale et fanatique admiration ; la poésie de Pope, disait Byron, est le *christianisme de la poésie anglaise*. Aux yeux de l'auteur du *Corsaire*, Pope apparaissait comme un beau temple grec, aux lignes harmonieuses et suaves, alors que Shakspeare et Milton n'étaient pour lui que d'énormes montagnes de briques rouges aux tons criards et mal assortis. Il estimait que la langue irréprochable de Racine convenait plus que toute autre aux exigences de la scène ; en revanche (1), Shakspeare ne lui semblait qu'un vulgaire plaisantin (2). Par une contradiction bien digne d'un poète, Byron, au lieu d'observer ces préceptes édictés par le goût de ceux qu'il proclamait ses maîtres, se livra au genre de composition le plus fantaisiste et le plus indépendant de toute règle : dans la

(1) Cf. Gervinus, *Hist. du XIX^e siècle*, XIX, passim.

(2) Le mot anglais est *humbug*, qui signifie un *sauteur*, un *farceur*.

sphère de la morale, il ne fit guère que reproduire et aggraver les impiétés et les cyniques peintures de Voltaire (1). Notre conclusion se devine :

Abreuvée à de telles sources, — le panthéisme allemand et l'athéisme anglais, — l'école romantique, empoisonnée et flétrie, n'allait plus fournir qu'une courte carrière, et ne pouvait désormais répondre aux espérances qu'elle avait fait entrevoir !

(3) Cf. *Cain*, *Don Juan*, etc.

FIN.

Table des Matières.

AVANT-PROPOS I

Chapitre Premier.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE ET RELIGIEUSE. —
De Serre. — Lainé. — Foy. — Benjamin Constant. —
Royer-Collard. — Camille Jordan. — Manuel. —
Martignac. — De Villèle. — Ravez. — Châteaubriand.
— Frayssinous. I

Chapitre Deuxième.

LA POÉSIE. — Lamartine. (Méditations. Les nouvelles
Méditations.) 45

Chapitre Troisième.

LA POÉSIE (suite). — Victor Hugo. (Les Odes et Bal-
lades. Les Orientales.) 77

Chapitre Quatrième.

LA POÉSIE (suite). — Casimir Delavigne. (Les Messé-
niennes) 120

Chapitre Cinquième.

LA POÉSIE (suite). — Béranger. (Chansons.) . . . 137

Chapitre Sixième.

LA POÉSIE (suite). — Alfred de Vigny. (Éloa, le Déluge,
Moïse, etc.) 155

Chapitre Septième.

- LA POÉSIE** (suite.) — Le Cénacle. — Sainte-Beuve. (Vie, pensées et poésies de Joseph Delorme.) — Émile et Antony Deschamps. — M^{me} Desbordes-Valmore. — M^{me} Tastu. — M^{me} Sophie Gay. — M. É. de Girardin. — Dovalle. — A. Bertrand. — Loyson. — Rességuier. — U. Guttinguer. — Fontaney. 166

Chapitre Huitième.

- LA PROSE.** — Joseph de Maistre. (Considérations sur la France, le Pape, les Soirées de Saint-Pétersbourg, la Correspondance.) — De Bonald. (Théorie du Pouvoir, Législation primitive.) — Lamennais. (Essai sur l'Indifférence) . . . 204

Chapitre Neuvième.

- LA PROSE** (suite). — Victor Cousin. — Théodore Jouffroy. — Ballanche. — Frayssinous. 239

Chapitre Dixième.

- L'HISTOIRE.** — Aug. Thierry. (Lettres sur l'Histoire de France. — Conquête de l'Angleterre par les Normands.) — Guizot. (Civilisation en France et en Europe.) — De Ségur. (Campagne de 1812.) — De Barante. (Histoire des Ducs de Bourgogne.) — Thiers. (Histoire de la Révolution.) — Michaud. (Histoire des Croisades.) — Mignet. (Histoire de la Révolution.) — Vitet, etc. 263

Chapitre Onzième.

- LE PAMPHLET.** — (P.-L. Courier.)
LE ROMAN. — Charles Nodier. — D'Arlincourt. (Le Solitaire.) — Vigny. (Cinq-Mars.)
LA CRITIQUE. — Villemain. (Cours de Littérature). 309

Chapitre Douzième.

LA TRAGÉDIE. — Casim. Delavigne. (Les Vêpres Siciliennes. Le Paria.) — Ancelot. (Louis IX.) — Soumet. (Clytemnestre. Saül.) — Brifaut. (Ninus II.) — Pierre Lebrun. (Marie Stuart.) — Guiraud. (Les Machabées.) — Népomucène Lemer cier. (Clovis, Christophe-Colomb.) 339

Chapitre Treizième.

LA COMÉDIE. — Casimir Delavigne. (Les Comédiens. L'École des Vieillards.) — Scribe. (Le Valet de son Rival. Le Parrain. Valérie. Le nouveau Pourceaugnac. Les deux Précepteurs.) — Jouy. (Beaufils.)

LA SATIRE. — Barthélemy et Méry. 361

Chapitre Quatorzième.

LE ROMANTISME. — Ses diverses définitions. — Ses adversaires. (Viennet. Pellet.) — La Tragédie et le Drame. — Le Fiancé sans bas. — Othello. (A. de Vigny.) — Marino Faliero. (Delavigne.) — Henri III. (A. Dumas.) — Tres mundani. — Cromwell (V. Hugo.) — Hernani (V. Hugo.) — Parodie d'Hernani. — Christine à Fontainebleau (A. Dumas.) — Quelques mots sur les réformes de l'École romantique. 381



42

570

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 26 2000
NOV 23 2000



a39003



002180684b

CE PQ 0281

.J42 1886 V2

C00 JEANROY-FELI NOUVELLE H

ACC# 1383581

